THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class PQ 3919
Book .W3 F7

LE
FRATRICIDE
OU
GILLES DE BRETAGNE

LE

FRATRICIDE

OU

GILLES DE BRETAGNE

CHRONIQUE DU XVE SIÈCLE

PAR M. LE VICOMTE WALSH

QUEBEC
BUREAUX DU "FOYER CANADIEN"
Rue de la Montagne, Basse-Ville
1866

PQ3919
.W3F7

9.1497

LE FRATRICIDE,

OU

GILLES DE BRETAGNE.

PREMIÈRE PARTIE.

I

LES PRÉPARATIFS DE RÉCEPTION.

Il n'est pas de voyageur, venant de Paris en Bretagne, qui ne donne quelques regards aux ruines du château de Chantocé, placé près de l'étang ou du lac de ce nom, dominant la grande route et les belles prairies de la Loire. Cet ancien manoir des sires de Laval, seigneurs de Retz, conserve encore de nobles débris : sa haute tour, coupée en deux depuis ses créneaux jusqu'à sa base, semble menacer le passant ; les murs d'enceinte écroulés laissent voir l'intérieur du préau et des cours, et sur le flanc du coteau, on distingue, au milieu des ajoncs et des genêts, les larges et noires ouvertures des souterrains, plusieurs fois fouillés par les paysans de la contrée, qui venaient y chercher des trésors enfouis par Gilles de Retz, surnommé *Barbe-Bleue*, et qui n'y ont jamais trouvé que des ossements de petits enfants, des carcans de fer et des restes d'instruments de torture.

Près de l'antique demeure des puissants de leur siècle, des chaumières et des maisonnettes se sont groupées sur la voie publique ; elles sont toutes habitées par des familles nombreuses : le mouvement, le bruit, l'industrie les animent. Mais le château est tout à fait abandonné ; seulement de temps à autre, de jeunes garçons viennent folâtrer où joûtaient jadis de si vaillants chevaliers, et, par leurs joyeux cris, chassent pour quelques instants les orfraies et les hibous qui se sont nichés dans les ruines.

Tout triste et désolé que soit cet aspect, il suspend la marche du voyageur et de l'artiste; et nous avons vu plus d'un dessinateur esquisser sur son album les débris que nous essayons de décrire.

L'empereur Joseph II, revenant de Nantes, ne dédaigna pas de faire un croquis de ces ruines. Le souverain philosophe dut faire de sérieuses réflexions. Ces tours, ce manoir, avaient été habités ; des soldats, couverts de fer, avaient gardé ces murailles ; des lances avaient brillé sur ces créneaux ; des bannières avaient flotté sur ces tourelles, et aujourd'hui.....rien n'y reste que le triste abandon. Peut-être aussi qu'un jour *Schoënbrunn* !... Mais ne nous occupons pas de l'avenir, et racontons simplement les faits du passé.

Il y a quatre cents ans que le château de Chantocé était loin d'être si désert : le 1er septembre 1444 tout y était en mouvement pour recevoir le prince Gilles, frère de François 1er, vingt-deuxième duc de Bretagne.

Tous les vassaux étaient accourus sur la route ; les bannerets avec leurs hommes d'armes se distinguaient dans la foule ; leurs armoiries resplendissaient sur leurs vêtements de soie ; les clercs vêtus de noir, les pasteurs en surplis blancs, se voyaient au premier rang ;

c'étaient eux qui devaient complimenter le prince, et, au milieu du tumulte, ils avaient un air recueilli, en pensant aux harangues qu'ils allaient prononcer, les uns en latin, les autres en langue vulgaire.

L'attente était générale ; mais dans l'intérieur du manoir l'agitation était au comble. Le vieil Humfroy qui, à la mort du maréchal de Retz, avait été nommé par le duc Jean V gardien des châteaux d'Ingrande et de Chantocé, se donnait en ce grand jour toute l'importance d'un gouverneur et ne faisait que monter et descendre, que visiter les grandes salles, les galleries ; partout donnant des ordres et des encouragements, partout apostant des sentinelles et des gens, pour l'avertir dès que le prince paraîtrait à l'horizon. " Que tout le monde soit à sa place, que tout le monde fasse son devoir, répétait-il ; car le prince qui nous arrive est le meilleur des princes ! " Et après avoir dit ces paroles dans un lieu, il courait les répéter dans un autre. Toutes les infirmités de l'âge avaient disparu pour lui ; ses yeux avaient retrouvé de la vivacité, et ses joues les couleurs de l'émotion et du bonheur : il ne prenait de repos que lorsqu'il venait à passer dans la grande salle d'honneur. Là, il admirait son ouvrage, et, la tête penchée sur une de ses épaules, il regardait avec complaisance tous les apprêts de la réception. Ainsi l'on voit un peintre, pour se reposer de son travail, se reculer de son tableau, fermer à demi les yeux, incliner la tête, tantôt à droite tantôt à gauche, et jouir avec orgueil de ce qu'il vient d'achever.

Mon jeune seigneur et maître sera content, se disait-il ; et cette pensée redoublait son activité.

Vieux serviteur de Jean V, Humfroy avait vu naître les fils du souverain de Bretagne, et contre l'ordinaire,

ce n'était point à celui qui devait régner qu'il s'était attaché. Il savait bien que le séjour de Chantocé était une espèce d'exil ; il n'ignorait pas que le duc François éloignait son frère à dessein, et que les méchants avaient semé des calomnies contre le prince Gilles: il ne pouvait plus conserver de doutes sur la disgrâce de son maître, et pourtant cette certitude lui donnait un redoublement de zèle. Comme toutes les âmes nobles, Humfroy pensait que s'il y a chance de fortune à suivre le bonheur, il y a gloire à s'attacher à l'infortune : aussi faisait-il tous ses efforts pour que le peuple accueillît avec joie et amour celui qui était banni de la cour de Bretagne. Pour faire aimer le jeune et noble proscrit, il ne fallait que redire sa conduite. Aux soldats, il répétait toutes les preuves de vaillance que Gilles avait données dans les guerres, combien il était affable dans les camps ; il n'oubliait pas de leur dire comment le prince breton avait refusé l'épée de connétable d'Angleterre ; aux vieillards et aux femmes, il vantait la piété filiale que ce fils moins aimé que ses frères avait toujours témoignée à son père infirme et mourant ; aux jeunes filles, il parlait de sa beauté et de son amour pour Françoise de Dinan, sa jeune épouse, *perle de noblesse, de gentillesse et de savoir.*

Mais ce n'était point assez. Humfroy ne se contentait pas de vanter son héros, et il ne croyait pas déroger à sa dignité de gouverneur en s'occupant du matériel de la réception. Il venait d'achever le dressoir; il l'avait orné de toute la vaisselle d'argent qui se trouvait au château, et comme elle n'était ni somptueuse, ni magnifique, il avait eu recours aux vases de fleurs et aux guirlandes en festons pour cacher les vides des *cinq gradins obligés* au vaisselier d'un prince. Sa

longue expérience lui avait appris qu'on peut se sauver de la pauvreté par la grâce, et que là où l'or ne peut pas briller on doit appeler *l'élégance*. Que nos jeunes lecteurs et lectrices ne rient pas de ce mot, l'élégance existait avant eux : elle existait dans ces siècles qu'ils regardent comme barbares ; elle date d'aussi loin que la grâce.

La nourrice du prince vint à passer dans la salle du banquet, tandis que Humfroy contemplait son ouvrage. Ah ! dit-elle, c'est donc là toute la magnificence d'un prince de Bretagne ! Humfroy, vous avez fait de votre mieux ; mais en vérité, j'ai vu de simples gentilshommes compter plus de plats, plus d'aiguières d'argent, que je n'en vois ici !....Et cette salle ! et ces chambres ! sont-elles dignes des hôtes qu'elles vont recevoir ? n'y a-t-il pas du sang sur toutes les murailles ? et le souvenir d'un crime ne se retrouve-t-il pas sous chacune de ces voûtes, où les chants des orgies, les hymnes sacrées de l'église, les paroles impies des évocations et les cris des victimes ont retenti si longtemps ?

La gloire et le renom du prince que nous attendons, répondit Humfroy, sera comme un feu purificateur... Tenez, Marguerite, regardez comme j'ai déjà décoré ces murs avec de nobles tableaux : ne reconnaissez-vous pas *le logis de la Touche*, où notre jeune maître est né et où nous avons vu mourir son père le duc Jean V, de bienheureuse mémoire ? Au dessous du manoir ducal, voyez la cité de Nantes, avec ces hautes tours ; la Loire et l'Erdre l'embrassent et la défendent. Au milieu des prairies verdoyantes, ces deux rivières brillent comme des rubans d'argent.

Ce portrait au-dessus du grand foyer, c'est celui de Jean IV, aïeul de notre maître ; son casque de fer est

surmonté d'une couronne d'or et de pierreries ; sous sa visière entr'ouverte, voyez le feu de son regard ; il saisit sa redoutable épée, il va gagner son surnom de *Vaillant* et de *Conquérant.*

A droite, un peu au-dessous, à cette forte tête, à ces larges épaules, à cette chevelure crépue, à ces sourcils arqués et épais, reconnaissez Duguesclin: il vient de battre Brembro, il est encore tout couvert de sang et de poussière.

A gauche, c'est le terrible Clisson, surnommé le Boucher des Anglais : sa fière divise : *Pour ce qu'il me plaît*, se lit sur son épée.

En face de vous, ce guerrier debout près de la mer, c'est l'amiral Porhoët ; ces armes brisées qu'il foule aux pieds, ce sont celles des Anglais vaincus par lui...

— Tous ces tableaux, dit Marguerite en interrompant le vieux majordome, intéresseront sans doute notre seigneur et maître ; ils lui parleront de gloire ; mais croyez-moi, Humfroy, le prince sous ces brillantes images, le prince apercevra les murs de sa prison... On a beau orner de feuillage la cage où le jeune aiglon est captif, le jeune aiglon privé de sa liberté languit et meurt bientôt sous ses barreaux dorés.

— Mais vous exagérez le mal, bonne dame Marguerite, répliqua l'honnête et loyal serviteur qui cherchait à s'abuser lui-même, le château de Chantocé n'est point une prison, il fait partie de l'apanage de notre maître, et ici Gilles de Bretagne commandera encore à de nombreux vassaux.

— Commandera-t-il à tous ceux qui étaient faits pour lui obéir ? le partage a-t-il été juste ?

— Chut, dit Humfroy en regardant autour de lui, dame

Marguerite : ce château va devenir une cour, apprenez à ne pas y parler si franchement et si haut ; croyez-moi, je connais le prince que vous avez nourri, il sera plus fort qu'une disgrâce, ici il sera libre et il s'y plaira.

— Mais sa jeune épouse ! Trouverez-vous ce séjour bien gai pour elle ?

— Elle adore son mari, et partout ou elle sera avec lui, elle doit être heureuse. N'avez-vous pas vu comme j'ai fait arranger sa chambre ? Le lit, large de dix pieds, est en bois de chêne poli ; quatre colonnes torses portent le dais tout parsemé d'hermines et surmonté de panaches ; à droite et à gauche, j'ai fait placer deux prie-dieu, avec des images de nos seigneurs saint François et saint Gilles leurs bienheureux patrons.

— Fasse le ciel que leurs saints patrons leur soient en aide ! pour moi, je ne puis me défendre de craindre pour eux : l'idée de revoir mon illustre nourrisson devrait me transporter d'aise ; et voyez, Humfroy, j'ai des larmes dans les yeux et de la tristesse dans le cœur... Il faut vous dire aussi que depuis plusieurs nuits je fais des rêves affreux ; celui de cette nuit entre autres me semble bien frappant. Écoutez...

Marguerite allait raconter le songe qu'elle croyait prophétique. Tout à coup le son des cors retentit du haut de la tourelle.... *C'est l'arrivée ! c'est l'arrivée !* s'écria Humfroy ; et courant avec une incroyable rapidité, il répétait partout : *Attention ! chacun à son poste ! c'est l'arrivée ! c'est l'arrivée !*

Et tout à coup dans ce lieu si longtemps abandonné et désert, tout reprend la vie et le mouvement, et les échos se réveillant de leur long silence, répètent aussi *l'arrivée ! l'arrivée !*

Pauvres échos, ils sont condamnés à répéter bien des cris différents ! ils n'ont de voix que lorsque d'autres voix s'élèvent en face d'eux..... En ce monde il y a bien des gens qui leur ressemblent, qui ne pensent et qui ne parlent qu'avec les paroles d'autrui !

II

L'ARRIVÉE.

L'exactitude est la politesse des rois, a dit un roi lui-même ; cette pensée est juste, et ceux que tout le monde attend ont de la grâce à ne pas trop se faire attendre.

Une attente trop prolongée devient impatience, et de l'impatience à l'injustice il n'y a qu'un pas. Voulez-vous être bien accueilli de ce peuple assemblé pour vous recevoir, soyez exact, et ne laissez ni la poussière, ni la chaleur, ni la pluie, ni le temps étouffer ou éteindre l'enthousiasme qui l'a fait accourir sur vos pas.

Ces réflexions que nous faisons aujourd'hui, il paraît que les instituteurs de Gilles de Bretagne et de Françoise de Dinan les connaissaient et les avaient fait faire à leurs élèves : car les deux nobles époux devancèrent de quelques minutes l'heure fixée pour leur arrivée.

Il n'était que six heures du soir, l'angélus venait de sonner, lorsque le cor retentit du haut de la tourelle. A ce son éclatant, tous les habitants de la contrée, hommes, femmes, enfants, vieillards, qui s'étaient assis par groupes sur les bords du chemin, se levèrent à la

fois et tournèrent leurs regards vers un gros nuage de poussière qui s'avançait en rasant la campagne. Le soleil baissant dans le ciel dardait ses rayons d'or sur les coteaux, les champs et les prairies du paysage, si magnifique par lui-même et si animé alors par la foule de peuple qui y était pittoresquement dispersée ça et là. Les longues ombres du soir se projetaient dans les prairies qui bordent la Loire et qui s'étendent au-dessous de la route comme un vaste tapis ; les coteaux, les villages, les arbres, la foule même s'y dessinaient en noir sur un fond éclairé, tandis que toutes les hauteurs, frappées par les rayons d'un beau soleil de septembre, semblaient illuminées pour la fête de l'arrivée ; à gauche du chemin, et par delà le fleuve, on apercevait l'antique clocher de Saint-Florent et le château de Montjean plus en arrière ; on distinguait à l'horizon la haute tour de Serrant. La Loire aussi prenait part à la fête, et sur ses eaux qui reflétaient la beauté du ciel, on comptait mille bateaux pavoisés : joignez à ce tableau tous ces vassaux vêtus de bure d'une couleur brunâtre, ces femmes, avec leurs hautes coiffes blanches et leurs jupes bariolées, ces enfants grimpés sur les arbres pour mieux voir passer leur suzerain, ces notables du village, ces prud'hommes, ces syndics des corporations, qui se placent en avant pour avoir le premier regard du prince; par-dessus cette multitude, les fers de lances des hommes d'armes, les croix d'argent des paroisses, les bannières portant de saintes images, les gonfalons des chevaliers aux armoiries déployées : tous ces objets qui se meuvent et s'agitent, qui s'inclinent et se relèvent, brillent de l'éclat du soleil et forment un de ces magnifiques effets qu'un pinceau habile peut rendre, mais que la plume ne peut décrire.

Quel est ce mouvement dans la foule ? pourquoi ces hommes, ces femmes, montés sur les revers des fossés, descendent-ils et se pressent-ils sur la route ? C'est un officier du prince qui cause toute cette agitation : il court en avant, quelques cavaliers le suivent. Malgré la rapidité de la course, le peuple a vu le beau panache que le vent courbait sur son casque et a remarqué la bonne mine et l'air noble de l'étranger, et déjà mille voix ont crié : *Noël ! Noël ! c'est Gilles de Bretagne ! c'est notre seigneur et maître !*

Cette erreur se renouvelle plusieurs fois ; enfin ce nuage de poussière que l'on avait vu dans le lointain s'approche davantage, et se dissipant laisse voir la magnificence qu'il recélait.

En avant de tous, deux trompettes avec des tuniques de velours rouge, brodées d'or, des toques de la même couleur, ornées de haut panaches, et montant des chevaux d'une éclatante blancheur, font retentir l'air de bruyantes fanfares.

Après eux, entre deux hérauts d'armes, un chevalier, tout couvert d'acier, porte la noble bannière de Bretagne : elle flotte, déployée à la brise du soir, des hermines noires tranchent sur un fond de moire d'argent.

A quelques pas derrière l'étendard, viennent deux cents cavaliers : ils sont vêtus de justaucorps bruns et de hauts-de-chausses blancs, larges et à mille plis ; un manteau d'une couleur sombre est jeté avec dignité sur leurs épaules ; un chaperon à bords étroits leur tient lieu de casque ; leur teint est clair et coloré, leur cheveux longs et blonds retombent autour de leur cou nu ; une ceinture de cuir attache un petit sabre à leur

côté ; ils portent aussi une longue lance, mais ils dédaignent les boucliers et les armures : les chevaux que montent ces hommes renommés en Bretagne, et pour leur probité et pour leur valeur, sont d'une taille moyenne, à forme rondes, courtes et ramassées.

L'aspect simple et sévère de ces guerriers rustiques ne faisait que mieux ressortir l'éclat du groupe qui les suivait, et qui n'était composé que de hauts et puissants seigneurs, d'écuyers et de pages. Ici, rien de sombre : tout brille tout éblouit ; l'or et l'argent rehaussent en bosses les armures de fer et d'acier, les pierreries resplendissent sur le velours, le brocard et la soie, les plumes ondoyantes jouent gracieusement et ombragent les cimiers ; les couleurs variées du blason tranchent sur les écus qui retentissent aux bras des chevaliers ; des peaux de tigres et de léopards à griffes d'argent tiennent lieu de selles aux beaux et orgueilleux coursiers que montent les amis de Gilles de Bretagne.

Témoins de tant de magnificence, les paysans émerveillés ne peuvent croire que ceux qui sont pour ainsi dire vêtus de splendeur et de gloire, ne soient pas des être intermédiaires entre Dieu et eux, pauvres gens de campagne : aussi leur admiration est mêlée d'hommages et de respects, et leur cri de joie est un cri religieux.

Noël! Noël! ce cri de rédemption, était la vieille acclamation de bonheur de nos pères, quand un roi, quand un prince leur venait : c'est celle qui retentit sur la route pendant que le cortége défile ; mais cette acclamation, mais ces transports redoublent à la vue de Gilles de Bretagne et de Françoise de Dinan : l'or, l'argent, les pierreries, sont éclipsés par la majesté et la grâce du prince et de sa jeune épouse.

Le fils des ducs de Bretagne, la fille des sires de Dinan, avaient reçu en partage ce charme qui séduit et captive; aussi la foule admirait-elle plus la majesté, la jeunesse et la grâce de leurs personnes que l'éclat de leurs somptueux atours. Françoise de Dinan venait d'atteindre sa dix-septième année: ce n'était plus le bouton, ce n'était pas encore la rose; jamais la fille de l'Armorique n'avait été ni plus blanche, ni plus belle; l'hermine, si pure, si fine et si gracieuse, était devenue son emblème, et un vieux poëte de son temps avait dit, lors de son union avec le prince Gilles:

Gente Hermine de Dinan
S'est donnée au plus vaillant.

Montée sur un blanc palefroi, Françoise, vêtue d'une robe bleu-de-ciel lamée d'argent, tenait d'une main une bride de pourpre et modérait avec habileté l'ardeur de son coursier, et de l'autre saluait la foule. Ses blonds cheveux, séparés comme un double bandeau, laissaient voir toute la jeunesse de ce front de dix-sept printemps; mais ce front si jeune était, suivant la mode du temps, surmonté d'une haute coiffe de dentelle d'une blancheur et d'une finesse extrême, qui s'élevait de plus de dix-huit pouces au dessus de la tête, et du sommet de cette coiffure [1] (encore en usage dans plusieurs endroits de Bretagne) retombait en arrière un long voile pendant à plis onduleux. Le mouvement de la marche et la fraîche haleine du soir agitaient ce voile qui semblait jouer autour de la princesse, tantôt s'élevant au-dessus d'elle comme un léger nuage, tantôt s'abaissant et l'enveloppant de sa transparence, comme pour diminuer

1 Appelée *hennius*, et fort à la mode sous Charles VI et Charles VII.

Arth. Dionne

l'éclat de sa parure et le feu des pierreries qui brillaient sur son sein.

Françoise ne détournait ses regards de la foule que pour les reporter sur son noble époux ; ce regard lui disait : *Vous serez aimé ici, j'y serai donc heureuse !*

Gilles n'eût point été prince, que la voix du peuple l'eût encore appelé le plus beau des enfants de Bretagne. Sur un cheval blanc comme celui de la princesse, il se montrait à côté d'elle : c'était la force et la majesté auprès de la pudeur et de la grâce.

Il était vêtu d'une camise de pourpre, descendant un peu au-dessus du genou et rattachée autour de sa taille svelte et élancée par un ceinturon tout parsemé d'émeraudes et de rubis. Une épée, dont la poignée en forme de croix étincelait de diamants, pendait à sa gauche ; des bottines rabattues, portant l'éperon recourbé des chevaliers, laissaient voir les belles formes de sa jambe, qui se dessinait sur la peau de lion jetée, en guise de housse, sur les flancs de son cheval. Le front du prince portait une toque fourrée d'hermine et surmontée d'une haute aigrette de plumes flexibles et sans tache ; sur ce front fait pour la couronne, l'observateur aurait pu apercevoir un reflet de tristesse ; quelque chose qui ressemblait aux soucis s'y voyait déjà, et cependant Gilles n'avait que trente-deux ans !

Mais comme un paysage peut être riant malgré l'ombre partie d'un nuage, de même l'expression de ses traits était encore douce et affable, malgré cette légère trace de ressouvenir ou de préoccupation. Né au village, Gilles n'eût été que beau ; né sur les marches du trône, il avait de la mélancolie dans sa beauté ; l'atmosphère des cours vieillit plus vite que l'air pur des champs.

L'ébène de ses cheveux faisait ressortir la pâleur de son teint ; ses joues, brunies dans les camps, n'avaient plus les couleurs du jeune âge ; son regard était fier comme celui d'un homme fait pour régner, triste comme celui d'un homme destiné à souffrir.

Entourant son cou nu et retombant sur sa poitrine, on remarquait le nouvel ordre de l'Epi, qui venait d'être créé par son frère le duc François 1er. Le collier, composé d'épis d'or et de nœuds en lacs d'amour, portait une hermine de nacre, avec cette devise : *A ma vie.*

Tant de magnificence unie à la jeunesse et à la beauté cachait aux yeux du peuple cette légère nuance de tristesse dont nous avons parlé tout à l'heure. En général, la foule qui se presse sur les pas des grands, qui accourt pour voir passer les rois, n'aperçoit que la splendeur et l'éclat qui les environnent ; elle ne fait qu'envier le sort de ces heureux du monde : hélas ! elle pourrait souvent les plaindre ! Sous cet or et cette pourpre, il y a des soucis et du malheur comme sous l'habit de bure du serf et du vassal.

Quel est ce vieillard qui s'avance au milieu des chevaux et des soldats ? Son front découvert est radieux de joie et de fierté. C'est Humfroy ; il porte dans une aiguière d'argent, à son seigneur et maître, le *vin de l'arrivée.* Marguerite hâte le pas pour le suivre ; elle tient une large et antique coupe.

Voilà de vieux amis, s'écria le prince en les apercevant, l'âge les empêche d'aller vite : courons à eux. Et avec grâce et légèreté il saute à terre et va presser dans ses bras celle qui l'a nourri, et le fidèle serviteur de son père, celui qui a guidé ses premier pas. A cette vue,

les cris redoublent, et l'attendrissement se mêle a l'admiration. *Noël ! Noël !* entend-on de toutes parts ; *honneur et amour à ceux qui nous arrivent !*

Essuyant de douces larmes, Gilles reçoit des mains d'Humfroy et de Marguerite le vin de l'arrivée. Il le porte à ses lèvres, et présente la coupe à sa jeune épouse. Elle la lui rend bientôt et le prince la vide en buvant au peuple qui l'entoure.

" Le vin de Chantocé, dit-il en appuyant la main sur l'épaule d'Humfroy, est meilleur que le vin de *Berligou* [1] ; " et il ajouta : " Te souvient-il combien le duc Jean mon père vantait son vin des coteaux de Couëron ? "

—Oh ! mon jeune maître repondit l'heureux vieillard, je me rappelle qu'il le mettait avant tout et qu'il soutenait souvent à sa noble épouse, votre excellente mère, Jeanne de France, que le vin de Bretagne était un vin de roi, et que ses cousins les ducs de Bourgogne et les comtes de Champagne n'en avaient pas de meilleurs dans leurs celliers les plus renommés.

Pendant ce peu de paroles, le cortége s'était arrêté, et Françoise de Dinan était aussi descendue de cheval : Gilles lui présenta Marguerite, en lui disant :

Voilà ma seconde mère, elle a eu grand soin de moi, madame, ayez grand amour d'elle ; je veux que notre premier enfant soit bercé sur ses genoux.

La vieille nourrice, transportée de joie, s'écria : O mon Sauveur Jésus ! tu peux maintenant m'envoyer des croix ; je les porterai toutes sans me plaindre ; voilà des

---

1 Vin des environs de Couëron, provenant d'un crû appelé Berligou, fort estimé alors, et appartenant aux ducs de Bretagne.

paroles qui me donnent du bonheur pour le reste de ma vie !

Françoise ôta son gant parfumé d'ambre, et donna sa jolie main à baiser à Marguerite, qui la mouilla de larmes, de reconnaissance et d'amour.

On était arrivé en face de l'église, dont toute la sonnerie était en branle, et dont le clocher, mince et pointu, était pavoisé de banderolles de diverses couleurs.

Le doyen des prêtres de la seigneurie, qui, à cause de son grand âge, n avait pu aller avec les clercs au devant du prince, s'était fait porter à l'entrée du cimetière ; là, il était assis entre les tombes de ses anciens paroissiens, et entouré de petits enfants qu'il élevait à aimer Dieu. Quand le prince et sa suite se détournèrent du grand chemin pour venir à l'église, il fit un signe à ces enfants qui étaient groupés près de lui, et aussitôt ils se levèrent du gazon où ils étaient assis, et, chantant un *compliment rimé*, ils marchèrent en ordre audevant de Gilles de Bretagne et de Françoise de Dinan.

Ces enfants, vêtus de blanc, avec des ceintures bleues, des ailes dorées et des couronnes de fleurs, représentaient les anges, et venaient montrer

A la vaillance,
A la beauté,
A l'innocence,
Chemin du paradis.

Tout en chantant ces paroles sur un air d'église, les petits chérubins dansaient en cadence, et jetaient des palmes, des lauriers et des roses effeuillées sous les pas du couple auguste qui venait prier à l'église,

Première et meilleure hôtellerie,
Sur le chemin du ciel.

Un théâtre que l'infâme Gilles de Retz avait fait construire pour la représentation des Mystères, était resté à Chantocé ; et le vieux curé, l'ayant découvert dans le garde-meuble du château, l'avait demandé à Humfroy pour faire jouer une *moralité* en honneur de l'arrivée du prince.

L'échafaudage était construit en face de la grande porte de l'église, et la scène regardait le sanctuaire.

Le prince et la princesse de Bretagne prirent place dans une tribune préparée pour eux. Les seigneurs, les chevaliers et les pages, la toque et le chaperon à la main, étaient débout à droite et à gauche de l'estrade.

Le curé, inquiet comme un auteur à la première représentation de sa pièce, s'était fait placer près du théâtre.

Des musiciens cachés jouèrent des noëls, et la pièce commença.

On vit d'abord un préfet de l'empereur Valérien et son confident. Le général romain disait : " J'ai vaincu toutes les nations de la terre ; tous les peuples me regardent comme le vainqueur des vainqueurs, et m'honorent : les chétiens seuls ne veulent pas m'honorer."

Il faut les faire mourir, répondait le confident. Ceux qui ne fléchissent pas les genoux devant vous, ô puissant seigneur, sont des impies ; de plus, les chrétiens sont riches, et leur mort vous donnera des trésors.

Alors le guerrier païen, aussi avare que cruel, faisait venir devant lui un diacre chrétien, le jeune Laurent, et lui ayant dit : Si tu ne me montres pas tous les

trésors de ton église, tu mourras aujourd'hui; s'éloignait, laissant le saint diacre dans une grande affliction. On le voyait à genoux, priant et pleurant ; et tout à coup un ange, porté sur de grandes ailes de cygne, et vêtu d'une tunique de gaze d'or lui apparaissait; et se penchant vers lui, lui indiquait, dans une langue inconnue, un moyen de sortir d'embarras.

La scène changeait, et représentait l'extérieur d'une vieille basilique. La porte en était fermée. Le préfet et sa suite arrivaient, et des soldats, armés de haches, frappaient à coups redoublés à la porte de l'église ; enfin elle s'ouvrait, et le valeureux chrétien paraissait.

Livre-moi tes trésors, disait le Romain. Livre-nous tes trésors répétait la foule.

Et Laurent répondait : Vous voulez les trésors de l'église de Jésus-Christ ? les voici.

Un grand rideau se levait alors, et tous les pauvres, les boiteux, les aveugles, les veuves dans la misère, et les petits orphelins en haillons, s'offraient à la vue, rassemblés pêle-mêle dans le sanctuaire. " Voilà, voilà les trésors de Jésus-Christ, confiés à ma garde," répétait le diacre. Et dans ce moment, un ange venait toucher les yeux et le cœur du prince païen, qui tombait à genoux en demandant le baptême.

Le succès de cette *moralité* fut complet. Gilles et Françoise mêlèrent de bonne foi leurs applaudissements à la foule, et leurs compliments, quand l'auteur s'approcha d'eux, furent sincères. Le Prince dit au vieux curé :

Mon père, j'ai compris la morale de votre chef-d'œuvre, et voici une bourse pour vos pauvres, pour le trésor que vous gardez avec tant de soin.

Seigneur, répondit le vieillard, je n'ai qu'une chose pour vous remercier, c'est la bénédiction du ciel ; je vous la donne. Et comme le prêtre étendait la main pour bénir le prince, Françoise se rapprocha de son époux, pour que la bénédiction tomba aussi sur elle.

Après une courte prière à l'église, l'auguste couple et sa suite entrèrent au château.

Le pont-levis, le passage sous la voûte du donjon, l'intérieur de la cour étaient jonchés de verdure et de fenouil odorant ; de grosses torches de cire attachées aux murailles éclairaient la scène de l'arrivée : quand la lueur venait à diminuer, les soldats avec le fer de leurs lances, touchaient la mèche de ces flambeaux qui se ranimaient aussitôt, et répandant des milliers d'étincelles, jetaient une clarté plus vive. Les armures, les casques des chevaliers, les broderies d'or et d'argent, brillaient à cette lueur. Dans les cours, dans les passages, tout était en mouvement : les varlets retenaient ou conduisaient les chevaux de leurs maîtres, les chevaliers s'enquéraient des logements préparés pour eux. Humfroy se multipliait pour répondre à tous ; tantôt du haut du perron, tantôt penché en avant à une croisée, il donnait les indications demandées ; mais malgré tous ses soins, il n'avait pu empêcher un peu de désordre, et les jeunes pages en profitaient pour se mêler aux femmes d'atours de la princesse, et les aider malgré elles à porter les cassettes de joyaux, les caisses et les cartons.

Bientôt ce bruit, cette agitation diminuèrent peu à peu : les cours, les corridors, les galeries redevinrent déserts, et l'on n'y entendait plus que les pas mesurés des sentinelles ; les lumières qui avaient brillé à travers les vitraux de croisées s'éteignirent tour à tour, et le

silence, le sommeil et les ténèbres revinrent régner sur le château : une personne cependant y veillait encore, c'était Humfroy : car le zèle d'un vieux serviteur est le dernier à s'endormir, comme il est le premier éveillé.

III

LE BANQUET.

Pour annoncer la présence du suzerain au châtel, des feux avaient brûlé pendant toute la nuit dans des trépieds de fer, placés sur la plus haute tour, et dès que la lumière commença à renaître dans le ciel, le gonfalon aux armes de Bretagne fut hissé sur le donjon, dont le toit pointu s'élevait bien au-dessus des créneaux et des machicoulis.

Cette bannière hospitalière, flottant sur la demeure du prince, disait aux hommes liges, aux nobles vassaux du sire de Chantocé, d'Ingrande et autres lieux, que le jour de l'hommage était venu ; elle apprenait aussi aux pauvres habitants de la contrée qu'un protecteur, qu'un redresseur de torts était arrivé parmi eux, et que justice serait rendu à chacun.

De plus, le gonfalon déployé annonçait encore aux jeunes hommes, aux poursuivants d'armes, que joutes et tournois allaient bientôt s'ouvrir ; à ceux qui aiment les festins, que de grandes tables allaient être dressées ; aux femmes et aux filles du pays, qu'avant peu elles pourraient briller dans les danses et récompenser leurs amants vainqueurs dans les jeux.

Cette bannière brillant des feux du soleil levant, était

donc un signe de joie pour tous; car elle promettait à la fois noble hospitalité, plaisir et justice.

Le séjour du prince de Bretagne à Chantocé était une disgrâce, une espèce d'exil de la cour; mais en même temps c'était un bienfait pour le pays, et Gilles, en venant l'habiter, avait résolu de s'y faire aimer ; car un des meilleurs moyens de nous venger de ceux qui nous font du mal, c'est de mériter que l'on pense du bien de nous, c'est de s'emparer ainsi, à force de vertus, de l'affection du peuple, et de mettre l'opinion publique entre nous et ceux qui nous haïssent. Quand on plaint celui qui souffre, on est bien près de détester celui qui fait souffrir.

Françoise de Dinan sentait l'injustice commise envers son noble époux ; elle n'avait fait qu'entrevoir le séjour qu'elle allait habiter : comparé à la cour de Bretagne, c'était une bien triste solitude; mais, avec l'heureuse disposition de son esprit, elle arrêta ses idées sur tout ce qu'il y avait de bien dans la position qui s'offrait à elle. Aussi quand ses femmes entrèrent dans sa chambre, elles la trouvèrent aussi gaie, aussi bienveillante que lorsqu'elle s'éveillait sous les lambris dorés du château de Nantes, ou du noble manoir de Dinan.

Par les soins d'Humfroy tout avait été préparé dans la grande salle d'honneur pour la prestation de foi et hommages, et pour l'acquittement des redevances solennelles. Au-dessous du portail de Jean IV, dit le Conquérant, un siége élevé semblable à un trône, avait été placé sur cinq gradins recouverts de tapis ; sur la dernière marche, on voyait un coussin de velours destiné à ceux qui devaient s'agenouiller pour prêter leur serment. Dans la salle voisine, sur une estrade, était la table du prince et de la princesse, et à quelque

distance on avait placé celles des grands officiers, des hauts et puissants seigneurs et des chevaliers admis à l'honneur de manger dans la même salle que le suzerain.

Le sire Arthur de Montauban, maréchal de Bretagne, et ami du prince, surveillait tous ces apprêts ; son regard était vif, ses ordres brefs, sa voix haute et sa démarche fière ; souvent il fesait changer ce que le vieil Humfroy avait arrangé avec soin, et indiquait sans ménagement devant lui les nouvelles dispositions qu'il y avait à prendre.

Humfroy, pour se consoler de tous ces changements, se disait à lui et aux autres : Du temps de mon ancien seigneur et maître, le duc Jean V, de bienheureuse mémoire, ce n'était point ainsi, et cependant au château de Nantes, au logis de la Touche et au manoir de Couëron, on se connaissait en cérémonial et en manières nobles et princières ; mais les jeunes gens veulent tout déranger, et bientôt les vassaux seront si rapprochés du prince, qu'il y aura confusion et disrespect. Je le demande, cette table des grands officiers n'était-elle pas mieux où je l'avais fait placer que si proche de la table d'honneur ?

— Très-certainement, répondait en soupirant Marguerite ; mais que voulez-vous y faire ? ce sont les mœurs du jour. Dieu sait où cela s'arrêtera.

— Cela ira loin, si l'on en croit ce sire de Montauban : il est si fier que bientôt il voudra marcher l'égal du prince.

A cet instant, les deux battants de la porte s'ouvrirent, et les pages, marchant sur deux lignes, la tête découverte et la toque à la main, précédaient l'illustre

couple qui se rendait à la chapelle du château pour y entendre la messe.

Le premier page, celui qui marchait le plus près de Françoise de Dinan, portait un superbe missel à fermoirs d'or, recouvert de velours violet, avec les armoiries de la famille de Dinan, relevées en bosses de perles et de pierreries.

Près de Gilles, un aumônier tenait un autre livre d'heures : d'après les devoirs de sa charge, ce prêtre devait toujours être aux côtés du prince, du moment que celui-ci entrait à l'église, pour lui lire les prières de la messe, les psaumes des vêpres et les hymnes du salut ; car les princes d'alors (et parmi eux il y avait de grands hommes) savaient gouverner leurs états, rendre leur peuple heureux, combattre et remporter des victoires, mais savaient peu de latin, et force à eux était de recourir aux clercs pour se faire expliquer épitres et évangiles.

Les pauvres et ceux qui souffrent savent bien que le chemin de l'église est le chemin des aumônes ; celui qui va demander ne donnera-t-il pas à ceux qui lui demandent ? Ces rois avec leurs couronnes, ces chevaliers avec leurs armures, ces femmes avec leurs riches atours, quand ils se prosternent au pied des autels, ne viennent-ils pas y tendre la main, et révéler à Dieu la misère de leur cœur et leurs ennuis cachés ? Ces riches du monde ne viennent-ils pas mendier auprès du souverain dispensateur de tout bien l'aumône des consolations ? Que les pauvres alors se présentent à eux et leur voix sera écoutée : car celui qui veut que sa prière soit exaucée, exaucera celle du mendiant. Il y a peut-être dans cette charité comme une arrière-pensée d'égoïsme ; mais ne sondons point le cœur de l'homme

qui donne, et s'il secourt son semblable dans le malheur, bénissons-le.

A la porte de la chapelle du château, un grand nombre de mendiants, d'aveugles et de pauvres estropiés s'étaient rassemblés. Le sire de Montauban fit donner ordre de les éloigner. Françoise l'entendit, et lui dit :

Maréchal, rappelez l'écuyer que vous venez d'envoyez vers ces pauvres.

— Mais, madame, répondit le maréchal, ils ne peuvent rester ainsi sur votre passage.

— Et pourquoi n'y seraient-ils pas ?

— Il me semble que ce n'est pas là leur place.

— Leur place, répliqua Françoise avec ce ton que les princes savent prendre quand ils veulent être obéis, leur place est auprès de Dieu, qui a dit : *Ce que vous leur donnerez, je vous le compterai comme si vous me l'aviez donné à moi-même.*

Le sire de Montauban, avec un mécontentement visible, rappelant l'officier, lui donna contre-ordre. Mais la contrariété qu'il éprouvait n'échappa pas au prince de Bretagne, qui lui dit avec un sourire de bonté, en lui montrant Françoise : Mon pauvre ami, elle te contrarie toujours et dérange tes dispositions d'ordre ; mais ne lui en veux pas, elle aime tant les pauvres, que je crois, en vérité, qu'elle les préfère.....

— A ceux qui les méprisent, se hâta de dire la princesse. Et comme elle prononçait ces paroles, on crut remarquer que son regard s'était un instant arrêté sur le maréchal de Bretagne.

Dans une petite tribune en face de l'autel étaient placés les prie-dieu du couple auguste ; une boiserie

légère et toute découpée à jour par de jolis dessins gothiques séparait le prince et la princesse du reste de l'assistance; l'aumônier seul y était entré et se tenait debout près de Gilles. Françoise, aussi remarquable par son savoir que par sa beauté, lisait elle-même dans le magnifique missel, ouvert devant elle.

Les seigneurs, les chevaliers et les pages occupaient le bas de la chapelle. Une balustrade de bois doré formait barrière entre eux et les dames de la cour.

On retrouvait dans ce petit oratoire (aujourd'hui entièrement détruit) des restes de la somptuosité de Gilles de Retz; la voûte de pierre, peinte en azur, était toute parsemée d'étoiles d'or. Les cannelures, les chapiteaux, les corniches, imitant des touffes de feuilles, étaient aussi dorés. Les couleurs les plus vives brillaient sur les vitraux. On retrouvait enfoncés dans les parois des murs les clous qui avaient servi à tendre ce drap d'or qui coûtait 600 francs l'aune, et dont Gilles de Retz faisait recouvrir les murailles dans les grandes solennités. Tout dans cette chapelle rappelait les folles prodigalités de cet homme, qui voulait que ses chapelles particulières fussent des cathédrales, et ses simples aumôniers des évêques. On voyait les douze stalles de ses chapelains à l'entour de l'autel. Une d'elles était plus élevée que les autres; c'était là que son premier aumônier siégeait comme un évêque avec la mitre en tête.

Le souvenir que faisaient naître tous ces objets était pénible, car ce Gilles de Retz avait commencé par la gloire et fini par le crime. Sur un champ de bataille sa vaillance l'avait fait nommer maréchal de France, et sur un bûcher la torche du bourreau lui fit expier ses cruautés et ses affreux sacriléges.

L'idée d'habiter ce séjour, témoin de tant d'horreurs, pesait sur l'âme du prince de Bretagne : on le voyait au nuage qui assombrissait son front : il voulut s'en distraire en faisant du bien, et dès que la messe fut terminée, dès que lui et sa noble compagne eurent reçu l'eau bénite et l'encens, il dit en s'arrêtant sur le perron de la chapelle :

" Aujourd'hui on va me rendre ce que l'on me doit, mes vassaux vont venir me prêter hommage et me jurer leur foi.

" Aujourd'hui je veux aussi rendre ce que je dois à mon seigneur et maître, à Dieu, dont je suis le très-soumis vassal ; et pour que mon hommage lui soit agréable, je veux l'adresser aux pauvres nécessiteux d'après le vieil usage. C'est aujourd'hui que nous devions *pendre la crémaillère*, nous la pendrons ; mais le premier festin qu'elle aidera à faire sera pour ceux qui n'ont pas de pain. Humfroy ajouta le prince, va chercher de ces convives qui ne nous manqueront pas, comme à la noce du saint Évangile que nous venons d'entendre. Amène les aveugles, les borgnes, les boiteux, les vieillards et les jeunes gens, les petits enfants et leurs mères." Puis regardant Françoise, il lui dit : " Je suis bien sûr, ma douce mie, que ce banquet vous plaira."

— Oh ! oui, mon très-aimé seigneur, et je veux y servir, cela vous portera bonheur.

Heureux de la pensée de son maître, Humfroy obéit avec un redoublement de zèle. Dans une longue galerie des tables furent dressées, une forte crémaillère ornée de rubans et de verdure fut accrochée au vaste foyer des cuisines ; le feu eut bientôt brûlé ses orne-

ments, et la première *soupe* qu'elle aida à faire fut la *soupe du pauvre.*

C'était sans doute un étrange spectable que de voir cette réunion de malheureux, sous la livrée de la misère, assis dans une salle de festin à l'entour d'une table chargée de vins et de mets abondants, tandis qu'un prince et une princesse, suivis de leurs grands officiers et de leurs pages, servaient de leurs nobles mains ceux qui n'avaient point de serviteurs, et offraient le luxe d'un banquet à ceux qui n'avaient pas un morceau de pain dans leur pauvre logis. N'étaient-ce pas là les saturnales de la charité? Françoise jouissait de la joie de tous ces êtres dont les pleurs étaient un instant arrêtés; mais quand elle revenait à penser que cette joie passerait vite, et que la misère reviendrait bientôt pour eux, le plaisir s'en allait de son cœur. Livrée à cette pensée, elle dit à Gilles de Bretagne: "Puissant seigneur, vous ne voudriez pas que la faim et la soif, et toutes les horreurs du besoin, ressaisissent tous ces hommes qui dépendent de nous. Il faut que leur bonheur dure plus d'un jour. Vous emploierez leurs bras par d'utiles travaux, et moi j'aurai soin des vieillards, des petits enfants et des infirmes."

— Il en sera selon vos désirs, vous serez l'ange de ce pays, comme vous l'étiez du pays où vous êtes née. Oh! bonne et douce Françoise, je me souviens toujours de cette foule qui vous entourait à genoux quand je vous emmenai du château de Dinan. A travers les pleurs et les sanglots de ce peuple désolé, je n'entendais que ces mots; "Nous n'avons plus qu'à mourir, car *notre ange* s'en va!"

A cet instant le sire de Montauban se trouva près du prince, qui continuant sa pensée, lui dit: "Beau

sire, vous avez vu la fille des comtes de Dinan entourée des vassaux de son père: n'était-elle pas adorée par eux tous, ne l'appelaient-ils pas leur *autre providence ?*"

Le maréchal allait répondre, Françoise s'empressa de dire: "Je ne veux de louanges que de vous, mon bien-aimé seigneur." Et elle s'éloigna en s'appuyant sur le bras de son époux.

Après ces mots: *Je ne veux de louanges que de vous, mon bien-aimé seigneur*, Françoise, en quittant la salle du banquet des pauvres, avait jeté un regard sur Arthur de Montauban; et ce regard avait achevé de lui faire comprendre que c'étaient ses louanges *à lui* que l'on dédaignait.

Sa fierté, son amour-propre, s'irritaient de son mépris, et dans son cœur il méditait la vengeance. Olivier de Méel, son confident et son ami, le vit plongé dans de sombres réflexions, fronçant le sourcil et se mordant les lèvres.

"Et bien! que fais-tu donc là avec cette figure de conspirateur? dit en plaisantant le jeune gentilhomme de l'hôtel; est-ce là un air de fête? est-ce que ce banquet de *manants* ne t'aurait pas plu, noble maréchal?

— Silence répondit Montauban, point de plaisanteries, et suis-moi." Tous les deux sortirent. Le maréchal prit le bras de son ami et l'entraîna rapidement dans une longue et étroite allée de charmille; et là, loin de toute la foule, il lui dit:

"Olivier, tu sais que cette superbe Françoise ne m'a pas toujours traité avec autant de dédain. Son père m'avait promis sa main, et elle-même, par l'ordre du sire de Dinan, m'en avait donné le gage. Ce gage je l'ai

encore. Tiens, regarde." Et le maréchal tira de son sein un cœur d'or, sur lequel on lisait cette devise : *A un seul.* "Eh bien oui, ajouta Arthur de Montauban, en proférant un affreux jurement, elle sera *à un seul*, car l'*autre* disparaîtra. Olivier, épie tout, ne laisse rien échapper. Moi, je ne puis endurer plus longtemps les fiers mépris de celle que j'ai regardée longtemps comme ma future épouse. Quand son père me l'avait promise, alors elle n'était pas si superbe et si dédaigneuse. Pour me venger d'elle, pour parvenir à mon but, je renverserai tout ce qui se trouve entre moi et elle.

"Gilles paiera cher les courts instants de bonheur dont il aura joui. Je ne l'ai suivi ici que pour le perdre. Malheur à lui!"

—Ce n'est pas moi, dit Olivier de Méel, qui te conseillerai de ne pas te venger; mais ce sera moi qui te rappellerai que la main de l'ami doit cacher le poignard, que les paroles flatteuses, que les protestations de dévouement doivent couvrir les sentiments haineux de nos cœurs. Un éclat perdrait tout.

—Me crois-tu donc un enfant, repartit le maréchal, pour me donner de tels conseils? Breton, je parlerai de ma franchise bretonne, et je saurai me venger. On ne vit pas longtemps à la cour sans apprendre à voiler ce qui se passe au fond de l'âme, et depuis mon adolescence j'ai grandi à cette école de duplicité; sois donc tranquille, je saurai cacher à tous les yeux la rancune qui ne quittera mon cœur que lorsque mon but sera atteint.

IV

HOMMAGES ET REDEVANCES.

Vingt trompettes faisaient retentir l'air de leurs bruyantes fanfares, quand le sire de Montauban et Olivier de Méel rentrèrent au château. En moins d'une heure tout y avait bien changé d'aspect. La misère ne s'y voyait plus, et les chevaliers, les hommes liges, les vassaux des campagnes, en bons habits de bure, les écuyers et les pages, les moines et les clercs dérobaient à la vue ce qui restait de pauvres. *Leur règne n'est pas de ce monde*, et leurs fêtes ne durent pas longtemps.

Dans la grande salle d'honneur, dont nous avons parlé dans un des précédents chapitres, le prince Gilles et sa noble épouse étaient déjà assis sur leurs siéges élevés, quand le maréchal de Bretagne entra, suivi de son ami; la foule se fendit à droite et à gauche pour les laisser passer. Le silence régnait dans l'assemblée, et l'on entendait leurs bottines à éperons d'or résonner sur le pavé de la galerie qu'ils étaient obligés de traverser dans toute sa longueur pour arriver à leurs places. En passant devant le prince et la princesse, tous les deux s'inclinèrent, et Montauban, malgré sa haute dignité, se courba plus bas que le sire de Méel, qui mettait dans toutes ses actions comme dans toutes ses paroles quelque chose de vif et de léger.

Gilles tendit la main au maréchal, et lui dit avec un sourire plein de bonté: "Où vas-tu donc? ta place est ici, auprès de moi;" et il lui montra un siége en forme d'X, sur un des degrés du trône.

Le maréchal, après s'être incliné de nouveau, s'y assit; de là, il jeta un regard sur de Méel, qui y répondit par un demi-sourire.

Deux hérauts d'armes, vêtus de dalmatiques de drap d'argent, parsemées d'hermines noires, et tenant à la main des baguettes blanches, s'avancèrent jusqu'à la balustrade qui séparait le prince et sa cour du reste de l'assemblée, et crièrent par trois fois:

"Honneur! honneur! hommage et redevances au très-haut, très-puissant et très-redouté Gilles, prince de Bretagne, frère du duc régnant, seigneur de Princé, de Machecoul, d'Ingrande et de Chantocé.

"Que tout noble, homme lige et vassal qui lui doit hommage, vienne lui jurer sa foi."

Alors du côté droit de la salle, place réservée aux plus nobles vassaux, on vit se lever un vieillard: ses cheveux blancs étaient découverts, mais il tenait à la main une toque de comte.

Un des hérauts d'armes nomma Ponthus de Brie; deux jeunes garçons, l'un de quinze, l'autre de douze ans, soutenaient sa marche chancelante: c'étaient ses deux petits-fils. Ils étaient vêtus de satin rose; leurs jolies têtes blondes s'élevaient jusqu'à la poitrine de leur aïeul, et l'or de leur chevelure se mêlait à la barbe blanche du vieillard: on eût dit deux chérubins conduisant un juste.

Derrière ce groupe, des varlets à riches livrées menaient en lesse deux lévriers noirs et sans tache, avec des colliers d'argent. Sur ces colliers étaient gravés ces mots:

Je sers qui j'aime.

Depuis des siècles les seigneurs de Serrant envoyaient cette redevance au suzerain de Chantocé. Sous Gilles de Retz ils avaient cessé de la payer. Il y avait eu procès à cet égard, et le vieux Ponthus répétait à ceux qui lui disaient qu'il perdrait son procès: "Je suis comme mes lévriers, *je ne sers que ce que j'aime.*"

Quand il arriva en face du prince, auprès du coussin de velours où l'en devait s'agenouiller, Gilles de Bretagne fit un signe, et un page avança un siége au vieillard.

Ponthus, sensible à cette marque d'estime et de respect, éleva la voix et dit: "Prince nous aurions pu nous dispenser, à cause de notre grand âge, de venir vous offrir nous-même la redevance dont nous nous acquittons aujourd'hui ; mais avant de mourir nous avons voulu voir un jeune guerrier qui a refusé l'épée de connétable d'Angleterre pour rester Breton. Votre illustre père, Jean V, de bienheureuse mémoire, a couché sous notre toit quand il est allé à Angers pour engager le dauphin de France à se réconcilier avec le duc de Bourgogne. Ah! plût à Dieu que sa voix eût été alors entendue! Mais où m'entraînent mes souvenirs? Mes enfants, présentez à notre très-redouté seigneur et à sa noble compagne, les deux lévriers que nous leur offrons comme redevance et signe de notre foi."

Alors les deux jeunes gens prirent les chiens des mains des varlets et les conduisirent, en montant les degrés du trône, au prince et à la princesse. Gilles embrassa les petits-fils de Ponthus. Françoise ne fit que les regarder avec un doux sourire, et de ses blanches et jolies mains elle caressa les deux beaux lévriers, qui se couchèrent à ses pieds.

Après Ponthus de Brie, Bonaventure Craon, abbé des

Genovéfains de Saint-Georges, s'avança vers le prince. Il était vêtu d'une robe d'étamine blanche, recouverte d'une aube de fin lin ; ses cheveux étaient rasés, seulement le fer sacré avait épargné assez sa chevelure pour laisser autour de sa tête un cercle noir et mince, que les moines appellent la *couronne*.

L'abbé, dans la force de l'age, marchait d'un pas ferme, et faisait résonner sur les pierres de la salle, la crosse d'ivoire qu'il tenait à la main. Une croix semblable à celle des évêques brillait sur sa large poitrine. Sous la robe du religieux on reconnaissait encore le chevalier, et l'humilité du cloître n'avait pu courber ce front qui avait porté le casque.

Quatre moines le suivaient, portant en hommage une offrande d'une singulière espèce, placée sur un brancard drapé de velours bleu. On voyait une grande cage à barreaux dorés, et dans cette cage des sarcelles, des morétons, des poules d'eau, et tous ces oiseaux qui, dans les jours nébuleux de l'automne et dans les rigueurs de l'hiver, viennent s'abattre par nuées sur les étangs et les lacs solitaires. Ce bizarre tribut rappelait que dans les jours bien anciens, les seigneurs de Chantocé avaient secouru les moines de l'abbaye de Saint-Georges, et que, grâce à leur munificence, le couvent avait été nourri par eux, pendant les austérités du carême, avec le gibier aquatique qui venait alors comme il vient encore aujourd'hui, couvrir les ondes du lac et vivre dans les roseaux.

Lorsque l'abbé des Genovéfains fut en face du prince, par respect pour son caractère de prêtre, l'auguste couple se souleva à demi de dessus le trône, et le religieux, croisant les bras sur sa poitrine, se mit à genoux sur le coussin et récita à haute voix un *pater* et

un *Ave* : car les moines de l'abbaye de Saint-Georges ne devaient pas seulement aux seigneurs de Chantocé le singulier tribut que nous venons de décrire, mais encore ils s'étaient obligés à perpétuité de prier pour les descendants de leurs bienfaiteurs.

Après cet hommage, on vit un grand nombre d'hommes liges venir s'agenouiller devant le prince, et mettant leurs mains dans les siennes, lui jurer leur foi, tandis qu'un clerc enregistrait leurs aveux.

Les simples vassaux leur succédèrent ; mais ceux-ci n'arrivaient point jusqu'aux degrés du trône, ils s'arrêtaient à la balustrade de bois doré qui séparait la cour du reste de l'assemblée. Là, ils déposaient leurs offrandes. Les pêcheurs de la Loire apportèrent, sur un grand bouclier, une carpe monstrueuse entourée de fleurs et de verdure. Les femmes de Chantocé, de Saint-Germain, de Saint-Martin, offrirent à la princesse des quenouilles toutes chargées de filasse blonde et dorée, ornées de rubans de toutes les couleurs.

Les filles des vallées vinrent aussi déposer leur tribut. C'était de la laine la plus blanche et la plus fine, dépouille de ces beaux troupeaux qui paissent l'herbe des prairies de la Loire. Elles l'apportèrent dans de légères corbeilles d'osier, dont les rebords étaient cachés sous des guirlandes de mousse et de roses. Cette laine si blanche ressemblait ainsi à de la neige entourée de fleurs. Tous ces divers hommages ayant été agréés, le prince et Françoise de Dinan se levèrent de leurs siéges et allèrent se placer à une fenêtre dont la vue donnait sur l'intérieur de la cour.

Là étaient rassemblées des redevances d'une autre nature : c'étaient des chariots chargés de blé, de chanvre et de lin. Parmi ces chars rustiques on en

remarquait un plus grand et plus fort que tous les autres, comme s'il avait été destiné à porter une plus grande charge ; quatre bœufs blancs et sans tache y étaient attelés, leurs cornes étaient dorées et leurs harnois d'un rouge éclatant, et, ce que l'on ne pouvait voir sans sourire, c'était la charge de ce chariot. Elle consistait en une quenouille chargée de filasse posée sur un coussin de soie.

En voyant cette étrange redevance, on s'en demandait l'origine, et voici ce qu'on en disait dans la foule. Dans une des guerres contre les Anglais, le sire de Chantocé voyant son château menacé, avait convoqué tous ses hommes d'armes et tous les seigneurs qui avaient fait alliance avec lui. Non-seulement il leur avait fait savoir que leurs lances lui étaient nécessaires pour le défendre, mais qu'il requérait encore un certain nombre de paysans avec leurs charrettes pour faire des ouvrages avancés à l'entour du château. Tous les voisins furent exacts à l'appel, les gentilshommes français ne se font point attendre quand il s'agit de combattre. Un seul manqua au rendez-vous, c'était le sire de Chalonne. Ni lui, ni aucun des siens ne vinrent aider à repousser les Anglais. Mais grâce à sa propre vaillance et à celle de ses voisins, le sire de Chantocé délivra bientôt ses terres de l'odieuse présence de l'ennemi ; et lorsque tout fut rentré dans l'ordre, par reconnaissance il remit à plusieurs de ceux qui étaient venus le défendre une partie de leurs redevances, et il en imposa de nouvelles au seigneur de Chalonne, qui relevait de lui, et qui l'avait oublié dans une circonstance d'honneur. Pour rappeler ce *méfait*, ce manque aux devoirs de chevalerie, le sire de Chalonne et ses successeurs à perpétuité furent obligés de venir offrir

chaque année, à l'époque du siége du château de Chantocé, une quenouille à la châtaleine qui y résidait. Ainsi celui qui n'avait fourni ni lance, ni autre secours aux jours de combats et de dangers, était condamné à faire hommage d'un symbole de faiblesse, en mémoire de celle qu'il avait montrée ; et cette honte, qui l'avait flétri de son vivant, pesa sur ses enfants longtemps après sa mort.

Il y avait grande sagesse à faire durer ainsi ou la gloire ou la honte plus que la vie d'un homme : car tel qui languirait dans une molle apathie, s'il n'était question que d'une gloire viagère, est stimulé par l'espoir de laisser un nom honorable à sa postérité. Et aussi celui qui serait assez vicieux pour dédaigner le mépris que sa conduite ferait rejaillir sur lui-même, s'arrête quand il vient à penser que son nom sera flétri par delà le cercueil, et que ses fils rougiront de le porter.

Toutes les redevances ayant été acquittées, tous les hommages rendus, tous les aveux reçus et dûment enregistrés par les clercs et procureurs fiscaux, la séance solennelle fut levée, et le reste du jour donné au plaisir.

Des danses s'établirent dans les cours pour les vassaux, et dans les grands salons pour les dames, damoiselles, chevaliers et pages ; quand le soir vint, les torches de cire parfumées firent étinceler dans les galeries les diamants et les magnifiques parures, et sur la pelouse, la lune éclaira de sa douce lumière une scène moins riche, mais non moins animée ; les hommes d'armes ayant placé leurs lances en faisceaux et déposé leurs casques de fer, dansaient avec les femmes du pays, se tenant par la main et formant de longues chaînes. Cette foule joyeuse tournait rapidement aux refrains

des rondes bretonnes ; tantôt le cercle se rétrécissait et soudain s'élargissait, s'étendait au loin ; quelquefois il venait à se rompre, et alors les danseuses se tenant toujours dessinaient sur le coteau des méandres animés, et comme les replis d'un énorme serpent. Humfroy, témoin de toute cette agitation, de tout ce plaisir, disait à Marguerite : Bonne nourrice, vous voyez bien qu'ici on peut être gai et content ; si nos maîtres étaient tristes, danserait-on ainsi ? Ecoutez l'écho, il ne redit que des refrains joyeux ; bannissez donc vos alarmes, et ne croyez plus à vos sinistres rêves.

— Ah ! répondit Marguerite, en secouant la tête, la joie d'aujourd'hui assure-t-elle le bonheur de demain ? J'ai vécu bien des jours et j'ai vu que les fêtes....

— Etaient autant d'avances prises sur le bonheur qui nous est destiné, répliqua vivement le vieux concierge, et cherchant à faire passer dans l'âme de Marguerite toute la sécurité qui remplissait la sienne, il ajouta : Vous qui êtes si pieuse et qui aimez tant Dieu, comment doutez-vous de sa bonté ? Serait-il bon, serait-il juste, s'il envoyait du malheur à qui secourt le malheur des autres ? Je sais bien que l'homme ne peut pas dire : Demain j'aurai de la joie ; le dire est insensé, car demain n'est pas à lui ; mais dire demain j'aurai du malheur, ce n'est pas seulement folie, c'est péché, car c'est douter de la bonté de Dieu.

— Vous avez raison, répondit la nourrice, et je veux être comme vous ; et prenant le bras du majordome, elle descendit de la terrasse et se rapprocha d'une de ses nièces qui dansait sur la pelouse.

V

LE LENDEMAIN.

Les fêtes ne durent pas toujours, même pour les princes; elles ont un lendemain, et ce lendemain a quelque chose de triste et de désagréable; l'ordre ne peut pas revenir tout de suite où le plaisir et la folie ont régné; ce qui faisait l'ornement de la veille est flétri: ces festons, ces guirlandes n'ont plus leur verdure, ces fleurs qui ornaient les salons en s'y mêlant avec les femmes, sont penchées sur leurs tiges, et leurs feuilles sont toutes recouvertes de la poussière du bal; là où brillaient les feux de la joie, on ne voit plus sur le sol que de grandes taches noires; là où les jeunes filles ont dansé, le gazon est usé et n'a plus de fraîcheur. En un mot, le lendemain d'une fête est comme une moralité; tout nous y redit que le plaisir passe trop vite pour qu'il soit sage d'y attacher son âme.

Humfroy, sans se livrer à la mélancolie de ces réflexions, s'était levé longtemps avant le jour, pour faire remettre tout en ordre dans l'intérieur et à l'entour du château. Tout entier à la pensée de cacher à ses maîtres la différence qui existait entre leur habitation actuelle de Chantocé et celles où ils avaient passé leurs premières années, cet homme, ingénieux à force d'être bon, voulait leur sauver les embarras et les désagréments d'une demeure trop petite pour qu'un frère du duc de Bretagne pût y vivre avec aisance et dignité. A force de soins et de peine il croyait y être parvenu, car il avait reçu du prince Gilles et de sa

noble compagne, de gracieux sourires et des mots de bonté.

Aidé de quelques ouvriers, il faisait enlever les tentures de la salle du bal, et il profitait de la nuit pour cet ouvrage. L'endroit où l'on travaillait était la seule partie de la longue galerie qui fût un peu éclairée, tout le reste était obscur, car la lune ne brillait plus dans le ciel, et aucune lumière ne parvenait à travers les hautes et étroites fenêtres. A trois heures après minuit, Humfroy croyait bien que lui et les gens qu'il employait, étaient les seuls qui fussent éveillés dans le château, aussi fut-il très-étonné quand il entendit marcher à l'autre bout de la salle.

— Qui va là ? cria-t-il.

Personne ne répondit.

— Qui va là ?

Même silence.

Alors, prenant des mains du domestique le flambeau qu'il tenait: "Restez là, dit-il aux ouvriers, restez, je vais reconnaître celui qui rôde à cette heure dans le château." Et il marcha d'un pas assuré vers l'endroit d'où provenait le bruit.

A mesure qu'il avançait avec sa lumière, les murs de la salle s'éclairaient à son passage, et quand il fut arrivé près de l'extrémité de la galerie, la lueur de sa torche fit voir une personne enveloppée dans un grand manteau noir, blottie contre un des piliers. A cette distance, et avec cette faible lumière, les ouvriers ne purent distinguer quel était ce personnage ; mais Humfroy l'ayant reconnu fit une exclamation de surprise : le domestique et les trois paysans qui étaient avec lui crurent que c'était un cri de frayeur, et soudain, tous

les contes populaires revenant à leur imagination, ils ne doutèrent plus que ce ne fût l'ombre de la fameuse Tiphaine de Chantocé, dont le peuple avait toujours conservé la mémoire, ou bien celle d'une des sept femmes de Barbe-Bleue : tous tombèrent à genoux, se cachant le visage pour ne pas voir l'*esprit*, car les morts n'annoncent que la mort, et celui qui voit apparaître un habitant du tombeau, n'est pas loin de son propre cercueil.

Les malheureux restaient tremblants et prosternés. Humfroy revint à eux, et leur dit : " Sortez de la galerie, je vous rappellerai tout à l'heure," et ouvrant la porte d'une chambre voisine, il les y fit entrer.

Alors le personnage mystérieux s'avança et ses pas retentirent sur le pavé de la vaste galerie. Humfroy, son flambeau à la main, l'attendait près de la voûte de l'escalier : en passant devant le vieux concierge, la personne au manteau noir mit un doigt sur ses lèvres, en signe de silence.

— Oui, dit Humfroy, je me tairai, mais votre conscience ?....

— Ne me reproche rien.

— Et Dieu ?....

— Qu'il me juge, repartit d'une voix solennelle le sombre personnage qui avait causé la frayeur du domestique et des ouvriers ; et en prononçant ces paroles, il monta l'escalier tournant qui se trouvait au bout de la galerie. Quand ses pas ne se firent plus entendre sur les marches de pierre, Humfroy rappela ceux qui devaient l'aider dans son travail ; il ne les avait fait sortir que pour laisser passer l'objet de leur frayeur sans qu'il fût reconnu.

— Allons, cria-t-il, revenez, et ne tremblez plus ; et parlant ainsi, il avait ouvert la porte ; mais aucun ne se présentait pour entrer dans la galerie ; tous les quatre étaient serrés les uns contre les autres et se tenaient dans l'embrasure d'une fenêtre ; pas un n'osait avancer.

— Poltrons que vous êtes, ajouta l'ancien serviteur, vous voyez bien qu'il ne m'est pas arrivé de mal, et cependant j'étais seul ; de quoi avez-vous peur ?

— De nous damner, répondit un des ouvriers.

— De vous damner ? et comment ? demanda Humfroy.

— En conversant avec un envoyé de l'enfer, repliqua le paysan ; nous avons entendu l'esprit vous dire : *Dieu m'a jugé ! ! !*

— La peur vous trouble la cervelle, ce que vous venez de voir n'est pas un revenant.

— C'est donc Satan lui-même ?

— Pas davantage.

— Qui était-ce donc ?

— Je ne puis vous le dire.

— Ah ! ah ! s'écrièrent-ils tous à la fois, vous le voyez bien, il ne peut pas nous le dire : si c'était quelqu'un du château il nous le dirait.

— Maître Humfroy, ajouta le domestique, vous vous trahissez vous-même .... et vous êtes encore tout pâle de cette apparition ....

— Ne sentez-vous pas une odeur de souffre et de bitume ? demanda un des ouvriers.

— Au diable les poltrons ! s'écria avec impatience le majordome ; et il força ces hommes simples, qui

n'auraient pas tremblé dans une bataille, à rentrer dans la galerie.

Ce ne fut qu'après beaucoup de façons et de lenteur qu'ils se remirent à l'ouvrage ; chaque souffle de vent qui venait à gémir dans les passages leur semblait un soupir ou une plainte de quelques-unes des nombreuses victimes de Gilles de Retz.

Enfin le jour vint peu à peu dissiper les frayeurs des ouvriers ; à mesure que la lumière pénétrait à travers les vitraux coloriés, ils reprenaient courage, et avant que l'angélus du matin ne sonnât, leur travail était terminé, et tout rentré dans l'ordre accoutumé.

A six heures, le dressoir (buffet de ce temps-là) était déjà chargé de viandes froides et de fruits, et le prince et ses nobles hôtes debouts et en habits de chasse, mangeaient avec appétit et vidaient gaîment de hautes coupes où le vin d'Anjou brillait à travers les dessins du cristal ciselé.

" Olivier de Méel, dit Gilles de Bretagne, qu'avez-vous donc ce matin ? vous avez l'air pensif et rêveur .... et vous ne mangez pas ?

— Rien ne vous échappe, très-redouté seigneur, se hâta de dire Arthur de Montauban, vos yeux auxquels on ne peut rien cacher ont deviné la tristesse d'Olivier.

— Par saint Yves, répliqua le prince, s'il est chagrin c'est la première fois de sa vie, et à cause de cela je lui pardonne.... Mais quel peut être le sujet de son affliction ?

— Noble prince, sous votre toit le chagrin ne peut m'atteindre ; le maréchal de Bretagne plaisante ....

— Plaisanter ! Dieu m'en garde, je ne joue pas avec le sentiment...., répondit Arthur, et je ne suis pas seul

à m'être aperçu du changement subit qui s'est opéré dans un des plus aimables caractères....

A ces mots, de Méel s'inclina en souriant et Arthur continua : Hier soir la fête même a perdu de ses attraits.

En effet, dit le prince, tout le monde a remarqué votre absence : de Méel, où étiez-vous donc allé ?

Olivier, embarrassé et ne sachant que répondre, toussa deux ou trois fois.

Et Arthur s'écria : Voilà ce que c'est que de se promener tard sur le bord du lac ; la fraîcheur de la nuit, l'humidité du rivage enrhument ; le voilà tout malade.

Je bois à sa prompte guérison, ajouta Gilles ; et étendant le bras, il trinqua avec de Méel. Tout le monde l'imita, et le choc des verres retentit dans la salle.

Le son des cors se fit alors entendre dans la cour. A cheval ! à cheval ! dit le prince, et aussitôt tout fut en mouvement ; ce n'était plus l'attirail de la guerre, ni celui des fêtes ; on ne voyait ni l'acier poli des armures, ni le brillant de la soie, ni le luxe des broderies ; les vêtements étaient simples, des justaucorps chamois, des toques noires rattachées sous le menton, des hauts-de-chausses de buffle, des bottes montantes, de long éperons ; tel était l'uniforme de chasse. Le prince, sa cour, les chevaliers et les plus âgés des pages furent bientôt à cheval. Les piqueurs, les varlets retenaient avec peine les chiens dont les voix se mêlaient aux hennissements des coursiers et aux airs de chasse des cors retentissants. Le signal est donné, le prince de Bretagne se retourne du côté de la chambre de Françoise, il l'aperçoit à moitié cachée derrière les

courtines de sa fenêtre, lui fait un signe de la main, et part comme un trait... Le pont-levis résonne sous les pas de son cheval et sous ceux de la foule qui le suit, et ce bruit, ce tumulte joyeux s'affaiblit peu à peu. Les pas des chevaux, la voix des hommes ne se font plus entendre; seulement quelques éclats de trompe parviennent encore jusqu'au château; bientôt même ces sons s'évanouissent et se fondent dans le silence, et Françoise de Dinan, agenouillée dans son oratoire, n'est plus distraite par aucun bruit.

VI

LE MOINE.

Restée seule avec ses dames, la princesse de Bretagne ne voulut point aller s'établir dans la grande salle d'apparat; elle préféra passer la matinée dans une chambre voisine de la sienne, dont elle avait fait non son *boudoir* (car les boudoirs n'étaient pas connus alors), mais son *parloir*, nom donné, au quinzième siècle, à ce que nous appelons aujourd'hui *petit salon*.

Ce parloir était situé dans une des tours, et avait une fenêtre en ogive, d'où la vue s'étendait sur le lac; sa forme était ronde; douze colonnes sveltes et effilées sortaient en demi-relief des parois des murs circulaires; du haut de ces piliers gothiques partaient de doubles nervures en saillie, qui, se dessinant en blanc sur les murs d'azur étoilés d'or, se réunissaient toutes au centre de la voûte, où l'écusson des sires de Retz se voyait entouré de banderolles et de lambrequins sculptés.

Françoise avait fait placer dans ce parloir sa biblio-

thèque, composée de quarante ou cinquante volumes ; car, ainsi que nous l'avons déjà dit, cette princesse était une des femmes les plus instruites de son temps, et avait lu la plupart des livres qu'elle possédait. Elle y avait fait apporter aussi ses métiers à broder et ses ouvrages de tapisserie.

Une table de bois de chêne, recouverte d'un tapis à grand ramages, et dont les pieds étaient de petites colonnes torses, se trouvait au milieu de cette rotonde, qui n'était alors éclairée que par un demi-jour venant à travers un rideau de laine violette, ce qui répandait dans cet intérieur quelque chose de grave et de calme.

Le fauteuil sur lequel Françoise était assise, avait un dossier étroit et élevé, et terminé en trèfle ; il était recouvert d'une tapisserie à couleurs vives et variées, et bordée d'une large frange.

Un autre fauteuil, mais beaucoup plus simple, était occupé par une femme de cinquante à soixante ans, Ursule de Goyon, surveillante des filles d'honneur : des tabourets étaient destinés aux nobles damoiselles attachées à la princesse de Bretagne : mais alors elles n'y étaient pas assises, elles se tenaient debout dans l'embrasure de la fenêtre, et parlaient bas d'un fait qui semblait les intéresser beaucoup.

Françoise, un coude appuyé sur la table et la tête penchée sur une de ses mains, avait en face d'elle un vase d'albâtre rempli de roses d'automne et un sablier. Pensive et rêveuse, elle portait tour à tour ses grands yeux noirs des fleurs au sablier et du sablier aux fleurs ; elle se disait :

Les fleurs comme les plaisirs embellissent la vie, mais le temps qui ne s'arrête jamais, fane les fleurs,

dégoûte des plaisirs et emporte nos jours ; ils s'en vont un à un comme ce sable qui tombe... Ses réflexions prenaient cette tournure grave et mélancolique, quand elle s'aperçut qu'une de ses filles d'honneur, Armelle de Beaumanoir, venait de se laisser tomber sur un siége, et que ses compagnes l'entourant lui donnaient des soins et cherchaient à la faire revenir d'un évanouissement. Elle se leva aussitôt, s'approcha d'Armelle, et demanda à quoi l'on attribuait cette subite indisposition.

Yolande de Goulaine, la première des filles d'honneur, et celle que la princesse appelait son amie, répondit: Nous étions à parler de l'apparition de cette nuit, nous racontions ce que les ouvriers disent avoir vu dans la galerie, l'ombre de Tiphaine de Chantocé ; Armelle écoutait, et quand elle a entendu une de nous affirmer qu'Humfroy avait vu le spectre monter l'escalier de la tour et disparaître à la porte de la chambre où elle couche, Armelle alors a changé de visage et est tombé sur ce siége, en disant d'une voix éteinte: *Puisqu'il en est ainsi, je suis perdue.*

—Hâtons-nous de lui faire respirer des sels, dit Françoise de Dinan ; donnons lui de l'air ; ouvrez cette fenêtre, et ensuite nous dissiperons ses folles terreurs. Que veulent dire ces ouvriers avec leur vision ? Mais ce n'est pas l'instant de nous occuper de leur rêve. Secourons cette malheureuse enfant. Comme elle est pâle et froide !

Parlant ainsi, Françoise de Dinan et la dame Ursule de Goyon frottaient les mains et les tempes d'Armelle, toujours évanouie. Au bout de quelques minutes elle reprit connaissance, et sa pâleur fit place à une douce rougeur quand elle se vit presque dans les bras de la

princesse, et secourue par elle. Dans un premier élan de reconnaissance, elle baisa la main qui la soignait avec tant de bonté, et dit: Oh! vous me pardonnerez, n'est-ce pas, Madame?—Vous pardonner, mon enfant, et que voulez-vous que je vous pardonne?

Armelle se remettant un peu, répondit: De n'être pas sortie tout de suite de chez mon auguste maîtresse, quand j'ai senti la première atteinte du mal qui vient de lui causer du trouble et de l'effroi.

—Rassurez-vous, je ne pense qu'à ce que vous avez souffert, repartit Françoise. Et elle la fit conduire à sa chambre en la recommandant aux soins de deux de ses compagnes.

La princesse de Bretagne avait été élevée avec toutes les idées et tout l'esprit de son siècle. Il ne répugnait point à sa raison de croire que la main puissante qui a primitivement donné du *mouvement* et de la *vie* au *néant* même ne pût redonner pour quelques instants de la vie à la mort. Elle croyait de bonne foi que lorsqu'il importait au salut d'une âme de venir demander des prières aux vivants (qui oublient si vite hélas! ceux qu'ils ne voient plus), Dieu permettait alors aux morts de se réveiller, de se lever de leurs cercueils, et d'apparaître pour crier à ceux qui les avaient aimés : *Priez pour nous!* ou pour avertir ceux qu'ils aimaient encore, et qui menaient une vie criminelle, de se repentir et de se préparer aux jugements de Dieu.

Françoise, occupée de ce bruit d'apparition répandu dans le château, laissait aller son esprit à ses graves pensées. Un officier de service annonça un religieux du saint ordre du Carmel. Qu'il entre, dit la princesse. Et elle se leva pour recevoir le serviteur de Dieu.

Déjà il était à la porte, debout et les bras croisés sur la poitrine ; il semblait attendre une nouvelle invitation pour avancer et franchir le seuil.

Soyez le bienvenu, mon père, ajouta Françoise, entrez et reposez-vous.

Alors le moine, relevant la tête et étendant la main fit entendre ces mots :

— Que la bénédiction du Tout-Puissant descende sur cette demeure ; que la paix soit avec ses habitants !

— *Ainsi soit-il*, dirent toutes ensemble, la princesse, Ursule de Goyon et les filles d'honneur. Françoise s'était rassise sur son fauteuil. La surveillante avait cédé le sien au révérend père, qui resta un instant muet et immobile, mais qui, se relevant tout à coup dit d'une voix forte mais douce :

— Noble dame, je ne suis point venu vers vous pour prendre du repos ; ceux qui m'ont suivi pour entendre la parole de Dieu sont debout sur la poussière du chemin, haletant de fatigue, de faim et de soif ; et moi, serviteur indigne, je me reposerais ? Non, avant d'y songer, je dois vous redire leurs besoins.

— Ils ne manqueront de rien, répondit avec une douce dignité la princesse de Bretagne. Mon père, rassurez-vous, je vais donner des ordres pour qu'on leur porte à tous du pain et du vin.

— Ils sont nombreux, ajouta la carme.

— Eh bien ! répliqua en souriant Françoise de Dinan, tant mieux, nous aurons plus de prières pour nous, et si nos provisions viennent à manquer, Dieu fera encore une fois le miracle de la multiplication des pains.

— Bien, bien, femme chrétienne, votre espérance, votre foi, votre charité vous sauveront, dit le religieux,

qui, maintenant tranquille sur le sort de ceux qui l'avaient suivi, reprit sa place à une humble distance de la princesse.

Il y eut un instant de silence; Françoise, pour le rompre, voulut donner suite aux pensées qui l'occupaient lorsque le religieux était entré chez elle. Mon père, demanda-t-elle, peut-on, sans offenser Dieu, croire que les morts reviennent quelquefois et apparaissent aux vivants ?

— Et pourquoi y aurait-il du mal à le croire ? répondit d'une voix grave le moine du Carmel. Parce que les lois de la nature veulent que l'homme né de la femme ne vive que peu de jours, et qu'une fois ce peu de jours passés, il soit condamné à dormir la longue nuit du cercueil, est-il mal de croire que celui qui a établi ces lois naturelles y puisse déroger ? Sa bonté autant que sa puissance rendent croyable un grand nombre d'apparitions. Et où serait le mal, où serait la déraison de penser que le vainqueur de la mort lui commande encore ?..... Écoutez : un enfant, privé des carresses de sa mère, des conseils de son père, a grandi seul au milieu des dangers du monde; les passions l'ont séduit, égaré : il va commettre un affreux crime. L'âme de sa mère, cette âme qui aime par delà le tombeau, du séjour qu'elle habite, voit le gouffre prêt à engloutir son enfant.... et elle obtient de Dieu de venir le sauver ; elle reprend sa mortelle dépouille comme une reine qui se revêt de haillons, et elle ne reparaît un instant sur la terre que pour montrer le ciel à son fils. Un scélérat s'est fait riche et puissant à force de rapines et de meurtres ; c'est dans le sang qu'il a pris son or ; pour monter à ses superbes palais, il a foulé sous ses pieds les corps de ses victimes..... Enfin, il

possède tout ce que les hommes envient : s'il est heureux après ses mille forfaits, Dieu est-il juste ?

— Non, dit Françoise ; cet homme, le jour au milieu de ses fêtes et la nuit sur sa couche splendide, aura ses remords pour le punir.

— Des remords, s'écria le moine, des remords ! détrompez-vous, il y a des cœurs si bas, si vides, si stériles, qu'un remords même ne peut y naître ; des cœurs semblables à cette terre maudite du désert, où même une épine ne peut croître... A ces hommes-là, Dieu enverra de véritables bourreaux, il permettra à ceux qui sont tombés sous les coups du monstre, de se lever de la terre, de sortir des eaux où ils auront été jetés par lui... Ils reviendront pâles, sanglants, hideux, épouvantables, tels que la mort les aura faits... Ils entoureront sa couche, ils chasseront le repos de ses nuits, la joie de ses fêtes... Quand il voudra chercher l'oubli de lui-même dans le vin des banquets, c'est avec du sang que ses victimes empliront ses coupes d'or...

— Ah ! gardons-nous de rejeter ces croyances salutaires ; gardons-nous de les traiter de folles imaginations. Les livres saints eux-mêmes nous montrent les morts revenant à la lumière pour effrayer ou avertir les vivants ! A la voix de la sorcière d'Endor, Samuel ne brisa-t-il pas les liens du sépulcre, ne vint-il pas dire à Saül :

Demain tu mourras !

Prêtre du Seigneur, j'ai cité la Bible ; fils de ma mère, je redirai mes visions ; je dirai que celle qui a nourri mon enfance, que celle qui m'a donné le premier morceau de pain, est morte faute d'un morceau

de pain, morte de faim à la porte d'un riche ! Je n'avais que six ans et je me le rappellerai jusqu'à mon dernier jour ; j'étais avec elle, couché sur son sein, enveloppé dans ses pauvres haillons ; ma voix se joignait à la sienne pour répéter à tous les passants : Ayez pitié de nous ! ayez pitié de nous !

Personne n'en eut pitié.

Cependant, un morceau de pain noir, peut-être destiné aux chiens, fut jeté par une des fenêtres de la maison en face de laquelle ma mère était couchée la tête appuyée sur une borne ; à la vu de cette grossière nourriture, elle se leva précipitamment, courut la ramasser, et son premier mouvement fut de céder à la faim. Depuis deux jours elle n'avait rien mangé ; mais m'entendant pleurer, elle me donna tout le morceau de pain, en me disant : Prends-le j'ai plus de force que toi.—Hélas ! non, elle n'avait plus de force ; le malheur, la misère, la faim, les avaient toutes épuisées ; le jour était passé, la nuit était venue, la neige tombait, le vent la soufflait sur nous ; pour me réchauffer, ma mère me pressait de plus en plus sur son cœur. En face de nous, nous voyions les fenêtres de la maison du riche toutes brillantes de lumières, nous entendions le son des instruments, nous voyions les femmes magnifiquement parées dansant avec leurs hautes coiffures et leurs plumes ondoyantes.... Le plus simple ornement de leurs somptueuses parures, une perle aurait pu sauver ma mère..... Mais rien, rien ne lui fut donné... et bientôt je sentis que je ne me réchauffais plus contre elle... que son sein était froid... non-seulement du froid de la neige, mais du froid de la mort !... Elle était morte de faim ! Et l'on voudrait que j'eusse des ménagements pour les riches du monde ! et l'on vou-

drait que je ne m'armasse pas de toutes les foudres de l'Evangile contre le luxe des grands ! Non : que ma langue s'attache à mon palais, que mon bras se dessèche avant que je cesse de secourir le pauvre ; ici, partout, toujours je crierai : Riches, Dieu ne vous a donné vos richesses que pour que vous les partagiez avec vos frères dans le besoin. Du fond de sa misérable tombe ma mère s'est souvent levée ; souvent elle m'a apparu pour me commander d'aller devant les rois, les grands et les pontifes plaider la cause de ceux qui n'ont pas de pain. Pour lui obéir, je parcours la France, je parcourrai le monde, j'irai à Rome. Là, comme ici, je crierai anathème contre l'avarice ! anathème contre les folles et somptueuses parures ! anathème contre celui qui ne donne pas !

Parlant ainsi, Thomas Connecte (car c'était lui) s'était levé de son siége ; il ne semblait plus le même homme ; il avait grandi avec son discours ; ses yeux, ordinairement baissés, brillaient et lançaient des éclairs. En commençant, sa voix avait été grave et voilée ; quand il avait redit les derniers moments de sa mère, des larmes intérieures s'étaient mêlées à ses paroles ; mais sa voix éclata comme le tonnerre quand il s'écria :

" Elle est morte de faim !..... et l'on voudrait que j'eusse des ménagements pour les riches du monde ! et l'on voudrait que je ne m'armasse pas de toutes les foudres de l'Evangile contre le luxe des grands ! "

En entendant le religieux plaider avec tant de chaleur la cause des pauvres, Françoise avait été fortement émue ; son cœur n'avait pas eu besoin de l'image d'une mère mourant de faim pour être attendrie ; mais cette idée qu'un morceau de pain pouvait sauver la vie d'un malheureux la frappa. Ah ! s'écia-t-elle, que personne

ne manque du nécessaire !.... Mon père prenez ce bracelet et ces pendants d'oreilles, prenez et vendez-les pour secourir ceux qui ont faim. Et disant ces paroles elle offrit au religieux les bijoux qu'elle venait de détacher de sa parure. Ursule de Goyon et les quatre damoiselles d'honneur suivirent l'exemple de la princesse, et toutes apportèrent à l'ami des pauvres, ou des agrafes d'or, ou des bagues brillantes de pierreries.

Thomas Connecte, rayonnant d'une sainte joie, jouissait de son triomphe : Femmes, dit-il, vous n'êtes jamais si belles que lorsque vous êtes charitables ; que le Seigneur vous tienne à l'ombre de ses ailes, et que la paix d'en haut règne dans cette demeure ; adieu, au nom de Jésus-Christ, le père des pauvres, je vous bénis ; et il s'éloigna.

Les disciples qui suivaient alors ses pas, étaient au nombre de plus de trois cents, rassemblés sur l'esplanade en face du château ; Humfroy, par ordre de sa maîtresse, leur distribuait du pain et du vin, et ces pauvres gens assis sur la pelouse mangeaient et buvaient en donnant des louanges à celle qui les nourrissait. Le religieux arriva parmi eux ; à sa vue, par respect ils se levèrent tous, et le Carme les fit rasseoir, en leur disant : Chrétiens, reposez-vous et mangez le pain d'aujourd'hui, vous l'avez demandé au Seigneur, et le Seigneur vous l'a donné.

Le luxe même vous cède quelques-uns de ses brillants atours ; voyez ces bracelets d'or, ces bijoux, ces pierreries, les nobles dames qui habitent ce château me les ont donnés pour vous : mes frères prions pour elles.

A l'instant, toute la multitude tomba à genoux, et récita à haute voix trois *Pater* et trois *Ave ;* cette prière de la reconnaissance achevée, ceux qui venaient de la

dire restaient par groupes sur l'esplanade et obstruaient le pont et l'entrée du château.

Dans ce moment le Prince de Bretagne avec sa suite revint de la chasse ; à son front obscurci, au froncement de ses sourcils, on voyait que la chasse n'avait pas été heureuse ; les chevaux étaient couverts d'écume et de boue ; les chiens haletants de fatigue ne donnaient plus de voix, les habits des chasseurs en désordre dégouttaient de pluie : tout étaient bien différent du départ, si gai et si animé.

Arrivé à la tête du pont, Gilles ne put avancer à cause de la foule.

Que signifie ceci ? s'écria-t-il ; et cédant à un mouvement d'impatience, il piqua des deux et se fit faire place un peu rudement ; son cheval dans son élan renversa un vieillard.

Thomas Connecte à cette vue s'élança entre le cheval du prince et le vieillard tombé, et étendant les bras, dit d'une voix forte : Arrêtez ! n'avancez pas !

— Qui est-ce qui m'arrête ainsi, demanda Gilles, qui ose me barrer le chemin ?

— Moi, répondit le religieux ; moi, frère Thomas, très-indigne serviteur de Dieu.

— Que faites-vous ici ?

— Je cherche, seigneur à vous éviter le remords d'avoir écrasé un vieillard.

— Que veulent tous ces hommes en haillons, que viennent-ils chercher ?

— Du pain.

— Et vous, révérend père, que faites-vous avec cette bande de mendiants ?

Mon devoir.

— Votre devoir est de prier dans votre cloître, et non de parcourir les campagnes avec ces fainéants.

— Mon devoir est de demander le pain de la charité pour ceux qui me suivent afin d'entendre la parole de vie ; mon devoir est de répéter aux grands, de rappeler aux princes, qu'ils ne doivent pas mépriser les pauvres de Jésus-Christ : car il n'y a point de grandeur si éblouissante qui ne puisse s'éclipser, point de puissance si bien établie qui ne puisse crouler ; aujourd'hui vous êtes riche, demain vous pouvez être pauvre ; aujourd'hui vous foulez le pain de l'aumône à vos pieds, vous renversez celui qui le demande, et demain peut-être vous crierez du pain ! du pain !... pour l'amour de Dieu, un morceau de pain !

— Sais-tu bien à qui tu parles ainsi, s'écria avec colère Jean Hingant, qui se touvait auprès du prince.

— Je sais au nom de qui je parle, répliqua le moine, et cela me suffit. Je sais que c'est Dieu qui m'envoie, et pour remplir ma mission je ne m'enquiers pas quel est l'homme que je rencontre.

— L'homme que tu oses arrêter ainsi, repartit avec feu Jean Hingant, est le très-redouté prince Gilles de Bretagne.

— Eh bien ! j'en rends grâces au ciel, car je n'ai qu'à le bénir. Cette foule de pauvres vient d'être nourrie et secourue par sa noble épouse. Que les bénédictions que nous avons appelées sur la tête de Françoise de Dinan tombent aussi sur celle de Gilles de Bretagne.

— *Amen*, dit le prince... Et inclinant légèrement la tête, il passa près du moine et rentra au château. Mais

quelque chose d'étrange se passait au dedans de lui. Et ces paroles : Aujourd'hui vous êtes riche, demain vous pourrez être pauvre ; aujourd'hui vous foulez aux pieds le pain de l'aumône, et demain peut-être, crierez-vous du pain ! du pain ! Ces paroles du religieux retentissaient à ses oreilles et pesaient sur son cœur comme un pressentiment.

VII

LIMITES.

En entendant le bruit des chevaux dans la cour, Françoise était venue sur le perron au-devant de son époux. Un regard lui suffit pour deviner qu'il s'était passé quelque chose à la chasse qui l'avait contrarié. Elle ne lui fit aucune question, mais elle redoubla de soins auprès de lui. Elle-même voulut essuyer sa brune chevelure avec des linges chauds et parfumés. Ses mains si douces et si blanches étaient non-seulement adroites, mais encore carressantes en rendant tous ces soins. Gilles en éprouvait de la reconnaissance, mais il les recevait en silence et avec tristesse. Seulement il prit une de ses mains qui venaient d'attacher sa fraise dentelée, la baisa avec amour ; et sa toilette étant finie, il descendit au salon avec la princesse.

Le repas fut grave et silencieux. Chez les princes pour être gai on attend leur sourire, et quand il ne vient pas, tout reste triste et froid comme un jour sans soleil. A table un hasard amena la conversation sur la chasse du matin. En face du prince, il y avait un plat de

venaison. En en offrant au maréchal de Bretagne, Gilles dit : Arthur, ne me refuse pas, car ce plat deviendra rare ici, si toutes nos chasses ressemblent à celle d'aujourd'hui.

— Seigneur, répondit Montauban, nous ne serons pas toujours aussi malheureux que ce matin. Plusieurs de vos vassaux m'ont assuré que vos forêts contenaient beaucoup de cerfs et de chevreuils.

— *Mes forêts*, repartit avec amertume le prince, est-ce par ironie que vous vous servez de ce mot ? Quelques bouquets de bois, voilà les forêts que mon frère, *votre maître*, me laisse. Et en supposant qu'il y eût quelques cerfs dans ce bois, comment pourrais-je chasser ? ces poteaux aux armes d'Anjou ne me cernent-ils pas de toutes parts ?

— Mais le prince de Bretagne n'aurait qu'à dire un mot, ajouta le maréchal, et une permission de chasse sur les domaines d'Anjou suivrait de près son désir.

— Un prince de Bretagne aime à accorder ce qu'on lui demande ; mais il lui faut du temps pour se résigner à solliciter. Maréchal, vous pouvez dire au duc, mon frère, que je ne suis pas encore descendu jusque-là.

— Le duc, mon maître, est convaincu d'avance que le prince Gilles ne descendra jamais au-dessous de son rang.

— Par saint Yves, si je ne déchois pas, ce ne sera pas à lui que je le devrai. S'il avait pu me déshériter des sentiments que je tiens de mon père, comme il a su me déshériter de l'apanage qui aurait dû me revenir, je serais aujourd'hui indigne de moi, et peut-être digne de lui.

— Très-redouté seigneur.... je ne puis avec convenance entendre accuser d'injustice...

— Ce que vous ne pouvez faire *avec convenance*, Montauban ! dit le prince avec vivacité, c'est de vouloir donner des leçons ici... vous paraissez oublier où vous êtes, et qui je suis.

— Je n'ai point oublié *que je suis* chez un prince qui m'appela longtemps son ami, et qui pouvait en toute assurance me donner ce nom, puisque pour le suivre, j'avais osé m'exposer au mécontentement de mon seigneur et maître, messire le duc de Bretagne...

— Quoi ! mon frère m'en veut-il donc tant, que ce soit encourir sa colère que de s'attacher à moi pour quelques jours ? Ah ! s'il en est ainsi, ajouta Gilles avec émotion, partez, partez tous, vous qui m'avez donné quelques signes d'intérêt ; partez, je ne veux porter malheur à personne ! Arthur, pense à ton bâton de maréchal... va rejoindre ton souverain, et comme je t'ai longtemps appelé mon ami, tiens, voilà ma main en signe de reconnaissance pour ce que tu as fait en me suivant, et en signe d'adieu pour l'avenir...

A ces mots, le maréchal de Bretagne se leva, prit la main du prince, la porta vivement à ses lèvres en disant : Oh ! seigneur, je défie l'avenir, il ne changera rien à mes sentiments pour vous, ils seront toujours les mêmes ; et comme il prononçait ces paroles, il jeta un regard à Olivier de Méel qui était en face lui : ce regard fut compris par celui auquel il s'adressait. Le reste des nobles convives était en général fort ému ; à l'exception de trois ou quatre d'entre eux, tous avaient les yeux mouillés de larmes, car ceux du prince n'étaient point restés secs, quand il s'était écrié : *Partez, partez,*

vous tous qui m'avez donné quelques signes d'intérêt, partez, je ne veux porter malheur à personne !

Françoise avait remarqué l'empressement qu'Arthur avait mis à baiser la main de son époux, et à l'assurer d'un constant dévouement; pour la première fois depuis longtemps elle avait trouvé l'accent de la vérité à ses paroles : elle lui sut gré de cet élan d'amitié, et pour l'en récompenser, elle qui évitait toute occasion de causer avec Arthur, ce soir-là, fut pour lui pleine d'amabilité.

Elle s'informa de ce qui était arrivé à la chasse, et lui dit : Je n'ai point osé demander au prince la cause du nuage que j'ai vu sur sa figure à son retour au château, j'ai craint de rendre ce nuage encore plus sombre en faisant d'indiscrètes questions; mais vous, maréchal, qui aimez tant votre noble ami, la peine qu'il a ressentie, les contrariétés qu'il a éprouvées, vous avez dû les éprouver et les ressentir, racontez-moi ce qui s'est passé.

Le maréchal de Bretagne redit alors que le commencement de la chasse avait été gai et heureux, et que les *brisées* avaient été faites à merveille dans un bois peu éloigné du château : on y avait fait lever un superbe animal marquant quatorze, jamais les chiens n'avaient montré plus d'ardeur, les piqueurs d'habileté, mais le bois ayant très peu d'étendue, bientôt le cerf en avait promptement débuché et s'était élancé dans les champs; que les chasseurs animés n'avaient tenu compte ni des haies, ni des clôtures, ni même des poteaux aux armes d'Anjou; qu'ils poursuivaient l'animal avec l'espoir de le voir bientôt aux abois, lorsque les gardes des domaines du comte d'Anjou, au nom de leur maître, s'étaient montrés tout à coup et

avaient mis fin à la chasse, en empêchant de poursuivre l'animal sur les terres de leur suzerain. Dans le premier moment, ajouta le maréchal, nous voulûmes passer outre, il est si difficile d'arrêter des chasseurs emportés par le plaisir et l'ardeur ; mais le prince, tout animé qu'il était lui-même, ordonna de rompre et de rebrousser chemin ; pour donner cet ordre il s'était fait violence, je le remarquai alors, son regard peignait tout ce qu'il éprouvait. En se rapprochant de moi, il me dit : Eh bien ! je n'aurai même pas le plaisir de la chasse, ce plaisir que l'on accorde aux princes tombés de la puissance, pour les empêcher de regretter leurs états perdus ; oh ! Arthur ! Arthur, où sont mes landes de Bretagne ? là l'espace et l'immensité étaient devant moi, et personne n'osait me dire : *Tu n'iras pas plus loin !*

" Ah ! je conçois ce qu'il éprouve, je sens ce qu'il a dû ressentir, dit Françoise, il faut redoubler de soins pour lui faire oublier ce qu'il a perdu, pour lui cacher le peu qu'il possède.

— Et pourquoi prendre ce soin, madame, pourquoi vouloir l'accoutumer à la résignation ? le frère d'un duc de Bretagne, d'un souverain qui marche l'égal des rois, n'aura-t-il pas le droit de se plaindre, quand on le réduit à n'être que le modeste seigneur d'Ingrande et de Chantocé ?

— Mais, sire Arthur, ne venez-vous pas de dire que vous ne pouviez avec convenance, entendre accuser d'injustice notre frère et votre maître, le duc François 1er ?

— Oui, sans doute, je l'ai dit, et je le redirai encore, et plus je veux servir les intérêts du prince, votre auguste époux, plus j'affecterai de ne pas désapprouver

la conduite qui a été tenue envers lui ; ma langue souvent contrariera mon cœur, mais c'est ainsi qu'il faut agir quand on parle devant des hommes qui ne sont pas tous aussi dévoués que nous-mêmes.

— Eh quoi ! repliqua avec inquiétude la princesse, est-ce qu'ici nous ne sommes pas entourés de nos amis ? Suit-on dans l'exil ceux que l'on n'aime pas ?

— Oui, répondit Arthur, oui quand on veut les perdre... Et en prononçant ces paroles quelque chose de satanique brilla comme un éclair dans son regard ; mais bientôt ses yeux reprirent leur expression habituelle, et il continua ainsi :

— Il ne faut pas, très-haute et très-puissante dame, multiplier ici les amusements et les fêtes ; croyez-moi, laissez pour quelque temps l'ennui peser sur les journées du prince : pour sortir de sa position, il faut qu'il s'en irrite. S'il souffre avec patience cet éloignement de son pays natal, je connais le duc François, il ne mettra pas d'ici longtemps un terme à l'exil, il croira qu'il est fort parce qu'on lui obéit sans se plaindre ; au contraire, si la plainte est vive et haute, il se croira faible et il rappellera son frère : la timidité de Jean V se retrouve souvent dans son héritier.

— Je vous en crois, maréchal, et vous remercie de vos conseils. Je me souviendrai de la ballade du troubadour, qui a pour refrain :

Les derniers biens des malheureux
Sont la *plainte* avec *l'espérance.*

Nous nous *plaindrons* et nous *espérerons* ; mais quand vous allez être à la cour de Bretagne, quand vous serez auprès du prince régnant penserez-vous au prince

exilé ? Confident de François 1er, resterez-vous l'ami de son frère ? entre les deux, pour qui serez-vous ?

— Ah ! madame ! dit Arthur de Montauban, je vous prouverai que ce n'est pas moi qui ai oublié une devise dont vous vous souvenez peut-être, et que je porte encore,

A un seul.

— Quand mon noble père m'ordonna de vous remettre le gage qui porte cette devise, j'avais droit de le donner, répondit d'un air digne et sévère la princesse de Bretagne alors j'étais à moi ; aujourd'hui je suis à un autre, et il y a déloyauté à un chevalier à agir comme vous venez de le faire. Vous êtes discourtois pour moi, et félon pour le prince. Vous me prouvez, maréchal, que je me suis trompée deux fois : la première, quand au château de Dinan je reçus votre hommage ; la seconde, quand tout à l'heure je viens de vous montrer un instant de confiance. Adieu. Je ne me tromperai plus. Et elle s'éloigna avec un air de mépris.

VIII

LA NUIT.

Pour hâter la fin d'une journée qui lui avait été pénible, le prince de Bretagne se retira de bonne heure dans ses appartements. Alors on commença à parler plus haut dans le salon qu'il venait de quitter. Jusqu'à son départ la conversation avait été nulle, on n'avait fait qu'échanger quelques mots à voix basse ;

la galanterie même avait été muette, et les damoiselles d'honneur travaillant toutes à une tapisserie commencée par la princesse n'avaient point vu les chevaliers et les pages venir deviser avec elles. Quand Françoise se leva pour sortir, toutes, à un signe donné par leur surveillante, replièrent leur ouvrage et suivirent leur auguste maîtresse. Quand le salon fut ainsi déserté par les femmes, Olivier de Méel dit d'un ton d'ennui : Parbleu ! il faut l'avouer, voilà une vie bien amusante ; notre soirée vaut notre matinée : une chasse manquée et un salon sans femmes. Il n'y a pas une heure que le *couvre-feu* a sonné pour les bons habitants de Chantocé... et nous voilà déjà réduits à faire comme eux, à nous aller coucher.

— Et pourquoi donc se retirer sitôt? demanda Jean Hingant; si nous n'avons plus de gentilles dames, n'avons nous pas des cartes, et ce plaisir inventé pour un roi, ne peut-il nous convenir?

— Tu as raison, Hingant, répliqua Olivier, les cartes n'amusent pas seulement ceux qui ont perdu l'esprit; ce jeu frivole en apparence offre encore de grandes moralités et des leçons de sagesse.

— Et c'est pour cela que tu l'aimes, dit Arthur de Montauban en appuyant sa main sur l'épaule de son ami.

— Oui, maréchal; quand je puis unir la sagesse avec le plaisir, je n'ai point à hésiter, je les prends tous deux ensemble.

— Mais quand la sagesse vient seul....

— J'écoute sa voix, si je n'ai pas de tentateur auprès de moi : en disant ces derniers mots, Olivier de Méel sourit en regardant Arthur.

— Eh bien! commençons ce cours de moralité et de sagesse, dit le maréchal, en s'esseyant auprès du sire de Méel. Je me rappelle avoir joué avec les premières cartes qui furent offertes au roi Charles VI de douloureuse mémoire.... Ah! c'était grand'pitié de voir ce royal insensé venir s'asseoir à ce jeu inventé pour lui. Il y passait des heures entières. La reine aimait à l'y voir pendant qu'elle trafiquait de la France avec les Anglais. Quand le hasard lui donnait des *rois* dans son jeu, il disait: *Voilà des cartes de malheur ; les rois sont si à plaindre ! ils voudraient faire le bonheur de leurs peuples, et ils ne le peuvent pas.* Et quand il parlait ainsi, le pauvre Charles portait la main à son front brûlant, et ses yeux fixes laissaient échapper des larmes qui se mêlaient souvent à un sourire sans cause.

Mais ceci n'est pas propre à nous égayer; commençons le jeu, ajouta Arthur. Et bientôt l'argent et l'or brillèrent sur la table auprès de quelques-uns des joueurs; de Méel n'était pas du nombre des heureux. Allons, dit-il, les jeux nouveaux ne me vont pas aussi bien que les modes nouvelles; Hingant, toi qui tiens aux choses des temps passés, veux-tu jouer *à la mourre ?* Ce noble délassement est digne de toi; on dit que les Gaulois l'ont appris des Romains...

— Que dites-vous, seigneur? ce jeu a une bien plus haute origine, et je vais vous prouver...

— Pas ce soir; je n'ai pas le temps de t'entendre; je n'ai que celui de jouer avec toi pour regagner l'argent que je viens de perdre à ce jeu d'insensés.

Et tous les deux, en face l'un de l'autre, se mirent à jouer à ce jeu qui fut probablement le premier de tous les jeux de hasard. Il consistait pour un des joueurs à élever les mains, à les entr'ouvrir très-rapidement et

à montrer avec une extrême vivacité deux, trois, quatre ou huit doigts à son adversaire, qui devait dans ce mouvement rapide deviner combien de doigts lui avaient été montrés. Ce jeu tout primitif, comme on voît, n'exigeait aucun apprêt, ni dés, ni cornets, ni cartes, mais demandait une grande bonne foi; aussi, dans ce vieux temps, disait-on d'un honnête homme : *On peut avoir fiance en lui ; il ne triche pas à la mourre.*

Dans les camps, après les exercices, et les manœuvres, les soldats dans leurs instants de repos, recouraient à ce passe-temps ; les villageois s'en amusaient aussi, et nous voyons que malgré l'invention des cartes, il existait encore dans les salons des grands.

Hingant, trésorier du duc François, ne s'occupait pas seulement de finances ; il affichait un grand amour pour tout ce qui était antique: quoique financier, c'était un des érudits de la cour de Bretagne. On avait été étonné de le voir s'attacher au prince en disgrâce et quitter l'emploi lucratif qu'il exerçait auprès du duc régnant, et l'on aurait eu de la peine à s'expliquer cette conduite, si l'on n'avait su que Jean Hingant avait une grande habitude d'*observation*, et que le duc François 1er devait désirer avoir un correspondant secret et fidèle auprès de son frère malheureux et mécontent.

Olivier de Méel et les grands seigneurs de la cour étaient familiers avec Hingant; mais de cette familiarité qui tombe d'en haut, que l'on accorde comme un honneur et qui pèse comme une offense sur les cœurs élevés: lui ne s'en choquait pas. Au contraire, il était fier de ce qui aurait dû l'humilier; rien n'était plaisant à voir, comme cet homme de cinquante ans, lourd, gros et gauche, se démenant, s'agitant avec vivacité, levant et abaissant les bras, entr'ouvrant les mains et riant

d'un rire grossier quand Olivier venait à se tromper. Celui-ci, jeune, svelte, élégant, avait autant de grâce et de légèreté dans ses mouvements que son adversaire mettait de disgrâce et de gaucherie dans les siens. Sur le visage du financier on voyait la joie du gain et le chagrin de la perte ; dans les traits de l'homme de cour on ne lisait rien de pareil ! il perdait, et au lieu de se plaindre, il se vengeait du bonheur de Jean Hingant par quelques plaisanteries sur les gens de finances, et l'homme à argent s'en consolait en voyant les écus qu'il gagnait.

Le maréchal de Bretagne, ennuyé des cartes, se leva, et s'approchant du trésorier qui amoncelait l'or et l'argent que de Méel venait de perdre, il lui dit : Vous gagnez, maître trésorier, j'en suis fâché, très-fâché.

— Et pourquoi, monseigneur ? lui demanda Hingant.

— Je vous le dirai, répondit Montauban. Et élevant la voix, il ajouta : Olivier de Méel, Pierre la Rose, et vous Hingant, j'ai à vous parler ce soir ; je monte chez moi. Et frappant du pied près de la porte, deux valets de service, avec des flambeaux, le conduisirent à sa chambre. Olivier de Méel, le trésorier maître Hingant, et Pierre la Rose, secrétaire du prince Gilles, le suivirent.

Après leur sortie du salon, les autres seigneurs et gentilshommes, hôtes ou officiers du prince, ne tardèrent pas à se retirer dans leurs chambres, et bientôt tout fut silencieux au château.

Mais tout n'y dormait pas. L'amour-propre froissé d'un côté, le désir de vengeance de l'autre, tenaient éveillés et Gilles, qui commençait à sentir le poids de

sa disgrâce, et Arthur, qui de plus en plus brûlait du désir de se venger de Françoise de Dinan.

Gilles avait été pressé de se retrouver avec Françoise. Lorsque quelque peine est pesante sur le cœur, on sent un tel besoin d'être seul avec l'ami qui nous comprend et nous console! Les étrangers ne font que rendre plus lourd le poids qui nous oppresse; devant eux le chagrin ne respire pas à l'aise. A la douleur il faut la solitude et l'amitié, comme à la maladie il faut l'air et le soleil.

Après avoir quitté la grande salle, les deux augustes époux étaient allés s'asseoir sur une galerie qui surmontait le haut donjon du château. Là, ils savouraient ensemble le calme et la douceur d'une belle nuit d'automne. La lune brillait au firmament, l'azur du ciel n'était voilé par aucun nuage, et le souffle du zéphir, embaumé du parfum des fleurs, était si doux qu'il courbait à peine les hautes herbes qui croissent sur les vieilles murailles. Le lac au-dessous d'eux ressemblait à une longue nappe d'argent; un de ses bords était recouvert d'ombre, et l'autre tout resplendissant de clarté. Gilles de Bretagne fit remarquer cet effet de lumière à Françoise, en lui disant: Amie, c'est de même dans la vie, le bonheur nous fait briller un instant, et puis l'ombre s'étend sur nous, nous recouvre, et l'on ne parle plus de nous. J'ai eu mon moment de lumière. La Bretagne et l'Angleterre m'ont vu. Au lieu d'être enfermé dans ce castel, je pourrais tenir l'épée de connétable auprès du roi Henri; mais un fils du duc de Bretagne ne devait-il pas refuser un honneur étranger? Cette épée eût été peu glorieuse dans mes mains, car elle ne m'eût pas été donné par mon pays

En la refusant j'ai fait mon devoir; vois comme je suis récompensé.

— Noble et bien-aimé seigneur, répondit la princesse d'une voix caressante, oui, vous êtes récompensé de ce que vous avez fait. Aujourd'hui dans l'exil vous avez votre récompense avec vous. Ceux qui vous ont dépossédé de votre héritage ne pourront vous enlever la conscience d'avoir fait ce que vous deviez. Laissez-les sur leur trône avec le souvenir de leur déloyauté, et nous, conservons la mémoire du passé. Vous me montrez ces côteaux tout resplendissants de lumière, et ces collines ensevelies dans l'ombre, et vous les comparez à la vie. Ami, vous avez raison, cela ressemble à la faveur et à la disgrace, à la gloire et à l'oubli. Mais dites-moi, y a-t-il plus de bonheur sous ces rayons de clarté que sous l'ombre de ce nuage? Voyez, les chaumières s'élèvent également des deux côtés des arbres, des deux côtés il y a aussi de la peine et de la joie. Ah! je crois que le bonheur peut être partout, partout où je serai avec vous.

— Et moi, s'écria le prince, je maudis l'obscurité quand je possède un diamant pareil à toi. C'est près du trône que je voudrais te montrer à la Bretagne ravie. En t'épousant, ne t'avais-je pas promis un rang élevé, une cour brillante, des plaisirs et des honneurs? Et que t'ai-je donné ? l'obscurité de l'exil et les ennuis de la médiocrité ? Le cœur noble s'indigne, se révolte et repousse l'infortune qui n'aurait pu l'épouvanter si elle n'avait menacé que lui.

— Vous seriez donc moins malheureux si vous étiez seul ? demanda la fille du comte de Dinan.

— Oh ! non, je serais bien plus à plaindre, mais ma disgrâce me semblerait plus facile à supporter si elle

ne te frappait pas... je suis fort pour souffrir mais faible quand tu souffres...

— Et moi, je suis loin de souffrir de ce que vous appelez un malheur... je ne vois plus, je ne partage plus les fêtes de la cour de Nantes ; mais ici, seigneur, je vous vois bien davantage, vous êtes bien plus mien dans cette solitude que dans l'agitation des affaires et des plaisirs ; c'est pour vous que je désire votre rappel en Bretagne... mais pour moi j'y perdrais peut-être...

— Quoi ! lorsque tu seras la première ? car ta beauté éclipsera celle d'Isabelle d'Écosse : sa couronne ducale ne la pare pas autant que la nature t'a parée ; l'orgueilleuse femme de mon frère sera jalouse de tes attraits, et François sur son trône, François qui m'a dépouillé, sera forcé de dire : Mon frère est plus heureux que moi ! Ah ! douce amie, il y a grand plaisir dans pareille vengeance, et je te l'avoue, j'en suis bien altéré.

— Eh bien ! il faut vous plaindre encore, très-redouté seigneur, il faut faire entendre au duc François vos justes réclamations, les droits du sang, les droits de votre rang ne peuvent être toujours méconnus, faites valoir les uns et les autres ; votre oncle Arthur de Richemont les appuiera, la voix du connétable de France est puissante à la cour de François 1er, et vous savez combien il vous aime... Un ami de votre frère me disait : *Il faut que la plainte du prince Gilles soit vive et haute, alors le duc François se croira faible, et il le rappelera ; la timidité de Jean V se retrouve dans son héritier.*

— Plût à Dieu qu'il eût quelque chose de mon père ! dit le prince Gilles en se levant : mais les défauts de Jean V feraient les vertus de François 1er ; enfin, je suivrai les avis que l'on me donne, je romprai le silence

que je gardais par fierté, je ne veux pas qu'il croie à ma résignation ; le lion tombé dans le piége ne se tait pas, il rugit, son cri porte l'épouvante au loin, et fait trembler celui qui a creusé sa fosse.

Françoise s'était levée en même temps que le prince : du banc de pierre où ils étaient restés longtemps assis appuyés sur les créneaux, ils regardaient les campagnes au-dessous d'eux. Tout à coup le beffroi sonna minuit, Françoise tressaillit involontairement et se rapprocha de Gilles. Dans un champ de l'autre côté du pont-levis, à l'endroit où le coteau s'arrondit en croupe et descend vers le lac, ils aperçurent une vapeur bleuâtre sortir de la bruyère ; la nuit était si calme que ce léger nuage n'était poussé ni à droite, ni à gauche, il s'élevait droit, et sa transparence était telle, que l'on voyait à travers les pâles rayons de la lune. La princesse le montrant du doigt à son époux, demanda ce que cela pouvait être.

Le feu de quelque pâtre, répondit Gilles ; mais lui-même était étonné de ce qu'il apercevait et regardait avec attention ; aucune flamme ne se montrait, et ce qu'il prenait pour de la fumée continuait à s'élever comme une mobile colonne ; enfin, ils distinguèrent derrière ce nuage et comme à travers un voile diaphane, une figure blanche qui se mouvait lentement, et dont la tête, les bras et tout le corps semblaient enveloppés d'un linceul ; parfois la fumée devenant plus noire et plus épaisse, ce qu'on aurait pris pour un fantôme disparaissait ; mais bientôt le nuage ou la vapeur redevenant transparent, la figure se montrait de nouveau. Françoise tremblait, et Gilles la soutenant de son bras, avait toujours les yeux fixés sur ce qui lui paraissait si extraordinaire. Subitement, la figure blanche

ne fut plus seule, un être moins grand se montra à côté d'elle, et ce qui semblait un fantôme étendant ses longs bras amena sur son sein le nouvel être qui venait d'apparaître, et tous les deux eurent l'air de s'enfoncer en terre ; il ne resta plus que la fumée ou le nuage qui s'évanouit bientôt.

Ah ! s'écria l'épouse du prince de Bretagne, il n'en faut plus douter, les bruits que l'on répand ici ne sont pas mensongers... ce lieu est maudit du ciel, les morts n'y dorment pas en paix ; ce que nous venons de voir présage quelque malheur.

— Ce que nous venons de voir, repartit le prince, a, j'en suis convaincu, une cause très-naturelle ; et pour pouvoir vous l'expliquer je n'attendrai pas le retour du jour ; je vais aller voir le lieu de cette apparition. Françoise, redescendons, rentrez chez vous, et moi avec Humfroy, nous reviendrons tout de suite dissiper des frayeurs indignes de vous.

La princesse, très-émue, obéit et rentra dans ses appartements. Quand Gilles fut seul, il demanda au soldat qui était en faction sur une des tourelles, s'il n'avait rien vu sur le coteau.....

Dieu me garde de mentir, mon très-redouté seigneur, répondit d'une voix tremblante la sentinelle effrayée. J'ai vu de près les ennemis de mon pays et je n'ai pas eu peur..... mais je tremble encore comme la feuille de ce que mes yeux viennent de voir. Mes camarades me l'avaient bien assuré, toutes les nuits l'esprit de cet infâme Prelati, qui tuait des petits enfants pour faire de l'or avec leur sang et leurs ossements brûlés ; toutes les nuits le monstre qui n'a point été enterré en terre sainte revient, et si quelque vivant passe près de lui il

le saisit avec ses longs bras décharnés et l'entraîne dans sa fosse.....

— Contes absurdes que tout cela ! dit Gilles ; tu es un mauvais soldat de trembler ainsi ; et il s'éloigna. Humfroy était couché, le prince ne voulut point le réveiller, il se fit reconnaître des différentes sentinelles, arriva sur le porche, ordonna de lever la herse, passa le pont et se trouva seul sur le coteau. La peur était loin de son cœur, mais il le sentait oppressé ; les mystères de la tombe sont si impénétrables et si solennels, que l'on ne peut y penser sans en être troublé. Après avoir reconnu dans quelle direction il avait vu le nuage et les deux personnages inconnus, il marcha rapidement de ce côté ; arrivé à l'endroit d'où la fumée s'était élevée, il n'y trouva aucune trace de feu ; il regarda, chercha autour de lui ; le terrain lui sembla plane et uni, et cependant il avait vu les deux figures mystérieuses s'enfoncer en terre, et aucune fosse n'était creusée là. Étonné, il chercha encore, et ne pouvant rien découvrir, il reprit le chemin du château. A sa voix la porte se rouvrit ; il y rentra en réfléchissant comment il pourrait effacer les idées superstitieuses de Françoise, lui-même commençait presque à les partager..... Tout préoccupé de cette pensée, il était arrivé à la grande galerie qu'il fallait traverser pour se rendre à sa chambre : il entendit le bruit que faisait quelqu'un en marchant devant lui, il hâta le pas pour connaître celui ou celle qui le précédait, mais il ne put rien voir ; trois fois il demanda : *Qui est là ?* et aucune voix ne répondit ; seulement les pas continuèrent à se faire entendre pendant quelques instants, puis un silence absolu revenant autour de lui, il rentra dans son appartement, où la princesse l'attendait avec de vives inquiétudes.

IX

TRAHIOSN.

Pendant que le prince Gilles et sa douce compagne, loin de tous les regards, étaient allés respirer la fraîcheur et le calme d'une belle nuit, pendant qu'ils se livraient à des pensées d'espérance, de paix et de bonheur pour l'avenir, Arthur de Montauban, Olivier de Méel, Jean Hingant, Pierre la Rose, veillaient aussi; mais c'étaient la haine et la vengeance qui les tenaient éveillés. Tous réunis autour d'une table, dans la chambre du maréchal de Bretagne, ils cherchaient les moyens de perdre tout à fait le prince Gilles dans l'esprit du duc régnant, et de rendre entre les deux frères toute réconciliation impossible: car il y a des êtres qui, ainsi que Satan, ne peuvent se réjouir que dans le mal, et dont la joie et les plaisirs se font avec les peines et les larmes des autres.

Une lampe suspendue à la voûte, laissait tomber sa lueur rougeâtre sur les visages de ces hommes méchants et cupides.

Le maréchal avait près de lui son confident Olivier; les deux autres agents subalternes de cette conspiration étaient assis à l'autre bout de la table; Arthur était trop fier pour admettre de l'égalité même dans le crime; aussi tenait-il à distance ceux qui n'agissaient que pour de l'argent. Pour repousser les remords qui venaient souvent l'assaillir, il disait: La vengeance est permise quand l'honneur l'inspire.—Et toi, de Méel, n'as-tu pas été insulté par le superbe Gilles de Bretagne? n'a-t-il pas oublié une fois que tu étais gentilhomme et chevalier? Depuis il t'a tendu la main, mais tu n'as pu par-

donner ; au fond du cœur tu as dû et tu dois conserver ta haine : l'honneur le veut ainsi.

Quant aux *vilains* que nous admettons à partager notre vengeance, leur mobile est aussi vil qu'eux. C'est de l'argent qu'ils veulent ; ils en auront.

Voilà comme il parlait avec son confident. Mais quand il se trouvait avec le trésorier et le secrétaire du prince, il les flattait avec une merveilleuse adresse ; il leur montrait dans l'avenir des emplois lucratifs auprès du duc régnant. Il vous devra, leur répétait-il souvent, honneur, richesses et récompenses; car vous l'aurez délivré d'un ennemi de la Bretagne, d'un homme qui a juré de vendre son pays au roi d'Angleterre ; non-seulement vous serez aimé du souverain, mais vos noms seront bénis par tous les bons Bretons.

Dans la séance que nous allons essayer de décrire, le maréchal, après s'être assis et avoir fait signe de s'asseoir à ceux qu'il admettait dans sa chambre, ordonna à Pierre la Rose de fermer la porte à clef, de laisser retomber la portière en tapisserie qui était relevée sur un des côtés du mur, et, tout étant clos, il dit à demi-voix : Le moment de servir notre très-haut et très-redouté seigneur et maître le duc François Ier est venu. Vous savez toutes les intrigues de celui qui aurait dû être son premier et son meilleur ami... mais l'ami des Anglais peut-il aimer la Bretagne et le prince qui la gouverne ? Gilles se plaint de l'injustice de François 1er ; il se plaint d'avoir été lésé dans l'héritage paternel ; mais eût-il été sage de laisser la puissance de la richesse au prince qui flatte le menu peuple, et qui est lié d'amitié et de serment avec un roi ennemi ?

Le jeune fils de Jean V n'a jamais pu pardonner à

François d'être né avant lui. Son âme ambitieuse n'a pu se contenter du haut rang qu'il avait à la cour de Bretagne ; et ne pouvant régner, il s'est mis à conspirer contre celui qui règne. Son insupportable fierté avait éloigné de lui les gentilshommes et les nobles chevaliers. Alors il a cherché un appui dans le pauvre peuple, il a flatté la populace, et nous venons de le voir rassembler des gueux et des manants qu'il a fait servir par ses propres officiers. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir où Gilles de Bretagne aspire. Mais il met de l'adresse et un air d'obéissance et de soumission dans sa trahison. Il faut le forcer à ne plus se cacher. Et c'est *à vous, gens de sa maison*, que je lègue ce soin. Écoutez. Alors Montauban baissa encore plus la voix, et ajouta : Il ne faut plus qu'il puisse chasser sans rencontrer les gardes des domaines d'Anjou ; il ne faut plus que les fêtes qu'il cherchera à donner soient brillantes ; il faut que la disgrâce et l'exil pèsent sur lui de tout leur poids, il faut même que la pauvreté..... Jean Hingant, ceci vous regarde, faites en sorte que ses coffres soient vides, que les redevances soient mal payées. Il est de toute nécessité que votre maître s'irrite de sa situation. Veillez à la lui rendre dure et pénible. Quand le lion est par trop tourmenté par ceux qui le gardent, il se réveille de son apathie, il brise sa prison et s'élance, et alors il est permis de lui donner la mort... En prononçant ces dernières paroles, le maréchal regarda, les uns après les autres, ceux auxquels il venait de parler. Il trouva sur toutes leurs lèvres un affreux sourire qui lui prouvait qu'il en avait été compris.

" Toi, de Méel, continua-t-il, en homme de cour, entretiens dans le prince déchu l'amour du plaisir, le regret

des fêtes et des tournois ; rappelle-lui ses succès dans ces jeux chevaleresques, pour qu'il s'impatiente de ne plus y briller. Olivier de Méel, parle-lui des belles et nobles chasses du pays dont il est banni, vante l'immensité des forêts et des landes de Bretagne, fais-le souvenir de ces poteaux aux armes d'Anjou, qui le resserrent ici dans un cercle si étroit.

" Toi, Jean Hingant, quand on projettera des fêtes, des chasses, des tournois, montre tes coffres vides, plains-toi de la modicité des revenus ; quand on t'ordonnera des aumônes, répète le mot d'économie. Il faut que chaque désir rencontre un obstacle, chaque volonté un empêchement.

" Ton rôle à toi, Pierre la Rose, n'est pas le plus facile. Es-tu chargé d'écrire au duc régnant, pèse chaque mot, choisis toujours celui qui rendra la plainte plus amère, plus impérative. Tu sais combien le duc François tient aux formes de respect ; ne les observe pas trop, mais assez pour que leur absence ne choque pas celui qui te chargera d'écrire, et cependant que le souverain susceptible y trouve de quoi le blesser. Voilà ce que tu dois observer à tous les instants. Ton étude doit être le choix des mots. Quand tes lettres te paraîtront trop fortes, choisis un bon moment pour demander au prince d'y apposer son nom et son scel. Plus tard, si tout cela manque, nous aurons recours à ton talent. Tu sais les récompenses qui t'attendent."

— Illustre maréchal, répondit le perfide secrétaire avec l'expression du tigre qui aperçois de loin sa proie, je vous entends ; je taillerai ma plume comme un poignard.

— C'est cela, dit Arthur, chaque jour tu feras une blessure.

— Et tu ne courras aucun danger, ajouta de Méel.

— Ce n'est pas sûr, répliqua Pierre la Rose, s'il y a un imprudent parmi nous...

— As-tu déjà peur ? demanda de Méel, avec l'air du mépris. Et toi, Hingant, tu ne dis rien ?

— Mon métier et le votre, noble seigneur, puisque vous êtes des nôtres, repartit le trésorier, est de se taire et d'agir.

— Oui, oui, dit le maréchal, le sage Hingant a raison ; il vient de nous donner notre devise à tous : se taire et agir. Maître trésorier, je l'ai souvent répété, vous êtes un homme de mérite. Je veux que le duc François en soit persuadé, et qu'un jour vous soyez à la tête de ses finances.

— Monseigneur est trop bon ; mais cependant il me disait ce soir qu'il était fâché de mon bonheur, fâché de me voir gagner au jeu.

— Pas comme Jean Hingant, mais comme trésorier du prince, je veux que vous n'amassiez pas d'argent. Si vous êtes riche, votre maître sera-t-il pauvre ?

— Pourquoi pas ? mes deniers ne sont pas les siens.

— Oui, mais les siens ne sont-ils jamais les tiens ? se hâta de dire de Méel.

Il allait continuer ses railleries, Arthur de Montauban entendit sonner l'heure avancée de la nuit : Il est temps de se séparer, dit-il, bientôt il sera temps d'agir ; mais rappelons-nous que c'est par degrés que nous devons arriver à notre but. A mesure que nous avançons, redoublons de soins et de prévenances. Nous pouvons, sans affectation, prononcer souvent les mots de dévoûment, de fidélité, de sacrifice. Nous avons

acheté ce droit. N'avons-nous pas suivi le prince en disgrâce? n'avons-nous pas tourné le dos à la fortune pour nous attacher à son adversité ?

Allons, que chacun se retire en silence ; demain montrons tous un front sans nuage, et rappelons-nous la devise du sage trésorier :

Se taire et agir.

X

LE DÉPART.

Le lendemain matin les premières personnes que rencontra Gilles de Bretagne en entrant dans la grande salle, furent Arthur de Montauban et Olivier de Méel. Le nuage qui la veille avait obscurci le front du prince était entièrement dissipé, et il leur tendit affectueusement la main. Le maréchal reçut cette marque de faveur avec un gracieux sourire; de Méel se sentit rougir et fut embarrassé, car il faut être déjà bien avancé dans le crime pour tenir contre une prévenance et une preuve d'amitié, quand elles viennent de la personne dont on s'est fait l'ennemi.

Dans la route du mal, Olivier était allé bien moins loin qu'Arthur. Pour conspirer à son aise, il aurait voulu que Gilles de Bretagne lui eût donné des sujets de plainte et de mécontentement; mais au contraire, il n'en recevrait chaque jour que de nouvelles preuves d'estime et de bonté. Son caractère gai, ses manières élégantes et aimables, plaisaient à Gilles, qui avait eu une fois le malheur de s'être emporté contre lui, et qui, depuis ce jour, sentait le besoin de réparer, par des égards, un instant de vivacité.

Eh bien ! que ferons-nous aujourd'hui ? demanda le prince. Je vous préviens que je ne veux pas chasser.

— Nous ne l'aurions pas proposé à monseigneur' répondit Montauban.

— Mais il est un autre exercice que mon très-redouté seigneur aime presque autant que la chasse, dit de Méel, c'est le tir de l'arc.

— Tu as raison, repartit Gilles de Bretagne, c'est un noble passe-temps, digne de princes, gentilshommes et chevaliers. Nos flèches auront l'immensité devant elles, et ne rencontreront point ces éternels poteaux d'Anjou pour les arrêter. Vite, que l'on fasse élever un haut mât sur l'esplanade, et que tous les apprêts soient bientôt terminés. J'ai hâte de reprendre mon arc et de vider mon carquois. Que les paysans et les vassaux les plus proches soient prévenus ; je veux voir s'ils sont forts à ce jeu.

— Monseigneur se croit encore en Bretagne ; ici les paysans et le menu peuple ne savent jouer qu'à la boule et aux quilles, dit Montauban.

— Et toi, Arthur, tu me rappelles bien vite que je suis hors de mon pays ! Tu ne me passes pas un instant d'illusion ! de Méel est moins cruel, il cherche à m'en donner.

— En vous en donnant, seigneur, j'adoucirais peut-être quelques heures, mais je prolongerais l'exil.

— Je te comprends, et te remercie. Aujourd'hui même je compte faire écrire.....

— Pas une humble requête, jespère ? ajouta Montauban.

— Sois tranquille, je connais mes droits, et je les ferai valoir.....

A ce moment Humfroy entra pour prendre les ordres du prince. Quand il sut que c'était pour faire faire les préparatifs du jeu du tir, il fut ravi. Gilles s'en aperçut et lui dit: Tu es content de me voir penser à ce jeu breton. Te souviens-tu que c'est toi qui me donnas les premières leçons? alors tu avais le coup d'œil juste.

— L'ai bien encore, très-redouté maître et seigneur, et si vous me le permettez, je vous prouverai que l'âge m'a laissé de bons yeux. En prononçant ces mots, le vieux serviteur pesait sur chaque syllabe, comme pour souligner ce qu'il voulait faire comprendre; mais le prince n'y fit aucune attention. Il n'en fut pas de même de Montauban et de Hingant; l'air significatif du vieillard les frappait. Il faut si peu de chose pour effrayer celui qui médite le mal: un regard, une intonation, un demi-mot, lui font croire qu'il est deviné. En vérité les hommes, pour leur tranquillité, seraient sages de s'attacher au bien, car le mal leur coûte plus que la vertu.

Bientôt tout fut prêt. Humfroy avait fait attacher au haut du mât, élevé sur l'esplanade, les divers objets qui devaient être atteints par les flèches des tireurs. C'étaient une coupe d'argent, une couronne de lauriers et une colombe, retenue par un long ruban.

Tout ce qu'il y avait d'hommes au château fut appelé par le son du cor et des trompettes, et ne tarda pas à être rassemblé au pied du mât. Gilles voulut que les gens du pays prissent part au jeu; mais ils prouvèrent promptement qu'ils ne s'y étaient jamais exercés. Leur gaucherie à tirer de l'arc faisait rire le peu de Bretons qui se trouvaient avec eux, et déjà les moqueries des enfants de l'Armorique faisaient naître des querelles.

Le prince s'en aperçut et fit cesser le tir. Mais il ne le fit pas sans humeur. Rien ne me réussit, dit-il, il en sera de ceci comme de la chasse. Cependant voyons si je serai aussi maladroit aujourd'hui que j'ai été malheureux hier. Et parlant ainsi, il demanda son arc : un page le lui apporta, un autre lui présenta son carquois ; il y choisit une flèche avec une grâce chevaleresque. Il banda son arc, jeta un coup d'œil rapide sur le but, et soudain le fer de la flèche frappant la coupe d'argent, la fit résonner et montra aux spectateurs qu'il n'avait rien perdu de son adresse.

Encouragé par ce brillant coup d'essai, Gilles demande une seconde flèche ; elle part, siffle, vole, et la colombe est délivrée. Le ruban coupé par le trait la laisse libre, et elle disparaît dans les airs.

C'est assez, dit-il, et il jeta son arc ; mais apercevant Humfroy, il lui demanda : Et toi, vieux camarade, te souviens-tu encore de ton ancien métier d'archer ? N'étais-tu pas un des archers de mon oncle Arthur de Richemont ?

— Je m'en fais gloire, repartit le majordome en se redressant avec fierté. Jadis mon bras eut de la force et de l'adresse, et les ennemis de mon pays ont pu le savoir ; mais malheureusement dans les champs d'Azincourt, aux côtés du vaillant Arthur de Richemont, aujourd'hui connétable France, je tombai, et...

Le prince voyant qu'Humfroy allait lui recommencer le récit de ses anciennes guerres (ce dont Humfroy ne laissait jamais échapper l'occasion), lui dit : Eh bien ! prends mon arc, et voyons si tu te rappelles ton ancien état.

— Volontiers, mon très-redouté seigneur, repartit le

vieillard ; et saisissant l'arc, il décocha une flèche qui fit tomber la couronne de lauriers au pied du mât.

Bien ! bien ! s'écria Gilles de Bretagne. Qu'on m'apporte cette couronne : elle est à toi, Humfroy !

— Je l'accepte ; et, mettant un genou en terre devant son seigneur et maître, l'heureux vieillard ajouta : Oui, j'accepte cette couronne ; mais, ô mon prince ! c'est pour l'offrir à celui qui a remporté deux prix....

Des applaudissements unanimes se firent alors entendre de toutes parts : ce fut un éclair de joie pour le prince banni ; il embrassa Humfroy avec émotion.... A cet instant, un homme à cheval tout couvert de sueur et de poussière parut au bout de l'esplanade ; c'était un messager, il portait les couleurs du duc François.

Arthur, dit le prince au maréchal qui se trouvait alors près de lui, va savoir ce que veut cet homme ; je vois d'où il vient, et je ne m'attends à rien d'heureux de la part de celui qui l'envoie.

Alors on rentra au château, le messager fut introduit dans la cour, le maréchal de Bretagne reçut de ses mains un étui de fer recouvert en cuir noir et scellé avec des sceaux à queues pendantes.

Gilles attendait dans la galerie, debout près du large foyer. Jean Hingant entra. Eh bien ! demanda le prince, pour qui sont ces dépêches ?

— Très-redouté seigneur, répondit le gentilhomme de l'hôtel, elles sont adressées à messire Arthur de Montauban, maréchal de Bretagne.

— Je m'en doutais. J'aurais été étonné qu'il me

vînt un souvenir de monsieur mon frère... A son maréchal, c'est tout simple. Et que lui mande-t-il?

— Je ne sais; mais voilà le maréchal; il le dira lui-même à monseigneur...

— Quelles nouvelles, Arthur? se hâta de demander le prince, en voyant entrer le maréchal; mauvaises sans doute?...

— Pour moi seul, repartit Montauban en prenant un air triste..... Je suis rappelé à Nantes, je dois partir sans perdre un moment.

— En effet, mon frère devait m'envier ta présence; un maréchal en faveur auprès d'un prince disgracié! C'était chose trop étrange.

— En consultant mon cœur, je la trouvais bien naturelle et bien simple, ajouta Arthur; et il s'avança vers le prince pour prendre congé.

— Adieu, dit Gilles de Bretagne, adieu, je n'oublierai jamais que tu es venu passer quelques jours avec un proscrit. Dans ma position, je n'ai que de la gratitude à t'offrir; mais où tu vas, tu ne trouveras peut-être rien d'aussi sincère. Adieu. Il lui tendit les bras pour l'embrasser; Arthur s'y précipita, et osa serrer le prince contre son sein. C'était Judas donnant le baiser de trahison à son divin maître; c'était Néron carressant la tête qu'il avait dévouée à la mort; c'était le tigre qui joue avec sa proie.

Au moment de sortir de la salle, Montauban revint sur ses pas et dit au frère du duc de Bretagne: Le prince Gilles ne me donnera-t-il aucun message pour le duc François?

— Tu m'y fais penser, répondit Gilles, je vais te

charger d'une lettre pour lui. Mes droits à un meilleur partage y seront rappelés, et tu les appuieras ; car le fils de Jean V en est réduit là, il lui faut des protecteurs pour obtenir justice. Arthur, tu pourras dire à mon très-haut et très-redouté frère ce que c'est que la cour de Chantocé. Tu as vu par toi-même cette dérision de la fortune. Quant à mon frère Pierre, je ne le charge point de plaider ma cause ; je sais qu'il tremble trop pour oser dire au souverain de Bretagne : Le dernier fils de Jean V n'est-il pas prince breton comme nous, et n'a-t-il pas, à ce titre, droit à l'apanage de notre maison ? Pourquoi donc l'exiler en Anjou ? Gilles n'a-t-il pas joué avec nous dans notre enfance ? Notre auguste mère, Jeanne de France, ne nous aimait-elle pas également, et notre sœur Ysabel n'est-elle pas encore toute triste de l'éloignement de son frère favori ? Pierre, content de ce qui lui est échu en partage, se trouve heureux dans son comté de Guingamp. Sa piété le rend si étranger aux choses de ce monde qu'il m'a même perdu de vue ; aussi je ne réclame point son appui. Mais il n'en est point de même de ma sœur Ysabel ; elle ne craint point de déplaire aux heureux en parlant d'infortune, aux puissants en parlant d'injustice. Ainsi tu lui diras : Votre frère compte sur vous....

Puis s'adressant à Jean Hingant, Gilles de Bretagne lui ordonna d'aller chercher Pierre La Rose, son secrétaire affidé, et de l'amener dans son cabinet de travail, où il se rendait lui-même. Ayant donné cet ordre, le prince sortit en s'appuyant sur le bras de Montauban, qui avait eu le temps de lancer un regard significatif au gentilhomme de l'hôtel.

Hingant ne tarda pas à rencontrer Pierre La Rose ;

il le trouva à la tour des Archives, entouré de vieux parchemins, et lisant facilement ces actes poudreux des temps passés. Ses yeux accoutumés à ce gothique grimoire, n'y rencontraient plus rien d'indéchiffrable, et sa main, à force de travail, était devenue aussi habile que ses yeux. Il savait imiter l'écriture de chaque siècle comme il savait en comprendre les différents dialectes. Le prince de Bretagne l'avait ramené d'Angleterre et faisait grand cas de son savoir. Il parlait et écrivait également bien le latin, l'allemand, l'anglais et le français. Cet homme, accoutumé à transcrire la pensée de ses maîtres, n'avait jamais de pensée à lui, sinon pour nuire aux autres ; alors seulement il cessait d'être machine, et ne marchait de son propre mouvement que lorsque c'était pour aller vers le mal. La nature, en le faisant laid et difforme, lui avait laissé un amour-propre hargneux et susceptible ; il ne pouvait pardonner à tout être qui n'avait pas comme lui la laideur en partage. Pour se sauver de sa difformité, il visait à un air digne, il portait la tête haute et singeait le grand seigneur. Oubliant qu'il faisait partie de la domesticité du prince, ce scribe salarié était haut avec les subalternes, bas et rampant avec ses maîtres. Sa mise était d'une recherche ridicule, et comme la burlesque copie de celle du prince et de ses nobles amis ; ses prétentions faisaient rire...

Lorsque Jean Hingant eut dit au méchant scribe que Gilles de Bretagne le demandait pour le faire écrire au duc François, Pierre La Rose, laissant ses liasses de vieux papiers qu'il était occupé à lire, se frotta les mains avec joie, et dit avec une effroyable expression : Enfin voilà mon heure venue. On a ri de moi... ; eh bien ! je ferai pleurer !

Et il descendit chez le prince. Le gentilhomme de l'hôtel l'accompagna jusqu'à la porte du cabinet et lui dit bien bas à l'oreille : La Rose, rappelle-toi les instructions d'Arthur de Montauban ; que toute la malice de Satan soit avec toi.

— *Et avec votre esprit !* repartit le secrétaire avec un infernal sourire ; et en faisant un profond salut, il entra chez Gilles de Bretagne.

XI

LA LETTRE.

Agité de l'idée d'écrire à son frère, humilié d'être obligé de solliciter de nouveau, le prince Gilles parcourait à grands pas le cabinet où La Rose venait d'entrer. Sans rompre le silence il fit signe au secrétaire de s'asseoir à une table près de la croisée, et continua de marcher sans rien dire. Le scribe essayant sa plume attendait, et, avec une détestable joie, jouissait de l'embarras d'un prince réduit à demander justice comme une grâce.

Montauban, voulant avoir l'air de ne pas s'apercevoir de l'état pénible de Gilles, regardait la campagne à travers les vitraux, et affectait de la distraction.

Enfin le prince, d'une voix émue, dicta la lettre que nous allons transcrire.

A mon très-haut, très-puissant et très-redouté frère et seigneur.

— Pardon, prince, dit en se retournant de la fenêtre le maréchal de Bretagne, pardon de vous interrompre ; mais pourquoi user de ce protocole ? pensez que c'est un frère qui écrit à son frère.

— Oui, sans doute, mais ce frère est mon souverain, et François est jaloux de tous ses titres, c'est ce qui me faisait recourir à ce style qui me coûte tant quand je lui écris. Et toi, Pierre La Rose, toi qui as vieilli sur les mots et sur les formules, qu'en penses-tu ?

— Très-redouté seigneur et maître, je pense comme messire Arthur de Montauban, maréchal de Bretagne, que puisque vous voulez rentrer dans les affections de votre très-illustre frère, le duc François Ier, il faut vous servir du langage de la nature. Ce langage va au cœur, l'autre n'est fait que pour les yeux.

En donnant ce conseil au prince Gilles, Arthur et La Rose savaient bien que la moindre formule d'étiquette qui serait omise, serait regardée par le duc François comme un tort de son frère, et voilà pourquoi ils lui conseillaient d'abandonner le protocole usité.

Allons, reprit Gilles de Bretagne, je vais suivre votre avis; en lui écrivant comme un frère, ma lettre me coûtera moins. La Rose, écris.

" Mon Frère,

" Votre ami et le mien, le sire de Montauban, maréchal de Bretagne, va vous rejoindre ; il pourra vous dire si le séjour de Chantocé est digne d'un fils de Jean V ; si vous, puissant souverain de Bretagne, vous n'auriez pas à souffrir si vous voyiez votre propre frère relégué étroitement sur les confins de l'Anjou, entouré de vassaux qui ne sont pas les siens, et qui le regardent comme un étranger. En acquérant le domaine souillé du maréchal de Retz, notre père, de glorieuse mémoire, a voulu augmenter les biens de notre maison, mais il n'a pu vouloir en faire mon patrimoine. Prince breton, c'est un apanage en Bretagne

que je dois avoir. Je le demande donc comme justice à mon frère. C'est à lui que je m'adresse, je l'aime mieux que de le réclamer de mon souverain. Le souverain pourrait ne pas entendre le sujet; mais un frère pourrait-il refuser son frère ? Pourrait-il lui dire : Non, tu ne reviendras plus dans ton pays, je t'exile à jamais loin de moi, loin de ton berceau et de la tombe de tes pères ! "

En dictant ces dernières paroles, la voix du prince trembla d'émotion ; il porta rapidement la main à ses yeux, et demanda au maréchal : Eh bien, Arthur, es-tu content ? Cette lettre plaira-t-elle à mon frère ?

— N'en doutez pas, noble prince ; elle part de votre cœur, elle ira au sien.

— Puisqu'il en est ainsi, donne-moi mon scel, que je l'appose au bas de cet écrit, avec le nom que je tiens de mes pères. Puisse mon frère en le lisant se rappeler nos premiers jours passés sous les yeux de nos parents !

Pierre La Rose ayant relu ce qu'il venait d'écrire, présenta la feuille de vélin à la signature du prince, qui, après y avoir jeté un simple et rapide coup d'œil, signa et y appuya son cachet aux hermines.

Voilà mon palefroi prêt, dit alors Montauban. Seigneur, il faut que je vous quitte. Le soir avance, et cette nuit je dois m'arrêter au château d'Ancenis.

Gilles prit la lettre scellée des mains de son secrétaire et la remit au maréchal de Bretagne, qui depuis quelques instants témoignait une grande impatience de se mettre en route. Enfin il sortit du cabinet du prince, emportant avec lui la lettre, non telle que Gilles l'avait dictée, mais telle qu'elle avait été écrite par le perfide secrétaire, qui, en n'y changeant que

quelques mots, en avait tout à fait dénaturé l'esprit. Nous allons souligner les mots que le méchant scribe avait substitués à ceux dictés par le loyal prince de Bretagne.

" MON FRÈRE,

" *Mon* ami et le vôtre, le sire de Montauban, maréchal de Bretagne, va vous rejoindre. *Je le charge* de vous dire si le séjour de Chantocé est digne *de moi*, digne d'un fils de Jean V ; si vous, souverain de Bretagne, vous n'auriez pas *à rougir* en voyant votre propre frère relégué étroitement sur les confins de l'Anjou, entouré de vassaux qui ne sont pas les siens, et qui le regardent comme un étranger ! En acquérant le domaine souillé du maréchal de Retz, *mon* père très-regretté et de glorieuse mémoire, a voulu augmenter les biens de notre maison, mais il n'a pu vouloir en faire mon patrimoine. Prince Breton, c'est un apanage en Bretagne que *je veux* avoir, je l'*exige* donc, je le demande comme justice à mon frère ; c'est à lui que je m'adresse, je l'aime mieux que de le réclamer *du* souverain. Le souverain n'entendrait peut-être pas le sujet, mais un frère *oserait-il* refuser son frère ? oserait-il lui dire : Non, non, tu ne reviendras plus dans ton pays, etc., etc."

En emportant cette lettre, Montauban se réjouissait de l'effet qu'elle allait bientôt produire sur l'esprit orgueilleux du duc de Bretagne ; Pierre La Rose connaissait assez son maître pour savoir que, selon son habitude, il ne ferait que jeter un regard sur ce qu'il venait de dicter, et qu'il signerait de confiance. Aussi, il n'avait nullement été inquiet en faisant les coupables

changements que lui inspirait son infernale malice. Nous l'avons dit plus haut, il avait du génie pour le mal, et il avait appris depuis longtemps que rien n'est si confiant et si facile à tromper que la loyauté et l'honneur. Le prince, le cœur serré du départ d'Arthur, resta quelque temps à la fenêtre ; le voyant monter à cheval et prêt à s'éloigner avec ses écuyers et ses varlets, il lui fit un dernier signe d'adieu, et dit en soupirant : Allons ! voilà un ami de moins. Pierre La Rose l'entendit et sourit au dedans de lui-même, car il connaissait l'*ami* qui s'éloignait et qui causait ce regret ; en voyant le prince marcher dans le chemin des piéges, il se réjouissait aussi, car il devait avoir sa part de la victime, le maréchal lui avait dit : *Que Gilles soit perdu, et tu seras secrétaire du duc régnant.* Il n'en fallait pas davantage à Pierre La Rose ; quand de sordides mains tiennent la balance, le crime pèse moins que l'or.

XII

UNE NUIT D'ORAGE.

Quoique touchant à la fin de l'automne, la journée avait été d'une excessive chaleur. Le soleil avait cependant été caché par des nuages d'une couleur cuivrée ; mais à travers ce voile ses rayons avaient rendu la terre brûlante, et cet amas de nuées orageuses semblait peser sur elle et l'échauffer encore. Le soir amena l'ombre, mais non la fraîcheur. Le zéphyr ne vint point avec le crépuscule, et la feuille même du tremble resta immobile. L'homme des champs, regardant le ciel, se hâta de faire rentrer à la ferme ses bestiaux, dont la langueur et l'abattement annonçaient

aussi la tempête prochaine. En effet, sa terrible voix ne tarda pas à se faire entendre, et le soleil se coucha au milieu de l'orage. On eût dit que ce roi de la nature se retirait devant un ennemi vainqueur. Ses derniers rayons, ordinairement si brillants et si beaux, étaient pâles devant le feu des éclairs. Et comme dit le plus éloquent [1] de nos écrivains : *Le disque de l'astre du jour se montrait alors terne et violet comme un énorme cadavre noyé dans les cieux.*

La nuit ne calma pas la tempête, et les éclats de tonnerre devenaient plus fréquents et plus terribles à mesure qu'elle avançait. La noirceur du ciel était sans cesse déchirée par le feu des éclairs ; les eaux du lac se soulevaient comme les vagues d'une mer en furie, et frappaient les murs du château que la foudre et les vents semblaient ébranler. Les hiboux, les chouettes et les orfraies, ne trouvant plus d'abri dans leurs vieilles demeures, s'envolaient effrayés, en jetant de lugubres cris, qui allaient se mêler aux bruits de l'orage.

C'était en vain que dans un tel désordre on cherchait le repos. Le prince et la princesse de Bretagne étaient restés assis près de leur foyer, et parlaient ensemble de la misère du pauvre voyageur surpris par la tempête, loin de son toit et de sa famille.

Ami, disait Françoise, nous nous plaignons d'être relégués ici ; nous voyons ceux qui sont mieux que nous, regardons ceux qui sont plus mal : pour être heureux, il ne faut pas regarder plus haut que soi..... Celui qui n'a qu'une pierre sur le rivage n'est-il pas moins à plaindre que celui qui est en proie à la fureur

1 Chateaubriand.

des flots ?..... Ami, bénissons donc Dieu de ce qu'il nous a laissé.

— Je le bénis que tu sois mienne, répondit tendrement Gilles, tes paroles ont une ineffable douceur qui calme mon chagrin ; c'est comme un baume sur une blessure qui saigne.... La foi me dit que j'ai un bon ange, en te regardant je vois que j'en ai deux.

— Oh ! ne me compare pas à un être céleste, dit la fille des comtes de Dinan, cela offense le ciel.

A cet instant un éclat de tonnerre retentit avec un horrible fracas. Le vent s'engouffrant dans l'épaisseur des murs, frappant sur les vitraux ébranlés, ouvrit avec force un des côtés de la haute croisée ; les courtines soulevées sur leurs tringles de fer, allèrent toucher la voûte ; la lampe s'éteignit, et la princesse, jetant un grand cri, tomba à genoux.

Ce n'est rien, se hâta de dire Gilles en courant à elle, les vitraux de cette vieille demeure ferment mal, le vent les a enfoncés. Puis à la lueur que jetait le feu du foyer, il alla refermer la croisée.

C'était un de ces moments de calme qui existent dans toutes les tempêtes, alors que le vent se tait comme pour reprendre haleine, et que les arbres, cessant un instant d'être tourmentés, ne se courbent plus et ne rendent plus de tristes gémissements ; alors que l'on dirait que la nature fatiguée a obtenu un peu de repos.

L'aspect du ciel fit voir au prince que ce calme ne durerait pas longtemps. Avant de revenir près de Françoise, il jeta un regard sur la campagne, et quel fut son étonnement d'apercevoir à la lueur d'un éclair cette même vapeur blanchâtre qui l'avait frappé quel-

ques jours avant, agitée, courbée par le vent, mais s'élevant de la même place et avec les deux mystérieux personnages! Craignant d'ajouter aux frayeurs de sa jeune épouse, il garda le silence sur ce qu'il venait de voir ; mais au dedans de lui-même il se demandait : qui peut ainsi braver la tempête et dans cette horrible nuit s'exposer à la fureur des vents et aux dangers de la foudre ?

Françoise, rassurée, avait rallumé la lampe, et pendant que Gilles se livrait à ses réflexions, elle, à genoux sur son prie-Dieu, disait avec ferveur une oraison à *Notre-Dame de Bon-Secours*, pour qu'il n'advînt point de mal au pèlerin exposé à la violence de l'orage ; elle priait aussi l'*étoile des mers* pour le pauvre marinier loin de son village et de sa mère, livré aux dangers des flots. Et elle demandait à saint Séverin, patron des voyageurs, de veiller sur tout homme cheminant au milieu de la nuit et de la tempête, et d'obtenir de Dieu son heureux retour au toit où il était né, au toit où l'attendaient sa femme et ses petits enfants.

De son côté, madame Ursule de Goyon ne dormait pas ; elle aussi priait Dieu, les saints et les anges d'éloigner la foudre qui continuait à gronder sur le château. Ne pouvant dormir, elle alla comme surveillante visiter la chambre des filles d'honneur. Elle les trouva aussi effrayées qu'elle, assises près du large foyer et récitant ensemble le rosaire ; elle en dit quelques *dizaines* avec ses élèves, et continuant sa ronde, voulut voir à l'infirmerie si Armelle de Beaumanoir n'avait pas besoin de ses secours. Avec le passe-partout de sa charge, elle entre dans la chambre où elle avait laissé quelques heures avant Armelle gisant malade sur son lit..... Mais, ô surprise! elle ne la retrouve plus... Inquiète,

elle regarde, elle appelle... C'est en vain, la salle est déserte, personne ne répond... Où peut-elle être? A la chapelle, sans doute; elle est si pieuse! elle y sera descendue pour prier pendant l'orage.

Ursule y court, personne n'y est ; la lampe brûle devant le sanctuaire, et éclaire une complète solitude. L'active surveillante fait le tour des piliers, ses yeux ne rencontrent point celle qu'elle cherche; elle ose même élever la voix dans le lieu saint, elle fait entendre le nom d'Armelle, et l'écho seul lui répond..... Alors sa frayeur redouble, son inquiétude est au comble; elle fait appeler Humfroy, elle lui raconte le sujet de ses alarmes. Le vieux concierge partage ses craintes, tous les deux ensemble parcourent le château dans toute son étendue. Hélas! Armelle ne s'y trouve nulle part. Pendant leurs longues recherches, la tempête ne cesse de gronder, et le flambeau qui les guide pâlit à chaque instant devant le feu des éclairs.... Où peut-elle être? répète Ursule; elle, si bonne et si sage! Où peut-elle être? Humfroy, ajouta-t-elle, depuis quelque temps, ne vous paraissait-elle pas bien triste?

— Oh! oui, certainement, répondit le vieux majordome; et dame Marguerite m'avait bien fait remarquer la pâleur et la rêverie de cette jeune damoiselle.

—Maintenant que je cherche dans ma mémoire... je me rappelle qu'une nuit, dans la grande galerie, j'ai rencontré damoiselle Armelle elle-même...

—Ah! Sauveur Jésus! s'écria madame Ursule, Humfroy, que dites-vous là? Quoi! vous auriez rencontré Armelle de Beaumanoir, la nuit, parcourant seule le château!

—A toute autre qu'à vous, madame la surveillante, je ne le dirais pas; mais à vous, je dois la vérité, et je

vous déclare donc qu'une nuit, il n'y a pas bien longtemps... tenez, c'était la nuit qui suivait le jour des hommages et redevances..... à deux heures après minuit, j'ai trouvé la damoiselle Armelle seule dans la grande galerie, enveloppée dans un grand manteau noir.....

—C'en est assez, dit la surveillante d'une voix émue et en laissant échapper des larmes, je ne puis pas tarder un seul instant de plus à remplir mon devoir..... Humfroy, allez trouver le chevalier qui veille cette nuit à la sûreté du château, priez-le de ma part, ordonnez-lui au nom du prince, de ne laisser entrer personne sans l'examiner avec la plus minutieuse attention..... A l'aide de quelque déguisement, elle aura trouvé le moyen de sortir du château... Cependant elle était encore dans sa chambre après le son du couvre-feu..... Depuis, comment a-t-elle pu en sortir?..... A cette heure, les ponts-levis se lèvent et les herses sont baissées, les sentinelles veillent aux portes, et les rondes commencées. Humfroy, courez prier le chef de garde de monter me parler.

Humfroy, obéissant à la surveillante, se hâta d'aller chercher le chevalier qui commandait le poste du pont.

Ursule restée seule n'avait plus peur de la foudre, qui cependant se faisait encore entendre; elle était trop préoccupée de la disparition d'Armelle... Sauveur Jésus! répétait-elle en joignant les mains, que va-t-on dire? Une tant noble damoiselle confiée à mes soins, à ma garde, se conduire ainsi! Quelle honte pour elle! quels reproches pour moi! Et qui aurait pu la soupçonner un seul instant! elle, si douce, si modeste, et qui semblait si pieuse!. . C'était donc de l'hypocrisie! Ah! j'ai vécu bien des jours, mais je n'avais encore

rien vu de pareil. Bonté divine! que me dira sa pauvre et dolente mère, qui me l'avait tant recommandée ?

L'officier que madame Ursule avait fait demander fut bientôt rendu auprès d'elle, et l'assura, par serment, que personne n'était sorti du château depuis le couvre-feu. Depuis le son de la cloche, ajouta-t-il, les herses sont baissées, et nul être humain n'a pu passer entre les barres de fer... Pour pouvoir franchir cette clôture, il faudrait, comme disent nos soldats, être fait comme Typhaine de Chantocé, surnommée l'anguille qui échappe à tout, qui passe à travers les murs et les grilles, qui voyage dans les airs et sous les eaux, et qu'ils voyaient, à ce qu'ils prétendent, cette nuit même, au milieu de la tempête, causant familièrement avec les morts de l'ancien cimetière, là-bas sur le penchant du coteau.

— Quoi! une femme a été vue cette nuit sur le coteau? Ce sera Armelle, dit la surveillante, elle y aura été surprise par la tempête et par la nuit.

— Mais, noble dame, répondit le chevalier breton, vous oubliez que vous avez vu la damoiselle de Beaumanoir dans sa chambre depuis le couvre-feu; et moi je jure qu'être vivant n'est pas sorti par le pont depuis cet instant.

— Mais par la poterne de secours, dit Humfroy.

— Courons le savoir, s'écria dame Ursule.

Les soldats veillant à la poterne jurèrent Dieu que personne n'était sorti de ce côté, et que la porte n'avait pas été ouverte depuis longtemps. En effet, des broussailles et des ronces en obstruaient l'entrée, et les sentinelles étaient postées là plutôt par habitude que par besoin.

— Je m'y perds, répétait la surveillante, plus je cherche et plus je m'y perds.

— Et nous aussi, ajoutaient l'officier et le vieux majordome.

Cependant Humfroy ne disait pas tout ce qu'il avait au fond de l'âme. Personne ne connaissait le château comme lui ; mais aussi personne n'avait une discrétion comparable à la sienne. Et s'il avait fait part d'un soupçon vague qui venait de naître dans son esprit, il eût révélé ce qu'il croyait important de tenir caché pour la sûreté de ses maîtres.

Pendant toutes ces incertitudes et ces recherches, le temps avait marché ; le jour commençait à poindre, et le soleil, sortant d'un amas de nuages amoncelés par la tempête, venait répandre sa lumière pâle sur les débris et les ravages de la foudre, de la pluie et des vents.

A voir les campagnes on eût dit qu'un ennemi y avait passé ; des arbres entiers étaient déracinés, renversés, d'autres cassés en deux par la force de l'ouragan ; la surface verte des prairies était déchirée par des ravins, les chemins creusés par des torrents de pluie, et les eaux du lac, troublées et jaunies, battaient encore leurs rives.

Aussitôt le réveil du prince et de la princesse, la dame Ursule de Goyon alla leur faire part de la disparition d'Armelle de Beaumanoir. En la racontant, son émotion était grande ! mais la surprise et la douleur de Françoise de Dinan étaient plus grandes encore.

C'est impossible, disait-elle, Armelle ne peut pas être coupable ; on a mal cherché ..... Oh ! mon très-redouté seigneur, ordonnez que d'exactes recherches soient

faites partout et à l'instant. Vous savez combien j'aimais cette jeune fille et combien sa douce tristesse m'intéressait... Vite, vite, que l'on cherche depuis les souterrains jusqu'au haut des tours.

— Humfroy et moi avons tout visité, repartit la dame surveillante, et toutes nos perquisitions ont été vaines.

— C'est égal, je veux que le château soit parcouru en entier, ajouta Françoise.

Le prince donna des ordres, et les officiers de l'hôtel commençèrent leurs recherches.

— Quand vous avez vu Armelle pour la dernière fois, demanda la princesse à madame Ursule, où était-elle ?

— Gisant sur son lit dans sa chambre, près la salle des malades.

— Y était-elle seule ?

— Oui, Madame, depuis trois jours elle y était seule; le *physicien* [1] même était absent depuis hier; la fièvre d'Armelle était moins forte, et hier au soir elle me disait qu'elle sentait qu'elle serait bientôt guérie.

— Sa tristesse était-elle plus grande que de coutume ?

— Non, Madame, et même quand je lui dis: Voilà des éclairs, nous aurons cette nuit un terrible orage, elle eut comme un sourire sur ses lèvres pâles, et me répondit: Tant mieux, j'aime les orages, j'aime à entendre gronder le tonnerre, à voir le rouge des éclairs sur le noir du ciel. Puis se reprenant: Oh! j'ai tort d'aimer les tempêtes... Moi je suis à couvert... Mais... et alors elle cacha son visage avec ses mains.

— Dame Ursule, il faut que nous allions visiter sa chambre et la salle des malades, peut-être y trouverons-nous quelques indices; vous m'avez dit qu'Armelle

1. C'était le nom que l'on donnait alors aux médecins.

était instruite et savait écrire, il serait possible qu'elle eût laissé quelque lettre ; allons, venez avec moi.

— J'ose assurer que Madame ne trouvera rien, car depuis hier au soir je suis retournée trois fois dans sa chambre dont voici la clef; j'ai cherché partout.... je n'ai rien trouvé ... Mais Madame sait que je suis à ses ordres, et je la suivrai partout.

Toutes deux traversèrent une longue suite de chambres et la grande galerie ; puis elles montèrent ensemble l'escalier tournant qui conduisait à l'infirmerie et à la chambre d'Armelle.

La surveillante des filles d'honneur arriva à la porte de la salle des malades un peu après la princesse qui marchait d'un pas rapide et leste ; encore tout essoufflée de la rapidité de la course et des nombreux degrés qu'elle venait de monter. Ursule choisit dans un trousseau de clefs qu'elle portait à un de ses côtés la clef de l'infirmerie ; en la mettant dans la serrure : Cette clef ne m'a pas quittée, donc personne n'a pu entrer ici depuis moi ; et, ouvrant la porte, elle se mit respectueusement de côté pour laisser passer la princesse de Bretagne.

Tous les lits furent visités les uns après les autres ; les armoires, les cabinets furent ouverts, et ne trouvant rien dans cette salle, elles entrèrent dans la chambre d'Armelle, qui y communiquait et qui n'avait pas d'autre porte ... Alors une odeur de baies de genevriers et de ces plantes que l'on brûle auprès du lit des morts, les frappa.... une cassolette placée sur une table fumait encore un peu ... un manteau noir, souillé de boue et tout trempé de pluie, était jeté par terre ... et sur le lit, Armelle, pâle, froide, immobile, était étendue !...

L. of C.

— Elle est morte ! s'écria la princesse.

— Non, non, dit Ursule, qui avait déjà une main sur le cœur de la pauvre fille, il bat encore !... Mais comment a-t-elle pu rentrer ici ? elle n'y était pas à quatre heures du matin... j'ai toujours tenu cette porte fermée...

Ne nous occupons pas de ceci à présent, repartit Françoise ; vite, vite, appelez du secours, un *physicien*, un prêtre...

Bientôt il y eut trop de monde dans la chambre et autour du lit ; la sage et prudente Ursule renvoya toutes les compagnes d'Armelle qui venaient d'accourir, le mystère n'était pas encore éclairci... et ce n'était pas à elles qu'il convenait de l'apprendre...

Après avoir été transportée dans son lit bien chaud, après beaucoup de soins, Armelle entr'ouvrit les yeux.... et, voyant plusieurs personnes autour d'elle, elle dit avec un sourire qui faisait mal, et d'un air égaré :

" Ah ! ah ! vous n'avez plus peur de lui, vous venez le voir à présent... pauvre Harold ! il ne donne pas la mort... sous le linceul son cœur bat encore."

Puis tout à coup portant la main à son front, et la passant sur ses yeux, comme quelqu'un qui se réveille, en regardant et touchant les rideaux de son lit, elle s'écria d'une voix déchirante : Ah ! je ne suis plus dans le sépulcre du mort !... je suis de retour à la demeure des vivants... J'ai parlé, je suis perdue !...

Et criant ainsi, la malheureuse se tordait les bras dans un horrible désespoir.

XIII

LA CALOMNIE.

Une seule pensée occupait tout le château, un seul

nom était dans les bouches de ses habitants, c'était celui d'Armelle de Beaumanoir. Le prince et la princesse de Bretagne ne revenaient pas de leur surprise et ne pouvaient vaincre leur douleur. Selon la coutume des temps, Armelle leur avait été confiée par ses nobles parents, pour qu'elle fît briller à la cour le nom de Beaumanoir, et ce nom si glorieux allait être joint à la honte : car une damoiselle de haute lignée qui faisait ainsi parler d'elle était une tache pour tous les siens. On ne savait point encore ce qui avait fait oublier à la jeune fille d'honneur les devoirs et la retenue de son état ; on ignorait encore ce qui l'appelait la nuit hors du château ; on ne pouvait s'expliquer comment elle avait pu en sortir et comment elle avait pu y rentrer, et ce vague même donnait un libre champ à toutes les conjectures, une grande facilité à toutes les calomnies.

Ses compagnes, retenues par leur surveillante dans leur chambre de travail, causaient ensemble de cet étrange événement ; elles se disaient tout bas : Armelle était triste et fuyait le plaisir, et cependant elle n'avait aucun sujet de chagrin ; et chacune d'elles cherchait à se rappeler quelque mot, quelque action qui pût les aider à le deviner : mais c'était en vain, la prudence, la réserve de leur compagne avaient été si grandes, que rien ne pouvait les mettre sur la voie du mystère. Elles étaient donc réduites à attendre pour savoir ; et nous devons le dire, Armelle était si aimée, qu'il y avait autant de pitié que de curiosité dans l'impatience qu'elles éprouvaient de connaître toutes les particularités de sa disparition et de sa rentrée au château.

Les chevaliers partageaient cette curiosité ; plusieurs d'entre eux étaient pères de famille, et ne pouvaient

s'empêcher de penser à la douleur des nobles parents d'Armelle.

Les écuyers et les pages, les femmes de service et les *gros varlets*, tous parlaient de la demoiselle de Beaumanoir ; quand Humfroy et Marguerite étaient rencontrés, ils étaient aussitôt entourés, questionnés, et comme ils ne savaient rien, et qu'ils ne pouvaient pas satisfaire la curiosité générale, on les accusait de faire les mystérieux et les importants.

Dans une grande ville, les plus petits détails d'une nouvelle qui occupe sont bientôt répandus, commentés et dénaturés ; à plus forte raison, dans un cercle aussi circonscrit que celui de l'habitation de Chantocé, on dut répéter avec surprise et exagération les paroles que la pauvre Armelle avait prononcées en se retrouvant dans sa chambre, en voyant la princesse et la surveillante à ses côtés....

Ces paroles étaient pleines de mystère ; en se les répétant les uns aux autres, on se disait : Il y a de la magie dans l'histoire d'Armelle !... elle évoque les morts et s'entretient avec eux, un sépulcre est le lieu de ses rendez-vous... elle est possédée du démon ; quand le chapelain est entré dans sa chambre, elle a eu d'horribles convulsions..... Ces propos se redisent en passant de bouche en bouche, ils prennent de la consistance avant la fin du jour ; Armelle aux yeux de presque tous les habitants du château, n'est plus qu'une impie, une femme vendue au démon : il n'est plus étonnant que les gardes et les sentinelles de nuit ne l'aient pas vu passer, il est tout naturel que ni les hautes murailles, ni les ponts-levis, ni les herses baissées n'aient pu la retenir, on sait que la magie est plus forte que tout.

Le matin on répétait le nom d'Armelle de Beaumanoir avec intérêt et pitié, et le soir on ne le disait plus qu'avec épouvante et horreur.

Voilà la justice des hommes : heureusement il en est une meilleure, c'est dans celle-là qu'Armelle se confie ; mais ce juge incorruptible qui la jugera ayant l'éternité à lui, ne la justifiera peut-être que dans le ciel, et en attendant le nom de Beaumanoir va être flétri ; les hommes vont le répéter en le maudissant. Le peuple s'empare de l'histoire d'Armelle, ce n'est plus seulement au château qu'on en parle ; les soldats ont vu toutes les nuits une femme venir dans le vieux cimetière, y ramasser des ossements, et en faire un feu sacrilége pour ses évocations ; cette femme, c'était Armelle ; à sa voix les morts sortaient de leurs cercueils ; plus d'une fois elle s'est jetée dans leurs bras décharnés et s'est couchée dans leurs tombes. Ces paroles venaient jusqu'aux oreilles du prince et de Françoise de Dinan, qui se rappelaient ce qu'ils avaient vu du haut du donjon. Gilles se souvenait encore des deux personnages qu'il avait aperçus pendant l'orage de la nuit. Françoise se répétait les paroles d'Armelle, et toutes ces pensées, tous ces souvenirs, les forçaient malgré eux à partager l'opinion générale.

Il n'y avait plus aucun moyen d'assoupir cette affaire ; le scandale était trop grand, la voix du peuple criait trop haut. Le mot de *sorcellerie* circulait dans la foule ; il était venu aux oreilles des prêtres, et eux, qui étaient chargés de faire respecter le nom de Dieu, devaient se lever contre le sacrilége. Le curé de Chantocé alla trouver le prince : un grand nombre de femmes suivaient le vieillard, et dans le trajet qui sépare la cure du château, elles criaient : Malédiction ! malédiction sur la sorcière ! que la coupable soit livrée à la justice !

Où est la coupable ? demanda le prêtre en se retournant vers la foule ; je ne connais point de *coupable*, je ne connais qu'une *accusée*.

Et quelques femmes de la populace disaient : Notre recteur est trop vieux, il n'a plus de zèle ; comme il reste froid devant un si grand crime ! Il faut que notre saint évêque soit instruit ; lui saura punir..... celui-ci ne sait que pardonner.....

Quand le prince vit le vénérable vieillard entrer au château, il descendit à sa rencontre et s'écria : Ah ! mon père, venez-vous parler miséricorde ? car autour de moi je n'entends prononcer que le mot de justice. En vérité, en vérité, le dernier de mes vassaux est moins à plaindre que moi, car il n'a à condamner personne. Que le glaive du pouvoir est lourd quand il faut le tirer contre une femme ! Mon père, priez pour Armelle ; que le ciel lui accorde résignation et repentir..... Priez pour nous ; que Dieu nous éclaire, et nous donne, avec le désir de venger son saint nom, la charité du chrétien et l'équité du juge.

— L'esprit du Seigneur sera avec vous, répondit le ministre de Jésus-Christ. Celui que je sers a dit : Bienheureux les miséricordieux, parce que Dieu leur fera miséricorde ; à ces hommes de bonne volonté, les lumières d'en haut ne sont pas refusées. L'Esprit saint n'a pas de tabernacle plus pur et plus aimé que le cœur où la charité réside.

Et le vieillard ajouta : " Prince, veuillez me faire conduire près d'Armelle. Bientôt vous lui donnerez des juges ; avant, donnez-lui un consolateur."

— Qu'il en soit ainsi, dit Gilles de Bretagne. A son ordre, les portes de la prison s'ouvrirent, et Armelle vit qu'elle n'était pas abandonnée de tous, et que Dieu lui laissait encore un appui.

XIV

APPRÊTS DU JUGEMENT.

Armelle avait été conduite de sa chambre à la prison du château, car alors, comme encore aujourd'hui, il fallait priver de sa liberté celui ou celle qui était accusé d'avoir commis un crime ou envers Dieu ou envers les hommes. Voilà la misère de la justice humaine: n'ayant pas le flambeau divin, elle est réduite à chercher dans les ténèbres, et pour atteindre le coupable, elle est souvent obligée d'étendre sa main de fer sur l'innocent.

Au siècle où vivait Armelle, on croyait avec simplicité à tout ce que la religion enseigne; or, la foi ne nous commande-t-elle pas de croire que si Dieu veut le salut des hommes, il a aussi permis au démon de les tenter pour les détourner des voies du ciel? Les saintes Ecritures ne nous montrent-elles pas l'ennemi du genre humain rôdant comme un lion affamé, cherchant des victimes pour les dévorer? Dans sa mission sur la terre ne voyons-nous pas le fils de Dieu guérir des possédés du démon? Ne lisons-nous pas dans nos rituels des prières pour exorciser? Donc, sans déraison et sans superstition, on a pu croire que des êtres pervers, ou pour de l'or, ou pour de la puissance, faisaient des pactes impies avec l'ange de l'abîme, et les pactes sacriléges étaient punis de la peine du feu.

C'était le supplice qui attendait Armelle, et le peuple se demandait déjà où l'on élèverait le bûcher.

Mais Gilles de Bretagne et les hommes de sa haute

justice, ses juges, son procureur et son sénéchal, procédaient avec une sage lenteur. Le jour du jugement public était fixé; la salle où l'on avait vu naguère les fêtes des hommages et redevances, cette salle où la damoiselle de Beaumanoir, brillante de parure, de grâce et de beauté, avait dansé avec le prince, cette salle venait d'être transformée en un sombre tribunal. Des tentures noires avec des croix rouges recouvraient les murs et voilaient les tableaux qui y étaient appendus entre des trophées d'armes. Sous ces draperies lugubres avait disparu le tableau du combat des Trente, où le chevalier de Beaumanoir était représenté renversé sur la poussière au milieu d'épées et de lances brisées, haletant sous son armure et buvant son sang pour se désaltérer. En voilant cette noble image, on semblait avoir voulu cacher au vaillant chevalier la fille qui portait son nom, et qui allait paraître flétrie et déshonorée.

Une seule chose apparaissait sur les tentures lugubres, c'était un grand crucifix placé au-dessus du tribunal.

Pour celui qui va être jugé par les hommes, c'est une assurance que cette présence du Christ. S'il est innocent, le juge incorruptible qui lit dans les cœurs verra son innocence ; s'il est coupable et qu'il se repente, le juge miséricordieux verra son repentir et lui pardonnera.

Fidèles aux instructions que leur avait laissées Arthur de Montauban, lors de son départ de Chantocé, Jean Hingant, Olivier de Méel, Pierre la Rose et Ivonnet Bouger, n'avaient cessé d'épier et de saisir toutes les occasions de faire sentir à Gilles de Bretagne combien sa position était changée, combien son pouvoir était circonscrit. Voyant qu'Armelle de Beaumanoir

allait être jugée par la justice du prince, ils avaient laissé faire les préparatifs du jugement solennel, mais en secret il s'étaient empressés d'avertir l'évêque d'Angers, qu'une fille sacrilége, accusée de sorcellerie, allait comparaître devant des juges laïques ; que l'amener devant un tel tribunal c'était attenter aux droits ecclésiastiques et fruster la justice épiscopale.

L'évêque, jaloux de conserver tous ses pouvoirs, profita de l'avis, et le jour même où Armelle devait être amenée devant la justice du seigneur de Chantocé, alors que la salle était déjà remplie par tous les habitants du château, et par la foule du peuple. . . . le son de plusieurs trompettes retentit subitement sur le pont-lévis ; c'étaient les émissaires de l'évêque d'Angers et son vidame. Introduit auprès du prince, un moine de Saint-Aubin expliqua le but de sa mission ; il commençait à énumérer tous les droits de son évêque. . . . . Gilles de Bretagne l'interrompit en disant avec fermeté et dignité :

—Révérend père, je ne conteste pas les droits de votre seigneur ; quand il s'agit de punir je cède même facilement les miens.

Ayant prononcé ces paroles, le prince breton ordonna de livrer Armelle de Beaumanoir à ses juges, et d'un geste noble et fier congédia les émissaires angevins.

Par ses ordres une litière fut préparée pour la malheureuse accusée, et quand on la vit pâle, échevelée, silencieuse, se courber sous la porte abaissée du cachot, il y avait tant de douleur et de résignation en elle, que le peuple qui voulait crier malédiction ne ressentit que de la pitié. Il voulait maudire, il ne put que plaindre ;

l'homme n'est maître de rien, pas même de son propre cœur.

XV

CHARITÉ ET JUSTICE.

Le jour où Armelle quitta Chantocé, Thomas Connecte, dont nous avons parlé dans un des précédents chapitres, faisait son entrée dans la vieille capitale de l'Anjou. Une population immense était sortie de la noire enceinte de la ville pour se porter au-devant du plus célèbre prédicateur de son temps. Une partie du clergé, de nobles chevaliers, de hauts et puissants seigneurs allaient à sa rencontre ; des gentilshommes tenaient le frein du mulet qu'il devait monter ; sur les places, en face des églises, des échafauds tendus de tapisseries précieuses, étaient dressés pour qu'il y pût prêcher et officier en plein air, car il n'y avait point de cathédrale assez vaste pour contenir la foule qui accourait l'entendre. Son éloquence tonnait surtout contre le luxe de la toilette des femmes ; aussi celles qui assistaient à ses sermons avaient grand soin d'y venir modestement vêtues. Devant lui elles n'auraient osé paraître avec ces hautes et ridicules coiffures, nommées *hennins* et dont le vieux chroniqueur d'Argentré dit : *Quelque guerre et tempête qu'il y eût en France alors, les dames et damoiselles fesoient de grands excès en estats, et portoient des cornes merveilleusement hautes et larges, ayant de chacun costé deux grandes oreilles si larges que quand elles vouloient passer par un huis il leur failloit entrer de costé et se baisser.*

C'était surtout contre ces bizarres et ridicules parures que le zèle du missionnaire se déployait davantage, et il avait fini par vaincre cette mode dispendieuse. A ces sermons il y avait de coutume quinze à seize mille personnes. Les femmes et les hommes étaient séparés par des cordes tendues, qui formaient barrière. Chacune de ses paroles était religieusement recueillie, et quand il parlait toute la ville devenait pour ainsi dire muette. Les marteaux des ouvriers, le son des cloches, le bruit des chariots, ne se faisaient plus entendre. Cet auguste et solennel silence régnait déjà sur la place de la Trinité à Angers, quand on entendit tout à coup les pas de plusieurs chevaux retentir sur le pavé. Le religieux n'avait pas encore prononcé le texte de son discours, et le bruit augmentant, le peuple se retourna et vit une litière entourée de plusieurs hommes d'armes et des émissaires de l'évêque..... C'était Armelle de Beaumanoir.

La foule sut bientôt pourquoi elle était amenée devant les juges ecclésiastiques : *C'est une sorcière ! c'est une sorcière !* cria-t-on de toutes parts. Et les pensées chrétiennes s'évanouissent, et ce ne sont plus des prières et des cantiques qui s'élèvent vers le ciel, mais des cris de sang : *Au feu ! au feu ! au bûcher, la sorcière !* entend-on proférer de tous côtés par cette foule en rumeur, et toujours avide de sanglants spectacles.

Le religieux ne cherche point à retenir ceux qui s'étaient rassemblés pour l'entendre. Le torrent s'écoule, entoure et dévance la litière d'Armelle. La place de la Trinité reste vide, et le bruit meurt peu à peu dans l'éloignement. Alors l'orateur célèbre descend de sa tribune élevée et demande la cause de tant d'agitation.

On lui répond :

Qu'une jeune damoiselle d'honneur de la princesse de Bretagne, nommée Armelle de Beaumanoir, est accusée de sorcellerie, et qu'elle est amenée devant le tribunal de l'évêque.

Il ne lui en faut pas davantage, ce nom d'Armelle de Beaumanoir le frappe ; il se souvient qu'il a vu cette jeune fille à son passage à Chantocé ; qu'alors elle était malade, et qu'elle avait voulu se confesser à lui... Soudain une pensée d'en haut lui vient, un rayon de charité éclaire son cœur...

Un cheval ! s'écrie-t-il avec force, un cheval ! il n'y a pas un moment à perdre, je veux partir à l'instant même ; je donnerai tout pour avoir un cheval.

En voyant la monture qu'on venait de lui trouver, Thomas Connecte dit : C'est bien, mes enfants, c'est bien ; priez pour celle qui est accusée, ne jugez pas, vous ne serez pas jugés. Les hommes se trompent souvent dans leurs jugements, ils ne se trompent jamais quand ils crient miséricorde ! Faites votre devoir, priez et ne condamnez pas ; moi je ferai le mien.

Et parlant ainsi, les yeux brillants, le visage animé, le moine avait relevé sa longue robe de laine ; et s'étant élancé sur son cheval, il partit au galop sur le chemin d'Angers à Nantes.

Le peuple ne pensait déjà plus au prédicateur célèbre au-devant duquel il s'était porté le matin même avec tant d'empressement, et ne s'enquérait pas de ce qu'il était devenu ; seulement quelques bonnes âmes se tenant à l'écart, se demandaient entre elles pourquoi le saint orateur, abandonnant tout à coup ses projets de prédication, était parti si précipitamment d'Angers.

Autour du palais de l'évêque, sur la place de Saint-Maurice, l'agitation était grande ; on courait, on se poussait, on se heurtait ; des femmes, quelques-unes avec leurs petits enfants dans leurs bras, étaient les plus empressées, les plus hardies dans cette foule qui ressemblait à une mer en courroux, et que tous les efforts des hommes d'armes à cheval ne pouvaient maîtriser. Et pourquoi tout cet empressement ? hélas ! pour voir souffrir, pour approcher de la litière, et en voir descendre la malheureuse qui allait peut-être monter au bûcher des sacriléges. Et dans quel lieu se passe cette cruelle scène ? A l'entour d'une église, sous les bras d'une grande croix, aux pieds du Dieu qui pardonne.

Honte à ceux qui aiment à voir souffrir ! honte à ceux qui cherchent du plaisir dans la douleur d'autrui ! disait un vieillard donnant le bras à une femme âgée vêtue de noir. C'étaient Humfroy et Marguerite, qui avaient été assignés comme témoins, et qui venaient d'arriver à Angers avec madame Ursule de Goyon et plusieurs chevaliers, écuyers, soldats et habitants de Chantocé. Cherchant à se sauver de la foule, les deux vieux serviteurs s'étaient réfugiés sous le porche gothique de la cathédrale, et de là voyaient toute l'agitation de la populace.

—Ah ! s'écria Marguerite, que l'on est méchant et cruel ici ! En Bretagne, verrait-on tant de joie pour tant de malheur ?

—Hélas ! bonne dame, répliqua le majordome, les hommes se ressemblent partout ; j'ai vu aussi dans notre pays un grand oubli du malheur auprès de beaucoup d'infortune, un grand empressement autour des criminels.

—Je le crois bien ; chez nous, c'est pour les secourir et les consoler que la foule se porte sur les pas des prisonniers... Dans ces occasions-là, les pauvres même ne se trouvent plus à plaindre, car ils donnent leur denier et leur morceau de pain à de plus malheureux qu'eux mêmes. Devant celui qui n'a plus sa liberté, il n'y a pas de cœur en Bretagne qui ne s'attendrisse, pas de bourse qui ne s'ouvre pour *la quête du prisonnier !....* Mais ici, voyez ces femmes ; comme leurs traits sont animés, comme leurs yeux brillent au milieu de leurs cheveux en désordre !... Hélas ! que leur a fait la pauvre Armelle pour que son malheur leur fasse tant de joie ?

—Mais, dame Marguerite, pensez donc au crime abominable dont elle est accusée, et ne voyez pas que de la cruauté dans cette foule ; une sainte indignation anime sans doute une partie de ce peuple ; beaucoup de ces chrétiens veulent que le nom de Dieu soit vengé.

—Ah ! Humfroy, Humfroy, allez-vous donc aussi accuser cette malheureuse enfant ? Tenez, croyez-moi cette église est ouverte, entrons-y et demandons à Dieu ses lumières.

Humfroy y consentit, et tous les deux entrèrent dans la cathédrale. Dans une autre circonstance, Humfroy, qui avait voyagé dans diverses contrées, aurait peut-être admiré l'intérieur de Saint-Maurice, son magnifique autel et sa voute large et hardie ; mais il était trop préoccupé. Quant à Marguerite, elle était décidée à ne rien trouver de bien hors de son pays. Hors de Bretagne, elle ne regardait rien, elle aurait craint de voir en beau quelque chose qui ne fût pas breton.

Une vingtaine de personnes, la plupart des femmes, étaient dispersées çà et là dans la vaste étendue de l'église à demi éclairée, et priaient dévotement devant différents autels. Le bruit du dehors s'élevant de temps en temps parvenait comme un vague murmure dans l'intérieur du temple ; mais de là, on l'entendait semblable au bruit lointain des flots ; on se sentait au port et l'on n'avait plus peur de la tempête. Marguerite et Humfroy allèrent s'agenouiller devant l'image de la bonne Vierge, et tous deux prièrent pour Armelle.

Quand le soir fut plus avancé, ils retournèrent à l'hôtellerie de *l'Ecu de Bretagne*, où madame de Goyon et les autres témoins venus de Chantocé étaient descendus, à deux cents pas hors des murs de la ville.

La nuit fut longue et sans sommeil pour la plupart de ceux qui étaient appelés à déposer le lendemain Quand les paroles que l'on va prononcer peuvent donner la mort ou la vie, il faudrait être plus que froid pour trouver du repos. Madame Ursule passa toute la nuit en prières et larmes.

Enfin l'heure du jugement sonna.

Le saint tribunal tenait ses séances dans une salle du palais attenant à la cathédrale. Selon la coutume du temps, tous les juges avaient jeuné, s'étaient confessés et avaient communié avant de venir siéger au-dessous de Dieu, mais au-dessus de tous les hommes. Là, sous l'œil même de la Divinité, hors du souffle des passions, ils ne devaient consulter que la loi et leur conscience. La place de l'accusé était au milieu du demi-cintre formé par des stalles ; à droite, était le prêtre qui devait défendre Armelle.

On entendit un bruit de chaînes et les pas retentissants des soldats : elle parut.

Oh ! qui pourrait redire le silence qui se fit alors dans l'assemblée ! Par un mouvement électrique, la foule qui remplit la vaste salle se penche en avant pour voir l'accusée ; tous les yeux n'ont qu'un regard, tous les cœurs qu'un sentiment, c'est la pitié.

On se reproche de ne pas se sentir indigné à sa vue ; on se rappelle le crime dont on la dit coupable ; on veut s'endurcir, et la compassion seule se trouve au fond de toutes les âmes.

Où sont ces voix qui hier encore criaient *la mort ! la mort !* Aujourd'hui elles sont muettes, et s'il leur était permis de rompre le silence, elles ne diraient que *miséricorde ! miséricorde !*

Et qui a pu opérer ce changement si subit ? Armelle a-t-elle usé de ce pouvoir magique dont elle est accussée ? A-t-elle jeté un *charme* sur cette multitude ?

Oui, un *charme* a été jeté sur cette multitude ; Armelle a fait sentir sur elle le pouvoir de la magie.... de la magie sacrée du malheur, unie à la jeunesse et à la beauté.

Vêtue d'une longue robe de laine noire, enveloppée d'un voile de crêpe, elle avance lentement ; son visage n'est point caché ; une de ses mains est posée sur son cœur pour en contenir les battements précipités par la frayeur et l'émotion, son autre main relève et supporte la lourde chaîne rivée autour de ses beaux bras.

Pour se rendre à sa place en face du tribunal, elle passa devant le peuple rassemblé ; son regard alors sembla dire : *Plaignez-moi.* Mais quand elle leva ses grands yeux bleus vers le crucifix, il y avait plus d'assurance dans son regard que lorsqu'elle l'avait adres-

sé aux hommes. A Dieu, elle semblait dire : *Jugez-moi.*

Armelle était jeune, mais elle savait déjà qu'il vaut mieux être jugé par la vérité que par les passions.

Arrivée près de la sellette de l'ignominie, la fille des Beaumanoir ne put s'empêcher de faire un pas en arrière ; elle baissa la tête, et laissant tomber ses deux bras, le bruit de ses chaînes retentit dans toute la vaste salle...

Ce bruit fut le seul, tout le reste était silence. Une voix s'éleva : c'était celle du juge.

—Accusée, quels sont vos noms ?

—Marie-Armelle de Beaumanoir. Ces mots prononcés d'une voix tremblante et douce, furent entendus et par le tribunal et par la foule.

—Votre âge ?

—Vingt ans.

—Depuis que vous avez quitté le sire et la dame de Beaumanoir vos père et mère, où habitiez-vous ?

—A Nantes et à Chantocé, près de très-haute et très-puissante dame Françoise de Dinan, princesse de Bretagne.

—En quelle qualité ?

—En qualité de damoiselle d'honneur.

—Lorsque vous entrâtes chez la princesse de Bretagne, comme damoiselle d'honneur, ne prîtes-vous aucun engagement, sous la foi du serment ?

—Oui, répondit Armelle d'une voix plus tremblante.

—Cet engagement sacré, quel était-il ?

—De vivre sous son obéissance, de la regarder comme ma mère et ma souveraine maîtresse.

—N'aviez-vous pas juré de ne jamais rien entreprendre, de ne jamais recevoir l'hommage d'aucun chevalier, sans la prévenir ou la consulter ?

—J'avais juré de la regarder comme ma mère.....

—Avez-vous gardé ce serment ?

Armelle ne répondit pas.

—Avez-vous tenu ce serment ? répéta le juge en élevant la voix.

Armelle se tut encore.

—Vous êtes bien jeune, ajouta le vieillard qui interrogeait l'accusée, connaissez-vous toute la sainteté des serments ?

—Oh ! oui... Dès l'enfance, on apprend aux Bretons que Dieu reçoit et inscrit les serments que l'on fait, et qu'il y a déshonneur à y manquer.

—Et cependant vous avez manqué aux vôtres.

—Oui.

—Vous l'avouez.

—Oui.

—Vous en repentez-vous ?

—Non..... A ce mot, prononcé d'une voix assez ferme par l'accusée, on entendit un murmure sourd s'élever dans la salle.

Le juge reprit : Vous avouez qu'il y a déshonneur à manquer à son serment, et vous dites que vous ne vous repentez pas... Armelle, recueillez vos esprits, et dites-moi ce qui vous a fait oublier une promesse sacrée.

L'accusée garda le silence.

—Pendant votre séjour à Chantocé, n'êtes-vous pas sortie plusieurs fois, la nuit, de l'enceinte du château ?

—Oui, je sortais toutes les nuits.

—Cependant les portes étaient fermées, les ponts levés, les herses baissées ; quels moyens aviez-vous de sortir ?

—Je ne puis les révéler... En entendant ces paroles, le peuple commença à parler bas et à dire : Il n'en faut plus douter ; malgré son air d'innocence, elle a fait un pacte avec le démon : c'est lui qui la transportait dans les airs et qui la menait au sabbat.

Le juge continua, et son ton devint plus sévère : Ainsi vous osez dire que vous sortiez toutes les nuits, vous l'avouez, et vous ne rougissez pas ! Ah ! pour vous conduire ainsi, il fallait cependant que vous eussiez perdu non-seulement le souvenir de vos promesses et de vos obligations envers la princesse, mais il vous fallait encore avoir renoncé à toute pudeur.... Armelle, au nom du Dieu vivant, répondez-moi ; qui vous faisait transgresser ainsi tous vos devoirs ?

—Mes devoirs ! et qu'est-ce qui vous prouve que je ne les remplissais pas, répondit Armelle d'une voix assurée.

—Malheureuse, vous demandez ce qui prouve votre déshonneur ? tout vous accuse.

—Si tout m'accuse, Dieu me juge ; c'est à lui que j'en appelle.

—La femme qui renonce à la pudeur renonce à Dieu ; ne l'invoquez plus si vous ne vous repentez pas.

—Révérend juge, défendez-moi, si vous le voulez, de croire à la justice des hommes, retirez-moi leur appui.... mais laissez-moi celui de Dieu ; cet appui appar-

tient à ceux qui souffrent... Vous n'avez pas le droit, vous n'avez pas le pouvoir de me le ravir.

—Eh bien ! puisque vous osez encore prononcer le nom de Dieu, c'est par ce nom sacrée que je vous l'ordonne ; répondez, vers qui alliez-vous ainsi toutes les nuits ?

—J'allais vers celui qui a pouvoir sur moi.

—Mais hors votre père et votre mère, et la princesse, à laquelle vous étiez confiée, qui a pouvoir sur vous ? Quel être vivant ?

—Je n'ai pas parlé d'être vivant... Celui auquel pouvoir a été donné sur moi n'est plus au nombre des vivants, la terre de la tombe a été jetée sur lui ; son champ, c'est le cimetière : son lit, c'est le cercueil.

A cet aveu un cri d'horreur retentit dans tout l'auditoire. Les juges, épouvantés de ce qu'ils venaient d'entendre, se demandaient entre eux comment tant de sacriléges impiétés pouvaient se trouver unies avec un tel air de candeur et de vérité. Le peuple ne contenait plus son indignation, et malgré le respect dû à la justice, les cris de la veille recommençaient. *Elle avoue son crime, elle avoue son horrible commerce avec les morts ! Qu'elle meure ! Que'lle meure ! que son corps soit brûlé et sa cendre jetée aux vents !* Et en proférant ces cris la foule s'agitait. Les huissiers cherchaient en vain à rétablir le calme ; les gardes croisaient leurs lances pour repousser les flots de la multitude ; le désordre et le tumulte allaient toujours croissant... Soudain, au milieu du bruit, le son retentissant d'une crécelle se fait entendre.... Une porte près des juges s'ouvre avec fracas, et Thomas Connecte s'élance ; il traîne par la main une espèce de fantôme tout voilé de gris.....

C'était Harold le lépreux..... Armelle l'a reconnu... Les gardes l'ont repoussé, renvoyé de la salle ; le malheureux s'écrie : C'est à moi qu'il faut donner une véritable mort ; je la mérite, j'ai rompu mon ban.... Ce n'est pas à Armelle, c'est à moi de mourir.

—C'est à Armelle à nous juger tous, dit avec enthousiasme le religieux du Carmel... Juges, prêtres, vieillards, descendez de vos siéges... Et toi, fille sublime, viens te placer tout près de l'image d'un Dieu de charité, viens t'asseoir au-dessus de nous tous, viens nous juger à ton tour ; en est-il un de nous qui puisse t'être comparé ?

Peuple, qui demandiez sa mort, tombez à genoux et priez-la de vous bénir..... Quelles mains seront plus riches en bénédictions que les siennes ! elles n'ont pas craint de panser les plaies du lépreux. Oh! juges, faites tomber ses chaînes, et donnez-lui des palmes et des couronnes.

L'enthousiasme court, mais la justice va lentement. Les juges, tout en partageant l'admiration du religieux, avaient besoin de preuves d'innocence pour faire tomber les chaînes de la prisonnière. Thomas Connecte demanda alors que l'on fît rentrer Harold le lépreux. Après avoir délibéré, le tribunal y consentit. Sur le parquet où les pieds du malheureux devaient toucher, on étendit un tapis qui devait ensuite être livré aux flammes. Des cassolettes, dans lesquelles on jeta des parfums, furent placées à l'endroit où il allait comparaître. Toutes ces précautions rassuraient les assistants, mais faisaient saigner le cœur d'Armelle. Elle pensait combien elles étaient affligeantes pour Harold; elle ne souffrait plus pour elle, c'était pour lui.

La porte que l'on avait refermée sur le lépreux se rouvrit, et l'infortuné se montra comme un mort qui revient du tombeau pour faire une grande révélation. Sa pâleur était celle d'un habitant du cercueil ; l'horrible maladie qui le rongeait, et qui, dans sa marche, tend à confondre tous les membres en une masse informe de chair, n'avait point encore altéré son visage, mais l'avait rendu semblabe à de l'ivoire vieilli ; ses cheveux et sa barbe d'ébène faisaient ressortir encore davantage cette blancheur livide... Job, abandonné, délaissé de ses amis, tourmenté des maux du corps, livré aux angoisses de l'esprit, devait avoir un regard pareil à celui d'Harold, il ne pouvait être ni plus triste ni plus résigné..... Une pièce d'étoffe grise enveloppait en entier celui qui jadis avait été cité pour sa beauté, et que quelques années avaient tellement changé, que l'œil même de sa mère l'aurait méconnu.

Le juge voyant combien le lépreux souffrait d'être ainsi exposé à tous les regards, se hâta de lui dire :

Harold, vous avez été dénoncé comme *ladre*, vous avez été banni d'entre les hommes ; les trois coups d'agonie ont sonné sur vous, la terre du cimetière a été jetée sur votre front. Vous êtes revenu parmi les vivants, vous avez rompu votre ban, et vous savez quelle en est la peine : vous avez encouru la mort véritable.

—Je le sais, et je la désire, répondit Harold.

—Qui vous a fait sortir de votre solitude ?

—L'ordre de ce saint religieux, ajouta le malheureux lépreux en montrant Thomas Connecte ; il est venu me dire que je pouvais sauver Armelle, et je suis accouru. En la faisant mourir, vous auriez été injustes ; en me faisant mourir, moi, vous serez humains.

—Et qu'avez-vous à dire en faveur de l'accusée ?

—Que c'est un ange amené au tribunal des hommes, une sainte qui se tait devant vous pour ne pas révéler sa vertu. Ah ! si elle avait voulu redire son incompréhensible constance, déjà les chaînes que je vois meurtrir ses bras seraient tombées; déjà elle serait libre et vous seriez tous à ses genoux. Lisez cet écrit ; il vous dira les *crimes* d'Armelle de Beaumanoir...

XVI

JOURNAL D'HAROLD LE LÉPREUX.

Que ceux qui liront ce récit, ce journal de mes souffrances, ne croient pas que la solitude à laquelle je suis condamné, que les ombres de la mort qui m'entourent, que l'horreur de ma maladie, soient ce qui pèse le plus sur mon cœur..... Non ! ce n'est pas le malheur présent qui est le plus lourd à porter, c'est le souvenir de ce que j'ai perdu qui me donne d'inexprimables angoisses.....

—

Quand la nuit vient doubler les ombres et le silence de mon sépulcre, alors les souvenirs refoulent vers mon cœur.... des idées de plaisir, de bonheur et de gloire me font voir ce que j'ai possédé et ce que je possède.... ce qui m'était promis encore et l'avenir qui m'attend.

—

Mes souvenirs sont semblables à ces éclairs qui, pendant une nuit d'orage, ne déchirent l'obscurité que pour montrer des ruines et des débris là où il y avait eu abondance et prospérité.

—

Le jour, quand j'erre dans les lieux sauvages et déserts, quand je m'enfonce sous l'ombre des forêts, ou quand je descends dans la plaine éclairée, la vie aventureuse du guerrier me revient dans la mémoire ; je me surprends rêvant de combats et de gloire..... Mais la vue d'un homme, la voix d'un petit enfant, me rappellent aussitôt que je dois les éviter.... que je puis donner la mort ; et, agitant ma crécelle, je m'écrie : *Fuyez, fuyez Harold le lépreux !....* Ah ! il fut un autre temps où je faisais fuir devant moi ! Ce n'étaient ni les enfants, ni les femmes ! Alors je tenais l'épée, et c'étaient les ennemis de mon roi.

—

Armelle, te souviens-tu de ce lépreux que nous rencontrâmes dans le bois de Ploërmel ? Nous revenions de chez l'ermite de la grotte ; le solitaire avait appelé sur nos têtes toutes les bénédictions du ciel ; et étendant ses mains sur nous, il avait répété : Mes enfants, pour vous faire pardonner votre union secrète par ce Dieu qui a dit : *Tu honoreras ton père et ta mère*, redoublez de piété et de charité, mettez les pauvres entre votre faute et le Seigneur. Cheminant dans la forêt, nous pensions aux paroles de l'homme de la solitude... Tout à coup nous entendîmes la crécelle d'un ladre. Je voulus t'entraîner hors du sentier battu. Armelle, tu résistas, et tu me dis : Harold, mettons notre charité entre notre faute et Dieu. Par ce mariage j'ai désobéi à mon père, je n'ai pas écouté la voix de ma mère. Harold, c'est une grande faute ! Ami, rachetons-la par beaucoup de charité ! ne fuyons pas ce pauvre lépreux ! peut-être depuis bien des années il n'a pas rencontré un être qui lui ait montré un peu d'intérêt... Et parlant ainsi, Armelle, tu allais audevant de lui, et moi, je te suivais. *Fuyez ! fuyez !* criait le malheureux, éloi-

gnez-vous de moi ; n'avez-vous pas entendu ma *crécelle*, et ne voyez-vous pas que je suis banni du nombre des vivants ?

Mais tu répondis : Pauvre ladre, approche jusqu'à cet arbre, et nous, nous resterons où nous sommes ; de là, tu pourras parler, nous dire ta misère et ce qui pourrait la soulager. Quand l'infortuné eut raconté sa douloureuse histoire, tu lui jetas ton aumônière avec tout ce qu'elle renfermait ; et il me semble le voir encore tombant à genoux, élevant les mains vers le ciel, et s'écriant : Mon Dieu ! je te remercie ; voilà dix ans que je n'avais rencontré de pitié..... Ah ! qu'un regard de compassion fait de bien à celui qui souffre !

Ne voulant pas être vaincu par toi, ou plutôt voulant être digne de toi, je lui jetai mon manteau ; car la bise d'automne commençait à souffler. Le lépreux, le ramassant, se tourna vers moi, et dit d'une voix qui alla à mon cœur : Beau chevalier, peut-être souffrirez-vous un jour ; mais votre bonne action vous sera comptée ; et fussiez-vous aussi malheureux que moi, vous serez consolé...

Oh ! Armelle, où sont mes consolations ? Je regarde autour de moi ; je suis seul, seul avec mon désespoir.

—

Je ne possède plus rien. Quand les hommes m'ont banni d'entre eux, ils m'ont dépouillé de tout pour me donner la livrée que je porte.... celle du malheur et de la misère... Mais, malgré eux, j'ai sauvé cette écharpe que tu m'avais donnée, Armelle, quand je partis pour aller combattre les infidèles. Voilà donc tout ce qui me reste de toi ! Oh ! comme j'étais heureux et fier lorsque tu me la donnas ! Je ne voyais dans l'avenir que gloire et bonheur ; tout semblait me promettre des

jours brillants et heureux : comme le destin a bien tenu ses promesses ! Les chaînes de l'esclavage, les douleurs et la honte de la lèpre, voilà ce que j'ai trouvé loin des miens. Semblable à cette fleur qui dépérit et meurt quand le soleil ne laisse plus tomber sur elle ses rayons, mon bonheur s'est évanoui quand je n'ai plus été sous le soleil de ma patrie.

—

Quand le vaisseau qui m'emportait loin de mon pays fut attaqué par des barbares, avec quelle joie je saisis mon épée ! Pour me consoler de l'absence, j'avais besoin de gloire ; je souris aux dangers, et je m'élançai tête baissée à l'encontre des Algériens qui tentaient l'abordage. Je ne combattis pas longtemps. Dans la chaleur de la bataille, je sentis le froid d'une lance là tout à côté du cœur. Je me dis : Je vais mourir. Ma pensée voulut monter vers Dieu ; mais ton souvenir la rappela bien vite, je te voyais veuve et désolée !...

—

J'étais tombé chevalier, je me relevai esclave : mes pieds, mes mains, étaient chargés de chaînes ; mon casque, mon armure, ma lance et l'épée que je tenais de mes pères, faisaient partie du butin de nos barbares vainqueurs... Toutes ces nobles dépouilles étaient entassées sur le pont du vaisseau, et devaient être vendues à Alger : c'était là aussi que nous-mêmes devions être mis à l'encan..... Cette pensée me faisait enfoncer ma main dans la blessure de mon sein. J'aurais voulu en arracher la vie, pour ne pas vivre esclave. Mais si la mort a peu de chose à faire pour renverser l'homme heureux, si elle n'a pour ainsi dire qu'à le toucher pour le faire tomber de son bonheur, il n'en est pas ainsi quand elle s'adresse à un être que l'infortune a réduit

au désespoir ; alors sa faux semble émoussée, et cet homme qui ne veut pas de la vie a de la peine à mourir.

—

Le jour de la vente des esclaves arriva : des chrétiens, des chevaliers, furent exposés sur la place publique aux regards insolents des infidèles, et marchandés par eux, comme de viles bêtes de somme ! Dans cet excès d'humiliation, j'éprouvai encore un mouvement d'orgueil ; je vis que les barbares recherchaient les prisonniers français de préférence à ceux des autres peuples : Ils disaient : Les Italiens pleurent, les Anglais se tuent, les Français travaillent et portent leur malheur avec dignité et courage. Ces paroles, sorties de la bouche des infidèles, furent comme une leçon pour moi ! Je me dis : Je suis chrétien et Français, je saurai souffrir sans me plaindre. Je me suis tenu parole. Pendant près de deux ans, j'ai arrosé de mes sueurs la terre de la captivité, et pas un murmure n'est sorti de mes lèvres. Mon maître était cruel et avare ; je travaillais et ne me plaignais pas : il y avait dans ce travail forcé une distraction à ma douleur ; car, après l'amitié, l'occupation peut mieux que toute autre chose distraire d'une grande infortune. Accablé de fatigue, usé de travail, sous un ciel brûlant, je n'avais pas la force d'espérer, et je me disais : Je ne reverrai plus ni Armelle, ni mon pays ; je mourrai ici, et les sables de l'Afrique recouvriront les os de l'esclave ignoré..... Une telle mort serait-elle un effet de la malédiction paternelle ?.... Mais, oh ! mon père, vous retireriez cette malédiction de dessus ma tête, si vous voyiez les chaînes qui courbent votre fils sur la terre d'exil !.... Armelle, je ne t'ai jamais redit les sévères paroles de mon père ; elles t'auraient empêché de me donner ta main. Quand je lui révélai mon désir de m'unir à toi,

il s'écria avec force : Harold, tu sais que je ne jure pas en vain ; eh bien ! je jure par le sang de Dieu, que si jamais la fille des Beaumanoir devient ton épouse, je te maudis ; il y a inimitié entre nos deux familles, il faut que la haine de nos pères passe à nos enfants..... Armelle, cette malédiction ne m'arrêta pas ; je me disais : Dieu n'entendra pas mon père ; car il me fait un devoir de la haine, et Dieu veut qu'on pardonne..... Cependant si la malédiction paternelle était montée vers toi, ô Seigneur ! ne la fais retomber que sur ma tête, et que mon malheur ne s'étende pas plus loin ! Vois où j'en suis réduit. J'ai eu du bonheur, de la gloire, mon nom a été prononcé par la voix de la Renommée et cité sur les champs de bataille ; ma main a tenu la lance et a secouru le pauvre nécessiteux..... et maintenant mon nom n'est plus répété que par le gardien des esclaves qui compte ses victimes.....

—

Armelle, que fais-tu dans mon absence ? Une épouse peut pleurer son époux ; mais toi, il te faut cacher tes larmes, il te faut assister à de splendides fêtes..... et moi !.... Pauvre Armelle, du sein de mon malheur, j'ai pitié de toi ; tu es obligée de cacher ta peine, et voilà ce qui tue.

—

Rien ne vient changer nos jours : la vie de l'esclave est aride et monotone comme le désert, comme le ciel d'Afrique, où l'on ne voit aucun nuage ; sur le sable brûlant du désert, on cherche en vain un peu d'ombre ; dans la vie de l'esclave, on cherche en vain quelques moments de repos. La nuit seulement je puis respirer : mon corps fatigué a besoin de sommeil ; mais je le repousse pour penser plus longtemps à ceux que j'ai quittés. Quand j'y succombe, tu me reviens dans mes

songes, tu m'apparais comme un ange consolateur. Je veux m'élancer vers toi, j'étends les bras ; le bruit de mes chaînes me réveille, et je retombe de la douce illusion dans la triste réalité de mon malheur.

—

Mon malheur ! il va finir, Armelle ! Armelle, je te verrai..... O mon pays ! noble et chère Bretagne, je te reverrai aussi. La terre de l'exil ne pèsera point sur moi, et quand mon heure sera venue, je dormirai près de mes pères, tout à côté de mon berceau.

—

On dit qu'il a été donné à quelques hommes de voir toujours près d'eux leur génie tutélaire. Armelle, tu es pour moi cet être surnaturel ; je te vois sans cesse à mes côtés ; c'est à toi que je parle en écrivant ceci. Toutes les nuits, quand le surveillant des captifs est livré au sommeil, je trouve le moyen de te redire mes sentiments et mes peines. Ecoute et réjouis-toi.

—

La terre que moi et mes compagnons de captivité avions arrosée de nos sueurs étant devenue assez fertile, notre maître résolut de nous envoyer creuser un lac au milieu du désert : il attendait de ces travaux un immense bénéfice. Ce réservoir devait alimenter des canaux, et déjà il avait compté ce qu'il perdrait d'esclaves dans ces ouvrages entrepris pendant les plus grandes ardeurs du soleil ; mais il avait en même temps calculé les richesses qu'il devait en retirer, et il n'avait point hésité. Que lui faisaient quelques hommes de moins, s'il avait quelques pièces d'or de plus ?

Je fus du nombre des captifs qui devaient partir et aller s'enfoncer plus avant dans ces vastes plaines de sable qu'on ne peut comparer qu'à une mer sans rivage.

Tout était préparé pour le départ : les tentes de nos gardiens étaient déjà roulées et chargées sur le dos des chameaux ; nous, nous étions courbés sous le poids de nos outils ; les coups de fouet retentissaient autour de nous, et notre farouche maître s'écriait : Si les coups de fouet ne suffisent pas, soldats, piquez, piquez de la pointe de vos sabres ces chiens de chrétiens ; ils se sont endormis ici dans le repos ; où nous allons, il n'en sera pas ainsi.

A ce moment, trois hommes vêtus de robes de laine grise, les pieds nus, une ceinture de cuir autour d'eux, un rosaire au côté, ayant de longues barbes tombant sur la poitrine, la tête rase et sans cheveux, se montrèrent tout à coup à notre maître. A leur vue, l'Africain ordonna de suspendre le départ.

Eh bien ! dit-il aux frères de la Merci, car nous avions reconnu avec joie que c'étaient de ces hommes de charité consacrés au rachat des prisonniers ; eh bien ! prêtres francs, m'apportez-vous beaucoup d'or ?

Pas autant que nous le voudrions, répondit un des religieux ; mais cependant assez pour racheter quelques-uns de nos frères. Suspendez votre départ, nous allons entrer en marché avec vous. Commençons par les plus malheureux.

Les plus malheureux ! répéta l'infidèle avec un atroce sourire. Apprends qu'il n'y a pas de malheureux sous ma domination. Demande-le plutôt à ceux que tu appelles tes frères.

Un long gémissement s'échappa de tous nos cœurs : ce fut là notre réponse.

Vous devenez séditieux, s'écria avec colère celui de qui nous dépendions. Soldats, châtiez leur insolence.

Les religieux firent briller l'or, l'Africain s'apaisa. On nous reconduisit dans l'enceinte où nous étions gardés comme de vils troupeaux ; et là, agités d'espérance et de craintes, nous attendions.

Les hommes charitables qui avaient traversé les mers pour venir nous délivrer de notre affreux esclavage, n'avaient pas assez d'or pour nous racheter tous : sur qui tomberait leur choix ? Ils avaient parlé des plus malheureux. Ah ! dans notre position, chacun pouvait prétendre à ce triste avantage ! Moi, en pensant à tout ce que j'avais perdu, à toi, Armelle, à mon rang de chevalier, à la maison de mon père, je me répétais : Est-il un malheur plus grand que mon malheur ? Mais cependant il y avait parmi nous des vieillards malades et infirmes, et moi, j'étais plein de force et de jeunesse. Couché sur le sable, je regardais mes fers, et je me demandais avec anxiété : Que va-t-il advenir ?

Les religieux entrèrent dans notre cour. Oh ! alors quel bruit de chaînes ! Nous nous levâmes tous pour courir au-devant d'eux, pour les entourer, pour leur faire valoir nos peines et nos droits. En approchant de ces anges libérateurs, un de nous tomba à genoux, en s'écriant : Envoyés de Dieu, bénissez-nous, bénissez-nous !

Et chacun, en recevant cette bénédiction, pensait au-dedans de lui-même qu'elle lui porterait bonheur et qu'il serait délivré.

Les frères de la Merci, après nous avoir bénis, nous relevèrent, nous embrassèrent avec toute la passion de la charité, et l'un deux, prenant la parole, nous dit : Les dons des fidèles nous ont mis à même de racheter trente captifs de tout rang et de tout âge ; le roi de France, Charles septième du nom, sur ses propres

épargnes, nous a chargé d'en délivrer dix ; les chevaliers de Saint-Jean nous ont remis des sommes suffisantes pour retirer de la servitude tous leurs nobles compagnons d'armes, tous ceux qui ont porté la croix blanche du saint sépulcre.

Avec quel ravissement j'entendis ces paroles ! elles étaient l'arrêt de ma délivrance... Armelle, te souviens-tu que ce fut toi qui attachas cette croix à mon armure, le jour du tournoi de Ploërmel ? Ah ! ma bien-aimée, cette croix qui m'avait été remise par toi, elle devait me porter bonheur.

J'avais pleuré de douleur avec mes camarades d'infortune ; ils pleurèrent de joie avec moi. Je ne chercherai point à te redire le bonheur des *rachetés* et la tristesse de ceux qui ne l'étaient pas. Je vis deux amis; un d'eux était délivré, mais celui qu'il aimait n'avait pas sa liberté. Alors le jeune Français alla vers les religieux, et leur dit : Révérends pères, vous m'avez rendu ma liberté, je n'en puis profiter. Reprenez le prix de ma rançon, rachetez un autre prisonnier ; moi, je ne quitterai pas l'ami de mon âme, mon frère d'infortune ; j'ai fait alliance avec lui dans le malheur, notre amitié doit être plus forte que les chaînes que vous brisez sur les bras des captifs. Rien ne peut délier de cette chaîne-là, nous avons mêlé notre sang et nos larmes. Donnez ma liberté à un autre ; moi, je retourne auprès de mon frère.

Ayant parlé ainsi, le Français alla s'asseoir sur la paille où son ami malade était couché ; et lui cachant son sacrifice, il lui dit : Je n'ai pas été plus heureux que toi, le sort ne m'a pas désigné.

Quand toutes les rançons eurent été payées et déposées sur le comptoir de l'avide Africain, on nous mena

à la porte de l'enceinte, et là, on fit tomber nos chaînes. Il n'y a pas de paroles pour peindre la sensation que l'on éprouvait quand ces fers, étroitement serrés, détachés de nos bras, retentissaient en tombant à terre... Le premier mouvement de tous était d'élever les mains libres vers le ciel.

Comme je franchissais le seuil de la captivité, je me retournai et je vis les deux amis qui se tenaient embrassés : ils ne regardaient pas de notre côté.

Avant de sortir de l'enceinte des captifs, les religieux obtinrent de l'homme qui avait été notre maître de parler aux prisonniers non rachetés, et lui firent entrevoir que c'était pour prendre avec eux des arrangements de rançon et de rachat ; mais c'était surtout pour donner des consolations à ceux qu'ils n'avaient pu délivrer, pour leur annoncer de nouvelles quêtes en leur faveur et de nouveaux voyages, pour montrer le ciel à ceux qui restaient condamnés à souffrir sur la terre. Un des prêtres de la Merci alla s'agenouiller près des deux amis, les confessa, et tirant de son sein une hostie consacrée, il la rompit en deux et en donna une part à chacun des frères : c'était le complément de l'alliance fraternelle ; il ne leur manquait plus que le même tombeau, Dieu sans doute le leur aura donné.

Dans une partie retirée de la vaste prison, gisait un vieillard malade et infirme ; il n'avait pu se lever pour aller au-devant des frères libérateurs : ils en eurent un grand regret ; car il ne leur restait plus d'or pour attendrir l'Africain. Le vieillard pleurait et se lamentait ; il répétait : Je mourrai donc ici, je mourrai déshonoré aux yeux de mes compatriotes ! Ah ! j'avais toujours espéré que Dieu permettrait mon retour aux lieux où je suis né, qu'il permettrait que j'effaçasse la honte qui

s'est injustement attachée à mon nom... Je mourrai sans avoir pu prouver mon innocence, et mes enfants rougiront de s'appeler comme moi...

Le plus jeune des frères de la Merci l'écoutait, et en l'entendant, son cœur battait violemment, son regard s'animait; il fit le signe de la croix, puis il dit au vieillard: Vous ne mourrez point ici, vous ne mourrez point sans vous être justifié, sans avoir lavé votre nom; vous pourrez le léguer pur à vos enfants, vous allez être délivré.

—Oh! prêtre du Seigneur, s'écria le vieillard en se soulevant de dessus le sable, avez-vous encore de quoi me racheter?

—Soyez tranquille. Restez un instant; je reviens vous apportez votre liberté.

Le frère de la Merci alla trouver le maître du vieillard, et lui dit: Tu as là-bas dans l'enceinte des captifs un homme qui est malade, vieux et infirme; il ne peut travailler, il ne te rapporte rien; tu es cependant obligé de le nourrir. Fais un échange; rends-lui sa liberté, et prends la mienne; je suis jeune et fort, je travaillerai comme deux.

—Qu'il en soit fait ainsi, répondit le stupide et farouche Africain. Gardes, mettez-lui des fers, et faites tomber ceux du vieil esclave.

Comme un triomphateur qui va saisir les couronnes qui lui sont dues, le jeune prêtre étendit les mains pour recevoir les chaînes qu'il avait demandées. Il obtint de l'Africain de ne pas revoir le vieillard; et, comme s'il avait fait la chose la plus simple, il dit adieu à ses deux confrères, et se rendit parmi les captifs.

—

France.

L'homme, avec l'aide de l'expérience et de l'étude, peut tout apprendre, hors sa destinée ; il ne saura jamais ce que l'avenir lui garde en réserve. Il ne pourra jamais dire : Telle heure me sera heureuse, tel jour me sera funeste. Il saluera comme une félicité qui lui vient une adversité qui se prépare ; il repoussera de tous ses vœux l'évènement qui doit amener son bonheur, et appellera celui qui doit faire couler ses larmes. Hélas ! ne m'étais-je pas réjoui alors que mes chaînes furent brisées ! n'étais-je pas ivre de joie alors que je vis la mer azurée et le vaisseau qui allait me reconduire au pays de mes pères ! Qu'est-ce qui ressemble plus au bonheur que la liberté ? Eh bien ! je me trompais. Depuis, je suis tombé si avant dans le malheur, que maintenant je dois regretter ma captivité. Les fers que je portais ne faisaient pas de moi un objet d'horreur, l'infortuné compagnon de mes rudes travaux ne se détournait pas de moi ; au contraire, souvent pour m'encourager, il me tendait la main et m'adressait de consolantes paroles..... Aujourd'hui qui oserait s'arrêter, seulement pour me voir ? Ma mère fuirait épouvantée... et toi, Armelle, toi-même tu ne viendrais pas dire un mot de compassion à Harold le lépreux !

Sur le sol africain, j'ai trouvé de la pitié ; sur la terre où je suis né, je n'inspire que de l'horreur.

Ce vaisseau de mon pays que j'aimais comme mon sauveur, ce vaisseau que mes lèvres avaient baisé, comme l'esclave délivré baise la terre de la liberté, c'est dans ses flancs que j'ai gagné le mal qui me dévore. Il avait ramené de pauvres lépreux de l'Orient à la *Ladrerie* de Marseille, et malgré le temps qui s'était écoulé, et malgré toutes les précautions qui avaient

été prises, l'horrible maladie était restée attachée aux parois du navire, et plusieurs de mes compagnons d'esclavage l'ont gagnée ainsi que moi.

Comme pour donner le temps au mal de se déclarer, notre traversée fut longue et mauvaise : un vent qui nous repoussait des côtes de Bretagne continua de souffler pendant près de deux mois. Je voyais au-dessus des vagues la terre de mon pays ; tantôt elle était éclairée par le soleil, tantôt elle paraissait comme un long nuage noir à l'horizon. Ne connaissant pas encore toute l'horreur de mon état, croyant que je pourrais guérir, je brûlais de m'élancer sur la rive natale. Armelle, je t'appelais ! mais, hélas ! je ne devais plus te revoir ! et mon pays n'avait plus à m'offrir qu'un tombeau !

—

Notre sort était décidé. Les passagers qui avaient conservé la santé furent séparés de nous. A notre arrivée à terre, moi et mes malheureux compagnons devions être renfermés dans un lazaret, et de là dans une *ladrerie*. L'idée de cette nouvelle captivité, plus affreuse encore que la première, me fit frémir. Je résolus d'y échapper. La nuit qui précéda le débarquement, me voyant assez près de terre, je m'élançai du vaisseau, et, en nageant, je gagnai la plage. Il y a tant de charmes attachés au sol qui nous a vu naître, que moi qui venais y mourir, je tremblai et pleurai de joie. Cette joie ne dura pas longtemps. Quand le jour parut, je me présentai dans un hameau peu éloigné de la mer : on me reconnut pour lépreux, et un cri de terreur s'éleva contre moi ; ce fut là le premier salut de mes compatriotes ! Bientôt on m'arrêta. Des hommes d'armes, avec de grandes précautions, s'em-

parèrent de moi, et traîné par une longue corde, me conduisirent à une ville voisine ; là des *physiciens* experts me déclarèrent *ladre incurable*, et d'après leur sentence, je fus condamné à être banni d'entre les hommes.

Je fus mené dans un cimetière, et là, pendant que la cloche de l'église tintait mon agonie et que le prêtre disait pour moi la messe des morts, je restai couché dans une fosse.

Après l'office, le curé vint, et me dit :

" Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, pour la sécurité de tous, je te déclare mort au monde, et à toute société des hommes. Ami ladre, sous peine d'une mort véritable, il t'est défendu de revenir dans les villes, bourgs, villages, hameaux ou autres lieux habités. Tu établiras ta demeure dans les forêts ou dans les cimetières abandonnés.

" Ami ladre, demande la patience à Dieu, jette-toi dans ses bras ; les hommes te bannissent et te repoussent.

" La charité des fidèles te donne cette robe pour te vêtir, cette crécelle pour avertir les passants de ta présence, cette coupe de fer pour boire aux fontaines, et ce crucifix, afin qu'en regardant les souffrances de Jésus, tu apprennes à supporter les tiennes."

Je répondis : Ainsi soit-il.

Le prêtre, prenant de l'eau bénite, m'aspergea, me jeta une pelletée de terre, et tout fut fini. La foule s'écoula. Je restai étendu dans la fosse, et je commençai ainsi ma mort. Le soir était venu que j'y étais encore. Je me disais : Pourquoi me lever d'ici ? la vie que je suis condamné à mener vaut-elle la peine que je sorte de ce cimetière ? Il faut en finir tout de suite ; et je résolus de me laisser mourir.

Bientôt d'autres idées me vinrent, et c'est toi, Armelle, qui me les inspiras. Un besoin de te voir encore, de t'apercevoir de loin, s'empara de moi. Je laissais dans la fosse la robe d'esclave, pour revêtir celle du lépreux. Je pris et la coupe de fer et le crucifix ; et me levant, je dis tout haut, dans le silence du cimetière : Allons vers elle.

La charité des femmes avait déposé sur une tombe des cruches de vin, des pots de beurre, des noix sèches et du pain. Le besoin me fit accepter ce repas : ce fut là le banquet du retour au pays de mes pères.

—

Je cheminai toute la nuit. Au retour de la lumière, je me trouvai plus à plaindre.

Dans mon malheur, l'obscurité valait mieux que le soleil.

Je reconnus que j'étais près de Vannes. Je m'enfonçai dans un bois qui s'élevait au milieu de landes et de bruyères ; car je n'étais pas encore assez habitué à mon affreux état pour oser voyager à l'éclat du grand jour.

—

En traversant les eaux noires et tristes de la Vilaine, le batelier du passage me donna les premières nouvelles de mon pays. Arrivé à l'autre rive, ce brave homme ne me disait pas de descendre du bateau. Assis à l'autre extrémité que moi, il me parlait de la Bretagne, il voyait le bonheur que j'avais à l'écouter ; il n'avait pas peur et horreur de moi. J'en étais si reconnaissant, que je voulais lui serrer la main. . . . mais tout à coup je pensai à ma terrible maladie, et m'élançant de la nef, je m'écriai : Merci ! merci ! c'était tout ce que pouvais dire ; mon cœur était trop plein et mes larmes me suffoquaient

—

D'après ce que m'avait appris le batelier, je suivis la route de Nantes. C'était là que tu devais être. Quelle chance avais-je de te revoir ? Aucune, oh ! Armelle, et cependant je m'avançais vers les lieux que tu habitais, comme le malheureux prisonnier renfermé dans un sombre cachot se traîne pour respirer auprès de la grille de fer, qui lui laisse arriver un peu d'air et de lumière... Sans me rendre compte de ce que j'espérais, j'avançais toujours.

—

Dans les environs de Nantes, j'appris que le prince Gilles et Françoise de Dinan étaient à Chantocé : je ne suis plus qu'à quelques lieues de toi !..... Mais, grand Dieu ! depuis plus de deux ans, je t'ai quittée !...pourquoi mon cœur est-il ainsi oppressé ? est-ce l'inquiétude qui l'agite ? Oh ! non, Armelle, il ne peut t'être arrivé de malheur.... le malheur c'est pour moi.

—

C'est la bonté divine qui vous a tous conduits à Chantocé. J'ai longtemps habité ces lieux, alors que je servais sous les ordres du maréchal de Retz. Les retraites les plus cachées, les passages les plus secrets m'y sont connus; dans l'ancien cimetière abandonné, il y a une grotte souterraine ; je m'y cacherai pendant le jour; la nuit, je regarderai la demeure que tu habites, je t'apercevrai peut-être.

—

De la Grotte de Chantocé.

Les hommes ne me trouveront point ici, ils se détournent de ce lieu qu'ils appellent maudit.... et moi, je bénis cette sombre demeure; elle me rapproche de celle qui m'est unie par un lien sacré. Elle ne saura pas que je suis si près d'elle, et si, sans le vouloir, elle

se montre à moi, elle me donnera un moment de consolation. Cette pensée me rend un peu de force. Je veux arranger cette grotte funèbre : je laisserai les ronces et les épines qui en cachent l'entrée, mais l'intérieur, je veux le tapisser de mousse. Les eaux du lac seront à moi pendant la nuit, et j'arroserai ces violettes et ces haies de chèvrefeuille qui croissent ici en abondance. Oh ! Dieu, je te remercie ! Il n'y a donc pas d'infortune si grande, où l'on ne puisse encore trouver un instant de bonheur ! Voilà le lépreux qui te bénit.

—

Du fond de ma solitaire demeure, j'entends le bruit des trompettes et des cors ; l'agitation du château retentit jusque dans mon sépulcre. Armelle, hier, j'étais à chercher des racines dans la forêt, j'entendis tout à coup les chasseurs, et caché derrière un rocher, je vis à travers les arbres le prince et sa suite....Mais tu n'y étais pas !

—

Ce soir, une femme est venue prier à la croix du lac ; à sa grâce, à sa piété, j'ai cru te reconnaître..... Je saurai si mon cœur ne m'a pas trompé. Je veux laisser mon nom au pied de cette croix, quand tu viendras y prier, je verrai l'effet qu'il produira. Il n'intéresse personne que toi, ainsi, je verrai bien....On me défend d'aller aux lieux fréquentés ; mais la croix m'appartient plus qu'à tout autre, ne suis-je pas le plus malheureux.

—

Il n'en faut plus douter, c'était bien toi, oh ! ma bien-aimée ! depuis de longues heures j'étais caché dans les broussailles et les églantiers sauvages qui croissent à peu de distance de la croix rustique. Je vis plusieurs

femmes s'avancer, elles causaient entre elles...et parmi leurs voix si douces j'en reconnus une plus douce que toutes les autres ; je retenais mon haleine, de peur d'être découvert et de vous effrayer ; j'entendais les battements de mon cœur, tant il était agité ; comme des anges vous vous agenouillâtes autour de la croix.....et moi comme un réprouvé je me cachais de plus en plus ; je ne puis plus prier avec personne !..... Une de vous, ah ! ce n'était pas toi ! vit le papier qui portait le nom d'Harold, elle leva la pierre que j'avais placée dessus pour le retenir sur le piédestal de la croix, et lut mon nom à haute voix....Alors j'aperçus du mouvement parmi les femmes, une d'elles venait de s'évanouir, et était supportée par ses compagnes... En tombant dans leurs bras, elle avait répété le nom d'Harold avec un accent qui me l'avait révélée. Armelle, oh ! mon épouse bien-aimée, c'était toi, ce ne peut être que toi qui prononce ainsi mon nom ! Oubliant tout, j'allais aussi courir pour lui porter secours.....Oh ! malheureux, mes mains ne peuvent que donner la mort !.....je n'aurais fait qu'ajouter à votre trouble, à votre frayeur. Je restai donc loin de vos regards, mais les miens ne se détournaient pas de dessus la femme évanouie ; bientôt elle eut repris l'usage de ses sens, et, grand Dieu, que devins-je, quand tu dis :

Amies, le nom de cet Harold est sans doute celui d'un malheureux pélerin, il l'aura écrit au pied de la croix pour demander des prières ; amies, prions pour lui ! et toutes tes compagnes se remirent à genoux ; et toi aussi, Armelle, tu prias pour moi ; depuis longtemps je n'avais éprouvé une sensation pareille ; c'était du bonheur qui revenait au pauvre lépreux.

—

Je ne me trompais pas, le lendemain tu revins seule ; maintenant toute ma vie semblait attachée à la croix, aussi, je ne pouvais m'en éloigner. Sans être vu, je voyais tous ceux qui s'agenouillaient devant elle. Bientôt tu m'apparus sur le chemin du coteau ! ta robe bleu de ciel, ton voile blanc se voyaient de loin sur la verdure, A mesure que tu avançais, mon cœur s'agitait davantage. Je te vis prendre le nouveau papier que j'avais, comme la veille, posé au pied de la croix : tu remarquas les fleurs d'églantiers dont j'avais recouvert le piédestal, et tombant à genoux, tu lus le billet..... Oh ! Armelle, que feras-tu ?

—

Armelle, auras-tu bien lu ce que je t'écrivais ? auras-tu reconnu les passages secrets que je t'indique ? Ah ! si je pouvais te conduire dans ce labyrinthe de souterrains que j'ai souvent parcouru pendant mon long séjour au château, je serais plus tranquille.....Une femme timide osera-t-elle y descendre seule ? Ces escaliers étroits, pratiqués dans l'épaisseur des murs, n'offrent-ils aucun danger ? et ce caveau des morts qu'il faudra traverser pour remonter à la porte secrète de la chambre de l'infirmerie ! Armelle, tout cela ne te retiendra-t-il pas ? Oh ! non. J'ai vu le flambeau briller dans le ciel ; il me promet que tu viendras.

—

Tout ce que j'ai trouvé de roses d'automne et de chèvrefeuilles des haies, j'en ai décoré ma sombre et triste demeure ; j'y ai brûlé tous les parfums de la forêt ; un banc de mousse t'est préparé. Armelle, tu pourras me parler sans me voir. Je me cacherai derrière un rideau de verdure. Moi, je te verrai et j'entendrai ta voix ; en voilà assez pour me rattacher à la vie.

—

Elle est venue ! elle a passé deux heures avec moi ! elle reviendra encore ! Dieu qui as vu mon désespoir, maintenant tu vois ma joie ; tu lis au fond de mon cœur : est-ce le cœur d'un ingrat ! Oh ! non, Seigneur, je te bénis, je te bénirai tous les jours de ma vie. Quel mélange de bonheur et de peine ! J'ai revu mon épouse bien-aimée accourir vers moi, et il a fallu ne pas la presser dans mes bras, et il a fallu lui crier : Amie, ne me regarde pas. Si tu me voyais, tu fuirais le pauvre lépreux. Mais Armelle m'a serré contre son cœur palpitant; elle a bravé la mort.....J'étais à brûler des baies de genevriers et des branches de romarin, pour assainir la colline. A travers la fumée, je vis tout à coup mon ange consolateur, Armelle, à quelques pas de moi..... J'en atteste le ciel, je lui criai : Armelle, n'approche pas davantage ; mais ce fut en vain. Je me sentis pressé dans ses bras.....

Oh ! que ces mots furent doux à mon oreille : *Harold, je reviendrai chaque nuit ; maintenant je connais les passages secrets, ils me reconduiront vers toi.*

Rien n'a pu l'arrêter. Au milieu de la tempête elle est revenue me consoler.

Ah ! quand la pitié s'unit à la tendresse, qui peut retenir une femme ? Le malheur attire ceux qui savent aimer, il n'y a que l'égoïsme qui ait peur des larmes : donner des consolations est plus doux encore que d'être consolé. Armelle sentait ce bonheur-là.

Chaque nuit elle revient. Quant tout dort au château, Armelle s'en échappe : elle se lève furtivement, elle se cache, comme si elle allait faire le mal, et pourtant c'est la jeunesse et la beauté qui viennent chercher le malheur et la souffrance ; c'est la charité qui accourt secourir la douleur ; c'est un ange qui descend auprès du rebut des hommes.

Personne au château ne se doute de ses absences. Quand elle sort, les ponts-levis sont levés, les herses sont baissées, les gardes à toutes les issues. Cette porte appelée *Porte de Miséricorde*, que les châtelains de Chantocé avaient fait faire pour s'en servir en cas de siége, seulement à la dernière extrémité, et dont le secret m'avais jadis été révélé, la conduit vers moi.

—

Aujourd'hui personne n'est venu prier auprès de la croix du lac..... une grande agitation se fait entendre au château. Que les jours me semblent longs ! Quand la nuit viendra-t-elle donc ?

—

La nuit est venue, mais non Armelle. Serait-elle déjà lasse de mon malheur ? ou peut-être..... O ciel ! je tremble..... si l'air qu'elle a respiré auprès de moi..... Seigneur, Seigneur, redouble mes maux, mais veille sur l'épouse qui n'a pas craint de venir soigner et consoler son époux, banni d'entre les hommes et livré vivant au sépulcre des morts. Son dévoûment et sa charité ont été plus forts que mes maux... Dieu d'amour et de charité, tu dois veiller sur elle.....
.....

—

La lecture de ce récit d'Harold prouva à tous les juges et à ceux qui assistaient à l'audience qu'Armelle était non-seulement innocente, mais qu'elle devait être à jamais citée comme le modèle du plus constant dévoûment et de la plus ardente charité. Un murmure s'élève de la foule, c'est celui des louanges, et la femme qui est encore assise sur la sellette de l'ignominie est devenue le but de tous les hommages. Son embarras n'est plus que celui de la modestie ; le lépreux relève

la tête, il est fier de son épouse : Thomas Connecte triomphe, et s'écrie : Juges, prêtres, vieillards, descendez de vos siéges, et honorez celle que vous vouliez juger ; peuple, apporte des palmes et des couronnes à celle dont tu demandais la mort.

Obéissant à l'enthousiasme comme à la voix du prêtre, les juges sont descendus de leurs siéges, la multitude s'est jetée à genoux, et de bruyantes acclamations ébranlent les voûtes de la salle. Les chaînes d'Armelle tombent sur la pierre et retentissent. A ce bruit, les cris redoublent, et la captive délivrée élève ses mains libres vers le crucifix, et puis allant se placer auprès d'Harold, elle dit d'une voix émue : Prêtres, juges, vieillards, peuple, qui m'écoutez, entendez le vœu que je fais devant Dieu et devant vous. La liberté m'est rendue ; je n'en veux point. Je quitte la cour de Bretagne, et je fais vœu de consacrer ma vie au soulagement des pauvres et des malades. Vouée à Dieu, je soignerai, je tâcherai de consoler celui auquel je suis liée : c'est mon devoir, c'est le vœu de mon cœur Harold, partons ; je te suivrai partout.

XVII

JOIE ET CONTRARIÉTÉ.

Un des plus grands, des plus doux bonheurs de ce monde, c'est de pouvoir porter une bonne nouvelle. Jamais on ne marche si légèrement que lorsqu'on est messager de joie. A mesure que l'on approche de ceux que l'on va rendre heureux, on se sent plus heureux soi-même. Un des plus beaux priviléges des anges, c'est d'annoncer les bienfaits de Dieu.

A peine le jugement d'Armelle venait-il d'être rendu, que le bon Humfroy était déjà à cheval, courant sur la route d'Angers à Chantocé, pour arriver le premier auprès de la princesse de Bretagne, et lui annoncer le glorieux triomphe de sa damoiselle d'honneur. Il ne fut pas longtemps à faire le trajet; nous l'avons déjà dit plus haut, Humfroy retrouvait toujours l'ardeur du jeune âge quand il s'agissait de servir ou d'obliger ses maîtres. Marguerite, madame Ursule de Goyon et les autres témoins, revenaient aussi au château ; mais le vieux marjordome n'avait pu se résoudre à ne partir qu'avec eux.

Le prince et la princesse attendaient avec impatience des nouvelles du procès. Quand ils aperçurent Humfroy, accourant si vite, ils devinèrent aisément qu'Armelle était sauvée.

Françoise de Dinan, en écoutant le récit d'Humfroy, répétait souvent : Je l'avais toujours dit, Armelle ne pouvait être coupable ; et des larmes de joie coulaient de ses beaux yeux. Gilles de Bretagne se réjouissait également; il se rappelait la vaillance et la beauté d'Harold, que l'on avait surnommé jadis le *beau chevalier*, et qu'on ne connaissait plus aujourd'hui que sous le nom d'*Harold le lépreux*.

La princesse fit part à son époux d'une idée qui partait de son bon cœur; c'était, avant le retour d'Harold à sa triste demeure, d'y faire porter tous les meubles qui lui manquaient. Gilles sourit à cette pensée : il donna les ordres nécessaires pour qu'elle fut réalisée sur-le-champ.

Il est dans la destinée d'à peu près tous les hommes de ne pas rencontrer de suite et comme liés ensemble deux événements heureux : le bonheur d'aujourd'hui

est souvent suivi du malheur de demain, et celui-là serait encore digne d'envie, qui pourrait dire : " Mes jours ont été également partagés entre la joie et la tristesse, entre la prospérité et l'adversité."

La nouvelle de l'innocence d'Armelle de Beaumanoir avait été pour Gilles de Bretagne une cause de joie ; cette joie ne devait être que d'un jour ; le lendemain il reçut une lettre d'Arthur de Montauban, qui lui annonçait que le duc de Bretagne partait de Nantes pour se rendre à Chinon, auprès du roi de France ; qu'en passant devant Chantocé, il daignerait s'y arrêter, et que ce serait de vive voix qu'il répondrait à la dernière lettre dont lui, Montauban, avait été chargé pour le duc François.

En apprenant cette prochaine arrivée, Gilles dit avec amertume à Françoise : Il ne nous manquait plus que cette humiliation. Mon frère veut montrer à toute sa cour où j'en suis réduit, et va étaler toute sa magnificence auprès de ma pauvreté. Amie, pour lui éviter ce plaisir, je veux m'absenter d'ici. Quand il passera devant le château, je veux qu'il soit désert..."

—Mais, très-redouté seigneur, répondit Françoise, c'est après-demain au plus tard que le duc votre frère doit passer ici ; avons-nous le temps d'en partir ? (Elle n'osait dire : Avons-nous la permission de le quitter ?)

Le prince ne répliqua rien. Son front s'était tout à coup rembruni ; il se promenait de long en large dans la galerie : son humeur était visible, et Françoise souffrait de son agitation. Dans des moments pareils, elle gardait le silence. Tout à coup il s'arrêta devant elle, et lui dit : J'admire votre tranquillité, madame ; cette visite de monsieur mon frère ne vous contrarie donc pas ?

—Ami, vous ne pouvez le croire, puisqu'elle vous cause du déplaisir ; mais si vous voulez savoir toute ma pensée, j'ajouterai que je crois que vous vous en tourmentez trop...Je me rappelle notre arrivée dans ce château, et il me semble qu'elle n'était pas indigne de notre rang. Arthur de Montauban, en nous quittant n'a pas emmené tous vos fidèles amis; vous en avez encore beaucoup autour de vous, et des plus nobles de Bretagne. Il y a grande richesse dans pareil cortége... votre frère vous l'enviera.

—Je ne sais quelle magie tu as dans tes paroles, répondit Gilles en s'asseyant auprès de Françoise ; mais tu finis toujours par me faire penser ce que tu penses toi-même. Tu as raison, nous pouvons prouver à mon superbe frère que nous ne sommes pas encore tombés si bas qu'il le voudrait peut-être. Douce amie, il faut profiter du peu de temps qui nous reste, pour ordonner les préparatifs de la réception; je veux que tout soit simple, mais noble. Qui pourrons-nous charger de ces soins ?

—N'avons-nous pas notre vieux majordome, l'ingénieux Humfroy ? dit en souriant la princesse ; son zèle suppléera à tout.

—Et Jean Hingant, ajouta Gilles de Bretagne. Il faut que je le fasse appeler: ces préparatifs le regardent.

—Oui, sans doute, comme gentilhomme trésorier de l'hôtel; mais je compte davantage sur Humfroy; l'un trouvera des obstacles à tout, le zèle de l'autre n'en connaîtra aucun.

—Amie, vous qui êtes si bonne, vous n'aimez pas Hingant. D'où vous vient cet éloignement pour lui ?

—De son peu d'attachement pour vous.

—Mais qui vous fait croire qu'il ne me soit pas très-attaché ? Pour me suivre dans ma disgrâce, il a quitté le poste lucratif qu'il occupait auprès de mon frère.

—C'est précisément ce qui me donne des soupçons sur son compte. Quand je vois un trait de noblesse dans un homme intéressé, je me dis qu'il y a quelque motif secret qui le détourne ainsi de sa route accoutumée.

—Je ne puis me résoudre à me défier ainsi de ceux qui m'entourent. Souvent je vois des choses qui me donnent des demi-soupçons, je repousse ces idées-là ; je trouve trop pénible de vivre dans la méfiance.

—Traître ou fidèle, il faut bien recourir au gentilhomme trésorier ; ainsi, très-redouté seigneur, faite-le venir pour lui donner vos ordres ; appelez aussi Humfroy ; nous n'avons que peu de temps...Isabelle d'Écosse accompagne-t-elle le duc notre frère ?

—Oui, répondit le prince. Le duc de Bretagne se rend auprès du roi de France avec toutes ses richesses, et vous savez combien il est fier de son Isabelle.

Les officiers de l'hôtel, qui avaient été mandés par leur maître, entrèrent à cet instant dans la galerie, et mirent fin à cette conversation.

Comme l'avait prévu Françoise, lorsque le prince ayant annoncé à Jean Hingant l'arrivée prochaine du duc de Bretagne, lui ordonna de faire les préparatifs d'une réception digne d'un hôte si illustre, le trésorier, se rappelant les instructions du perfide Arthur de Montauban, parla de la pénurie des revenus, du peu d'argent qui se trouvait dans les coffres, de la difficulté, de l'impossibilité même de faire beaucoup avec peu, et

de recevoir dignement, dans un moment de gêne, un hôte avec une suite aussi nombreuse que celle d'un duc de Bretagne.

Gilles rougissait et se mordait les lèvres, mais résolu à ne pas se laisser arrêter par les difficultés de son trésorier, il ajouta d'une voix impérative : " Hingant, vous me parlerez plus tard de *difficultés* et d'*impossibilités ;* au zèle et au dévoûment rien n'est *difficile.*"

Avec votre permission, noble prince, dit Humfroy en s'avançant et en s'inclinant respectueusement, je déclare moi, qu'il n'y a rien d'*impossible.* Messire Hingant parle de pénurie et de coffres vides, eh bien ! très-redouté seigneur, pour remplir vos coffres, vous n'avez qu'à dire un mot ; que votre trésorier fasse un appel à vos vassaux : qu'il annonce l'arrivée du très-haut et très-puissant seigneur François Ier, duc de Bratagne, et vous verrez l'argent venir de tous côtés.

—Votre zèle et votre dévoûment vous emportent peut-être un peu loin, bon Humfroy, répondit Gilles. Vous ne pensez pas que nous ne sommes plus au bon pays de Bretagne, et que ce sont des vassaux du comte d'Anjou qui nous entourent.

Jean Hingant sourit à cette observation. Humfroy vit ce sourire, et s'écria avec feu : Eh bien ! très-illustre et très-redouté prince, si tous vos vassaux ne sont pas Bretons, ne le sommes-nous pas, nous qui vous avons suivi ? tout ce que nous possédons n'est-il pas à vous ? Que votre prudent trésorier ouvre les coffres. Votre auguste père Jean V, de bienheureuse mémoire, m'a enrichi ; votre oncle Arthur de Richemont, connétable de France, a ajouté à ma fortune ; s'il le faut je la verserai tout entière dans vos mains : ce ne sera que vous rendre ce que je tiens des vôtres.

Les chevaliers de Lesneven, de Coëtquen, de Lantivi, qui avaient été appelés dans la galerie, comme officiers de l'hôtel, s'avancèrent vers le vieux majordome, lui serrèrent la main, et lui dire : Merci, Humfroy, tu as parlé pour nous.

Je vous entends, amis, et j'accepte le prêt que vous me faites, ajouta le prince exilé. Je veux me joindre à vos amis, vint dire Françoise ; j'ai aussi des épargnes, et je les offre de grand cœur à vous, mon bien-aimé seigneur.....Maître trésorier, vous voyez qu'il n'y a rien *d'impossible*, et que l'argent va remplir vos coffres ; n'oubliez pas que je veux un bal dans la grande galerie, que tout y soit digne de ceux qui y danseront : ce sera ce que la Bretagne a de plus magnifique, de plus illustre et de plus noble.

Hingant, vous suivrez exactement les ordres de notre épouse bien-aimée, vous vous conformerez aux dispositions qu'elle ordonnera ; tel est notre bon plaisir.

XVIII

ATTENTE TROMPÉE.

Le lendemain, les travaux étaient complétement terminés. Humfroy, aidé des amis du prince, s'était surpassé, et Hingant lui-même, poussé à bout, avait trouvé de l'argent dans les coffres de son maître.

Comme pour qu'il ne manquât rien à une journée qui pouvait être celle d'une réconciliation entre les deux frères, le soleil se leva brillant. En regardant le ciel, Françoise dit à Gilles : Ami, ce jour sera beau de toutes manières : ce sera comme là-haut, plus de nuages entre vous deux.

—Dieu le veuille ! répondit le prince. Mais je ne sais, j'ai peu d'espoir....Mon frère, entouré de toute la magnificence de sa cour, viendra pour faire peser davantage son orgueil sur ma pauvreté. Tant de pompes et tant d'apprêts n'étaient pas nécessaires pour la réconciliation de deux frères ; il n'avait qu'à m'écrire : *Ami ta demande est juste, hâte-toi d'arriver*.....Je serais parti le cœur plein de joie, et tous les deux, sur la tombe de notre père, nous aurions juré par ses restes sacrés de nous aimer toujours.....

Parlant ainsi, le prince s'animait, et Françoise vit qu'il fallait rompre sur ce sujet. Son auguste époux était blessé jusqu'au fond de l'âme, de penser qu'il était maintenant compté pour si peu à la cour du duc de Bretagne, qu'il n'avait pas été invité par son frère à l'accompagner à Chinon, auprès du roi de France, et cependant le duc François s'entourait dans ce voyage de ce qu'il y avait de plus élevé dans la noblesse de ses États, pour donner à Charles VII une haute idée de son pays et de sa puissance.

Gilles était livré à ces réflexions, quand un grand bruit retentit dans le manoir. On venait de signaler l'arrivée du duc de Bretagne, et chacun alors se rendait à son poste ; les hommes d'armes sortaient de l'enceinte des cours, et, conduits par leurs chefs, allaient se ranger, avec leurs trompettes retentissantes et leurs étendards déployés, sur l'esplanade, en face du château; les chevaliers, les écuyers et les pages montaient à cheval, pour escorter le prince et aller avec lui, à quelques pas hors de Chantocé, au devant du duc François. La princesse prenait place sur le balcon, et là, entourée de ses damoiselles d'honneur, siégeait comme haute et puissante châtelaine, en attendant les illustres

voyageurs. Humfroy, tout occupé de la gloire de ses maîtres, visitait tout, et donnait le dernier coup d'œil et la dernière main aux apprêts de réception. Déjà, par ses soins, le vin de l'arrivée remplissait l'antique aiguière d'argent, et le page qui devait le présenter recevait encore pour la dixième fois les instructions du vieux majordome. Par une heureuse idée, Humfroy avait voulu que les premiers objets que vît le duc de Bretagne en arrivant chez son frère, fussent propres à lui rappeler le temps de leur enfance: aussi avait-il fait placer dans la grande salle, en face de la porte d'entrée, les portraits de Jean V et de Jeanne de France. Il avait pensé que rien ne pouvait autant contribuer à ramener l'union entre deux frères divisés que le souvenir des parents: la vue des traits d'un père et d'une mère qui vous ont également aimés ne vous redit-elle pas: Aimez-vous encore?

Ce n'était point un vain luxe que ce luxe de portraits de famille. Il y avait grande sagesse et morale à prolonger ainsi la présence du père au milieu de ses enfants. Quand une mauvaise pensée, encore cachée dans le cœur d'un jeune homme, allait lui faire faire une mauvaise action, quand il se levait pour l'accomplir, si ses regards rencontraient le portrait de son père, souvent il abandonnait sa coupable idée, parcequ'il croyait avoir vu les regards paternels attachés sur lui, parce qu'il se croyait deviné par ce muet témoin. Ah! lequel d'entre nous ne s'est senti meilleur en face du portrait de sa mère? lequel d'entre nous n'a pas dit: Voilà celle qui m'a parlé de Dieu et de la vertu? Ai-je suivi ses exemples? me suis-je souvenu de ses conseils? ma vie ferait-elle sa joie, si elle existait encore?

En arrivant sur la butte qui se trouve hors de

Chantocé, Gilles aperçut dans la vallée le long et brillant cortége de son frère ; resserré dans le chemin étroit, il s'étendait au loin. A grande distance, on ne voyait plus le sol de la route ; entre les haies des champs, on n'appercevait d'en haut que la pointe des lances, les cimiers des casques, la soie et l'or des drapeaux : toute cette pompe, avec ses couleurs variées, semblait une mosaïque mouvante. A mesure qu'elle avançait, on reconnaissait ceux qui la composait, et le cœur de Gilles battait rapidement : car dans la foule resplendissante il avait distingué son frère. Comment va-t-il me recevoir ? se demandait-il. A cet instant, la bannière de Bretagne passa près de lui ; il la salua de son épée...Et cette vue du drapeau de la patrie, exaltant encore son âme, il se dit : Un Breton peut-il rester l'ennemi d'un Breton ? un frère peut-il demeurer l'ennemi de son frère ? et ordonnant à sa suite de faire halte, lui seul avec son premier page lança son cheval au galop au devant du duc François.

Noël ! Noël ! crièrent alors les hommes d'armes de Bretagne. *Noël ! Noël au prince Gilles !*...En passant dans leurs rangs, pour parvenir à son frère, il en reconnaissait plusieurs ; il leur souriait, leur faisait signe de la main, les appelait par leurs noms, et ces manières franches et bretonnes faisaient redoubler l'enthousiame. Tous ces cris allaient au cœur du duc régnant, qui n'était pas accoutumé à pareille réception : une silencieuse froideur l'accueillait presque toujours ; aussi il pesait toutes ces démonstrations d'amour, et les comptait contre celui qui accourait fraternellement au devant de lui. Quand Gilles fut arrivé près du duc, il lui tendit la main, en disant :

Mon frère, j'accours vous exprimer le bonheur que

j'ai de vous recevoir dans ma demeure, toute modeste qu'elle soit pour tant de magnificence.

—Allez-vous encore vous plaindre ? répondit froidement le duc, et vos lettres ne vous suffisent-elles pas ? Je vous remercie ; mais je ne m'arrêterai pas à Chantocé. Il faut que je sois à Angers aujourd'hui.....les jours de mon voyage sont comptés.

—Je regrette d'avoir cru que mon frère aurait pu m'en destiner un ! Votre grand-maréchal me l'avait fait espérer.

—Il est vrai qu'un instant j'en ai eu la pensée, et j'ai pu en dire un mot vague à Montauban ; mais alors vous n'aviez pas fait venir chez vous, sans ma permission, dans mes États, une troupe d'archers anglais. J'aime peu à me trouver avec les ennemis de mon pays : j'ai peu de plaisir à me rencontrer avec ceux qui les aiment.

Gilles aurait pu facilement expliquer que *cette troupe* d'Anglais se réduisait à quelques habiles tireurs d'arc que le roi Henri lui envoyait, pour qu'il pût avec eux se livrer à son jeu favori du tir. Mais, blessé au fond du cœur, il dédaigna de recourir à une explication, et garda le silence, se repentant bien d'avoir cédé à un premier élan, et d'être ainsi accouru pour venir recevoir un refus et une sèche leçon. Tout à côté du duc de Bretagne, il reconnut Arthur de Montauban, qui lui fit un profond et froid salut, et se modela sur son maître. Le prince Gilles ne lui dit que ces mots : Monsieur le maréchal, avant de m'annoncer l'arrivée du duc de Bretagne chez moi, vous auriez dû prendre ses ordres ; et, se penchant vers son premier page qui l'avait suivi, il lui ordonna de le devancer, d'arriver en

toute hâte au château, de faire rentrer tous les hommes d'armes dans l'enceinte, et de prévenir la princesse de quitter le grand balcon.

Le page partit comme un trait, et l'ordre dont il était porteur, malgré la surprise qu'il occasionna, fut promptement exécuté.

Le cortége, continuant, arriva bientôt sous les murs du château. L'ordre du prince Gilles avait été si bien suivi que pas un homme ne s'y montra : malgré les fanfares de trompettes, malgré le bruit des chevaux sur le pavé retentissant, personne ne parut aux croisées : on eut dit une demeure inhabitée.

Quant au prince Gilles, ralentissant le pas, il avait laissé toute la nombreuee suite de son frère le dépasser, et restant en arrière, il avait salué froidement la duchesse de Bretagne qui suivait en litière ; puis profitant d'un instant où il n'était pas vu, il s'élança dans un chemin de traverse, et s'enfonça dans la campagne.

Rouge et le visage en feu, le cœur battant, comme celui d'un homme qui vient de recevoir une insulte, il s'arrête enfin dans un lieu solitaire, et essuyant son front couvert de sueur, il se dit : Ceci était médité, arrêté d'avance ; Arthur de Montauban ne m'avait annoncé l'arrivée de son maître que pour rendre l'outrage plus marquant. Quelle froideur ! quel dédain ! Ai-je donc été assez insensé de courir ainsi au devant de lui ? de croire que je trouverais encore un cœur de frère.....J'ai agi comme un enfant. Maintenant ils doivent rire de mon empressement et jouir de leur insulte !.....Et Françoise aura-t-elle eu le temps de recevoir l'ordre de se retirer du balcon ? n'aura-t-elle pas été exposée aux regards dédaigneux de François et

d'Isabelle? Ce doute était plus cruel que toutes ses autres pensées; car notre orgueil se porte sur ce que nous aimons, bien plus qu'il ne reste en nous-même.

Mais non. Comme nous l'avons dit, le page était arrivé à temps pour faire exécuter l'ordre de se retirer et de faire disparaître toute idée de réception; seulement un arc de verdure, ouvrage du bon Humfroy, était resté, et fit sourire Arthur de Montauban et Jacques d'Epinay, ami et conseil du duc de Bretagne. Ils venaint de lire cette inscription, dessinée en grandes lettres de fleurs :

Il est doux, il est bon pour des frères d'habiter ensemble dans une même demeure.

Humfroy n'avait rien trouvé de mieux à mettre sur l'arc de triomphe que ces paroles des psaumes; et pouvait-il s'attendre qu'un frère passerait devant son frère sans s'arrêter chez lui, et que des méchants trouveraient de la joie dans une dissention de famille?

La princesse avait questionné le page, elle avait tout appris: ainsi que son noble époux, elle se sentait profondément blessée, et l'idée de la peine de Gilles doublait la sienne. Elle n'avait pas eu besoin de recommander à Humfroy de faire disparaître autant qu'il le pourrait tous les apprêts de réception : cet homme excellent comprenait toutes les délicatesses du sentiment: son bon cœur lui donnait de l'esprit.

Fuyant les regards curieux, le prince ne se pressait pas de revenir au château, et était descendu de cheval. Assis sur la lisière d'un bois, il laissait aller ses pensées, et machinalement, du bout de son épée, il abattait les fleurs sauvages qui croissaient dans l'herbe.

Dans la vie du prince de Bretagne, certes, ce n'était qu'une contrariété que cette attente trompée, que ce

passage rapide de son frère. Eh bien ! cette simple contrariété devint pour lui d'une haute importance : en blessant profondément son amour-propre, elle lui donna de l'humeur, et ce fut sous l'impression et dans l'amertume de cette humeur, qu'il prit tout-à-coup une grande résolution.

Je ne resterai pas plus longtemps exposé aux dédains de mon frère, dit Gilles, je ne resterai pas un jour de plus à Chantocé. Quand le superbe duc de Bretagne repassera sous les murs du château, je ne verrai plus ses mépris : celui qui souffre n'est pas obligé de rester sur la voie publique pour montrer sa misère à ceux qui en rient ; il peut se mettre à l'écart et cacher son infortune..... François est maître de me retirer ses faveurs ; mais moi, je dois être libre de porter ma disgrace où bon me semble. Mon frère ne veut plus me voir, il ne me verra plus.....Je ne romprai point le ban de mon exil ; mais j'irai me mettre hors des regards de mes ennemis ; j'irai à mon château du Guildo : sa position solitaire et sauvage me convient mieux que le séjour que j'habite. Mon frère, en revenant de Chinon, vous pourrez regarder les murs et les hautes tours de Chantocé, vous pourrez avec Montauban sourire en voyant cette demeure d'un prince de Bretagne. Vous vous irriterez peut-être que je sois encore si libre, si peu courbé sous votre puissance, pour oser changer le lieu de mon exil sans vous demander humblement une permission. Il y avait un moyen de me rendre plus docile, vous n'avez pas voulu vous en servir ; vous n'avez pas voulu être frère, moi je ne veux pas être sujet esclave.

Disant ces mots, Gilles se leva, remonta à cheval, et, sa détermination prise, rentra au château.

XIX

LA DÉCISION.

Il y a des hommes qui usent toute leur vie dans une continuelle indécision ; semblables aux enfants qui n'ont point encore marché, ils n'osent faire un pas d'eux-mêmes, si l'on est là pour leur donner la main ; la démarche la plus indifférente leur fait peur ; et si dans ce rapide torrent de nos jours, quelque chose pouvait ne pas être entraîné ce serait eux.

Gilles n'était pas du nombre de ces êtres indécis et timides; au contraire, il portait la vivacité de son caractère dans toutes les décisions qu'il avait à prendre : mal à l'aise dans le présent, il brusquait l'avenir. De retour au château il monta vite à l'appartement de Françoise. Sans dire un mot du passage de son frère, sans se plaindre de sa froideur, sans raconter ses torts envers lui, il dit: Nous partons demain, Madame, faites faire vos préparatifs ; demain au point du jour, nous quittons Chantocé.

Comment ? demanda la princesse étonnée, que dites vous, mon très-redouté seigneur ? Comment, nous quittons demain ce château, et où portons-nous nos pas ? notre exil est-il fini ? et le duc de Bretagne vous a-t-il permis ?.....

— Le duc de Bretagne ! s'écria le prince avec emportement, le duc de Bretagne ne m'a rien permis. Je n'avais point de permission à demander au duc de Bretagne. Etes-vous donc, Madame, déjà si bien façonnée au joug et à la dépendance, que vous croyiez que nous ne puissions faire un pas sans en solliciter humblement l'agrément ? Eh bien ! par saint Yves

je déclare que je n'en suis pas venu là. Mon frère ne veux plus me voir, je ne me présenterai plus à sa cour. Voilà tout ce que j'accorderai à sa haine et à sa puissance; mais du reste je serai libre, et je le prouverai. Demain je pars pour mon château du Guildo. Je vais donner mes ordres; vous, Madame, donnez les vôtres, et que rien ne nous retarde d'un instant.

En prononçant ces paroles de colère le prince était rouge et son regard animé. Il s'aperçut qu'il portait sur sa poitrine le collier de l'hermine; il l'en détacha avec vivacité, le jeta sur un meuble et s'écria : Superbe François, je te montrerai que tu n'as pas donné cette chaîne à un esclave. Tu n'as pas voulu de mon amitié, je ne veux ni de tes honneurs ni de tes présents; je les abandonne volontiers à qui y met du prix; et il sortit. Le collier de l'ordre tomba à terre; la princesse le ramassa, et, le regardant, elle lut la devise: *A ma vie. A ma vie*, c'est ma devise aussi, dit-elle, je dois être douce envers lui, alors même qu'il est froid et sévère envers moi. *A ma vie*, je suis liée, et j'aime mieux ma chaîne que lui n'aimait celle-ci; car jamais je voudrais délier celle qui m'attache à lui; son malheur, ses injustices même ne me la rendront pas lourde.

Toujours soumise et douce, Françoise alla aussitôt donner tous les ordres du départ. La surprise était au comble parmi tous les habitants du château: on se demandait tout bas quelle pouvait être la cause d'une résolution si soudaine; mais quand on apercevait le prince, on se taisait; son regard sombre, ses sourcils froncés, son agitation, disaient assez que ce n'était pas un voyage de plaisir qu'on allait entreprendre. Humfroy avait eu un entretien particulier avec le prince; et, flatté de cette nouvelle marque de confiance, le

fidèle serviteur, craignant encore un affront pareil à celui que son maître venait de recevoir, ne doutant pas que le duc de Bretagne, à son retour de Chinon, ne passât encore devant Chantocé, sans daigner s'y arrêter, avait vivement engagé Gilles à ne pas différer d'un seul instant son départ. Pourquoi attendre jusqu'à demain? disait-il; pourquoi mon seigneur ne partirait-il pas cette nuit? En donnant ce conseil, Humfroy pensait qu'il en coûterait moins à l'amour-propre de ses maîtres de s'éloigner de Chantocé pendant l'obscurité de la nuit que pendant le jour: l'éclat de la lumière va bien aux fêtes, les ombres de la nuit conviennent à tout ce qui est triste, et ce départ l'était beaucoup. Gilles résolut de suivre le conseil de son vieux majordome. On redoubla d'activité, et vers les onze heures de la nuit, le prince monta à cheval, Françoise voyageait en litière; les seigneurs bretons, amis du prince, les pages, les varlets, les hommes d'armes, se mettaient en route, silencieux et tristes.

Le bruit du pas des chevaux retentit sous la voûte et sur le pont-levis, et puis le silence revint régner au château qui, depuis ce jour, ne fut plus habité.

La suite du prince eut ordre de ne pas se montrer à Nantes. Gilles lui-même et Françoise voulurent y rester inconnus pendant le court séjour qu'il devaient y faire; mais ce fut en vain; tous leurs amis, et ils en avaient beaucoup, vinrent leur faire la cour, comme s'ils avaient été heureux. Le duc François n'était pas aimé de ses sujets, et c'était une espèce de vengeance que d'honorer celui qu'il persécutait.

Ce fut avec beaucoup de peine que Gilles de Bretagne empêcha les jeunes seigneurs de Nantes de lui donner une fête; mais il ne put jamais parvenir à évi-

ter leur escorte, le jour où il se remit en route pour le Guildo. Aussi lorsqu'il quitta Nantes, sa suite était nombreuse et brillante. La vieille nourrice Marguerite était transportée d'aise : Voyez, disait-elle à Humfroy, voyez comme on aime ici notre jeune maître ! Ah ! que nous avons bien fait de quitter ce vilain Chantocé, où je n'ai jamais pu dormir en paix !

—Comme vous, dame Marguerite, j'aime à voir toutes les preuves de respect et d'amour que l'on donne à nos maîtres ; mais croyez que tout cela sera tourné contre lui. Ces démonstrations de dévouement à notre prince seront regardées comme séditieuses, et celui qui en est l'objet comme coupable : la jolousie et l'envie sont ingénieuses à se tourmenter et à tourmenter les autres. François comptera tous les cris d'amour envers Gilles ; il dira : Ces cris sont contre moi... il en détestera plus son frère.

A ces sages réflexions, la bonne Marguerite répondait : Jouissons toujours du présent ; soyons heureux du bien que nous entendons dire de ceux que nous servons, ne nous inquiétons pas trop de l'avenir. Lorsque le duc François saura comme on aime son frère, peut-être se décidera-t-il à l'aimer aussi, à traiter avec plus d'égards celui que tout le monde honore. Tenez bon Humfroy, il faut que je vous dise ce que je viens de faire ; vous ne me gronderez pas, parce qu'au fond vous pensez comme moi.....Écoutez, et s'approchant de l'oreille du majordome, elle ajouta bien bas : C'est moi qui ai trahi le secret de nos maîtres. Vous savez bien qu'ils avaient annoncé qu'ils ne partiraient de Nantes que dans trois jours ; ils trompaient ainsi leurs amis pour se soustraire à leurs hommages ; mais moi qui ne suis jamais si heureuse que lorsque je vois leur ren-

dre ce qui leur est dû, j'ai fait signe à un beau et jeune seigneur, et quand nous avons été seuls, je lui ai dit : Le prince et la princesse partent demain matin ; vous pouvez en assurer vos nobles amis : il veulent se dérober aux témoignages de votre amour, mais moi, je les trahis, pour leur donner du bonheur malgré eux ; car y a-t-il un plus grand bonheur que de voir que l'on est aimé ?...Ainsi, Humfroy, vous pouvez compter que demain matin, toute cette brillante jeunesse sera à cheval pour nous accompagner.

—Dieu veuille que tout ceci ne tourne pas mal. Mais j'ai tant vécu, que je commence à connaître les hommes ; j'ai appris, en vieillissant, que l'on pardonne difficilement à qui est plus aimé que nous, et je crains...

—Ne craignez rien, moi et mes vieilles amies nous avons porté hier un cierge pesant vingt-cinq livres à monseigneur saint Clair ; nous l'avons allumé devant son tombeau, en le priant de veiller sur le fils des ducs de Bretagne ; et comme nous nous relevions de notre prière, la première personne que nous avons vue c'était le prince lui-même qui distribuait des aumônes à la porte de l'église de Saint-Pierre, à de pauvres mendiants qui criaient : *Noël ! Noël au très-redouté prince Gilles de Bretagne ! Noël ! Noël ! à celui qui est charitable et miséricordieux !*

—Mais ne perdons pas notre temps à causer ainsi, dit Humfroy. Puisque nous partons demain, dame Maguerite, allez faire vos apprêts ; moi je vais veiller à ce qui me regarde ; vous savez que le Guildo est dans un pays bien sauvage, agissez en conséquence. Après cette recommandation du sage et prévoyant majordome, les deux vieux serviteurs se séparèrent, et chacun alla de son côté. La nuit vint bientôt, et elle finissait à

peine, que déjà Marguerite était levée et la tête à la croisée, pour voir arriver cette escorte d'honneur qu'elle regardait comme s'étant formée à son ordre, d'après l'indiscrétion qu'elle avait commise en révélant le moment du départ de ses maîtres.

Les premiers rayons du soleil firent briller les armes de ces jeunes Bretons qui se rassemblaient à la porte du prince. En en franchissant le seuil, Gilles fut étonné et touché de voir cette noble garde. Mes amis leur dit-il avec émotion, pourquoi tous ces honneurs ? ne savez-vous pas que c'est à un proscrit, à un prince en disgrâce que vous les rendez ? Ils vous seront mal comptés, et à moi aussi. Veuillez me croire, retournez chez vous, et ne traversez pas la ville en m'escortant ainsi.

Non ! non ! s'écrièrent tous ces jeunes gens. Non ! non ! nous ne vous abandonnerons pas si vite ; nous nous rappelons que, pour rester Breton, vous avez refusé l'épée de connétable d'Angleterre. Honneur, honneur à celui qui aime ainsi son pays !

Françoise, attendrie, fit un signe de remercîment à ces jeunes Bretons ; et en voyant sa grâce et sa beauté, leurs cris éclatèrent avec une nouvelle force.

XX

LE VOYAGE.

Quand l'infortune nous frappe, ce ne sont pas ses coups qui nous font pleurer : au malheur on oppose la force et la résignation. Mas ce qui fait fendre le cœur, ce qui fait jaillir les larmes des yeux, c'est un signe de pitié, c'est un regard, un mot qui nous dit : Je partage votre peine...

Gilles n'avait point senti ses yeux humides quand son frère l'avait méconnu ; mais il n'avait pu tenir aux marques d'intérêt que ces jeunes Bretons venaient de lui donner. Pour savoir ce que vaut le dévoûment, il faut avoir été sous la main de l'adversité. *Celui qui n'a pas souffert, que sait-il ?*

A quelques lieues de Nantes, le prince congédia son escorte, et ce ne fut pas sans de nouvelles protestations de souvenir et de fidélité. En Bretagne, terre de franchise et de loyauté, une telle promesse est un serment, Gilles le savait ; aussi comptait-il sur eux comme ils pouvaient compter sur lui ; entre eux désormais c'était à la vie, à la mort.

Quand les augustes voyageurs furent laissés à eux-mêmes, quand cette exaltation qui naît toujours d'une réunion d'hommes fut passée, la route parut longue et triste ; le pays que l'on traversait était peu propre à dissiper des idées sombres : des landes, quelques bouquets de bois, des champs où l'on venait de couper le blé noir, de hauts et gigantesques châtaigniers, de misérables petites chaumières, voilà ce que l'œil rencontrait de toutes parts ; à mesure que l'on approchait de de la mer, on voyait la végétation dépérir, les arbres des futaies inclinés par le vent montraient presque tous leurs cimes couronnées ; au lieu de haies verdoyantes, des murs à hauteur d'appui, bâtis en pierres sèches, divisaient en tous sens ce paysage plat et monotone ; à l'horizon, une ligne d'azur s'étendait : c'était l'Océan ; des dunes de sable tranchaient par leur couleur jaune sur ce fond grisâtre, de rares habitants animaient cette scène que la pluie et les vents d'automne attristaient encore.

Après quelques jours de voyage, Gilles reconnut la

haute tour du Guildo ; il la fit voir à Françoise, qui répondit avec sa douceur accoutumée : Ami, nous serons là à merveille ; je n'aime rien autant que la vue de la mer : en face de son immensité toutes les choses de la terre semblent si petites !.....

Humfroy avait trouvé moyen de prendre les devants et d'arriver assez tôt pour y faire les logements. Le château était une des plus antiques demeures du *Duché* de Bretagne, et appartenait depuis bien des siècles à la famille de Dinan, qui possédait encore Châteaubriand, Beaumanoir, Baing, la Hardouinaye et plusieurs autres terres considérables.

Avant d'arriver sous le porche de la vieille demeure, et pendant que Gilles donnait quelques ordres, Françoise de Dinan descendit de sa litière, et, entourée de ses femmes, elle alla se placer au bout du pont, sous la voûte du donjon. Là, elle se fit apporter le vin de l'arrivée pour l'offrir à son noble époux. Le voyant venir, elle lui présenta la coupe, et lui dit : Très-aimé seigneur, c'est moi qui vous reçois aujourd'hui en la demeure de mes pères, soyez-y le bienvenu et que tous vos jours y soient heureux ! Gilles attendri porta la coupe à ses lèvres et une larme échappée de ses yeux tomba dans la liqueur vermeille ; ce fut là toute la fête de l'arrivée.

Le Guildo n'avait pas été habité depuis longtemps ; mais son intérieur n'était pas dégradé. L'ameublement datait de loin ; plusieurs de ses tapisseries étaient, disait-on, l'ouvrage d'une Yolande de Rohan, que la jalousie de son époux avait rendue prisonnière en ce château.

Pendant que leur suite s'installait dans les divers appartements qu'Humfroy désignait à chacun, le

prince et la princesse allèrent s'asseoir dans une allée de sapins, seuls sur la verdure qui s'élevait avec quelques tamarisques à l'entour du château. Là, tous deux arrangèrent la vie qu'ils comptaient mener dans leur nouvelle habitation. Elle n'était pas assez vaste pour contenir une *cour ;* elle ne serait remplie que d'amis. Les plaisirs de l'hospitalité, de la chasse, de la pêche, les exercices chevaleresques, le jeu du tir, le soir le chant des troubadours occuperaient cette vie de noble manoir ; et Gilles en formant tous ces projets était heureux de voir cette raison d'une femme jeune et belle qui se contentait d'un bonheur si obscur.

Quand la cloche annonça le repas du soir, ils retrouvèrent auprès du grand foyer (où un pied de chêne brûlait tout entier pour chasser l'humidité d'un lieu longtemps inhabité) leurs amis Pierre de Lantivi, René de Malestroit et Guillaume de Coëtquen, tous trois aussi nobles chevaliers que jamais pays d'honneur pût en fournir ; avec eux était aussi l'abbé de Bouguien, pieux et savant aumônier. Jean Hingant et Olivier de Méel étaient restés en arrière pour régler les comptes et affaires du prince, ou plutôt, comme le disait Humfroy, pour soigner les leurs.

Pierre La Rose s'était déjà établi dans la tour des archives ; ainsi, pour cette fois, il n'y avait pas un traître auprès de Gilles de Bretagne. On s'en ressentait ; car, malgré la tristesse de cette grande salle encore mal éclairée, le repas fut gai et aimable. Il y a quelque chose de si saint et de si doux dans une franche et sincère amitié, que son charme ne se renferme pas dans le cœur ; il se répand pour ainsi dire au dehors, et forme autour des vrais amis comme une atmosphère de bonheur et de paix ; un traître caché

suffit pour détruire ce charme. Il y a même des plantes vénéneuses, enfouies dans l'herbe, qui absorbent le parfum des fleurs qui croissent auprès d'elles.

Après les grâces, dites par l'abbé de Bouguien, les hôtes du vieux château se rapprochèrent du foyer. Les deux lévriers noirs donnés par Ponthus de Brie étaient couchés près des hauts chenets de fer poli, et la lueur du feu faisait briller leur beau collier d'argent; Françoise leur jetait quelques *épices* du dessert de la table et les flattait de ses jolies mains, tandis que son époux et ses nobles amis parlaient de guerre et de hauts faits d'armes.

La veillée se prolongea jusqu'à près de dix heures, et quand le prince et la princesse se levèrent du banc taillé dans un des côtés du vaste foyer, ils se dirent: On peut encore être heureux dans cette solitude; et Gilles, prenant la main de ses amis, ajouta en montrant Françoise: Avec *elle*, *vous* et ma *conscience*, je dois remercier Dieu; je ne suis ni si pauvre, ni si à plaindre que monsieur mon frère le voudrait.

L'aumônier dit alors: Monseigneur, il est écrit dans le livre divin: *Tu ne laisseras pas le soleil se coucher sur la rancune que tu portes à ton frère.*

Révérend père, répondit le prince, Dieu m'a vu courir au-devant de lui il y a quelques jours: ce n'était pas de la rancune que je lui portais alors.

—Qu'il en soit encore de même aujourd'hui, ajouta le prêtre; et après ces paroles tout le monde se retira.

XXI

LA COUR.

Pendant que le prince Gilles, dans la solitude de sa nouvelle demeure, goûtait quelques instants de tranquillité et de paix, ses ennemis s'occupaient à lui faire un crime de son séjour au Guildo, et répétaient au duc de Bretagne que son frère n'était allé s'établir sur la côte que pour faciliter le débarquement des Anglais. Cinquante archers que le roi Henri venait de lui envoyer étaient déjà désignés comme l'avant-garde. Arthur de Montauban n'oubliait pas de parler de la réception qui avait été faite à Nantes au prince de Bretagne, de l'escorte d'honneur que lui avait formée la jeunesse de cette ville, de ce pouvoir que Gilles allait prenant partout, du danger qu'il y avait à le laisser ainsi libre de se faire des partisans sur différents points du pays; qu'il ne fallait pas s'y méprendre, que tous les amis de Gilles étaient les ennemis de François. La haine que le duc de Bretagne trouvait contre son frère au fond de son propre cœur, et qui venait d'une basse et envieuse jalousie, donnait une grande force à toutes ces dépositions contre le jeune prince. François croyait tout ce qui lui était dit contre Gilles: c'était son intérêt de le croire; sa conscience lui criait: Tu ne peux te défaire de ton frère seulement parce qu'il est plus aimé que toi; mais ton devoir de souverain est de délivrer le pays que tu gouvernes des ennemis qui conspirent sa perte. Avec ces raisonnements, le duc de Bretagne se faisait une espèce de paix intérieure et assistait à des fêtes, tout en rêvant aux

moyens de perdre celui qui était né de la même mère que lui.

Ce n'était pas assez pour Montauban d'être assuré de sa vengeance, il lui fallait en presser le moment, et ce moment était venu. Dans l'entrevue entre le roi de France et le duc de Bretagne, il serait sûrement question de la tranquillité du pays ; il était donc important de faire désigner le prince Gilles à Charles comme celui qui troublait la paix intérieure, de le montrer comme l'ami des Anglais.

Ainsi que l'avait prévu Arthur, le nom du prince Gilles fut prononcé dès la première entrevue de Charles et de François. Le roi de France, en voyant descendre au château de Chinon le duc de Bretagne avec Isabelle et Pierre de Guingamp, après les avoir cordialement embrassés, dit à François : Beau cousin, j'ai grande joie de vous voir ; mais mon contentement serait plus complet, si vous aviez amené, avec le comte de Guingamp, votre autre frère le jeune et vaillant Gilles.

— *Le jeune et vaillant Gilles*, répéta le duc de Bretagne en appuyant sur chacun de ces mots, est resté occupé en Bretagne. Fasse Dieu, monseigneur, que ce soit pour la paix du pays !

— Eh quoi ! reprit le roi, est-ce que Henri d'Angleterre n'a pas rompu tout pact avec Gilles, depuis qu'il lui a refusé l'épée de connétable pour pouvoir rester Breton et servir la France ?

—Plût à Dieu que ce que mon frère avait dit alors fût encore aujourd'hui en sa mémoire et en son cœur! nous n'eussions pas eu le chagrin de le voir accueillir les anglais qui viennent de débarquer chez lui.

—*Accueillir des Anglais ! Par saint Denis !* je le jure, il n'en recevra pas d'autres; il ne sera plus libre d'aller au-devant d'eux : tout ami des Anglais est traître à moi et à la France. Eh ! duc de Bretagne, êtes-vous donc si peu maître dans vos Etats, qu'on y puisse ainsi recevoir des ennemis ?.....Est-ce que mes ennemis ne seraient pas les vôtres ?

—Mon seigneur ne peut douter que ses ennemis ne soient les miens et que mes amis ne lui soient tous dévoués. Moi, je n'ai pas été élevé à la cour d'Henri d'Angleterre ; moi, je ne reçois de lui ni présents, ni hommes d'armes, ni gages.

—Par le sang de Dieu ! ce n'est pas assez que vous n'en receviez pas, il ne faut pas qu'un seul homme en Bretagne en reçoive ! Et en prononçant avec feu ces paroles, le visage de Charles n'avait plus l'expression de douceur qui lui était habituelle ; son regard, ordinairement tendre et langoureux, s'était animé, et des couleurs avaient fait disparaître sa pâleur.

Le duc de Bretagne s'aperçut de l'indignation que le seul nom d'Anglais inspirait au roi de France ; il résolut de se servir de la reconnaissance que Gilles conservait au roi d'Angleterre pour le perdre : il avait vu que c'était le plus sûr moyen, et se promettait bien d'y revenir.

—Beau cousin, nous reparlerons de cette affaire, dit Charles. Mais aujourd'hui ne pensons qu'à la joie ; il ne faut pas que ma belle cousine trouve l'ennui auprès de nous. Que dirait-elle de la France, si, à notre cour, elle n'entendait que de graves discussions ? Alors elle regretterait peut-être les montagnes d'Ecosse.

Malgré mon amour pour mon pays, répondit Isa-

belle, auprès de mon seigneur, je ne puis rien regretter.

—Et moi, ajouta Charles, auprès d'Isabelle d'Ecosse, *malgré tout mon amour pour mon pays*, je déclare et suis prêt à soutenir envers et contre tous que la France n'a pas de beauté plus parfaite que celle d'une Ecossaise que je ne veux pas nommer.

En faisant ce compliment à la duchesse de Bretagne, le galant Charles VII lui prit la main, et la conduisit à sa chambre, où de nombreuses dames d'atour l'attendaient. Là, tout le luxe du temps était étalé pour recevoir la princesse voyageuse: un bain parfumé était préparé, et son odeur de tubéreuse se répandait dans tout l'appartement. Cachés derrière des courtines, des musiciens jouaient des airs écossais; de jeunes filles, placées sur l'escalier, au milieu des fleurs et des arbustes, venaient lui offrir des présents; les unes lui présentaient dans de légères et élégantes boîtes de sapin, blanches comme de l'ivoire, des fruits conservés; d'autres apportaient des ornements de parure; de petits enfans dansaient devant elle sur les tapis bleus fleurdelisés, et répandaient tant de roses effeuillées sur ses pas que bientôt on ne voyait plus les fleurs de lis d'or.

Dans tous ces apprêts de réception et ces détails de fête, on reconnaissait jusque dans les enfants une grande habitude, et l'on se serait étonné de trouver ainsi le plaisir naturalisé dans des temps de malheurs et d'orages, si l'on n'avait pensé qu'on était à la cour du voluptueux et léger Charles VII.

Tout occupé de plaisirs que fût le roi, il n'oubliait pas ses droits et ses prétentions; et entre une fête et

un tournoi, il trouva le moyen de se faire rendre hommage lige du duché de Bretagne par le superbe François.

" Les vieux actes rapportent que le vingt-huitième " jour d'octobre de l'année de Notre-Seigneur mil " quatre cent quarante-quatre, sous le pontificat d'Eu- " gène, au château de Chinon, le roi étant présent, " l'illustre prince François, duc de Bretagne, fut ainsi " interpellé par le sénéchal Poton de Brézé :

" Vous devenez homme du roi, notre souverain sei- " gneur, ici présent, et lui faites hommage lige, à " cause de votre duché de Bretagne et ses apparte- " nances, et promettez le servir vers tous et contre tous " qui peuvent vivre et mourir.

" Cette formule dite, le duc de Bretagne adressa ces " mots au roi :

" Monseigneur, telle redevance, et en la manière que " mes prédécesseurs, ducs de Bretagne, ont faite à mes- " seigneurs vos prédécesseurs, roys de France, je vous " fais, et non autrement.

" Ces paroles prononcées, le sénéchal dit au roi: " Embrassez-le, et aussitôt François s'avança, mit ses " mains dans les mains royales, et sans fléchir le genou, " sans faire d'autre promesse ni serment, donna le " baiser au roi de France.

" Alors Jean de Jouvenel, chancelier de France, dit: " Monseigneur duc de Bretagne, vous devez être *des-* " *ceint.*

" Non fait, il est comme il doit, répliqua Charles " VII; voudrais avoir beaucoup d'hommes avec telles " épées.

" Le duc alors inclina la tête et prononça ces paroles :

" Monseigneur, vous plaise confirmer mes libertez " franchises, prééminences et noblesses, et m'y main- " tenir, comme messeigneurs vos prédécesseurs ont " maintenu moy et les miens.

" *Et rex respondit :* Je les confirme, et vous promets " vous y maintenir et plus accroistre que diminuer en " votre temps ; car vous ne pourriez être plus proche, " si n'étiez mon fils ou mon frère.

" Après cet hommage, François en rendit un autre, " comme comte de Montfort ; mais pour celui-ci, il in- " clina le genou, et fut assisté par d'Epinay, évêque de " Saint-Malo, Jean Hingant et Pierre de la Marzel- " lière. "

De la salle des redevances et hommages, le roi et le le duc passèrent dans la salle du banquet, où grande et joyeuse chère, et vins pétillants, firent bientôt oublier les affaires du matin.

XXII

LE BANQUET ROYAL

Deux gardes de la porte, frappant le pavé de marbre avec le bois de leurs longues hallebardes, annoncèrent le roi.

A ce nom, tous les grands seigneurs, chevaliers, bannerets, pages, genti-femmes et damoiselles, rassemblés dans la salle qui précédait la chambre de la reine, se levèrent de leurs tabourets, et se tinrent debout, silencieux et immobiles, pendant que le roi, appuyé sur le bras du duc de Bretagne, passait dans cette galerie

pour aller chercher la reine Marie d'Anjou et Isabelle d'Écosse.

Le roi, toujours d'une grande recherche dans sa mise, portait ce jour-là une courte camise de velours blanc, ciselée d'or, chef-d'œuvre d'orfévrerie. Cette tunique, très-large d'en haut, était serrée étroitement autour de sa taille par un ceinturon rouge, enrichi d'émeraudes, et ne tombait qu'à moitié cuisse ; un chaperon à très-petits bords tailladés était placé de côté sur sa tête, et ne cachait presque pas sa chevelure blonde et bouclée. A mesure qu'il avançait dans la salle, il laissait le parfum de cette essence de rose que les Égyptiens vendaient cher à nos chevaliers.

Le duc de Bretagne avait aussi déployé une grande magnificence de toilette : sa tunique de velours rouge herminée d'argent était beaucoup plus longue et plus ample que celle du roi. On voyait que Charles ne voulait rien cacher de l'élégance de sa personne, tandis que François, faible et maigre, avait recours aux plis bouffants de ses vêtements pour dissimuler les défauts de sa taille ; ses cheveux noirs et droits tombaient sans boucles autour de son cou, et faisaient ressortir son extrême pâleur ; il tenait à la main son chaperon, fourré de *menu vair* et orné d'une plume de héron.

Les deux princes allèrent ainsi, se donnant le bras, et saluant gracieusement à droite et à gauche, jusqu'à la porte de la chambre de la reine. Là, l'officier de service frappa trois fois du pied, la porte s'ouvrit, et tous les deux entrèrent dans le *parloir*.

Marie d'Anjou, pâle et souffrante, était à demi couchée sur une chaise de repos : toute sa parure était blanche

et se confondait avec son teint et ses mains d'ivoire; un voile de mousseline, parsemé d'étoiles d'argent, partant du haut de sa coiffure retombait en arrière, et comme pour se garantir du souffle de l'air, la princesse malade ramenait ce voile en avant, et s'en enveloppait tout entière. Sur cette chaise de repos, d'une couleur foncée, cette figure blanche formait contraste. Pour rendre ce contraste plus frappant encore, Isabelle d'Écosse, assise aux pieds de la reine, avait une robe rose, moins rose que ses joues, et un éclat de parure qui ajoutait à sa brillante fraîcheur.

Quand les portes de la salle du banquet s'ouvrirent et que le grand officier de la bouche du roi parut avec la serviette déployée, Charles présenta la main à la duchesse de Bretagne, et François, en ayant obtenu la permission du roi, offrit la sienne à la reine de France. Pendant qu'on donnait à laver avec de l'eau de rose, dans des vases de vermeil, une douce mélodie se faisait entendre. Sous un même dais élevé au-dessus de la table, Charles se plaça avec Marie d'Anjou et Isabelle d'Écosse ; en face du roi était le siége de François ; un peu plus bas, celui du comte de Guingamp. Ce prince timide et modeste semblait souffrir au milieu de toutes ces pompes ; entièrement vêtu de noir, le regard baissé, gardant le silence, on voyait qu'il regrettait la paix de sa retraite solitaire : c'était un ermite condamné aux plaisirs, un saint redoutant la tentation au milieu des délices.

Dans une partie moins élevée de la salle, se trouvaient les tables des nobles convives invités par le roi ; les plus puissants seigneurs français étaient assis à côté de ce que la Bretagne avait de plus illustre.

Dunois, Tanneguy Duchastel, Christophe de Harcourt

la Hyre, le maréchal Saint-Sévère, Robert Thibaud, *écuyer de l'écuyerie* du roi, Jean de Gaucourt, grand-maître de sa maison, Arthur de la Trémouille, son ami, faisaient les honneurs des tables aux seigneurs bretons, parmi lesquels on comptait Pierre de Rohan, Arthur de Montauban, Jacques d'Épinay, Hervé de Saint-Pôl-de-Léon, Jehan de Goulaine, Jehan Dubois, Pierre Dufou, Hingant, Olivier de Méel, et une foule d'autres gentilshommes qui avaient accompagné le duc François.

Par respect pour les convives couronnés du haut bout de la salle, on parlait bas en commençant le repas ; ce n'était qu'un bruit sourd auquel se mêlait le bruit de l'argenterie sur les *tranchoirs*. Entre les vases de fleurs qui s'élevaient de distance en distance sur la longueur des tables, on voyait la vapeur des mets monter en légers nuages. Avec un art admirable, le *maître queux* du roi avait su laisser aux viandes la forme qui appartenait à l'animal qui les avait fournies ; ainsi le jeune marcassin, couché dans un énorme plat rempli de fenouil odorant, semblait reposer encore sur l'herbe de la forêt ; plus loin, un chevreuil tout entier gisait sur un rocher de pâte ; la tête levée et tournée en arrière, il avait l'air d'écouter la meute ennemie et d'être prêt à fuir. Dans des vases de cristal, on voyait des poissons nageant dans un bouillon limpide comme l'eau d'un fleuve ; perchés sur des arbustes artificiels, on reconnaissait les différents oiseaux des bois ; et chose merveilleuse, le pied, les feuilles, les fleurs de ces petits arbres étaient bons à manger, comme le gibier qu'ils portaient sur leur verdoyants rameaux.

Chez aucun peuple, dans aucun temps, l'art d'en-

[1] *Voyez* la description du festin des ducs de Bourgogne.

chanter les yeux et de satisfaire le goût n'avait été porté si loin. En France, on a toujours aimé les extrêmes, les sacrifices que l'honneur impose, et les délices que donne le plaisir. Le Français mange gaiement le pain noir des camps et dort bien sur la dure ; mais nul ne sait mieux que lui savourer un festin et apprécier les voluptés de la vie. Aussi ne les saisit-il jamais avec tant d'empressement que dans les jours mauvais ; au milieu de dangers elles lui semblent plus douces.

Ce demi-silence qui avait régné au commencement du repas, n'existait plus ; le vin, l'hypocras avaient rempli les coupes, et les coupes avaient été vidées. Les propos de chasse, de guerre, de plaisir, s'échangaient entre les convives, et ajoutaient aux charmes du banquet. Mais bientôt de bruyantes acclamations se firent entendre. C'étaient des cris d'admiration, des applaudissements, à la vue des *entremets* qui entraient dans la salle.

D'abord on vit des lions, des tigres, des léopards et des ours arriver ; tout le bruit des convives fut couvert par leurs rugissements. Le lion secouait sa crinière, le léopard s'élançait avec agilité, l'ours se balançait lourdement, et imitait la démarche d'un homme, en s'appuyant sur un bâton. Au milieu de ces bêtes féroces apparut tout à coup un Apollon, avec une lyre ; il en tira des accords ; les rugissements diminuèrent : il chanta, les animaux se turent ; et sa voix était si douce et si mélodieuse, que les hôtes du désert et des bois se levèrent, et se tenant tous formèrent une ronde autour du dieu. Mais ce qui fut admirable, c'est que tout à coup les lions, les tigres, les léopards, les ours, laissèrent tomber leurs peaux, et que l'on en vit sortir de beaux jeunes gens, de belles jeunes filles, parés comme

des pastours et des pastourelles, qui, s'avançant en cadence, allèrent s'agenouiller près de la reine de France et de la duchesse de Bretagne, et leur offrir des compliments, des *épices* et des fleurs.

Pareille métamorphose parut à tous les nobles spectateurs le comble du génie. Marie d'Anjou et Isabelle d'Écosse étaient citées comme les meilleures musiciennes de leur temps, et à bien dire, la musique est un plaisir de reine; c'est le plus pur de tous. Il y avait donc grande convenance à faire représenter devant les filles de la lyre le triomphe de l'harmonie. Aussi les convives ne tarissaient point d'éloges sur ce bel *entremets*.

Cependant il devait, ce nous semble, être surpassé par celui-ci.

Au bout de la salle, en face de la table royale, un grand rideau bleu à fleurs de lis d'or se sépara en deux, et apparut alors une large et haute ouverture faite dans la muraille, destinée à laisser passer ce qui n'aurait pu entrer par aucune porte ni fenêtre..... L'attente était vive; on se demandait ce qui allait arriver.....Tous les yeux étaient fixés du côté de cette ouverture, et, comme pour mieux voir, on faisait silence. Des flots, imités avec un art merveilleux s'avancèrent d'abord en roulant sur eux-mêmes, comme les vagues de la mer qui s'étendent et couvrent les sables du rivage. Ces flots artificiels, faits avec de la gaze verdâtre, mêlée de fils d'argent, s'étendirent et couvrirent le pavé de la salle en s'agitant toujours.

Sur cette mer voici venir une galère; elle est de bois doré; ses mâts ressemblent à de l'ivoire; ses cordages sont d'argent, ses voiles de pourpre. Tout l'équipage de ce vaisseau, beau comme celui de Cléo-

pâtre, est entièrement composé de jeunes filles : un enfant, avec un arc et un carquois, est au gouvernail.

Les jeunes filles sont vêtues de robes bariolées, entrecoupées de carreaux des plus vives couleurs ; des toques de velours noir, ombragées de plumes noires, tranchent sur leurs cheveux blonds ; des brodequins, attachés avec des rubans verts, rouges et jaunes, chaussent leurs pieds ; leurs jupons courts ne descendent qu'un peu au-dessous du genou. Ce sont les filles de l'antique Calédonie ; elles ont quitté la terre des brouillards, des nuages et des torrents ; elles sont descendues de leurs rochers sauvages pour aller à la recherche de la plus belle de leurs compagnes, l'amour et l'orgueil de la contrée.

Descendues de la nef dorée, les jeunes filles vinrent apporter des bouquets aux convives.

A un signal donné, des fanfares de trompettes, des roulements de timballes retentirent. Tout le monde se leva, même le roi. L'échanson emplit de vin la coupe royale ; Charles la prit en disant : *A l'union de France et de Bretagne !* trempa les lèvres dans la liqueur pétillante, et passa la coupe d'or aux mains du duc François, qui répéta : *A l'union de Bretagne et de France !*

Et tous les chevaliers, et tous les écuyers, et tous les pages, et tout le peuple qui était en dehors de la salle, s'écrièrent : *Noël ! Noël au roi Charles et au duc François ! Union ! union entre France et Bretagne !*

XXIII

SOUVENIRS DES CAMPS.

Autrefois c'était comme aujoud'hui, un des moments les plus doux était celui qui succédait à un banquet où le bon goût, l'esprit et l'abondance avaient régné. Alors le cœur est plus ouvert et plus expansif, l'esprit a plus d'élévation et plus de souvenirs, la conversation plus d'attraits, on se défie moins de celui qui nous parle, on en dit plus à celui qui nous écoute ; c'est dans ce moment de franchise et d'abandon que les âmes se révèlent et que l'homme de sang-froid étudie celles qu'il a intérêt de connaître.

En se levant de table, le roi et la reine de France, le duc et la duchesse de Bretagne, le prince comte de Guingamp et les premiers officiers de leurs maisons s'étaient rendus dans le parloir particulier de la reine, tandis que le reste des nobles convives remplissait la longue galerie qui y était attenante.

On les voyait par groupes, causant et s'entretenant de leurs anciennes guerres ; leurs gestes animés rappelaient de grands coups de lance et de brillants exploits.

Du parloir de la reine, on apercevait, par-dessous les courtines relevées, tout ce mouvement. Isabelle, assise près de la chaise de repos où Marie s'était recouchée, s'amusait de cette agitation : accoutumée à la froide tranquillité de ses compatriotes, elle ne revenait pas de cette vivacité française ; elle se disait tout bas : Il y a

peut-être ici moins de raison qu'à la cour de mon père, mais, certes il y a plus de grâce.

Elle demanda à la reine les noms de plusieurs chevaliers que l'on distinguait dans cette foule de hauts et puissants seigneurs : un d'eux surtout attirait constamment ses regards ; c'était un vieillard dont les cheveux blancs retombaient avec majesté sur ses larges épaules que le temps n'avait pu courber ; quelque chose de bon et de noble se voyait dans ses traits réguliers ; les jeunes gens, en passant près de lui, s'inclinaient profondement, et lui marquaient une grande déférence et beaucoup de respect. Lui, les accueillait avec un sourire qui ressemblait au sourire d'un père. Quel est ce vénérable vieillard ? demanda Isabelle.

La reine répondit : C'est *le plus probe des chevaliers*, Jehan d'Aulon ; c'est à lui que fut confiée la garde de la Pucelle.

—De la Pucelle ! s'écria la duchesse de Bretagne. Ah ! que je serais aise d'en parler avec lui ! Plaise à vous, madame, de le faire venir auprès de moi ; j'ai si grand désir d'entendre raconter les hauts faits de la femme qui nous honore le plus.

—Ah ! le pensais bien, l'Écosse est trop juste et trop noble pour partager la haine des Anglais. Le pays qui donne des alliés à la France ne pouvait donner des ennemis à la Pucelle inspirée.

—Hélas ! quelques Écossais cependant ont été vus parmi ses juges.....ou plutôt ses bourreaux.

—Oh ! non, en ce pays, tout est bon et loyal ; nous sommes si près de l'Anjou...

La reine sourit, et fit appeler le chevalier Jehan d'Aulon.

Le vieillard s'avança, s'inclina respectueusement devant sa souveraine, et attendit ses ordres. Marie lui dit: Chevalier, voici notre belle cousine Isabelle dÉcosse, duchesse de Bretagne, qui a vif désir de vous entendre parler de la Pucelle.

—Oh! très-gracieuse souveraine, répondit *le plus probe des chevaliers* en relevant la tête, oh! il faudrait une autre langue que la mienne, pour redire ce que j'ai vu de cette tant noble fille! Pour louer une sainte comme elle, il faudrait qu'un ange eût touché mes lèvres avec un charbon ardent: je n'ai qu'un vieux cœur français pour admirer celle qui a sauvé la France.

—C'est tout ce qu'il faut, répliqua la reine; vos paroles seront simples et vraies, comme il les faut pour bien louer Jeanne, cette fille naïve et sublime à la fois, qui faisait chaque jour des choses admirables, et qui ne savait que son *Pater* et son *Ave*. Chevalier, à cause de votre grand âge, prenez un pliant à côté de ma belle cousine Isabelle d'Écosse, duchesse de Bretagne, et satisfaites sa curiosité.

Le vieux d'Aulon obéit, et redit avec vérité et simplesse tout ce qu'il savait de Jeanne l'inspirée. Il parla ainsi:

La gloire enivre les hommes. Après les victoires, ils comptent leurs succès et disent: C'est nous qui avons fait toutes ces choses: ils ne pensent plus au Dieu des armées. Dieu, pour se venger de cette ingratitude, brise les épées et les lances dans la main des forts, et ceux qui avaient vaincu sont vaincus à leurs tour. C'est ce qui est arrivé à nos pères: leur orgueil avait été grand, la punition a été forte, et les ruines de la France attestent encore toute la rigueur du ciel.

La ville de Chinon que voyez aujourd'hui si belle et si brillante, était triste et désolée quand la fille de Vaucouleurs y arriva. Nous étions tombés si bas que nous ne pouvions plus espérer. Toute cette fleur de chevalerie qui entoure aujourd'hui le roi de France était alors avec lui, car, il faut le dire avec fierté, si chevaliers français accourent vite et en grand nombre aux fêtes, aux bals, et aux festins, ils accourent et plus nombreux et plus vite encore aux jours d'épreuves et de courage, à l'entour de leurs rois malheureux.

Pour eux, il y a comme un noble attrait dans l'adversité, et on les a vus souvent abandonner leurs foyers pour aller se faire *courtisans du malheur et flatteurs de l'infortune.*

Nous étions donc beaucoup autour de ce roi, que les Anglais, par dérision, avaient appelé *le roi de Bourges.* Aujourd'hui qu'en disent-ils ? le lion ne recule pas toujours.....

Dans ces jours de découragement je me rappelle combien nos épées et nos lances semblaient pesantes ; nous sentions que Dieu les avait émoussées dans nos mains, et que le salut de la France ne dépendait plus de nos bras, et devait nous venir d'en haut. A certains maux il n'y a que les remèdes du ciel : nous en étions là....Jeanne alors parut.

Quand le bruit se répandit à Chinon, que la fille inspirée, que la prophétesse, que celle qui conversait avec les anges et les bienheureux, était aux environs de la ville, une grande foule se porta au-devant d'elle. Ce n'était pas seulement du menu peuple et des femmes; dans la multitude, on reconnaissait beaucoup de chevaliers et de gens de haut parage. Le besoin

d'espérer était partout, et les grands et les petits, voyant que tout les secours humains ne les délivraient pas, en attendaient d'ailleurs.

Six ou sept personnes, parmi lesquelles étaient son frère et un prêtre, accompagnaient Jeanne d'Arc, depuis son départ de Vaucouleurs ; elle cheminait à leur tête sur le modeste cheval que lui avaient donné Jacques Allain et Durant Laxart ; son vêtement était pauvre et de peu d'apparence, et ceux qui venaient avec elle n'avaient ni renom, ni habileté militaire ; ils n'avaient que foi dans l'envoyée du ciel. Aussi, en voyant cette jeune fille et cette mince escorte, plusieurs d'entre nous, et je confesse que j'étais du nombre, souriaient amèrement en disant : Est-ce de là que salut doit nous venir ? Parmi les officiers de la maison du roi, il y en avait beaucoup qui pensaient comme nous ; car Jeanne ne fut pas menée tout de suite au château où était le roi : elle fut logée chez une bonne femme, auprès du chastel de Chinon.

Cependant tous ceux qui l'avaient approchée, tous ceux qui avaient conversé avec elle, nous en faisaient d'admirables récits et vantaient sa beauté, sa modestie et son courage. Je voulus juger par moi-même de cette merveilleuse fille, et je fendis la foule pour parvenir jusqu'à elle. Quand j'arrivai dans la petite chambre où elle devait loger, elle venait, pour se rafraîchir, d'ôter son casque : ses cheveux châtains, séparés sur son front, tombaient en boucles autour de son cou, et n'étaient pas plus longs alors que les portaient les jeunes chevaliers, écuyers et pages ; son teint, d'une grande blancheur, était animé par la chaleur de la route ; ses yeux étaient doux comme ceux d'une femme et fiers comme ceux d'un guerrier :

elle avait en même temps de la modestie et de l'assurance, quelque chose de noble et de villageois. En se montrant, elle commençait sa mission, car elle s'emparait des cœurs.

Quand je fus tout près d'elle, je lui dis (non sans une grande émotion) : Eh ! jeune fille, vous voilà bien loin de vos moutons, au millieu de tant d'hommes d'armes !

Ainsi l'a voulu messire qui m'envoie, répondit-elle.

J'ajoutai : N'avez-vous pas peur ? Avec nous, vous n'aurez plus le repos et la paix des champs, vous ne rencontrerez que fatigues et dangers.

—*C'est pour cela que je suis née*, dit avec assurance la Pucelle en relevant la tête, *c'est pour cela que je suis née. J'aurais mieux aimé rester à filer ma quenouille avec ma pauvre mère ; mais ce n'est pas moi qui viens, c'est celui qui me guide, c'est celui qui m'a dit : Va-t'en trouver gentil dauphin de France. Me voilà. Pourquoi ne me conduit-on pas auprès de monseigneur le Dauphin.*

—Dites le roi, répliquai-je.

—*Quand il aura été sacré en l'église de Reims*, dit la jeune fille.

—Vous avez donc grand désir de voir le roi ? Vous avez fait bien du chemin pour venir jusqu'à lui.

—*Oui, quand je suis parti de Vaucouleurs je me suis dit : Il faut que j'aille auprès du roi, dussé-je pour y arriver, user mes jambes jusqu'aux genoux ;* et, reprenant son casque, elle ajouta avec autorité : *Chevalier, menez-moi au chastel.*

J'aurais eu défense de le faire, que je l'eusse fait encore, tant je fus frappé de l'air inspiré de Jeanne. Je me dis : Il faut faire ce qu'elle veut ; car elle fait ce

que Dieu lui ordonne. Oncques depuis ce jour ne lui ai désobéi, même au moment où elle est montée sur le bûcher, pour de là monter au ciel...

Quand nous arrivâmes chez le roi, c'était l'heure des flambeaux : il y en avait plus de cinquante qui brûlaient dans l'appartement, et qui faisaient briller bien de somptueux habits. Le roi était moins magnifiquement vêtu que bien d'autres, et l'avait fait exprès, pour ne pas être reconnu. Mais devant plus de trois cents chevaliers qui étaient là rassemblés, Jeanne alla droit à Charles, notre gracieux souverain, avec autant d'aisance et de grâce que si, dès le bas âge, elle avait été élevée à la cour. Se prosternant devant lui, elle embrassa ses genoux, et lui dit avec une voix merveillesement douce :

Dieu vous donne bonne vie, gentil roi.

—Ce n'est pas moi qui suis roi, répondit Charles VII en lui montrant un des seigneurs de sa cour ; voici le roi.

Mais, sans se déconcerter, elle répliqua : *En mon Dieu, gentil prince, c'est vous et non autre. Je viens et je suis envoyée de la part de Messire, pour prêter secours à vous et au royaume, et faire la guerre aux Anglais.*

En l'entendant parler ainsi, le roi se sentait ému, et cela se voyait sur son noble visage. Nous étions tous aussi fortement remués par les paroles de cette fille des champs. Quand elle dit qu'elle voulait faire la guerre aux Anglais, nos mains impatientes se portèrent toutes sur nos épées, et maint chevalier qui riait le matin de Jeanne la Pucelle, allait auprès d'elle, et lui répétait : Jeanne, nous vous suivrons, et nous battrons avec vous les ennemis de la France.

Par les ordres du roi, on forma une maison à celle qui était chargée d'une mission toute divine. Les égards, les respects l'entourèrent, et c'était grande justice. Le jeune Louis de Contes fut nommé son page, et moi, son chevalier : lui avait dix-sept ans, et moi cinquante ans de plus ; lui, commençant la vie, et moi, près de la finir, nous étions placés près d'elle, pour l'aimer, la servir et la défendre. Dans mes longues années, je n'avais rien vu d'aussi beau, d'aussi pur que Jeanne, et lui, dans toute l'exaltation du jeune âge, n'avait rien rêvé d'aussi parfait qu'elle.

Bientôt les combats vinrent, et notre admiration redoubla. Nous avions fait le serment de ne pas la quitter, et nous l'avons tenu l'un et l'autre. C'était forte besogne que de la suivre dans la mêlée ; car l'agneau devenait un lion quand la trompette avait sonné. Ah ! fallait la voir alors ! Avec son épée d'une main et son étendard de l'autre, la majesté du Dieu des armées s'étendait sur elle : on eût dit l'ange exterminateur. Son regard, si doux dans la vie ordinaire, si angélique quand elle priait, devenait terrible dans les batailles ; le feu des éclairs en jaillissait et répandait l'épouvante. Sa mère, la portant dans son sein, avait rêvé une nuit qu'elle était accouchée d'un foudre. Ah ! Jeanne était bien un foudre en face des ennemis !

Une fois, je me rappelle, c'était dans Orléans, nous sortions de dîner, il était onze heures du matin. Dunois vint voir la Pucelle, et lui apprendre que l'Anglais Falstolf allait bientôt apporter du secours aux assiégeants. Jeanne lui demanda comment il avait su cette nouvelle. Le jeune prince ne répondit pas nettement à cette question, et eut l'air de vouloir lui cacher le moment où Falstolf approcherait d'Orléans.

Alors elle sortit de sa douceur accoutumée, et s'écria : *Bastard ! bastard ! au nom de Dieu, je te commande que tantôt que tu sauras la venue de Falstolf, que tu me fasses savoir ; car, s'il passe sans que je le sache, je te promets que je te ferai oster la teste.*

N'en doutez, dit le prince avec respect et soumission : n'en doutez, je vous le ferai savoir.

Dunois s'étant retiré, pour me reposer, je me jetai sur une couchette, en la chambre de la Pucelle, et elle en fit autant avec son hôtesse, sur une autre lit. A peine commençais-je à m'endormir, que soudain je l'entendis crier : *Debout ! debout ! aux Anglais ! aux Anglais ! Mon conseil m'a dit de marcher contre Falstolf qui vient les ravitailler. J'ai entendu les voix : en avant !...Où sont ceux qui me doivent armer ? Le sang de nos soldats coule par terre... En mon Dieu ! c'est mal fait. Pourquoi ne m'a-t-on pas plus tôt éveillée ? Nos gens ont bien à besoigner.... il y en a de blessés..... Mes armes ! mes armes ! et amenez-moi mon cheval !....*

Alors je courus à elle, et je voulus l'armer ; mais, dans son impatience, elle descendit l'escalier en courant pour aller trouver son page qui causait avec une femme sur la porte du logis ; car tout était calme et tranquille dans ce quartier. En le voyant ainsi, elle lui cria : *Ah ! sanglant garçon, vous ne me disiez pas que le sang de France fût répandu !* et elle lui ordonna vivement de lui amener son cheval. Après cet ordre, elle remonta avec précipitation dans sa chambre : son regard était en feu, son visage animé, son sein battait violemment. Je l'armai ; et pendant que moi-même je prenais mon armure, elle était sortie de la chambre sans que je la visse. Comme elle arrivait sur le seuil du logis, elle trouva son page et son cheval. Mon éten-

dard ! dit-elle, mon étendard ! allez le quérir. Et pendant que le jeune Louis de Contes montait le chercher, Jeanne s'était élancée sur son coursier. Ne voulant pas perdre un moment, elle cria à son page de lui jeter l'étendard par la croisée. Il obéit. Je vis la bannière bénie dans ses mains et le feu jaillir du pavé sous les pas de son cheval, qu'elle avait mis au galop, vers la porte de Bourgogne, comme si elle avait connu le chemin, et cependant oncques ne l'avait vu. Le jeune page et moi nous courûmes après notre maîtresse ; mais quand elle volait à l'ennemi, elle était rapide comme la flèche empennée : nous ne pûmes la rejoindre qu'à la porte de Bourgogne. Là, il y avait grand nombre de Français cruellement blessés qu'on rapportait en ville.

Jamais, s'écria-t-elle avec un accent douloureux, *jamais je n'ai vu sang de Français, sans que les cheveux ne me levassent en sur...*

Noble princesse, je vous redis ce trait, pour vous faire voir que cette fille inspirée n'était point une femme altérée de sang : son étandard déployé à la main, elle s'élançait dans les rangs ennemis, elle y répandait l'épouvante ; elle s'exposait à la mort, mais ne la donnait pas. Messagère de Dieu, elle en avait toute la miséricorde : tantôt on pouvait l'appeler un lion, tantôt une colombe... Ah ! oui, une colombe ! c'est ainsi que je l'ai vu monter vers le ciel, au milieu des noirs tourbillons de fumée de son bûcher funèbre.

Lorsque les Anglais la jugèrent, ils lui firent cette question :

Pourquoi votre étandard fut-il porté au sacre, en l'église de Reims, plutôt que ceux des autres capitaines ?

Jeanne répondit :

Il avait été à la peine, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur.

Et moi qui avais vu la fille inspirée à l'*honneur*, c'était-il raison pour que je la visse à la *peine* ? Ah ! faut bien le croire, car Dieu en a ainsi ordonné.

Souvent, par droit de mon grand âge et de mes cheveux blancs, je disais à Jeanne de moins exposer sa précieuse vie ; elle n'en tenait compte, et me répondait :

Je ne durerai qu'un an, guère au-delà, il faut tâcher de bien employer cette année-là.

Certes, elle avait bien employé cette année de sa mission. Les Anglais repoussés de toutes parts, le roi Charles septième du nom, sacré à Reims, les Bourguignons en grande partie soumis à son sceptre, le courage et le nombre rendus aux armées, l'argent aux coffres vides, la victoire et l'honneur au drapeau des fleurs de lis ; voilà l'œuvre d'une fille de dix-huit ans !

Tant de gloire devait réveiller toutes les basses passions de haine et d'envie, aussi l'a-t-elle fait ; et la colombe de France n'a été si cruellement tourmentée et mise à mort que parce qu'elle s'était élevée si haut.

Nobles dames qui m'écoutez, ne trouverai point de paroles pour vous peindre le désespoir de l'armée française, quand, en se comptant dans Compiègne, on s'aperçut que la Pucelle manquait..... Dans la mêlée, aux portes de la ville, j'avais été séparé d'elle. Je demandai qu'on me rouvrit les barrières pour aller chercher celle que j'avais juré de ne pas quitter. Des soldats que je rencontrai, et qui avaient été protégés par elle, me dirent tous les prodiges de valeur qu'elle avait faits ; mais qu'enfin, vaincue par le nombre, elle avait été arrachée de son cheval et faite prisonnière.

Quand j'entendis ces mots, je ne crus pas seulement que c'en était fait de moi, mais je crus voir encore la France retombée aux mains des Anglais. Le désespoir s'empara de mon âme. Pendant que les fuyards rentraient dans Compiègne, moi je restais immobile sur la voie : mon cœur semblait s'être arrêté dans mon sein, une sueur froide découlait de tous mes membres ; je crus que j'allais mourir, et je me dis : Je n'aurai donc pas tenu mon serment ? J'avais juré d'être toujours à côté d'elle ! La malheureuse, elle va être seule dans son adversité ! elle cherchera son vieux chevalier, et ne le trouvera plus. Non, il n'en sera pas ainsi ; mieux vaut honneur que liberté : chaînes ne sont si lourdes que souvenir d'une lâche action. J'irai partager sa captivité.

Et comme l'avais résolu, j'allai au camp des Anglais ; je demandai à parler à leur chef. Je lui dis mon nom, mon serment et mon désir. Il m'écouta tranquillement, et me répondit : Tes vœux seront exaucés, du moins en partie. Soldats mettez-lui des fers, et qu'il ne voie jamais la sorcière maudite, si ce n'est au moment où nous la rendrons au diable qui l'a envoyée.

A de tels blasphèmes, j'entrai dans une grande fureur ; je tirai l'épée qui ne m'avait pas encore été prise, je voulus punir le lâche qui insultait la sainte de la France ; mais je fus bientôt désarmé et jeté dans un noir cachot. Ce cachot n'était si profond que je ne trouvai le moyen d'en sortir : avec quelques pièces d'or, j'achetai ma liberté. J'appris que Jeanne la Pucelle avait été conduite à Rouen ; sous l'habit d'un mendiant je me hâtai d'arriver dans cette ville ; j'y parvins, il n'était bruit que des nobles réponses de la fille inspirée : une sagesse qui lui venait d'en haut semblait lui dicter

toutes ces paroles. N'en doutons pas, ces voix divines qu'elle avait entendues dans les champs de Vaucouleurs, *ces voix* qui lui avaient commandé de laisser la quenouille pour la lance et l'épée, se faisaient encore entendre à elle ; ses saintes patronnes, Catherine et Marguerite, et l'archange Michel, venaient la consoler dans sa prison. Moi qui ne pouvais y pénétrer, je rôdais à l'entour, pour la voir, ne fût-ce qu'un instant, et lui prouver que je lui étais fidède... Dieu m'a refusé pendant longtemps cette consolation ; je n'ai été reconnu d'elle, hélas ! que le jour de sa mort : c'est du haut du bûcher qu'elle a vu son vieux compagnon ! c'est du bas de l'échafaud que j'ai vu ma noble et vaillante maîtresse !... Vous avez entendu dire qu'un Anglais lui avait donné une petite croix de bois, lorsqu'elle avait demandé cette consolation et cet encouragement à souffrir : ah ! ne croyez pas un Anglais capable de ce trait envers elle. C'était moi, moi, son chevalier, et qui ne pouvant la délivrer, voulais du moins adoucir ses derniers moments. De la place où j'étais, je pouvais entendre sa voix ; cette voix qui avait été si puissante et si forte dans les batailles ; cette voix était alors douloureusement lamentable, et ne criait que *Jhesus Maria !* Quand la flamme commença à pétiller au bas du bûcher, cette fille héroïque dit au prêtre qui lui parlait de Dieu : Mon père, descendez, vous ne devez pas mourir, vous !... et lorsque la fumée s'éleva, elle cria : Levez, levez la croix, levez-la, que je la voie à ma dernière heure... Et puis il y eut un grand silence : on n'entendait que le bruit du feu et le rire de quelques Anglais. Un d'entre eux s'avança vers le bûcher ; il avait fait serment d'apporter un fagot pour bruler *la sorcière.* Au moment où il le jetait sur le brasier ardent, Jeanne cria : *Jhesus !* Ce fut son dernier cri. Sa tête

s'inclina sur son épaule, et son âme, sous la forme d'une blanche colombe, s'envola vers le ciel. L'Anglais témoin de ce miracle, se repentit de son action, et confessa que Jeanne était une sainte et lui un grand pécheur.

Quant à moi, je ne sais ce que je devins. A mon âge, ce n'eût pas été grande merveille que de mourir d'une pareille douleur ; mais non, Dieu a voulu que je restasse encore dans ce monde, pour redire à tous les vertus de la sainte et les exploits de la guerrière, et jusqu'à mon dernier soupir, je répèterai que tant de simplicité et de gloire, tant de courage et tant de vertus, ne pouvaient appartenir qu'à une envoyée du ciel ; et jusqu'à mon dernier soupir, je crierai honte et ignominie sur le Français qui insultera à Jeanne la Pucelle. Si jamais pareil lâche se montre, ah! qu'il soit flétri, qu'il soit déclaré infâme, qu'il soit chassé de France, l'homme qui outragera celle qui a sauvé le royaume des lis ; que les autres nations lui refusent un asile et le repoussent ; que les étrangers le montrent au doigt, et lui disent : Tu as insulté à une femme, tu es lâche ; tu as insulté à celle qui a sauvé ton pays, tu es donc l'ennemi de ton pays, va demander aux Anglais qui ont tué l'héroïne de France le prix de tes outrages ! Va, ils ont répandu son sang, ils te donneront de l'or ! Qu'ils soient maudits comme toi ! que tous ceux qui les aiment partagent aussi mes malédictions !.....

Arrêtez ! s'écria Arthur de Montauban en interrompant le vieux chevalier, arrêtez ; ne voyez-vous pas monseigneur le duc de Bretagne ; il va s'évanouir.....

Eh ! qu'est-ce ? demanda le roi, en jetant un regard scrutateur sur François (car, pendant la dernière partie du récit de Jehan d'Aulon, Charles et ses hôtes s'étaient

arrêtés près du narrateur, et tout de suite un cercle de courtisans s'était formé autour d'eux) ; qui peut ainsi troubler le duc de Bretagne ? continua le roi. Les malédictions du fidèle compagnon de Jeanne d'Arc ne retombent que sur la tête des traîtres, des amis des Anglais, et certes, mon cousin n'a pas à se reprocher d'être ni l'un ni l'autre.

Le roi de France me rend justice, dit François ; mais...

— Achevez, s'écria Charles.

— Il en coûterait trop à un frère répondit avec une feinte tristesse le perfide Arthur, il serait trop pénible pour monseigneur et maître de révéler la pensée qui lui a fait tant de mal. Il est aussi bon que féal, et son cœur fraternel.....

— Je vous entends, repartit le roi. Maréchal vous allez me suivre. Avez-vous reçu de récentes nouvelles de Bretagne ?

— Jean Hingant et Olivier de Méel en ont apporté aujourd'hui ; et, se rapprochant de l'oreille de Charles, il ajouta : Il vient d'y avoir un nouveau débarquement d'Anglais au château du Guildo.

— Un débarquement d'Anglais ! s'écria le roi de France, en frappant du pied et portant la main à son épée. Je le jure par les cendres de Jeanne d'Arc, tous les Anglais qui ont touché terre de Bretagne n'en réchapperont pas ! J'ai trop tardé à venger cette noble fille ! Chevaliers, réparons le temps perdu ; je vous vois, vous partagez mon indignation. Jurons tous de punir les Anglais, de venger la Pucelle !

Oui ! oui ! s'écrièrent les chevaliers, nous jurons tous haine et vengeance !

Ainsi, Jehan d'Aulon, par son récit avait remué tous les cœurs : les princesses partageaient l'émotion générale et la languissante et pâle Marie d'Anjou elle-même s'était animée en écoutant raconter les exploits, les vertus et les malheurs de la femme qui honorait le plus son sexe et son pays.

Par un motif de délicatesse, Charles ne voulut pas questionner le duc de Bretagne sur ce nouveau débarquement d'Anglais au château du Guildo ; mais il s'était emparé du bras d'Arthur et l'avait conduit à l'écart, pour avoir de lui des détails et des éclaircissements. François, de la place où il était resté, près de la reine, voyait le roi de France et le maréchal de Bretagne, causant confidentiellement ensemble, et l'idée que ce n'était pas *lui* qui calomniait son frère, allégeait un peu le poids du remords. Il laissait faire, et se croyait moins coupable. Cependant ne savait-il pas bien que les Anglais débarqués en Bretagne, n'étaient que des archers, au nombre de cinquante, envoyés par le roi Henri d'Angleterre à son jeune ami Gilles, pour les plaisirs de la chasse et du tir ? Un seul mot d'explication aurait pu calmer la colère du roi ; mais cette colère devait perdre le frère qu'il n'aimait pas, et il se tut : le silence est quelquefois aussi perfide que le mensonge.

XXIV

LÉGÈRETÉ COUPABLE.

Quand le roi et la reine de France se furent retirés dans leurs appartements, ainsi que le duc et la duchesse de Bretague, il ne resta plus dans la galerie que quel-

ques seigneurs de la cour. Le comte de Mayenne, Charles d'Anjou, premier ministre de Charles VII, s'y promenait avec Montauban, qui avait su s'emparer de lui, et qui alors était occupé à faire entrer dans l'esprit du ministre tout-puissant les soupçons et les craintes qu'il avait déjà jetées dans celui du faible Charles VII.

Si, en calomniant le prince breton, Montauban servait les intérêts de sa vengeance, de son côté, le ministre de Charles VII, en écoutant les dénonciations qui lui étaient faites, était loin de vouloir les repousser; car il savait que Gilles de Bretagne était le neveu favori du connétable de Richemont, et n'était-ce pas une bonne fortune pour lui que d'aider à perdre l'ami d'un homme puissant qu'il n'aimait pas ?

Avec les hommes de la trempe d'Arthur de Richemont, un ministre tel que le comte de Mayenne n'aurait jamais osé lutter. Les géants seuls s'attaquent aux géants, et l'enfant impatienté contre le chêne qui lui dérobe quelques rayons de soleil, ne pouvant se venger contre l'arbre centenaire, prend plaisir à briser et à fouler aux pieds les petits rejetons qui croissent à l'entour.

Loin donc de combattre tout ce que lui révélait Montauban, le ministre ne lui objectait aucun doute, et ne lui demandait que très-légèrement, et seulement pour la forme, quelques preuves à l'appui du débarquement des Anglais.

— Des preuves, noble seigneur, répondit le maréchal, en voici ; lisez cette lettre de Pierre La Rose, secrétaire intime du prince Gilles. Jehan Hingant et Olivier de Méel l'on apportée ce matin au duc François.

— Donnez-la moi ; demain, je la montrerai au roi....

— Mais le temps presse : demain ou le jour d'après, le connétable arrive ici, et si l'arrestation n'est pas faite alors, elle ne se fera pas. Vous savez, seigneur, toute l'influence qu'il a sur les volontés légères et *muables* du roi.

— Il a eu cette influence autrefois, alors que de Giac et de la Trémouille avaient la confiance de Charles ; mais aujourd'hui.....

— Je sais qu'il y a une grande différence. Alors la cupidité et l'incapacité étaient au pouvoir ; aujourd'hui je dirais l'habileté et le dévouement s'y trouvent ; mais je vois à qui je parle... et je me tais.

A cette flatterie, le ministre sourit, et dit au maréchal : Il est vrai que depuis que nous nous mêlons des affaires publiques, l'Etat est mieux gouverné.

— Toute la France le sait et aime à le répéter : cependant il n'est pas certain que le fier connétable soit encore content ; et cet homme qui fait et défait les ministres, cet homme qui est plus roi que le roi lui-même, pourrait bien ne pas approuver tout ce que votre sagesse a fait : on assure même qu'il n'arrive à la cour que pour y renouveler les scènes de de Giac et de la Trémouille.

— Nous ne le craignons pas, et d'après notre avis, le roi, je n'en doute pas, lui défendra d'arriver.

— Vous savez comme il obéit... Les preuves ne manquent pas pour montrer que rien ne peut retenir cet homme despote et orgueilleux, et qu'il prétent servir le roi malgré lui... et, comme je vous le disais, c'est demain qu'il arrive à Chinon ; il faudrait donc ce soir même faire voir au roi la preuve du débarquement des Anglais ; il faudrait lui faire sentir tout le danger

qui se prépare, lui montrer la guerre se ranimant de nouveau, les plaisirs s'en allant avec les trésors qu'il faudra dépenser pour repousser l'ennemi.

— Maréchal, pensez que je dirige les affaires et que je ne suis pas dirigé.

— Noble seigneur, personne ne le sait mieux que moi. J'ai voulu prouver seulement combien il est pressant d'agir sans un moment de retard.

— J'y aviserai, répondit avec une froide importance le premier ministre, et il se retira. Montauban vit alors qu'il était allé trop loin, et que la susceptibilité de celui qui se croyait un homme d'état avait été blessée par ses conseils. Il remonta dans sa chambre, mécontent du ministre français, et plus encore mécontent de lui-même.

C'était à tort qu'il croyait n'avoir pas réussi. Le ministre n'avait pas voulu avoir l'air de suivre une ligne tracée par un autre ; mais il avait senti intérieurement toute l'urgence de frapper fort et vite. Il était allé, en quittant Montauban, au coucher du roi, l'avait entretenu en particulier, et à force d'instances, avait obtenu que, le lendemain matin, l'ordre d'arrêter Gilles de Bretagne serait expédié, après en avoir conféré avec le duc François. Ayant reçu cette assurance, le ministre alla chercher le sommeil. Je ne sais s'il put dormir, il venait d'arracher à son faible souverain un ordre injuste.... mais ce n'était pas le premier, et l'habitude fait taire les remords.

Le lendemain matin, quand le soleil parut, l'équipage de chasse était sur pied. Très-peu de seigneurs étaient admis à cette partie. Le duc de Bretagne n'en était pas : il n'y avait pas été invité. Cette partie de chasse ne devait durer que quelques heures.

Quand le roi sortit de sa chambre, il trouva son premier ministre à la porte, avec l'ordre tout prêt. Eh bien ! s'écria Charles avec un air d'ennui, déjà vous m'apportez de l'ouvrage : on ne peut vous éviter.

— Mon très-redouté seigneur et maître sait que lorsqu'il s'agit de son service, je ne prends pas de repos.

— Voyons, qu'y a-t-il à faire ? vous savez que je suis pressé.

— Il n'y a qu'à signer ; et le ministre présenta une plume et l'ordre tout écrit. Le roi y apposa son nom, et demanda : Est-ce tout ?

— Oui, très-redouté seigneur, je vais d'après votre ordre en conférer avec le duc de Bretagne.

— Oui ; ainsi je le veux, dit Charles : c'est son affaire encore plus que la mienne. A présent, qu'on ne me parle plus de ces ennuyeux détails. Que le grand-maître de ma maison veille aux plaisirs de mes hôtes. Je serai de retour pour le couvert de la reine. A son réveil, on lui apprendra que je suis parti pour la chasse et que je reviendrai bientôt.

Après ces paroles, Charles VII, en galant habit de chasseur, s'élança à cheval, et partit au galop. Quand il revint au château, l'ordre communiqué au duc François avait été expédié en Bretagne ; Jehan Hingant en était porteur. Voilà comme allaient les choses : c'était du sein du plaisir qu'était parti un ordre d'emprisonnement, une mesure qui menait un jeune prince innocent aux fers, et de là à la mort, et cependant ce jour-là il n'y eut rien de changé à la cour : tout marcha comme à l'ordinaire, et ceux qui jouissaient de ses plaisirs, qui partageaient ses fêtes et qui s'as-

seyaient à ses festins, ignorant les mesures qui venaient d'être prises, répétaient : Tout va bien.

Le duc de Bretagne en savait davantage ; aussi paraissait-il plus pâle et plus soucieux que de coutume. Jamais Montauban n'avait été si fier et si heureux. Quant au comte de Guingamp, il n'avait été initié à rien : on prétendait l'avoir cherché au moment du conseil, et le maréchal disait : Il y serait venu pour approuver ; mais il était à l'église, on n'a pas dû le déranger.

XXV

HOSPITALITÉ VIOLÉE.

La *sagesse* de ceux qui ne sont pas heureux, c'est la *résignation*. Gilles et Françoise, dans leur solitude du Guildo, ne demandaient pas à être plaints, ils ne voulaient qu'être oubliés ; mais la haine n'oublie pas, et il n'est pas de retraite si cachée où elle n'aille chercher ses victimes.

Le vieux château, si longtemps abandonné, avait repris un air de vie et de mouvement ; les longues herbes ne croissaient plus dans les cours et entre les pierres du perron ; la tristesse de l'antique demeure s'en allait peu à peu. Françoise avait déjà trouvé du bien à faire, et le sentier qui conduisait du château à l'église n'avait plus de ronces pour entraver ses pas. Gilles avait parcouru les dunes et les falaises : la chasse et la pêche occupaient ses loisirs.

Les archers anglais envoyés par le roi Henri lui annonçaient que des chevaux d'une race légère et rapide allaient lui arriver. Il prenait donc son exil en patience, et se disait quelquefois : Si le reste de ma vie doit couler sans gloire, je me résignerai à la

tranquillité que je goûte ici.....L'arbre fait pour fleurir au soleil peut encore vivre à l'ombre.

L'ombre s'avançait et allait s'étendre sur le fils des ducs.... Le jour était pur et sans nuage ; la mer seulement ridée par le zéphyr, scintillait les rayons du grand astre : c'était beau comme un jour de fête, et cependant c'était le dernier jour de liberté pour le prince Gilles!....Ah! jeune infortuné, jouis donc de l'air que tu respires! jouis de la lumière que tu vois! bientôt tu regretteras cette brise qui joue dans ta chevelure, ces flots que tu entends à tes pieds.... Et toi qui dans les temps de la prospérité as fait l'envie des peuples, à travers les barreaux de ton cachot, tu envieras bientôt le pâtre accablé sous le double poids de la fatigue et de la misère.

De tels pressentiments ne pesaient pas sur l'âme de Gilles. Depuis qu'il était au Guildo, ses amis et les gens de son service voyaient qu'il était comme résigné à son sort : son humeur était plus douce et plus égale qu'à Chantocé ; il commençait à voir que l'on peut être heureux ailleurs que dans les pompes agitées de la cour ; et tout en les regettant il appréciait les charmes de la tranquillité. Avec les archers que le roi Henri lui avait envoyés, il était à s'exercer au tir de l'arc, dans la cour du château. Françoise et sa mère, Catherine de Rohan, assises au balcon, regardaient ce noble jeu ; plusieurs vassaux y assistaient aussi, car c'était un dimanche. Tout à ceup, au milieu de la partie, on entendit frapper à la porte du pont, et quand il fut connu que c'étaient des hommes d'armes qui venaient de la part du roi, le prince, sans défiance, ordonna de leur ouvrir et de les admettre dans le château disant : Je tiens à honneur de recevoir en amis, les gens de mon oncle Charles de France.

Puis se tournant vers Pierre de Goulaine : Allez les recevoir, dit-il, et revenez vite nous apprendre qui sont ceux que le roi de France envoie vers moi.

La défiance n'est naturelle qu'à celui qui a été trompé : l'enfant qui n'a été nourri que de miel, peut-il soupçonner l'amertume de l'absinthe ? Gilles de Bretagne n'avait pas été gâté par la fortune, mais son âme généreuse et confiante à l'excès, n'avait pu être changée par elle ; il y a des caractères plus forts que les événements qui les pressent. Le prince attendait donc avec confiance le retour de Pierre de Goulaine. Il arriva bientôt. Très-redouté seigneur, dit-il en entrant dans la salle, c'est le sénéchal du Poitou qui commande à quatre cents hommes d'armes que le roi envoie pour défendre la côte, dans les environs de Guildo : on la dit menacé d'une descente des ennemis.

Par le sang de Dieu, répondit Gilles, mon oncle le roi de France pouvait s'éviter ce soin. Ne sommes-nous pas ici pour défendre nos champs et nos rochers ? Mais enfin, que ces soldats de France, tout inutiles qu'ils nous soient, trouvent hospitalité au Guildo ; nos gens et nos archers coucheront sous la tente, et les nouveaux venus occuperont leurs quartiers jusqu'à demain matin. Alors ils iront où le roi les envoie.

Plaise à monseigneur, dit Pierre de Goulaine, que j'introduise près de lui le sénéchal du Poitou.

Qu'il entre, repartit le prince. Le sénéchal parut alors. Après s'être respectueusement incliné devant Gilles de Bretagne, il attendit en silence que la parole lui fût adressée ; et quand il eut été questionné sur le but de sa mission, il raconta que le bruit d'une descente des Anglais sur la côte de Bretagne avait répandu l'alarme à Chinon ; que le roi, son maître, se souvenant

toujours du mal qu'ils avaient fait à la France, avait voulu joindre ses forces à celles du duc François, pour repousser l'ennemi ; que les quatre cents lances qu'il commandait étaient destinées à la défense du fort de Matignon ; qu'il s'y rendait, mais que connaissant la noble hospitalité du prince devant lequel il avait l'honneur de paraître, il n'avait pas voulu passer si près de sa demeure, sans venir l'assurer que les troupes qui venaient cantonner dans les environs du Guildo étaient des troupes amies.

Il doit en être ainsi, répliqua Gilles ; j'ai prouvé combien j'aimais la France. Si j'avais voulu tirer l'épée contre elle, je tiendrais aujourd'hui celle de connétable d'Angleterre. Quoique je ne sois pas invité aux fêtes royales, je n'ai point oublié les liens d'amitié et de parenté qui m'attachent au roi Charles. Il ne les oubliera pas non plus : j'ai fait ce que je devais, il fera de même.

— J'en suis garant, dit le sénéchal en mettant la main sur son cœur.

— Mon royal oncle n'a pas besoin de votre garantie, chevalier, répondit le prince breton. On sait que si la bonne foi était exilée du reste de la terre, elle se retrouverait dans le cœur d'un roi de France. Sire sénéchal, vous et une partie de vos hommes d'armes vous coucherez au château du Guildo ; cette demeure maintenant n'est pas splendide, mais jadis les seigneurs de Dinan y ont tenu nombreuse garnison : ses tours ont été assiégées par les Anglais, et n'ont pu être prises ; il en serait encore de même aujourd'hui. Pour nous défendre, nous nous suffirons toujours. Allez, sénéchal, faire poser les armes à vos soldats. J'ai donné mes ordres pour qu'ils soient traités en amis.

Pierre de Goulaine, veillez à ce que mes intentions soient exactement remplies.

Pierre de Goulaine et le sénéchal du Poitou sortirent ensemble, et le prince resta dans la galerie avec Françoise et sa mère Catherine de Rohan, qui était arrivée la surveille au Guildo.

Pensez-vous que nous soyons ici en sûreté ? demanda madame Catherine à Gilles de Bretagne. Si les Anglais viennent à faire une descente, nous sommes bien voisins de la côte ; vous savez combien ils sont barbares, et le peu de respect qu'ils ont pour les femmes. Ma fille, votre jeune épouse, et moi nous ne resterions pas ici sans danger, si le débarquement avait lieu.

— Soyez rassurées et tranquilles, je ne crains nullement les Anglais.

— Non, vous les aimez même trop, vous avez trop grande confiance en eux ; leur roi est votre meilleur ami.

— Je ne le cache pas, Henri d'Angleterre est pour moi comme un frère ; mais que dis-je, comme un frère ! il est bien mieux pour moi que les enfants de mon père ! Henri m'a secouru, François ma exilé : l'un s'occupe de mes besoins, même de mes plaisirs ; l'autre n'a qu'une pensée, celle d'aggraver les ennuis et les misères de mon bannissement.

— Je sais tout cela, et je redoute souvent que le souvenir de l'accueil que vous a fait le roi Henri, et le juste ressentiment des torts du duc François, ne vous poussent dans une mauvaise route.... Très-redouté seigneur, vous m'avez donné le droit de vous parler comme une mère ; comme une mère, je vous dirai : *Il est toujours dangereux d'aimer les étrangers.*

— Eh bien ! sage et prudente dame, comme un fils royal et confiant, je vous répondrai qu'il est toujours mal d'être ingrat. Je le serais, si j'oubliais l'hospitalité du roi Henri ; mais soyez tranquille, ce ne sera point avec les intérêts de mon pays que je paierai ma dette de reconnaissance. Tout en aimant Henri, mon bras repoussera le premier Anglais qui mettra pied sur terre bretonne, armé et comme ennemi.

Il achevait de donner cette assurance, Humfroy entra, et rendit compte à son auguste maître des dispositions qu'il venait de prendre. Les cinquante archers anglais, et autant d'hommes d'armes bretons, abandonneraient leurs quartiers ordinaires, camperaient à l'entour du château ou coucheraient dans le village voisin. Les hommes du roi de France seraient ainsi logés sous le toit du Guildo. Des tables allaient être dressées pour eux dans les cours, sous les hangars et dans les passages. En signe d'alliance et de bonne amitié, les gens du prince breton s'asseyeraient au souper avec les gens du roi ; et les mesures étaient prises pour que tout ce monde ne manquât de rien.

— Merveilleusement bien ordonné, dit Gilles à son vieux majordome. Grâce à toi, je suis sûr que les Français vanteront notre hospitalité. Pendant que le roi de France donne des fêtes où l'on ne m'invite pas, j'accueille et je nourris ses gens d'armes. Voilà comme j'aime à être en avance avec ceux qui y regardent avec moi : on dit que c'est duperie, moi je soutiens que c'est noblesse ! Économie n'est pas plus faite pour les princes que froideur pour les cœurs généreux.

Dans toute autre circonstance, Humfroy eût été de l'avis de son maître, et eût vu avec plaisir le prince de Bretagne exerçant noblement l'hospitalité envers des

étrangers nombreux ; car il pensait comme Gilles (et même un peu trop pour ses intérêts), qu'économie n'était pas vertu de prince ; mais dans cette circonstance, il ne présidait aux apprêts de la réception du sénéchal et de sa troupe que par obéissance ; il sentait au fond de l'âme comme un pressentiment de trahison, et n'agissait qu'à regret. Le soir était venu ; Français et Bretons avaient déposé les armes, et s'étaient assis aux tables préparées. Le bruit de tous ces hommes animés par la gaîté du repas montait jusque dans les appartements supérieurs du château ; le vin ajoutait à la joie, et achevait de bannir toute réserve et toute défiance. Madame Catherine et sa fille s'étaient rassurées en voyant la bonne harmonie qui régnait entre les soldats des deux nations : sans aucune crainte, elles se retirèrent dans leurs chambres, car l'heure du coucher venait de sonner.

L'ordre de la retraite venait aussi d'être donné à la troupe ; et après le bruit que firent tous ces hommes en se levant de table, le silence se rétablit peu à peu : on n'entendit plus dans le château que les pas de ceux qui étaient de garde à la porte des chambres. Humfroy donna un coup d'œil général, et se reprocha la défiance qu'il avait eue, quand il vit la manière paisible dont tout s'était passé et le calme qui régnait partout. Pierre de Goulaine et plusieurs autres chefs veillaient dans une chambre voisine du pont, et ne s'y étaient retirés qu'après avoir placé des sentinelles dans les endroits où la sûreté semblait l'exiger.

L'obscurité était complète : il était près de minuit, tout semblait reposer. Le prince de Bretagne dormait d'un profond sommeil.

Tout à coup un bruit d'armes, des portes qui s'ouvrent

et se referment avec fracas, des cris se font entendre. Gilles se réveille en sursaut; sa main a déjà saisi son épée : il écoute, et les mots : Trahison ! trahison ! Aux armes ! aux armes ! parviennent jusqu'à lui. Il est debout.....Françoise n'a pas encore été réveillée.....Que fera-t-il ? S'il la quitte, qui la défendra ?.....Il hésite..... sa porte s'ouvre ; il s'élance au-devant de celui qui l'a enfoncée : c'est Humfroy, blessé et couvert de sang. Mon maître ! mon maître ! s'écria-t-il, sauvez-vous, sauvez ma maîtresse et sa noble mère ! Venez, suivez-moi ! Les traîtres qui se sont emparés de Pierre de Goulaine et des autres chevaliers bretons ne connaissent pas la *porte de Miséricorde*, profitons-en pour sauver la princesse. Oui, oui, sauvons-la, dit le prince ; et, la rage dans le cœur de ne pouvoir courir au-devant des traîtres, il va au lit de Françoise, et lui crie : Amie, éveille-toi, sois sans alarmes ; et, jetant sur elle un long manteau, il la prend dans ses bras ; il va l'emporter : sa mère, échevelée, en désordre, arrive en criant : Ma fille ! ma fille ! je veux mourir auprès d'elle. Ah ! prince, vous le voyez maintenant, ce sont des traîtres que vous avez reçus..... Ils viennent d'égorger le sire de Goulaine.....Ces paroles ont tout appris à Françoise ; elle serre ses bras autour de son époux. Défends-moi, défends-nous, lui dit-elle. Si tu restes avec nous, je n'aurai pas peur.....je ne mourrai pas.....

— Par ici, par ici, crie Humfroy. Prince, suivez-moi : entendez-vous ? Il montent l'escalier. Au nom de Dieu, suivez-moi, la porte de Miséricorde n'est pas au pouvoir du perfide sénéchal.

A cet instant, la lueur d'un incendie éclaire toute la chambre : la partie du château par laquelle Humfroy voulait guider ses maîtres, pour leur faire gagner la porte de secours, est en feu.

Quelques jeunes pages, cinq ou six vieux soldats, des femmes, Marguerite, viennent d'accourir dans la chambre de la princesse : leurs cris, leur désespoir, ajoutent au désordre ; le cliquetis des épées approche. Gilles n'y peut plus tenir. A peine vêtu, la poitrine nue et sans armure, il vient de mettre sa femme et sa mère entre les vieux soldats. Serrez-vous autour d'elles, dit-il. Humfroy, tiens-la toujours, et suis-moi de près. Mon épée va nous faire un chemin. Et, comme le lion qui défend ses petits, il s'élance : quelques chevaliers bretons se sont réunis sur les marches voisines de sa porte. Malgré le nombre des traîtres, malgré leurs blessures, ils résistent encore. Pierre de Goulaine ne pouvant plus se tenir debout pour défendre son maître, est venu se coucher en travers de sa porte, et sa main tient encore son épée et porte des coups mortels. Le feu, dont la lueur devient de plus en plus vive, a été mis par le sénéchal à la chambre où les chefs bretons étaient restés à veiller. Il espérait ainsi les séparer de leur prince. Mais les cris de trahison ! trahison ! étaient parvenus jusqu'à eux, et il n'y avait eu ni flammes, ni lances, ni épées, capables de les retenir : ils étaient accourus mourir auprès de celui qu'ils avaient juré de défendre.

La vue de leur prince ranime leur courage. Les assaillants sont forcés de descendre quelques marches. Les traîtres sont toujours lâches, crie Gilles de Bretagne. En avant ! en avant ! mes amis ; serrez-vous à l'entour de celle que nous voulons sauver. Ne pensez pas à moi, je saurai me défendre. Et parlant ainsi, il agite son épée, qui brille des feux qui s'étendent et s'approchent : on dirait un foudre dans sa main puissante. Tous ceux qu'il peut atteindre tombent, beaucoup de ceux qui le voient fuient et se dérobent à ses coups.... Déjà

l'escalier se dégarnit ; l'espoir de se frayer un passage redouble dans l'âme des vaillants Bretons. Mais la voix du sire de Goulaine s'est fait entendre ; elle a dominé tout ce tumulte, elle a été plus forte que toutes les clameurs : c'est le dernier cri de la fidélité ; elle répète : Trahison ! double trahison ! le sénéchal du Poitou a tourné le passage ; le voici qui accourt par la chambre du prince : il était trop lâche pour l'attaquer en face. Amis, veillez sur nos maîtres.. Tout moyen de retraite vous est enlevée : les passages les plus secrets ont été découverts, les traîtres commandés par le sénéchal, les remplissent..... Tu n'en révéleras pas davantage, cria une autre voix : c'était celle du chevalier félon, enfonçant sa dague dans la gorge de Pierre de Goulaine, qui, blessé mortellement lors de la première surprise de la nuit, était accouru se coucher en travers la porte de ses seigneurs et maîtres, pour les défendre encore de son bras affaibli. Les soldats passèrent bientôt sur le corps inanimé de ce vaillant chevalier, modèle d'honneur dans sa vie, modèle de fidélité à sa mort. La foule qui débouchait par la chambre du prince grossissait toujours, elle était parvenue au groupe qui entourait Françoise de Dinan et sa mère. Les chevaliers de Lesneven, de Coëtquen, de Lantivi, couverts de blessures et perdant leur sang, se serraient de plus en plus autour du précieux dépôt qui était confié à leur garde ; mais pressés de trop près, ils avaient été forcés de faire volte-face pour repousser ceux qui les assaillaient par derrière. Gilles, pour se frayer un chemin allait toujours de l'avant, frappant d'estoc et de taille. Tout à coup il s'aperçut qu'il était séparé de quelques pas de Françoise, et revint vers elle. Les Français le voyant reculer, crièrent : Le prince est blessé ! et leur courage se ranimant, ils remontèrent les marches

qu'ils avaient été forcés de descendre. Alors Gilles, sa femme, sa belle-mère et le petit groupe de leur fidèles amis, se trouvèrent enveloppés de toutes parts. Les cris, le tumulte, le désordre, étaient affreux. La foule était si grande et si pressée dans l'escalier tournant, que les bras n'avaient plus de place pour se mouvoir et frapper. Les ennemis se touchaient corps à corps, et s'entre-déchiraient de leurs mains..... Celui qui venait d'être frappé de mort ne pouvait tomber à terre, et soutenu debout par ceux qui l'entouraient, il semblait combattre encore ; d'autres renversés sur les marches avant que la foule ne fût aussi nombreuse, poussaient d'horrible cris, et étaient bientôt étouffés sous les pieds. La lueur de l'incendie était la seule lumière qui éclairât cette scène de carnage et de désolation. Les flots grossissant sans cesse, ont débordé le groupe qui entoure la princesse..... ils ont repoussé Gilles de Bretagne..... La foule se glisse entre eux s'accroît et sépare de plus en plus l'époux de l'épouse. La rage de l'un le désespoir de l'autre, ne peuvent se peindre..... déjà ils ne se voient plus. Le prince, ne pouvant se servir de son épée, est saisi par le corps et entraîné. Le sang de Lantivi, de Coëtquen, du vieil Humfroy, a rejailli sur la malheureuse Françoise ; ils sont tombés, et les mains du perfide sénéchal se sont étendues sur elle, par-dessus les morts et les mourants. Elle est ramenée à sa chambre : elle n'entend plus la voix, elle ne voit plus l'épée de son bien-aimé seigneur ; et croyant qu'elle n'a désormais qu'à mourir, elle se laisse tomber sur le plancher inondé de sang.

Sa mère est auprès d'elle...

Ah ! mère infortunée, ne quitte pas ta fille, reste toujours à ses côtés, veille sur elle et sur l'enfant qu'elle porte dans son sein... elle a besoin de tous tes soins, de

tout ton amour : elle ne reverra plus son époux. L'enfant s'il vient à naître, ne sera point remis dans les bras de son père..... Gilles de Bretagne est désarmé, le fils des ducs, la fleur des chevaliers, a été vaincu, accablé par le nombre : la porte d'un cachot vient de se refermer sur lui !...

Si vous avez vu le lion s'agiter et se ruer dans la fosse où il est tombé, si vous avez entendu ses rugissements terribles, vous pourrez vous faire une idée du prince de Bretagne dans l'étroite prison où les traîtres l'ont jeté. Ah ! s'écrie-t-il en écumant de rage et en frappant les murailles avec le tronçon d'épée qu'on n'a pu arracher de sa main, ah ! malédiction ! malédiction sur les perfides qui ont abusé de ma bonne foi ! qui ont violé les droits sacrés de l'hospitalité ! Mon frère ! mon frère ! ceci est votre ouvrage ! Je reconnais vos coups.... Je les défie..... Mais les lâches, ils vont se venger sur des femmes ! Françoise ! ô ma bien-aimée ! ne courbe pas ton front devant eux ! sois fière, que nos ennemis n'aient pas une prière de toi ; ne te laisse pas abattre par la douleur ; tu dois vivre pour moi et pour l'enfant que le ciel nous promet..... Amie, fie-toi à moi, je saurai briser mes fers ; je me vengerai des lâches et des traîtres. Malédiction ! malédiction sur eux !

XXVI

LA CAPTIVITÉ

J'ai comparé le prince Gilles, renfermé dans une prison et gardé par les traîtres, au superbe roi des animaux, tombé dans un piége du désert. Mais à qui pourrai-je comparer la douce Françoise ? Malgré sa grande piété, elle n'est pas encore résignée. Après

les coups de la tempête, le roseau ne se relève pas de suite ; pendant quelque temps, on le voit couché sur la terre : on croirait qu'il est déraciné, et que les zéphyrs ne le balanceront plus... mais il n'a pas rompu il n'a fait que plier, et sa tige se redressera de nouveau et fleurira encore sur le bord des ondes.

Vaincue par l'excès de sa douleur et de son désespoir la princesse de Bretagne était tombée sans mouvement et sans voix, alors que son époux bien-aimé, que son défenseur, entraîné par les soldats du perfide sénéchal, avait disparu à ses yeux. A cet instant elle avait senti un de ces cruels déchirements qui font croire que l'on va mourir.

Quand elle revint à elle, ce n'était pas sa mère qui la tenait dans ses bras, c'était la vielle Marguerite. Madame Catherine de Rohan avait été frappée et blessée dans la mêlée, et gisait encore comme morte, au milieu des débris et du sang qui remplissait la chambre du prince. A cette vue, Françoise s'oubliant elle-même ne pensa plus qu'à sa mère, et dit à Marguerite : C'est elle qu'il faut soigner ; et, avec cette force et cette précipitation que donne la fièvre du malheur, elle aida à porter sur le lit le corps inanimé de celle de qui elle tenait la vie.

D'impassibles hommes d'armes, placés aux portes de la chambre, voyaient sans être émus ces scènes de désolation. Appuyés sur leurs lances, ils n'étaient occupés que d'empêcher ces femmes de passer le seuil de la porte où ils étaient de garde. La fille des comtes de Dinan ayant pris dans une niche, près du lit, une coupe de vermeil qui avait échappé au pillage, alla demander à un des gardes de la laisser sortir pour avoir un peu d'eau pour sa mère.

— Elle n'en a pas besoin, dit le soldat ; mais moi j'ai besoin de cette coupe, donne-la ; et le barbare l'arracha des mains de la princesse.

— Oh ! si c'est de l'or que vous voulez, je vous en donnerai encore ; mais, au nom de Dieu ! laissez-moi avoir un peu d'eau pour ma pauvre mère ; voyez comme elle est là étendue, sans mouvement.

— Eh ! qu'est-ce que cela nous fait à nous, que cette vieille femme soit morte ou en vie ? On nous a ordonné de ne pas te laisser sortir, tu ne sortiras pas pour tout l'or du monde.... Mais cet or que as, que tu nous offres tu vas nous le donner à l'instant, ou bien le corps de ta mère et le tien passeront par cette croisée, et feront place sur ce lit au sénéchal, notre vaillant chef. Alons vite, vite, où est cet or que tu possèdes ? Et parlant ainsi, les deux soldats avaient saisi les bras de la malheureuse Françoise, et chacun la tirait de son côté, en répétant: Ton or ; donne-nous ton or, ou tu vas mourir.....

Dans cet instant, madame Catherine revint de son évanouissement et s'écria : Ma fille ! ma fille !

— Vous l'entendez, dit Françoise aux barbares qui la retenaient encore ; vous l'entendez, elle m'appelle... laissez-moi la secourir.

— Quand tu nous auras livré tout ce que tu possèdes, répondirent les hommes d'armes.

— Tenez, tenez, voilà tout ce qui me reste, dit la princesse ; prenez ces bracelets, cette ceinture d'or et ces pierres précieuses ; mais au nom de la mère qui a élevé votre enfance, laissez-moi secourir la mienne.

— Vas-y donc, et recommande-lui de se taire ; nous ne voulons point ici de cris et de gémissements. Telle

fut la réponse de ces deux êtres cruels qui étendirent leurs mains ensanglantées pour se partager les objets qui leur étaient livrés.

Une grande diversion à notre propre infortune, c'est de donner des soins à l'infortune des autres. En soignant sa mère, Françoise pensait moins à sa cruelle position; mais une simple question de madame Catherine lui rappela tout son malheur. Où est-il, demanda-t-elle, où est le prince? lui seul peut nous protéger. A-t-il succombé en nous défendant?... Hélas! Françoise ne savait pas plus qu'elle où était maintenant son époux.

Ah! ma mère! s'écria-t-elle avec un accent douloureux, par vos affreuses craintes, ne m'ôtez pas la force de vous secourir..... Mais Dieu! je n'avais encore osé avoir cette terrible pensée, qu'il eût péri en voulant nous sauver!... Ma mère, et vous, Marguerite, dites-moi, savez-vous quelque chose qui puisse vous faire croire à un tel malheur? avez-vous vu les lances et les épées toucher sa poitrine et approcher de son cœur? Quand je l'ai vu, au moment où on l'entraînait, il n'était pas encore blessé, du moins je n'ai pas vu son sang! Mais, oh! ma mère, vous avez raison, il a peut-être succombé en nous défendant. S'il en est ainsi, je n'ai plus qu'à mourir; et disant ces paroles, Françoise se tordait les bras de désespoir, et les sanglots la suffoquaient.

—Je n'ai rien dit de pareil, ma fille, je suis bien loin de croire que l'on ait attenté aux jours du prince, s'empressa d'ajouter Catherine de Rohan. Amie, calme-toi; rappelle-toi les derniers mots qu'il t'a adressés quand on vous a si cruellement séparés; ne t'a-t-il pas dit:

Conserve-toi pour l'enfant que le ciel nous promet ; sois tranquille, je saurai briser les fers que l'on veut me donner, je saurai revenir à toi ! Oh ! oui, chère Françoise, il reviendra à toi ; ne pleure plus ainsi, ta douleur donnerait la mort à ton enfant.

Et la mère, en parlant de la sorte, attirait sa fille près d'elle, essuyait ses larmes avec ses baisers, et de ses mains tremblantes détachait les liens qui auraient pu gêner la respiration de l'épouse éplorée.

Pendant ces soins si touchants de l'amour maternel, un des gardes dit à l'autre (et Marguerite l'entendit) : Vois-tu cette lumière tout en haut du château ? c'est là que l'on vient de conduire ce traître de prince breton qui veut ramener en France ces maudits Anglais. Sais-tu bien que c'est un lion que cet homme-là : comme il se battait, comme il frappait fort au milieu de la mêlée ; je suis encore tout étourdi d'un coup qu'il m'a porté. Le sénéchal du Poitou n'osait en approcher ; et tout brave qu'il est, il se contentait de nous crier de loin : Emparez-vous de lui, mais gardez-vous de toucher à un cheveu de sa tête.

A ces mots, la vieille nourrice dit tout bas à la princesse : Avez-vous entendu, madame ? il y a ordre de respecter les jours du prince.

— Chut ! chut ! répondit Françoise ; quand on parle de lui, j'entends mieux que tout autre. Faisons semblant de ne point écouter, et tâchons de ne pas perdre un mot de ce que disent ces hommes.

Les soldats continuèrent à causer entre eux. Il sera habile, disait l'un, s'il s'échappe de là ; il a beau être leste et agile comme un jeune chevreuil, il ne pourra sauter de là en liberté.

— Oh ! non, le voilà prisonnier pour longtemps ; car

notre roi Charles VII n'aime pas les Anglais ni ceux qui les appellent en France, et le sénéchal du Poitou s'entend à garder les oiseaux en cage ; c'est toujours lui qui est chargé de faire ces coups-là.

— Par saint Denis ! c'est qu'il n'y a pas beaucoup de chevaliers à la cour de France qui se soucient de faire un pareil métier. Sais-tu bien que ce n'est pas beau de venir ainsi demander l'hospitalité et de donner ensuite des fers à celui qui vous a reçu ? Quant à moi, quoique je ne sois qu'un pauvre soldat, ça me répugnait ce soir de me battre contre ces braves gens qui nous avaient donné à souper.

— Tu es bien bon de t'occuper de ces choses-là ; est-ce que cela nous regarde, nous ? On nous a remis une lance, nous la portons ; on nous commande de frapper, nous frappons ; avec un ordre de mon chef, je me battrais contre le bon Dieu lui-même ; et quoique le vin du Breton fût bon, quoique le maître du château ait été noblement hospitalier envers nous, ça ne m'aurait pas empêché de taper sur lui comme sur un autre, si le sénéchal du Poitou, avant de nous mettre à l'œuvre, ne nous eût pas expressément défendu de faire tomber un seul cheveu de la tête du prince.

— C'est qu'il veut le rendre tout entier au roi d'Angleterre ; car on dit qu'il ne restera pas longtemps en prison, et que le roi Charles lui dira : Puisque tu aimes les Anglais, va-t'en les trouver.

Ici Françoise redoubla d'attention, et serra le bras de sa mère qui faisait semblant de dormir auprès d'elle.

Le soldat continua : Il y a toujours quelques bonnes raisons pour que les chaînes qui tiennent si bien et si dur sur les bras des pauvres gens, tombent vite de

dessus le bras des princes : on dirait que l'or est plus fort que le fer.

— Pour ce coup, ta remarque ne sera pas vraie, et celui-ci sera prisonnier pour longtemps, non par le fait du roi Charles, car tu sais bien qu'il n'est pas méchant, mais ce sera la haine du duc François : il déteste son frère, et ce sera lui qui tiendra la porte de la prison fermée.

— Oh ! la haine d'un frère ne dure pas.

— C'est ce qui te trompe, elle dure plus que celle de tout autre. Et si le roi Charles voulait renvoyer le prince Gilles en Angleterre, je suis sûr que le duc de Bretagne s'y opposerait. On dit que, par son ordre, on prépare déjà une *belle prison* à Rennes ; c'est là qu'il veut loger son frère.....

(Françoise écoutait toujours.)

— Je conseillerais à messire le sénéchal de donner demain une bonne escorte à son prisonnier, quand il va le conduire à Rennes ; il trouvera dans les campagnes bien des amis du prince..... et ces Anglais qu'il avait fait venir. ....

— Quant à ceux-là, ils ne le délivreront pas, car ils ont tous été massacrés cette nuit. Tu sais comme ils ont bu à souper, c'était le dernier coup qu'ils buvaient en France ; ils sont allés chez le diable avec tout le vin qu'ils avaient pris : c'est en enfer qu'ils se dégriseront... En faisant cette plaisanterie, le soldat riait aux éclats, et ce rire était affreux dans cette chambre remplie de sang et de débris, auprès de femmes éplorées, et à deux pas du corps inanimé du vieux Pierre de Goulaine. Le jour commençait déjà à poindre, et ses premières lueurs éclairaient cette scène de désolation.

Le jour qui renaît apporte toujours un peu d'espérance au cœur le plus malheureux. Françoise l'éprouvait. Ce qu'elle avait entendu dire aux deux soldats lui avait prouvé que l'on n'en voulait pas aux jours du prince, et cette assurance était une consolation ; aussi dans sa demeure dévastée et à moitié brûlée, dans cette chambre où son époux bien-aimé n'était plus, la princesse chrétienne sentit un mouvement de reconnaissance, et dit en joignant les mains et regardant le ciel : Mon Dieu, je vous remercie ; car il vit encore.

XXVII

RÉSIGNATION.

Nous venons d'entendre la pieuse Françoise remercier Dieu d'avoir conservé les jours de son époux ; lui n'en était pas encore là, sa bouche n'avait pas encore prononcé une prière, un mot de résignation. Le torrent est plus longtemps à calmer ses ondes que le ruisseau de la vallée, et cependant l'orage les agite tous les deux. Le prince, le regard en feu, la poitrine oppressée, marchait à grands pas dans la chambre haute où il avait été conduit et renfermé. A ceux qui le gardaient, il répétait sans cesse : Que votre chef paraisse donc devant moi, qu'il vienne sans crainte : vous le voyez bien, je ne suis plus armé, ce tronçon de ma vieille épée ne doit pas lui faire peur ; qu'il vienne entouré de ses gardes, je jure de ne pas lever la main sur lui ; mais je veux voir l'ordre du roi de France, mon oncle. Ce n'est pas lui qui a pu ordonner la trahison dont je suis la victime..... Allez, dites au sénéchal du Poitou que je le somme de me faire connaître l'ordre dont il est porteur.

Mais, comme s'ils ne le connaissaient pas, les gardes restaient immobiles à sa porte. Un d'eux lui répondit seulement :

Le chef viendra : mais à présent, il dort et se repose.

Il dort et se repose, répéta Gilles avec indignation ; il a donc une grande habitude de trahison, pour que la honte et les remords ne l'empêchent pas de dormir. La foi trahie, l'hospitalité violée, des hommes sans armes massacrés, des femmes frappées et insultées, voilà ses exploits de cette nuit ! Ah ! si après de pareilles œuvres il peut dormir en paix, il faut que cette paix et ce sommeil lui viennent de l'enfer : c'est le repos que Satan accorde à ceux qui se donnent à lui, pour qu'ils retrouvent les forces nécessaires à l'accomplissement de quelques nouveaux crimes.

Maintenant que l'ordre avait succédé au pillage, et la tranquillité au tumulte de l'ivresse, les hommes mêmes qui étaient coupables de trahison, de meurtre et de pillage, en étaient honteux, et pour avoir moins de remords, ils rejetaient tout l'odieux sur leurs chefs. Aussi écoutaient-ils, sans avoir l'air de s'en offenser, les malédictions que le prince appelait sur la tête du sénéchal.

Une grande partie de la matinée se passa sans que Gilles vît d'autres personnes que de simples soldats qui se relevaient, de deux heures en deux heures, pour le garder. A plusieurs de ces hommes, il avait demandé s'ils avaient aperçu la princesse, s'ils savaient où elle était, et comment elle avait supporté les horreurs de la nuit. Mais comme Françoise n'était pas sortie de sa chambre, ces soldats ne pouvaient lui répondre de manière à le satisfaire : il restait donc avec toutes ses inquiétudes. A chaque instant il se levait du

fauteuil qu'on lui avait laissé, et allait vers la petite fenêtre, dont la vue, à travers les barreaux de fer, donnait sur l'intérieure de la cour ; il regardait, revenait s'asseoir, et retournait regarder encore. Dans cette cruelle impatience, il se disait en lui-même : Françoise fera comme moi, elle cherchera de son côté à m'apercevoir pour me tranquilliser. Pendant nos jours de paix et de bonheur, une chose avait manqué à notre félicité, et, comme pour adoucir l'exil, Dieu venait de bénir notre union, un enfant nous était promis. Hélas! c'est dans ce moment de bonheur que le sort nous sépare ! la frayeur, le désespoir, les mauvais traitements qu'elle a du éprouver, ont pu détruire toutes nos espérances ! Ah ! Dieu de bonté, veille sur la jeune épouse qui sera bientôt mère !.....

Ainsi, ce guerrier endurci contre lui-même, cet homme indignement trahi, au milieu de sa juste indignation, trouve un mot de prière pour celle qu'il aime ; et pour lui, il n'avait rien imploré du ciel. Dans son irritation et ses emportements, il l'accusait plutôt ; mais une pensée tendre, l'idée d'un petit enfant qui va naître et bientôt nous sourire, ramène l'âme vers Dieu. Quand le cœur s'ouvre à l'amour paternel, comment serait-il impie? La reconnaissance et l'espérance n'y viennent-elles pas ensemble ? Ne sent-on pas alors le besoin de remercier Dieu et d'espérer en sa bonté pour l'être qui va doubler notre existence ? Celui qui dans son égarement croirait pouvoir se passer de la protection divine, l'implorerait pour son fils !

Pendant que le prince pensait aux moyens de revoir Françoise qui lui était devenue plus chère que jamais, il entendit une clochette que l'on sonnait en marchant

dans la cour ; il alla regarder à la fenêtre, et il vit l'abbé de Bouguin, vêtu d'une aube blanche, portant dans ses mains un saint-ciboire ; un homme le précédait avec une croix. Cet homme semblait âgé, sa tête découverte laissait voir un front chauve ; le vieillard marchait avec peine, et paraissait blessé. Derrière le prêtre venaient deux enfants en surplis ; l'un portait l'eau bénite, et l'autre la cloche qu'il agitait. Le premier mouvement de Gilles, à cette vue, fut un mouvement de frayeur. Ah ! Dieu, si c'était à elle que l'on portât le saint-viatique ! si la frayeur et les mauvais traitements de la nuit l'avait mise en danger !... Mais non, une fenêtre du corps de logis, celle de la chambre de la princesse, s'ouvre, et la pieuse Françoise vient se mettre à genoux sur le balcon. Sa mère et la vieille Marguerite sont à ses côtés. Deux soldats la surveillent. Tout en priant, l'épouse fidèle et inquiète regarde si elle ne verra pas son époux bien-aimé ; car elle a ressenti la même crainte, la même frayeur que le prince. C'est peut-être à lui que l'on va donner les derniers sacrements ; celui qui a si vaillamment combattu peut avoir été mortellement blessé. Ses regards cherchent partout. Elle se souvient que, pendant la nuit, elle a entendu dire à un de ses gardes que l'auguste prisonnier avait été mis dans une chambre haute : c'est vers ces chambres qu'elle fixe le plus les yeux ; enfin ils ont reconnu Gilles : c'est lui qu'elle voit derrière ces barreaux de fer, ses deux mains jointes en dehors de la grille ; la couleur de ses vêtements, ses cheveux noirs, sa haute taille, et plus encore son propre cœur, achèvent de lui persuader que c'est là son époux. Bientôt les mains qui étaient pieusement jointes ne le sont plus ; elles s'agitent et font des signes, la princesse y répond ; les gardes s'en aperçoivent et la font rentrer.

Elle obéit à regret; mais toute la surveillance de ses geôliers n'a pu l'empêcher de découvrir celui qu'elle cherchait. Maintenant elle saura le trouver par la pensée; elle connaît la chambre où il est renfermé, c'est celle que l'on appelle au château la chambre de *la Folle*. Cette prison sera moins triste, moins malsaine qu'un cachot; de temps en temps elle pourra entrevoir celui qui y est détenu; enfin, dans ce cœur qui avait été frappé de manière à être brisé de douleur, l'espoir commence à renaître. De son côté, Gilles plus calme dit à un de ses geôliers: Votre chef ne veut pas, n'ose pas paraître devant moi; mais il ne me refusera pas, sous peine de sa damnation éternelle, ce que tout chrétien a droit de demander, la présence d'un prêtre; je veux que le ministre de Dieu m'apporte la croix, et qu'il vienne me parler de résignation. Peut-être le saint aumonier m'enseignera-t-il aussi à pardonner ceux qui se sont faits mes ennemis; alors je ne maudirai plus ceux qui m'ont si lâchement trahi.

Le soldat obéit, car alors on pensait que la religion était ce qu'il y avait de plus nécessaire au malheureux captif; et quand on se croyait permis de tourmenter son corps, et par la profondeur des cachots, et par le poids des chaînes, on aurait tremblé d'empêcher une consolation spirituelle d'arriver à l'âme du prisonnier. Le sénéchal du Poitou ne crut donc pas pouvoir se refuser au pieux désir du prince; il fit appeler l'aumônier qui finissait d'administrer les soldats dangereusement blessés dans le combat de la nuit, et il lui dit: Révérend père, le prince Gilles de Bretagne vous désire auprès de lui, il veut que vous lui portiez la croix, et qu'en face de ce signe de souffrance vous lui enseigniez à souffrir..... Ainsi, allez près de lui, ne lui

parlez que de ses intérêts du ciel. Si vous vous mêlez d'autre chose... malheur à vous!

— Je connais mes devoirs, sire sénéchal, répondit le prêtre.

— Et moi les miens. Vous pouvez *délier* pour là haut, ajouta le sénéchal, en montrant le ciel; mais pour ici-bas, c'est moi qui lie et qui délie; ainsi ne pensez pas à toucher aux liens, ils sont noués de manière à n'être pas détachés de longtemps.

Le prêtre, en priant Dieu de parler à ce cœur froid et perfide, descendit à la chapelle et s'empressa de faire appeler Humfroy; car c'était lui que le prince avait vu à travers les barreaux de sa prison portant la croix, précédant le saint viatique.

Cet homme, aussi intrépide que fidèle, avait vaillamment combattu pour défendre ses maîtres, et avait été blessé dans la mêlée; mais sa blessure ne lui semblait rien. Ce qui lui faisait mal, ce qui lui semblait devoir lui être mortel, c'était cette pensée: *me voilà pour jamais séparé de ceux auxquels j'avais attaché ma vie.* Aussi pour les revoir, pour ne pas être éloigné de ses seigneurs et maîtres, il était résolu à employer tous les moyens. Il avait pensé que puisqu'il ne pouvait plus tenir l'épée pour les défendre, il devait leur porter la croix pour les consoler. Il avait donc demandé au vénérable aumônier l'honneur d'être porte-croix, et de l'accompagner ainsi, et chez la princesse Françoise et chez le prince de Bretagne, s'ils venaient à requérir les consolations de l'Église.

Quand l'abbé de Bouguien lui eut dit que le prince Gilles avait fait appeler un prêtre, d'abord son sang s'arrêta, car il crut que son maître était mourant; mais il fut promptement rassuré par l'aumônier, et alors ce

fut de la joie qu'il ressentit. L'idée de revoir, et de servir encore son prince, souleva de dessus son cœur ce poids d'inactivité qui l'oppressait. Sa vie, c'était le dévoûment; son premier besoin, c'était d'agir pour le témoigner ; et lorsque l'occasion s'en présentait, c'était le bonheur qui lui revenait, la santé qui lui était rendue.

Précédé de la croix, le pieux abbé de Bouguien, avec l'étole et le surplis, monta à la prison du prince. Les soldats placés en sentinelles dans les corridors et les escaliers, lui rendaient le salut des armes, quand il venait à passer devant eux. Arrivé à la chambre où Gilles était renfermé, la porte s'ouvrit aussitôt, et le prêtre et son vieil acolyte se présentèrent devant le prince de Bretagne.

Que Dieu soit avec vous, messire ! dit l'aumônier en bénissant le noble captif.

— Qu'il soit aussi avec vous, qui venez me consoler ! répondit Gilles ; que la force et la paix du Seigneur soient surtout avec celle dont je suis séparé ! Mon révérend père l'avez vous vue ? Ah ! ne l'abandonnez pas..... Dans mon malheur je vous ai fait appeler pour me parler de Dieu et de résignation..... mais je vous en supplie, parlez-moi d'elle aussi..... et d'espérance, car j'en ai grand besoin....

A cet instant, Humfroy ne retint plus que d'une main la croix dont il appuyait le pied d'argent sur le plancher, et de son autre main il essuya les larmes que ses yeux ne pouvaient plus contenir.

Très-redouté seigneur, repartit l'aumônier, l'orage ne brise pas le roseau, quand la mainde Dieu le soutient et le protège. J'ai vu ce matin votre noble et pieuse épouse. Elle pleure, mais ses larmes ne sont pas sans

résignation, car elle a ressaisi l'espoir. Elle parle d'aller trouver le duc de Bretagne, d'aller se jeter à ses genoux, et d'obtenir votre grâce, ou de lui, ou du roi Charles VII.

— Ma grâce! qu'elle ne la demande jamais, dit Gilles avec fierté, je veux justice, je veux punition des traîtres je veux réparation, je veux vengeance.

— Ne chargez pas celui qui vous vient au nom de Jésus-Christ, de redire à d'autres des paroles de vengeance. Mon ministère est de chercher à consoler et à bénir, voilà tout.

— C'est moi qu'il faut charger du soin de hâter le jour de la vengeance, ô mon très-redouté et très-aimé maître, ajouta Humfroy; c'est moi qui ai vu la trahison, qui dois aider à vous venger.....

— Vieillard! s'écria le prêtre, laisse donc tomber le signe que tu portes; tes mains tiennent la croix, et tu parle de vengeance!!...

— La punition des traîtres est un devoir des rois, repartit le vieux chrétien, voilà ce que j'irai demander avec ma noble maîtresse au roi de France, si mon maître le permet.

— Bon et loyal Humfroy, je te remercie, dit le prince; si la liberté tarde à m'être rendue (ce que je ne puis croire, puisque je ne me reproche rien), je pourrai consentir à laisser faire quelques démarches auprès du roi; mais jamais auprès de mon frère. Je ne veux rien de lui: c'est de sa main qu'est parti le coup qui me frappe.....

— Monseigneur se trompe, se hâta de dire l'abbé de Bouguien. J'ai vu l'ordre d'arrestation, il est signé de Charles.

— Mais qui l'a demandé ? qui l'a arraché à Charles ? demanda le prince.

Le prêtre ne répondit rien.

— Qui l'a apporté au sénéchal du Poitou ? dit encore Humfroy. Qui est-ce qui s'est chargé de cet ordre de trahison ? Je l'ai appris des propres soldats du sénéchal, c'est Jean Hingant lui-même.

— Jean Hingant, répéta Gilles de Bretagne, un officier de ma maison ! Allons ! il ne manquera rien à la trahison !

— Non, non, comme le dit mon très-redouté seigneur, il ne manquera rien à la trahison, répliqua le major-dome ; Arthur de Montauban et Olivier de Méel seront aussi maudits par tous ceux qui vous aiment, car ils ont été traîtres à l'amitié .....

— Ne maudissons personne, dit le prêtre, employons mieux le peu de temps qui nous est accordé ; les geôliers comptent les instants que nous passons avec monseigneur ; c'est au nom de Dieu dont je suis le ministre que je viens lui recommander la résignation : non-seulement elle adoucit toutes nos misères, mais elle aide souvent à les faire finir : l'homme qui ne se résigne pas, l'homme qui s'irrite ne fait qu'aggraver ses maux et en prolonger la durée ; l'irritation et l'emportement sont de mauvais conseillers, la résignation mène à la sagesse, et la sagesse mène souvent au succès. Très-redouté seigneur, écoutez donc la voix de votre vieux gouverneur ; quand vous étiez enfant, je vous ai bien des fois mis en garde contre les emportements de votre caractère ; dans votre avenir je ne prévoyais pas de malheurs, et cependant je vous répétais souvent : Si l'adversité vous vient, recevez-la en homme et en chrétien ! Aujourd'hui, ô mon fils ! ce n'est plus votre gou-

verneur qui parle, c'est l'ami qui demande et qui supplie ; ne résistez point à l'ordre qui va vous être donné de quitter ces lieux, suivez vos geôliers ; on assure qu'ils vont cette nuit même vous conduire à Rennes.

Et Françoise, s'écria le prince, qui veillera sur elle ?

— Dieu, sa mère et moi, repartit l'aumônier, nous ne la quitterons pas. Humfroy s'attachera à vos pas, il vous suivra partout, son zèle, son dévouement lui en suggèreront les moyens..... Je saurai vous instruire de tout ce qui touchera les objets de vos affections, et votre vieux et fidèle serviteur nous fera savoir tout ce qui vous concerne. Allons, noble fils de Jean V, n'ayez pas peur de l'infortune ; rappelez-vous les épreuves de votre royal père : lui aussi a été cruellement trahi.....

— Ah ! ce n'était pas par son frère ! dit avec un douloureux accent le prince de Bretagne. Je suivrai vos conseils, mon vénérable ami, mais répétez-moi la promesse de ne pas quitter Françoise ; vous le savez, elle est plus qu'épouse, elle allait me donner un fils, je rêvais déjà son sourire et ses caresses..... et quand il naîtra, il ne verra point son père !..... Hélas ! il faut que je repousse ces idées, elles font venir les larmes dans mes yeux ; j'entends mes geôliers qui approchent, je veux qu'ils me trouvent calme ; adieu, noble ami, je compte sur vous, veillez sur elle. En disant ces mots, il serra les mains du prêtre et d'Humfroy, et le chevalier sénéchal accompagné de deux gardes entra dans la prison. Qu'on nous laisse seuls, dit-il ; l'aumônier et le majordome sortirent, mais les deux soldats restèrent de chaque côté de la porte, muets et immobiles témoins de la scène qui va suivre.

XXVIII

LE TRAITRE.

Quand apparut devant lui le traître qui avait violé l'hospitalité, le prince de Bretagne replaça sur son front la toque qu'il avait ôtée en présence de la croix, s'assit et attendit que le chevalier félon rompit le silence.

Après quelques moments d'hésitation, le sénéchal du Poitou dit d'une voix peu assurée : Messire Gilles de Bretagne sait d'après quels ordres j'ai agi .....

— Je ne sais que ce qui a été fait, je sais que vous êtes venu en ami ; que vous et les vôtres avez été reçus en amis ; je sais que la plus indigne trahison a payé mon hospitalité, que mes gens ont été massacrés, que la princesse de Bretagne, que sa mère, que moi-même avons été insultés et menacés ; voilà ce que je sais..... et je ne connais personne d'assez bas, d'assez faux pour ordonner de telles choses.

— Je croyais que l'on avait dit à monseigneur que les ordres que j'avais étaient signés du roi de France.

— Taisez-vous : mon royal oncle n'est pas capable d'ordonner la trahison.

— Cependant, si monseigneur veut jeter les yeux sur cet ordre écrit..... Et parlant ainsi, le sénéchal avait déroulé un parchemin où se voyait la signature de Charles VII. Gilles la regarda, la reconnut et dit :

— C'est un ordre de m'arrêter, mais non de me trahir ; si le roi croit que j'appelle les Anglais sur ses terres, il a dû donner cet ordre..... et vous, son sujet, vous deviez l'exécuter, mais franchement, ouvertement,

à la face du jour, et non nuitamment, traîtreusement comme vous l'avez fait. Pareille conduite n'est ni bretonne, ni française, elle tient de l'Italie, et je suis convaincu que le fils des Visconti, qu'Arthur de Montauban, a joint des instructions aux ordres donnés par le roi.

— Connaissant la bouillante valeur du prince Gilles, on a pu craindre de la résistance.....

— Connaissant mon dévouement à mon pays, on aurait dû croire que je n'y appelais pas d'ennemis ; connaissant mon respect pour le roi, on aurait dû croire à mon obéissance ; fort de mon innocence, je serais allé vers lui, pour lui dire : Écoutez et jugez-moi..... avant de faire porter la main sur moi, comme sur un criminel, on aurait dû prendre des informations.....

— Des informations ont été prises .....

— Auprès de qui ? A-t-on consulté mes amis ou mes ennemis ?

— Auprès de votre auguste frère !...

— Ah ! traître messager ! tu sais tous les secrets de l'enfer, pour rendre plus poignante la douleur que tu es chargé de verser sur autrui ! Ainsi, tu crois que ce n'est pas assez que j'aie été trahi, tu veux que je sache que la trahison vient de mon frère... En prononçant ces paroles le prince s'était levé, son geste était menaçant, et le perfide sénéchal avait reculé de quelques pas...

— Vous voyez, prince, qu'il est difficile de remplir une mission auprès de vous : votre impatiente fierté s'irrite de la vérité même, car ce que je viens de prononcer n'est que la vérité. C'est mon très-redouté seigneur et maître, messire François Ier, duc de

Bretagne, Arthur de Montauban son maréchal, Hingant votre trésorier, et Olivier de Méel qui en donnant au roi Charles VII tous les renseignements, ont provoqué l'ordre que je viens de vous montrer et celui-ci qui me reste à exécuter...

— Tu n'es donc pas au bout de tes félonies, je ne suis donc pas au bout de mes malheurs ? Parle, que te reste-t-il à faire ? Je n'ai plus rien à piller, plus de gens à égorger ; ne trouves-tu pas que le fils de Jean V, que le frère d'un prince souverain est descendu assez bas, puisqu'il est ton prisonnier ?

— Ce prisonnier ne sera pas longtemps confié à ma garde. Puissent ceux qui me remplaceront dans cette pénible charge avoir pour monseigneur les égards que je lui promets en le conduisant à Rennes où j'ai ordre de le mener ! Pour nous y rendre, nous devons partir cette nuit même.

— Ainsi, ce n'est pas assez pour mes ennemis que je sois gardé à vue dans mon propre château, il leur faut plus de publicité, il faut que toute la Bretagne sache que je n'ai plus de liberté... Eh bien ! elle le saura, elle verra mes chaînes...Sénéchal, faites les apprêts du départ.....je suis prêt à vous suivre, j'ai hâte que l'on connaisse mon crime ; rassemblez le peuple sur notre route, montrez-moi à lui, comme un ennemi de la Bretagne, et quand on maudira les traîtres, je resterai sans émoi : en pourrez-vous faire autant en pensant à l'hospitalité du Guildo ? Allez, je n'ai plus rien à vous dire...à apprendre de vous...je connais ceux qui ont forgé mes chaînes ; vous étiez digne d'être choisi par eux pour me les apporter.

Le sénéchal voulut répondre, le prince lui cria : Silence !

De tout ce que j'ai possédé, je n'ai plus que cette prison, je veux y être seul... Je vous l'ai dit, quand le moment du départ sera venu, j'obéirai sans résistance, cela doit vous suffire ; allez et laissez-moi.

XXIX

LE CONNÉTABLE.

Le lendemain du départ de Jean Hingant pour porter au sénéchal du Poitou l'ordre d'arrêter le prince Gilles, Arthur de Richemont, connétable de France, arriva à Chinon.

Ce fut un coup de foudre pour tous les courtisans, pour tous ces hommes qui vivent des passions et des erreurs des rois ; car ils se rappelaient la manière dont le connétable en avait agi avec de Giac, Camus de Beaulieu, et même avec le sire de la Trémouille.

Le comte de Mayenne, quoique frère de la reine, n'était pas sans crainte, et dès qu'il fut informé de cette arrivée, il courut chez le faible monarque.

Quand le ministre entra dans la chambre royale, il trouva l'insouciant et léger Charles occupé avec l'intendant de ses menus plaisirs d'une fête qu'il comptait donner prochainement.

Eh bien! qu'est-ce ? encore quelqu'affaire ? demanda le roi, en voyant le comte de Mayenne.

Oui, Messire, c'est une grave affaire, le renversement de tous vos projets, de tous vos plaisirs ; c'est un de vos sujets qui, oubliant les égards, l'obéissance, le respect qu'il vous doit, quitte le poste ou vous l'aviez

placé, et arrive près de vous avec une nombreuse suite pour forcer encore votre volonté.

— Forcer ma volonté ! s'écria Charles en frappant du pied, vouloir forcer ma volonté ! et quel est cet audacieux ?

— Le connétable Arthur de Richemont.

— Où est-il ?

— Ici.

— Ici ! et que me veut-il ?

— Je ne sais... mais on dit qu'il vient demander au roi la tête du vieux Tanneguy du Chastel ; ce n'est point assez pour sa haine que cet ami du roi soit exilé, il lui faut encore sa vie.

— Par le sang de Dieu, je jure qu'un seul cheveu de la tête de Tanneguy ne sera pas touché ? n'est-pas Tanneguy qui a sauvé mon enfance ? n'est-pas lui qui m'a arraché aux soldats de l'Ile Adam, aux Bourguignons altérés de mon sang ? n'est-ce pas lui qui m'a enlevé de mon lit, emporté dans ses bras ? n'est-ce pas lui que j'appelle mon père ?...

— Oui, sans doute, Tanneguy a fait toutes ces choses, il a sauvé les précieux jours du roi, mais il n'est plus auprès de celui qui l'appelait son père ; le connétable a demandé son exil, l'exil a été accordé ; aujourd'hui le connétable vient demander sa tête... et...

— Et sa demande ne sera pas entendue, ajouta Charles VII avec force, et celui qui vient la faire ne sera pas même admis auprès de moi ; je suis las de ses exigences... de son despotisme..... qu'il retourne au poste où je l'ai placé. Comte de Mayenne, transmettez lui cette ordre de ma part, dites-lui que c'est ma ferme, mon invariable volonté...

— Je cours lui porter les ordres du roi, répondit le ministre ; plaise à Dieu que l'orgueilleux connétable s'y soumette !

— Dites lui que toute désobéissance lui serait funeste.

A cet instant on entendit du bruit dans la pièce qui précédait la chambre royale, une voix dominait toutes les autres ; le comte de Mayenne crut reconnaître celle du connétable.

— Messire, écoutez ? s'écria-t-il, c'est la voix de Richemont.

— Hélas ! oui, c'est elle, répondit le roi, je l'avais reconnue tout de suite... il n'y aura pas moyen de ne pas le recevoir.... Mayenne, allez donc vite, voyez si vous pouvez l'empêcher d'entrer...

Il était trop tard : quand le premier ministre ouvrit la porte pour sortir, le connétable mettait le pied sur le seuil.

— Le roi vous défend d'entrer, dit Mayenne d'une voix mal assurée.

— Le bien de son service me commande de le voir, repartit Richemont ; comte de Mayenne faites-moi place et laissez-moi passer, ce n'est pas la première fois que l'on cherche à m'empêcher de voir le roi : mais quand il faut le servir je ne connais point d'obstacle, je le sers malgré lui. De Giac, Camus de Beaulieu, La Trémouille, ont voulu m'arrêter... où sont-ils ?

—Qu'ont de commun ceux que vous venez de nommer avec moi, avec le frère de la reine ? dit Mayenne en élevant un peu la voix ; vous avez pu les renverser... il n'en sera pas de même de moi... loin de là..... je pourrais peut-être...

— Essayez, comte de Mayenne, je ne crains rien, je

m'appuie sur mon épée, sur les services qu'elle a rendus. En prononçant ces derniers mots, le connétable se présenta devant le roi.

— Que voulez-vous, lui dit Charles en cherchant à se remettre de la surprise et de la contrariété qu'il éprouvait ; le Midi est-il donc si tranquille, que vous n'y soyez plus nécessaire ?... Je ne vous ai point demandé connétable... mon ministre ne vous a point fait savoir que votre présence ici fût nécessaire.... Qui donc vous fait ainsi arriver ?

— Mon zèle pour servir le roi de France, répondit Richemont.

— Ce zèle est impatient... cette précipitation peu respectueuse.

— Depuis quand ô mon très gracieux souverain, l'empressement à vous servir est-il un manque de respect ?... Qu'il me soit permis de dire encore une fois à mon roi, que ceux qui l'entourent le trompent ; ces hommes qui vous entretiennent et vous bercent dans une fausse sécurité, craignent ma présence parce qu'elle amène la vérité ; depuis longtemps ils sont mes ennemis.

— Connétable, vous voyez toujours des ennemis dans ceux que j'appelle mes amis... vous demandez toujours que je les sacrifie.... venez-vous encore...

— Très-redouté seigneur, je ne viens pas parler de mes ennemis, ceux-là m'inquiètent peu : pour me rassurer contre tous leurs efforts, j'ai ma conscience, mes services et mon courage ; je viens parler au roi de France des ennemis de la France et non des miens, des Anglais débarquées en Bretagne, je viens offrir mon épée pour en délivrer le pays...

— Et savez-vous connétable, qui les a appelés dans le pays ? demanda Charles (bien aise de se venger un peu de la présence inattendue de Richemont), savez-vous quel est le traître... est-ce un de ces hommes qui m'entourent et me trompent ?...

— Sire, je ne sais qui les a fait venir, mais je sais qui pourra les chasser....

— Celui qui les a fait venir, celui qui les a reçus chez lui, ce traître est... votre ami... votre neveu favori... Gilles de Bretagne.

Par saint Yves, on vous a trompé, ô très-redouté seigneur ! Gilles de Bretagne est incapable de trahison et de félonie ; le sang qui coule dans ses veines est mon sang, c'est le vôtre ; ce n'est pas celui d'un traître ; qui a pu l'accuser ?

— Son frère.... le duc François lui-même !

— Et Montauban aussi, sans doute, dit le connétable.

— Montauban a fourni les preuves, a montré des lettres qui annoncent un débarquement d'Anglais sur les terres de Gilles.

— Et l'on a pu croire à ces preuves !

— Qu'est-ce qui aurait pu en faire douter ajouta le roi d'un ton sévère.

— Les mains mêmes qui les présentaient. Ah ! très-gracieux et très-redouté seigneur, vous ne savez pas que ceux qui devaient aimer Gilles le détestent, que celui qui devait être son premier ami le hait..... Mais pouvai-je me douter que sa haine irait si loin.... Accuser son frère !!

— Votre amitié pour Gilles vous aveugle et vous rend injuste pour François. J'ai vu la douleur du duc

de Bretagne, quand il a été forcé de me révéler la félonie de son frère ; ses larmes, quand il a fallu signer l'ordre de le conduire dans les prisons de Rennes.

— Ainsi l'ordre de l'arrêter est déjà expédié ! L'amour fraternel n'a pas retardé la justice du duc.... O malheureux fils de mon frère ! tu connaîtras donc comme l'infortuné Jean V toutes les horreurs de la trahison !..... Toi qui n'a pas voulu servir l'Angleterre, c'est toi que l'on accuse de faire venir les Anglais... Mais, Sire, on vous a trompé ; ces Anglais que je viens combattre ne sont pas débarqués sur les terres de Gilles. Les avis que j'ai reçus m'apprennent que c'est près de Pontorson, sur les grèves du mont Saint-Michel, qu'ils sont descendus...Par le souvenir de Jeanne de France, votre illustre sœur, je vous en conjure, mon très-redouté seigneur et maître, détournez les coups qui menacent son fils, le jeune et vaillant Gilles...Votre justice égale votre bonté...

— Connétable, il en a coûté beaucoup à mon cœur ; mais l'ordre d'arrêter le prince, mon neveu et le vôtre, a dû être donné, il doit être exécuté maintenant..... Maintenant Gilles est remis à la justice du duc de Bretagne. Voyez-le, et plaidez auprès de lui la cause de son frère...Je souhaite que vous puissiez réussir..... Moi, je n'ai que des vœux à former, toute la puissance d'un roi ne peut arrêter la justice.

— Puisque le roi le permet, dit le connétable, je cours auprès du duc de Bretagne : puisse-t-il m'entendre ! Puisse la haine et la jalousie ne pas crier plus haut que la voix du sang !.....

— Allez, ajouta Charles (qui commençait à se repentir d'avoir cédé si vite aux conseils du comte de Mayenne et aux instigations du duc de Bretagne), allez,

connétable, le souvenir de ma sœur Jeanne de France, le souvenir de la conduite passé de mon neveu Gilles, me font désirer que vous réussissiez auprès de son frère François 1er.....Je lui dirai moi-même mon désir à cet égard, je veux qu'on ne précipite rien.

— Oh ! mon très-gracieux maître, répondit Arthur de Richemont en se retirant, quand votre royal cœur est laissé à lui-même, il ne veut jamais que la justice...

Comme un de ces nuages noirs qui viennent tout à coup sur un beau ciel bleu, au lieu de tomber en pluie d'orage, sont quelque fois dissipés par les zéphyrs, de même l'humeur qui avait obscurci le front du roi, à la vue du connétable, s'était en allée peu à peu en écoutant plaider la cause du jeune prince de Bretagne, qu'il estimait au fond du cœur. Et dans cette circonstance comme dans toute autre, l'influence de l'homme fort s'était fait sentir sur l'homme faible, et Charles était maintenant bien loin d'en vouloir à Arthur de Richemont, *tant ses volontés*, comme dit le vieux d'Argentré, *étaient légères et muables, et changeoient à tous vent : car il ne savoit faire jugement du flatteur ny du mauvais conseiller, et de vray, ceux qui se tenoient près de luy, pour lui souffler aux oreilles, l'emportoient tousiours sur les absents.*

XXX

LE FRÈRE.

En sortant de chez le roi, le connétable de France s'empressa d'aller trouver son neveu, le duc de Bretagne.

Il était dans le caractère de Richemont de pour-

suivre vivement, et sans un moment de délai, ce qu'il voulait atteindre : aussi ne perdit-il pas un seul instant.

Le duc François était occupé avec son maréchal Arthur de Montauban, à écouter la lecture des dépêches qui venaient d'arriver de Rennes, quand le connétable parut tout à coup devant ses yeux.

— Comment ! vous, mon oncle, dans ces lieux ? dit François ; on ne vous attendait pas ici. Hier encore on répandait chez le roi le bruit que vous aviez défense d'arriver...Je suis bien aise de voir qu'il n'en est rien. Je m'applaudis de n'être pas parti pour retourner en Bretagne aussi tôt que je comptais le faire. Si j'avais suivi mon premier projet, je n'aurais pas eu le plaisir de vous voir.

— Ce qui m'amène aujourd'hui près de vous, mon neveu, m'aurait fait aller plus loin ; je serais allé vous trouver en Bretagne et partout où vous auriez été. Quand il s'agit d'éviter un malheur à mon pays, une tache à ma famille, je ne connais ni repos ni distance.

En parlant ainsi, Richemont fixait son regard scrutateur et sévère tantôt sur le duc, tantôt sur le maréchal de Bretagne. Ce dernier, à l'arrivée du connétable, avait roulé les dépêches qu'il était occupé à lire ; et malgré son habitude de dissimulation, il ne pouvait cacher le trouble qui l'agitait. François voulant avoir l'air calme et rassuré, répondit au connétable :

Oui, mon oncle, je sais combien vous aimez la Bretagne, et son souverain doit vous remercier de l'empressement que vous mettez à venir repousser le *malheur qui la menace.* Les Anglais ne pourront vous résister, et votre pays vous devra ce que la France vous doit. Quant à *la tache faite à l'honneur de notre famille,*

personne n'en gémit plus que moi... personne n'en doit plus gémir, personne n'est aussi près que moi de celui qui a failli.

— Duc de Bretagne, ajouta Richemont, ceux qui tiennent le pouvoir peuvent s'éviter la dissimulation. Ainsi, cessez de feindre avec moi ; laissons la fausseté aux gens qui sont au-dessous de nous. (En disant ces mots le connétable regardait d'en haut Arthur de Montauban.) Il continua : Nous sommes assez forts l'un et l'autre pour être francs : mon âge, mon titre d'oncle, me donnent le droit, m'imposent le devoir de l'être avec le fils de mon frère, tout souverain qu'il soit. Le souvenir de votre père et de l'amitié qui m'unissait à lui, la mémoire de quelques services, vous commande aussi la franchise avec moi. Ainsi, très-redouté prince, ne cherchez point à me tromper ; je connais Gilles, il est incapable de ce dont on l'accuse.

— J'ai voulu le croire, répliqua le duc, j'ai voulu me persuader qu'il était innocent ; mais les preuves sont arrivées, et le roi lui-même a été forcé de donner l'ordre de le faire arrêter.

— Et cet ordre a-t-il déjà été exécuté ?

— Oui, j'en reçois la nouvelle à l'instant. Gilles est maintenant prisonnier au château de Rennes.

— Et avant d'être si sévère, a-t-on été juste envers le malheureux prince ?

— Peut-il y avoir de l'injustice à priver de sa liberté celui qui veut le mal et la honte de son pays ? Gilles ne s'était-il pas mis dans ce cas ?

— Non, par saint Yves ! je ne le croirai jamais. A-t-il été interrogé ? a-t-il été entendu ? a-t-on eu pour ce prince de Bretagne, pour ce frère du souverain, les

égards que l'on a pour le premier accusé ?...Si j'en crois les bruits publics, bien loin de là, sa demeure aurait été violée, l'hospitalité accordée par lui indignement trahie, ses hommes d'armes massacrés, sa femme insultée.

— Ces faits ne viennent pas de moi, connétable de France ; reprochez-les au roi de France, votre souverain : ce sont ses hommes qui en ont agi ainsi.

— Mon neveu, si ces méfaits venaient de vous, vous auriez à vous repentir et à réparer ; puisqu'ils viennent d'un autre, vous avez à en exiger satisfaction et justice ; c'est dans vos Etats que la trahison a eu lieu, c'est en Bretagne, terre de franchise et de loyauté, que l'hospitalité a été violée...Vous ne devez pas le souffrir.

— Mon oncle, je connais mes devoirs de souverain.

— Prince, pensez aux droits de votre frère....Vous avez aussi des devoirs à remplir envers lui. Ceux-là ne sont pas moins sacrés que les autres. Cette justice que vous devez à tous vos sujets, pourquoi la dénier au fils de Jean V et de Jeanne de France ?

— Il a oublié qu'il était Breton : je veux oublier qu'il est mon frère.

— Vous ne le pourrez pas ; tous vos flatteurs, tous ceux qui vous poussent à l'injustice et qui entretiennent votre haine contre Gilles ne pourront détacher de votre cœur les liens qui vous unissent.

— Je vous le répète, connétable, tous ces liens-là sont rompus par sa trahison.

— Mais cette trahison, comment, par qui est-elle prouvée ? demanda Richemont en regardant le maréchal de Bretagne qui restait immobile et silencieux, et qui rompit le silence en disant : Voilà des lettres que

prouvent que mon très-redouté seigneur et maître le duc François n'a été que juste en donnant l ordre de renfermer dans le château de Rennes celui qui avait appelé les Anglais en Bretagne, celui que le roi de France avait envoyé arrêter dans son manoir du Guildo....Connétable, ajouta Arthur, ne pensez pas si mal des amis et des conseillers du duc Bretagne.... Croyez qu'il leur en a coûté.....Croyez qu'ils se sont fait violence peur demander une mesure sévère...Vous n'êtes pas seul à aimer le prince qu'un sentiment exagéré de reconnaissance a trop rendu l'ami des anglais....Et moi aussi j'ai été honoré de sa confiance et de son amitié, et moi aussi je n'avais pas voulu croire qu'il eût pu renier son pays.

— Ils ont menti, s'écria avec force le connétable, ils ont menti, ceux qui ont accusé mon neveu d'avoir renié son pays : Gilles est Breton, il est prince, il est de mon sang, il ne peut vouloir livrer la Bretagne à son plus cruel ennemi. Il peut se souvenir de l'hospitalité du roi d'Angleterre sans vouloir appeler les Anglais. Et moi aussi j'ai été noblement traité par Henri dans ma longue captivité ; et moi aussi je garde la mémoire des égards que l'on a eus pour mon malheur à la cour de Londres ; mais cette reconnaissance que j'ai au fond du cœur a-t-elle rendu mon bras inactif pour mon pays ? Mon épée a-t-elle été retenue dans le fourreau quand les Anglais ont remis pied sur terre de France ? Le prince Gilles est comme moi ; il est aussi reconnaissant et il n'est pas plus traître...

Fasse Dieu, répondit le duc François qui vit que la colère s'emparait du connétable, fasse Dieu que mon frère soit aussi pur que vous, mon oncle !...Nous le saurons bientôt ; dans peu de jours je repars pour re-

tourner dans mes Etats. J'irai à Rennes, et je l'interrogerai moi-même.

— Par Saint Yves ! très-redouté prince, je vous y accompagnerai. Il s'est élevé des voix pour accuser Gilles ; eh bien ! ma voix s'élèvera pour le défendre. Vous, duc de Bretagne, et vos peuples, vous mettrez dans la balance la renommée des accusateurs et celle du défenseur... (En prononçant le mot d'accusateur, Richemont regarda Montauban, qui ne put soutenir ce regard scrutateur et terrible.) Il continua : Oui, mon neveu, c'est une noble et bonne pensée que celle de venir vous-même interroger votre frère. Ne mettez personne entre vous deux ; que ceux qui ont intérêt à vous diviser soient loin du juge et de l'accusé. Apportez à ce jugement votre cœur de souverain et de frère ; et, avant de vous asseoir comme juge, vous viendrez avec moi à la chapelle de Saint-Yves. Nous y prierons ensemble sur la tombe de votre père. Là, ce ne sera point la haine que vous y apprendrez ; s'il sort une voix du sépulcre, ce sera pour vous dire : François, Gilles est ton frère !

Ah ! très-redouté prince, ajouta le vieux connétable avec émotion, cédez à votre cœur et à ma prière ; partons pour vos Etats. Venez juger, venez délivrer le malheureux Gilles ; ne laissez pas le temps venir se placer entre votre bonne résolution et son accomplissement..Ne laissez pas la haine, l'envie et la calomnie vous entourer de nouveau et vous souffler leurs perfides poisons. Les traîtres ont des paroles habilement trompeuses ; ils ne vous parleront pas comme moi ; ma voix est rude et peu flatteuse. Ce n'est pas avec des discours étudiés que j'ai fait ma renommée : la vérité et mon épée, voilà ma divise. C'est un soldat,

c'est votre ami, le frère de votre illustre père, qui parle sans art, sans apprêts. Si vous en croyez les ennemis cachés de Gilles, ils vous pousseront dans une route funeste ; un premier pas dans le sentier du mal force souvent à s'engager plus avant dans le chemin des abîmes. Mon neveu, prenez-y garde; si les méchants venaient un jour à être entendus de préférence à moi, s'ils parvenaient à vous faire porter une injuste sentence... alors il s'éléverait une voix terrible, une voix accusatrice, qui vous suivrait partout, et qui vous répéterait sans cesse ces paroles du Seigneur à Caïn : *Où est votre frère ?*

XXXI.

LA JEUNE MÈRE.

Le duc François avait vu son oncle s'animer et s'attendrir en plaidant la cause du prince Gilles ; il avait remarqué que ce vieux guerrier, dont la vie presque entière s'était écoulée dans les camps ou sur les champs de bataille, n'avait pu retenir quelques pleurs en implorant justice pour son neveu favori, et cependant il était resté sans émotion et sans pitié, et son cœur n'avait pas battu plus vite ! et ses yeux n'avaient pu se mouiller d'une larme généreuse !....

Quand deux harpes ne sont pas dans un accord parfait, c'est en vain que vous en toucherez une, l'autre ne vibrera pas. Les sentiments d'Arthur de Richemont et ceux de François de Bretagne étaient trop loin de cet accord ; ils ne pouvaient ni se comprendre ni se répondre..... Il n'en était pas ainsi de Gilles et de Françoise de Dinan. Les hommes les avaient séparés,

mais à travers la distance et les murs de la prison, ils étaient toujours présents l'un à l'autre. Humfroy avait trouvé le moyen de redire à son maître que la princesse, qu'on laissait libre au Guildo, le quitterait bientôt secrètement, et viendrait à Rennes..... Il avait ajouté : Mon très-redouté seigneur, votre noble épouse est digne de vous ; ce roseau est devenu tout à coup comme un chêne pour résister à l'adversité. C'est elle qui console sa mère et qui soutient la vieille Marguerite. Elle m'a dit : Tu le vois bien, Humfroy, je ne pleure plus ; j'ai de la santé et du courage ; tu le diras au prince mon époux ; chaque matin, quand l'*Angelus* sonnera, je penserai à lui ; et, si je suis rapprochée de sa prison, je chercherai à le voir. Ainsi à l'*Angelus* du matin, à celui de midi, et à celui du soir, qu'il vienne à la fenêtre de sa chambre, il aura chance de me voir... Voilà une image de la sainte Vierge, c'est Notre-Dame des Sept-Douleurs ; donne-la-lui. S'il venait à tomber malade, il faut qu'il l'attache en dehors aux barreaux de sa prison... Si sa captivité durait encore sept mois (ce que Dieu dans sa justice ne voudra pas permettre), qu'il écoute bien pendant le silence des nuits ; s'il entend chanter l'*Hymne de Noël*, ce sera un fils qui lui sera né ; si c'est une fille, les voix de mes amies chanteront l'*Ave, maris stella*... Et, dès que je pourrai marcher, j'irai avec notre petit enfant sous les murs qui le séparent de nous, et je lui crierai : Pauvre prisonnier, bénis ton fils !...

—C'est bien, c'est bien, dit le prince à Humfroy en cachant son visage tout inondé de larmes ; j'avais toujours pensé que Françoise serait douce et forte envers le malheur. Mais ne m'attendris pas ainsi. Es-tu sûr qu'elle ne soit pas encore arrivée à Rennes ? Voilà le sixième jour qui finit depuis que nous avons quitté le

Guildo : tu m'avais dit qu'elle en partirait peu de temps après nous...

—Mais, très-redouté seigneur, pensez donc que six jours sont bien peu... C'est beaucoup dans une prison, sans doute ; mais pour une femme qui fait peut-être le voyage à pied, qui est obligée de se déguiser, de se cacher.....

—Quoi ! Françoise de Dinan ! la princesse de Bretagne en est donc réduite là ! à pied, seule sur un grand chemin !

Elle ne sera pas seule, répondit le vieux serviteur ; le chevalier de Lantivi a juré de l'accompagner partout ; déguisé comme elle, il passera pour son père, et ne la quittera pas...

—Oh ! mes amis, que votre fidélité nous fait de bien ! s'écria Gilles en serrant la main d'Humfroy. Lantivi sera donc pour ma femme ce que tu es pour moi ! Ami, tu ne me dis pas tout ce que tu souffres ; mais je suis convaincu que mes geôliers te traitent mal et t'insultent souvent....

—Noble prince, ne vous affligez pas pour moi de ces insultes ; c'est en méritant de pareilles insultes que l'on se fait de la gloire. Quelquefois ils me disent : Crois-tu donc, vieil imbécile, que ton maître te paiera ; tu ne sais donc pas qu'il est maintenant aussi pauvre que toi ? Il n'a plus de trésors, plus de pouvoir, et tu t'attaches encore à lui !

Et quand je leur réponds que j'aime mieux la misère avec vous que l'opulence avec un autre, ils rient aux éclats et m'appellent un vieux fou...Mais ils me laissent passer et venir auprès de vous, et que puis-je vouloir de plus en ce monde ? Ne m'avez-vous par dit l'autre

jour ; *Ami, assieds-toi sur mon escabelle, et mangeons ce morceau de pain ensemble !* Jamais, au temps de notre bonheur, je n'aurais osé prétendre à une telle récompense !.. Il faut que Dieu ait touché l'âme du sénéchal du Poitou, quand vous fûtes obligé de quitter votre château de Guildo. J'allai lui demander de vous suivre partout où l'on vous conduirait : il me dit en jurant : Crois-tu donc que je m'occupe *des valets ?* Va trouver Yvonnet Bouget ; s'il te permet l'honneur que tu sollicites, tu pourras nous accompagner ; mais rappelle-toi que la première infidélité commise, la première lettre donnée par toi au prisonnier, je livre ta tête à Yvonnet, exécuteur de mes sentences. Te voilà averti ; à présent, vois si tu dois aller lui demander la grâce de nous suivre.

— Je ne demande point à sauver mon ancien maître, répliquai-je ; je ne veux que le servir dans sa prison.— Eh bien ! va-t'en à Yvonnet, il verra s'il doit te le permettre.

Quand j'arrivai près de cet homme connu par sa cruauté et par son avarice, il était fort occupé à faire charger sur des chariots les effets que je reconnaissais bien et qui avaient été sauvés de l'incendie pendant la nuit. Un témoin tel que moi devait le gêner ; il m'ordonna de m'éloigner... et je ne pus que lui dire en peu de mots ce que le chevalier sénéchal m'avait chargé de lui demander.

Non, non, cria-t-il, ton prince n'aura pas besoin de tes services ; n'y a-t-il pas un geôlier au château de Rennes ? Va-t'en.

Le sang se portait à mon cœur en entendant l'insolent soldat parler de la sorte ; mais, voulant parvenir à mon but, je cachai ma colère, et lui appris tout bas que

je savais où il y avait de l'or, et que je le lui révélerais, s'il consentait à me laisser suivre mon ancien maître. A cette proposition, je le vis sourire ; je le menai à la chambre que j'avais habité depuis mon séjour au Guildo... et en lui remettant ce petit trésor, qui n'était que le produit de mes épargnes et de vos largesses, ô mon très-redouté seigneur, j'obtins ce que je désirais tant, la permission de ne pas me séparer de vous, et de rester attaché à votre infortune comme je l'avais été à votre prospérité.

Vieil ami, s'écria Gilles en se levant du banc de bois où il était assis, mon bon et fidèle compagnon, viens dans mes bras ; que je te remercie de tant de fidélité ! L'heureux Humfroy se précipita sur le sein de son maître ; et, dans cette sombre prison, il goûta un bonheur qu'il n'avait point ressenti dans la salle des fêtes, au milieu des pompes et des plaisirs.

XXXII.

L'ÉPOUSE.

Aussitôt que le prince Gilles eut été emmené du château de Guildo, Françoise écrivit à son beau-frère le duc de Bretagne pour lui demander d'aller près de lui plaider la cause de son époux. Dans cette lettre noble et suppliante, la princesse racontait en peu de mots la conduite du sénéchal du Poitou et de sa troupe,

et faisait entendre que Gilles, surpris par une inconcevable trahison, ne s'était point levé pour résister à un ordre du roi, mais pour repousser une agression à main armée faite traîtreusement au milieu de la nuit. A cette lettre, à ces explications, Françoise n'avait reçu aucune réponse, et cependant elle avait expédié près du duc un message exprès : Pierre La Rose avait été envoyé par elle. Voyant que sa prière restait sans effet, et qu'on ne lui permettait ni d'aller défendre son époux, ni de partager sa captivité, elle résolut de s'évader secrètement du château de Guildo, et de se rapprocher de la nouvelle prison du prince. Mais pour remplir ce devoir, il fallut que la princesse feignît d'être malade, et ne se montrât plus pendant quelques jours ; car des espions avaient été laissés autour d'elle, comme des gens de service, et il était important de leur cacher son projet... Il y avait encore une autre personne qui devait surtout ignorer cette fuite ; sa douleur, son désespoir l'auraient empêchée ; c'était madame Catherine de Rohan ; elle n'aurait jamais voulu consentir à laisser partir sa fille sans l'accompagner ; et à son âge et avec ses habitudes aurait-elle pu entreprendre une route difficile et hérissée de dangers ? Françoise était donc réduite à se cacher, même de sa mère. Le chevalier de Lantivi et Marguerite étaient seuls dans son secret ; le vieux chevalier devrait être son guide, et la nourrice devait rester auprès de madame Catherine et lui donner ses soins.

C'était pendant le calme de la nuit ; Françoise reconnut les pas de son fidèle chevalier ; ils se faisaient faiblement entendre dans l'escalier de la tour. Elle sortit de sa chambre, et marchant sur la pointe du pied elle s'approcha du lit de sa mère qui dormait d'un paisible sommeil.— Oh ! mon Dieu ! dit la jeune épouse

en se mettant à genoux près du lit, c'est toi qui m'ordonnes de tout quitter pour suivre mon époux ; pour obéir à ton divin précepte et au vœu de mon cœur, j'abandonne même ma mère ! Oh ! Seigneur ! veille sur elle !.... En prononçant bien bas cette prière de la piété filiale, la princesse pleurait pensant au réveil de celle qui l'aimait tant.

Lantivi depuis plusieurs jours avait tout prévu, et la fille des comtes de Dinan ne fut point arrêtée en passant le seuil de sa propre demeure, devenue sa prison. Pour tromper tous les regards, Françoise avait pris un vêtement semblable à celui des femmes de campagne, et le chevalier était aussi déguisé en paysan. A quelque distance du château, le curé du village leur procura deux petits chevaux du pays, et leur dit : Je vous conduirai, je veillerai sur vous jusqu'au village voisin. Me voyant avec vous, les soldats que vous pourriez rencontrer sur votre route, croiront que vous êtes venu me chercher pour aller chez vos parents malades, et ils ne vous arrêteront pas : qui oserait empêcher un prêtre d'aller consoler un mourant ! De hameau en hameau, de village en village, de ville en ville, vous trouverez ainsi mes confrères prêts à vous servir de guides et de protecteurs. N'est-ce pas à la religion à protéger le malheur et la vertu ? Noble princesse, nous gémissons de vos infortunes, vous allez traverser des campagnes où le nom et les louanges de votre illustre époux sont dans toutes les bouches ; ce sera une consolation au milieu de vos peines, d'entendre le bien que redisent du prince Gilles les simples habitants de cette contrée. Mais en vous laissant aller au bonheur d'entendre louer et plaindre la victime, gardez-vous d'exciter à la haine contre le

persécuteur. Mon devoir est de prêcher toujours obéissance et soumission.

Comme l'avait dit le pasteur, sur tout leur chemin, les deux voyageurs ne rencontrèrent que bienveillance pour eux, et regrets pour le prince : l'état de Françoise ne lui permettait pas de faire de longues journées ; si l'impatience qu'elle avait de se trouver dans la même ville que son époux lui faisait désirer d'atteindre promptement le terme de son voyage, une autre pensée lui commandait de modérer cet empressement : les devoirs de la mère luttaient avec l'impatience de l'épouse. Enfin, sans trop de fatigue, elle arriva près de Rennes ; c'était le soir, on voyait de loin les clochers et les édifices de la ville, éclairés par le soleil couchant. Un grand bruit semblable à celui que l'on entend quand on approche de la mer, s'élevait de la cité des ducs de Bretagne, et se mêlait au son des cloches de toutes les églises.

Quelle fête célèbre-t-on aujourd'hui ? demanda Françoise à un paysan qui passait sur le chemin.

— Oh ! ce n'est pas une fête, répondit le Breton, c'est l'arrivée du duc François 1er, c'est pour lui que l'on sonne les cloches, et que le peuple est sur la route pour le voir passer..... L'autre jour il y avait bien plus de monde pour l'arrivée de son frère, cependant il n'avait pas grande pompe autour de lui, hors quelques soldats qui le menaient *à la Tour-le-Bat*.....Mais il est aimé celui-là.

La princesse toute tremblante questionna encore le paysan : d'où nous sommes, nous découvrons toute la ville. Montrez-moi où est cette Tour-le-Bat.

— Ne la voyez-vous pas, dans la partie la plus éloignée de la ville ? Au-dessus de tous ces toits pointus

ne distinguez-vous pas une grosse tour ronde ? elle touche au château des ducs ; c'est là qu'est le prince Gilles..... Son frère va loger bien près de lui cette nuit....

— Tant mieux, s'écria Françoise, s'ils se voient tout sera peut-être fini, ils s'entendront....

Le paysan secoua la tête, comme pour dire qu'on devait peu l'espérer. Et la princesse continua :— Vous croyez donc le prince Gilles coupable, puisque vous pensez qu'il ne peut y avoir d'arrangement entre les deux frères ? Est-ce que vous croyez qu'il a vraiment appelé les Anglais ?

— Brave femme, répliqua l'homme de campagne, je ne sais rien de toutes ces choses, ça ne me regarde pas plus que vous ; je suis seulement fâché que le prince Gilles soit en prison, parce qu'on le dit ami du menu peuple, et voilà ce qu'il nous faut à nous! Après ces mots, l'inconnu donna un coup de fouet à son cheval, et s'éloigna.

Les yeux de Françoise ne se détournaient plus de dessus la tour..... Son cœur entier était là. Elle était arrivée aux portes de la ville, elle était entourée d'une foule innombrable, et elle ne voyait que la prison, et elle ne pensait qu'à celui qui y était renfermé.

Cependant les flots du peuple augmentaient toujours, les rues étaient obstruées, des gardes les parcouraient en tous sens, il fallut s'arrêter ; et la fille des comtes de Dinan, l'épouse du prince de Bretagne, sous les vêtements d'une pauvre femme du peuple, fut condamnée à voir (perdue dans la multitude) défiler le somptueux cortége de l'orgueilleux frère de son époux. De crainte d'être reconnue, elle avait abaissé les barbes de sa coiffe blanche qui pendaient de chaque côté de son joli visage, comme les portent encore les femmes en

deuil. Malgré ses efforts pour se contenir, elle tremblait, et une sueur froide découlait de son front. Son chevalier s'en aperçut et lui dit à voix basse : Noble maîtresse, il n'y avait pas semblable silence quand votre auguste époux fit sa dernière entrée à Nantes. Il était cependant en disgrâce, et celui-ci est dans toute sa puissance.

— Oui, je me souviens de tous les cris d'amour. Mais, sire de Lantivi, où est maintenant le bien-aimé du peuple..... Ne pensons plus au passé, il rendrait le présent trop cruel.....

— L'avenir sera meilleur.

— Je ne sais, regardez le visage du duc comme il est sombre. Comme ses sourcils se froncent ! comme ses lèvres sont pâles ! Ah ! plût à Dieu que cette foule fût moins silencieuse ; qu'elle saluât son souverain de quelques acclamations ! Le mécontement mène plutôt à la sévérité qu'à la clémence, à l'irritation qu'à la justice.....

Vous avez raison, Madame, dit le chevalier, un meilleur accueil le disposerait mieux en faveur de son frère, un premier cri peut en décider d'autres. Et faisant violence à ses sentiments, le faux paysan cria par trois fois : *Noël ! Noël au duc de Bretagne !* Mais aucune voix ne répondit à la sienne : tous les yeux se tournèrent sur lui, même les regards du prince s'y fixèrent un moment, et ceux du maréchal de Bretagne, qui était à cheval auprès du duc, s'y arrêtèrent aussi. Les yeux de Françoise rencontrèrent ce regard d'Arthur, et elle sentit à son cœur comme un coup de poignard. Si malgré mon déguisement, dit-elle à Lantivi, j'avais été reconnue, on ferait de ma présence ici un tort à mon époux, on m'accuserait d'être venu exciter cette froi-

deur et ce mécontentement. Quand j'ai demandé au souverain de Bretagne d'aller, comme sa sœur, plaider près de lui la cause de mon mari, cette permission, vous le savez, m'a été dédaigneusement refusée, et aujourd'hui on me ferait un crime d'être sortie du lieu de mon exil. Chevalier, chevalier, quittons cette foule, ajouta Françoise ; évitons tous les regards, et rapprochons-nous de la prison.

Avec beaucoup de peine, ils y parvinrent ; et comme elle était voisine du palais des ducs, l'affluence du peuple y était plus grande encore que dans les autres parties de la ville. Là, des chanteurs ambulants, pauvres troubadours, jongleurs et marchands d'hydromel et d'hypocras, montés sur des échafauds, dominaient la multitude qu'ils attiraient autour d'eux par leurs chants ou leurs emphatiques annonces. Directement en face de la Tour, et vis-à-vis une étroite fenêtre de la prison, un vieux pèlerin à barbe blanche, tenant suspendue à une longue perche une image de saint Gilles, chantait le cantique du saint dont il montrait le tableau, et racontait ses miracles. Beaucoup de personnes pieuses, parmi lesquelles il y avait sans doute plusieurs amis du prince prisonnier, s'étaient groupées auprès du vieux chanteur. Françoise et Lantivi, qui avaient laissé leurs chevaux à une hôtellerie voisine, allèrent se joindre à ce groupe ; ils ne furent pas longtemps à s'apercevoir qu'à la fin de chaque strophe, alors que le refrain ramenait le nom de Gilles, tous les yeux se levaient vers la fenêtre grillée de la prison.

Est-ce là qu'il est ? demanda la tremblante épouse à une jeune femme qui se trouvait près d'elle.

— Oui, répliqua l'habitante de Rennes ; oui, c'est-là. Ne voyez-vous pas ses mains blanches entre les barreaux de fer ?

— Dieu soit loué ! dit Françoise à son chevalier ; l'image de Notre-Dame des Sept-douleurs n'est pas appendue à sa fenêtre, il se porte bien ; et des larmes de joie coulèrent de ses yeux.

— Vous pleurez ; vous le connaissez donc ? ajouta la jeune femme.

Oh ! oui..... Et elle n'en put dire davantage ; elle cacha son visage sur le sein du chevalier, et ses jambes se dérobant sous elle, elle s'évanouit tout à fait.

Cet évanouissement occasionna un certain mouvement dans la foule ; le pèlerin même suspendit ses chants ; et parmi les personnes empressées qui venaient offrir leurs secours, un vieillard s'approcha du sire de Lantivi, c'était Humfroy : tous les deux se reconnurent. Humfroy dit à l'oreille du chevalier déguisé: Portons-la au couvent voisin, elle y est attendue ..... Toujours sans connaissance, la pauvre Françoise, que l'émotion et la fatigue de la route et de son état avaient épuisée, fut transportée à l'abbaye de Saint-Georges, où Émerancilde de Rougé, fille du seigneur de Derval, abbesse de cette illustre et sainte maison, reçut avec empressement la noble infortunée, et lui prodigua les soins les plus tendres et les plus respectueux. Quand Françoise rouvrit les yeux, elle se trouva dans une vaste et magnifique chambre, entourée d'égards qui lui apprirent qu'elle était reconnue. Oh ! révérende abbesse, dit-elle à Émerancilde, ôtez-moi d'ici, mettez-moi dans une humble cellule ; je ne veux rien de ce qui ressemble à la grandeur, je ne veux pas être mieux que lui : il souffre, je dois souffrir... Oubliez qui je fus, et ne voyez devant vous que la pauvre femme d'un captif, à laquelle il ne faut qu'un toit et un peu de pain !..... Voilà tout ce que demanda

la fille des comtes de Dinan, la sœur des souverains de Bretagne.

XXXIII

LE PRISONNIER.

Avant de voir et d'interroger Gilles, le souverain de Bretagne devait admettre près de sa personne tout ce que la capitale de ses États avait de plus élevé en pouvoir et en dignité. Déjà les différents corps affluaient au château. Les troupes sous les armes, les corporations avec leurs prud'hommes remplissaient les cours; au milieu de leurs rangs on voyait passer ceux qui étaient, par leur naissance ou leurs fonctions, admis aux honneurs de l'intérieur. L'importance de leurs emplois se devinait à la fierté et à l'assurance de leur démarche; le peuple curieux et malin ne manquait pas de faire ses remarques à mesure qu'ils se montraient. Au milieu de tous ces arrivants, on entendit subitement le bruit de plusieurs chevaux qui faisaient retentir le sol et voler la poussière, et l'on vit entouré d'un groupe nombreux de chevaliers Arthur de Richemont, connétable de France, qui se hâtait aussi de se rendre auprès du souverain de Bretagne. Il venait de son château de Parthenay, par lequel il était passé à son retour de Chinon. A sa vue, le silence de la multitude cessa, et cet illustre guerrier, aimé et estimé de la nation bretonne, fut salué par de vives acclamations. Le prisonnier de la *Tour-le-Bat* dut les entendre et se réjouir, car il connaissait l'amitié

de son oncle ; c'était un puissant avocat que Dieu lui envoyait.

Une grande supériorité efface tout. Qui s'amusera à admirer le port élégant d'un mince arbuste auprès de la majesté du cèdre ? Le peuple aussi ne fut plus occupé que du connétable ; dans tous les groupes on répétait : Celui-là osera parler au duc, et défendra le prince prisonnier, il plaidera la cause des petites gens, il fera renvoyer du pouvoir ceux qui nous oppriment et qui trompent le souverain.

Sans être arrêté par aucun des obstacles que l'étiquette opposait aux flots empressés des courtisans, Arthur de Richemont parvint auprès de son auguste neveu.

Très-redouté prince, lui dit-il en entrant, j'arrive un peu tard au rendez-vous, mais votre service est mon excuse ; j'ai voulu voir par moi-même cette partie de la côte de Bretagne, ces environs de Matignon, que l'on disait menacés par les Anglais...Dans ces parages, je n'ai trouvé d'Anglais que les cinquante archers de cette nation massacrés par l'ordre du sénéchal du Poitou.

— Connétable, je vous l'ai déjà dit, ce n'est pas moi qui ai donné l'ordre de se défaire de ces archers ; les faits du Guildo me sont étrangers, je vous le répète, répondit le duc de Bretagne avec un ton qui décelait l'impatience et l'humeur. Aujourd'hui, ajouta-t-il, il faut que je reçoive tout ce monde que vous voyez ; il faut que j'écoute les plaintes, que j'entende les demandes des habitants de Rennes. Vous jugez mon oncle, que je n'ai pas de temps à perdre. Vous-même, ne serez-vous pas auprès de notre personne, pendait que nous admettrons en notre présence les notables de cette ville ?

— Je ne manquerai pas d'y être, puisque le souverain de Bretagne m'y invite ; et si quelques demandes justes, si quelques prières avaient besoin d'appui, je les appuierais. Sur les degrés du trône, on peut servir les princes, comme sur les champs de bataille. Là, on les défend ; ici on peut aider à leur justice. Après ces paroles, le guerrier se retira et alla faire ôter la poussière de son armure.

Un des grands ennuis du trône doit être cette obligation d'écouter et d'entendre les phrases banales de l'adulation, quand l'âme est fortement préoccupée. Quand une pensée triste l'accable, n'est-ce pas un supplice que d'être obligé de sourire à des lieux communs? que de prêter l'oreille à des indifférents ? Dans notre infériorité, nous sommes plus libres que les rois, nous avons au moins le loisir de la douleur, eux ne l'ont pas. François était bien loin d'avoir l'âme en paix : le frère du prince Gilles était livré à de sombres pensées, et sous la pourpre de son trône il lui fallait sourire.....

Les longues et pénibles heures de la représentation passèrent enfin, et quand elles furent écoulées, quand le duc de Bretagne fut libre, il se trouva plus à plaindre, il regretta l'ennui de cette longue séance, car le moment d'aller à la prison était venu...Montauban vit ce qui se passait au dedans de lui, et proposa une promenade d'apparat, une visite aux travaux que l'on faisait alors aux fortifications de la ville ; mais la froideur que le peuple avait montrée la veille pesait encore sur le cœur du duc, et lui rendait ce projet peu agréable. Cependant il voulait éloigner le moment qu'il redoutait ; se tournant du côté de son frère, le comte de Guingamp, il dit : Nous allons commencer nos courses d'aujourdhui, par aller à l'église cathédrale ; c'est là que j'ai reçu ma

couronne, j'y demanderai à Dieu la grâce de la bien porter.

Pierre de Guingamp, heureux de cet acte de piété, sourit à son frère ; le connétable l'approuva aussi ; car il se disait à lui-même, c'est une bonne préparation à la justice que la prière.

De la cathédrale, le duc et son cortége allèrent visiter un hôpital que Jean V avait fondé, et le menu peuple commençait à faire entendre quelques acclamations ; car il n'aime jamais autant ses maîtres que lorsqu'ils se rapprochent de ses misères. Cette visite à l'hôpital terminée, le prince en revenant au château, dut passer devant la *Tour-le-Bat*, une immense foule était rassemblée en face de la prison. Le bruit de l'entrevue des deux frères s'était répandu et avait amené toute cette multitude. Quand le duc parut, quelques voix firent entendre le nom du prince *Gilles ;* d'autres crièrent *grâce, grâce.* François hâtant le pas de son cheval, fit semblant de n'avoir rien entendu, et descendit au palais.

Renfermé dans son appartement avec Arthur de Montauban, les premiers mots qu'il lui dit furent : Arthur, les as-tu entendus ? déjà ils se prononcent.

— C'est ainsi que commencent les émeutes, répliqua le perfide confident. Aujourd'hui, le peuple crie grâce ! grâce ! il demande encore : demain si mon très-redouté seigneur a l'air de céder, il commandera, il imposera des lois.

— A d'autres qu'à moi, repartit fièrement le duc de Bretagne. Le peuple n'est fort que lorsque le souverain est faible, je ne suis pas venu jusqu'ici pour reculer. Allons, sans perdre un moment de plus, auprès de celui qui a voulu être mon ennemi.

Cette précipitation ne convenait pas au maréchal de Bretagne ; il savait que son maître était ébranlé par la réception qui lui avait été faite la veille ; il savait, malgré les paroles de fermeté prononcées par le duc, qu'au fond de l'âme il était effrayé des dispositions du peuple contre lui, et en faveur de Gilles ; plus que tout, Montauban redoutait la présence du connétable. Il fallait donc, pour assurer sa vengeance, que l'entrevue des deux frères fût retardée et n'eût pas lieu à Rennes, ni dans la ville où se trouverait Arthur de Richemont. Avec une perfide adresse, l'ennemi du prince Gilles sut donc détourner François du projet qu'il avait d'entrer dans la prison de son frère. Il lui dit : Des affaires plus pressées appellent vos soins, très-redouté seigneur. Voilà les Anglais qui rompent la trève et qui attaquent Fougères ; donnez vos ordres pour qu'ils soient promptement attaqués et repoussés par votre oncle le connétable de France ; il est accoutumé à les vaincre, le ciel vous l'a envoyé tout exprès. Pendant qu'il sera occupé à combattre les ennemis de notre pays, vous ferez juger celui qui a osé les y appeler ; mais ce n'est pas ici que le jugement doit avoir lieu ; je le répète, ici, il n'y aurait pas de sûreté.

Toutes ces considérations agirent sur l'esprit du duc, et selon les désirs de son adroit conseiller, il changea ses desseins. Il envoya chercher son oncle le connétable, lui apprit l'attaque des Anglais et la prise de Fougères, lui dit que sa valeur seule pouvait délivrer la Bretagne, et qu'il lui en confiait le soin.

Offrir à Richemont l'occasion de vaincre encore, c'était le décider ; il n'hésita point. Prenant congé du duc, il ajouta seulement : Je vous promets de les vaincre, promettez-moi de le délivrer.

— J'en fais la promesse, répondit François. Et le connétable partit pour se mettre à la tête des troupes qui croyaient toujours marcher à la victoire quand elles étaient commandées par lui.

XXXIV

L'ENTREVUE.

Du fond de sa prison, le prince Gilles avait pu s'apercevoir de la réception qui avait été faite à son frère ; les cris *grâce* et *justice* étaient pervenus jusqu'à lui. Il ne s'en réjouissait pas, car il connaissait son frère ; mais ce qui lui avait fait le plus de bien, ce qui avait donné un peu de paix à son âme, c'était d'avoir appris par Humfroy que sa bien-aimée Françoise avait été dignement reçue par Émerancilde de Rougé, et que dans le calme de la sainte et noble retraite où elle était maintenant, elle pourrait se remettre de ses fatigues. L'arrivée du connétable de France lui offrait aussi des motifs d'espérance. Quand la nuit vint, Gilles était donc plus résigné. Il s'endormit facilement, et, sous les voûtes de sa prison, rêva de bonheur et de liberté. Son frère ne dormait pas. Au milieu des ténèbres et du silence, il ordonna que le prisonnier fût enlevé de la Tour-le-Bat, et transféré au château de Dinan avec la plus grande célérité et le plus grand mystère. Les gardes en entrant dans la prison trouvèrent le prince paisiblement endormi. Quand, à son réveil, il sut où l'on voulait le conduire, son premier mouvement fut de désespoir ; car on allait encore l'éloigner de Françoise. Mais une seconde pensée lui vint, c'est que la

princesse le suivrait, et que dans le comté de Dinan, elle serait mieux que partout ailleurs; que même par son influence dans son pays natal, elle trouverait moyen de rendre ses chaînes moins pesantes et sa captivité moins étroite. Il se rappela aussi le conseil du vénérable aumônier, qui lui avait répéte: Votre obéissance peut vous mener à la liberté; et se levant, il dit aux gardes: Partons, je suis prêt. En quittant la Tour-le-Bat, Gilles n'avait plus qu'une inquiétude, sa tendresse s'alarmait pour Françoise des fatigues d'un nouveau voyage.

Il était depuis près d'un mois au château de Dinan: sa prison y était moins étroite qu'à Rennes. Il y était arrivé avec le plus grand secret, au milieu du plus profond silence et de manière à ce que les habitants de la ville ignorassent tout à fait qu'il était retenu captif si près d'eux. La partie du bâtiment où il était renfermé était entourée d'une vaste cour, ceinte par de hautes murailles: quelques ifs au feuillage sombre et triste y croissaient au milieu des longues herbes, des orties et des ronces qui avaient poussé entre les anciens pavés: un seul petit sentier était frayé à travers cette cour; c'était celui que traçaient les sentinelles et le geôlier qui venaient voir et garder les prisonniers d'État qu'on y renfermait de temps à autre.

Humfroy n'avait pu obtenir de venir en même temps que son maître; il ne s'était mis en route qu'après avoir vu la princesse, et lui avoir indiqué les moyens de se rapprocher de son époux. En arrivant au château de Dinan, il apprit à Gilles que son frère le duc de Bretagne le suivait de près, que les Anglais avaient été battus à Fougères, et que le connétable de Richemont, de retour de son expédition, accompagnerait son neveu

à Dinan : que déjà on préparait pour eux les grands appartements du château.

François avait annoncé qu'il venait passer un mois à Dinan, pour y respirer son air vif et salubre et boire de ses eaux renommées : aux yeux de ses peuples, c'était un voyage entrepris seulement pour sa santé.

Le chevalier de Lantivi et le vénérable abbé de Bouguien devaient, à son départ de Rennes, accompagner la princesse, qui, malgré ses chagrins et ses fatigues, soutenait à merveille son état.

Quand on est rassuré et tranquille sur le sort de ce que l'on aime, on est bien plus fort pour résister à ce qui n'attaque que soi. Gilles, sans inquiétude pour Françoise, était tout préparé à subir l'interrogatoire de son frère.

Aussi, lorsqu'il entendit le bruit des chevaux dans la cour, et qu'il vit toute l'agitation de l'arrivée, ce fut plutôt un mouvement de joie que de crainte qu'il éprouva.

Le duc avait fait son entrée à Dinan vers les neuf heures du matin. A onze il avait admis à l'honneur de dîner avec lui les notables de la ville ; et le soir, à l'heure où l'on allumait les flambeaux, Gilles entendit des pas dans la cour. Il regarda, et vit, à la lueur des torches que portaient des varlets, ses deux frères François et Pierre, et son oncle Arthur de Richemont, que l'on reconnaissait à son armure argent et or, qu'il ne quittait presque jamais : tous les trois venaient vers la prison.

Bientôt la porte s'ouvrit ; les hommes de service, après avoir placé les torches dans les bras de fer attachés aux parois des murs, sortirent, et le duc de Breta-

gne parut. Un peu derrière lui suivaient Pierre de Guingamp et le connétable de France..... Gilles restait debout, une main appuyée sur la table qui se trouvait devant lui. Sans le souvenir de la froide réception que son frère lui avait faite à Chantocé, il serait allé au devant de lui ; mais ce souvenir le retint.

Pierre de Guingamp, s'il avait suivi l'impulsion de son cœur, aurait couru presser dans ses bras son frère prisonnier, mais craignant de déplaire, il n'avança pas : quant au connétable, pareille pensée ne put le retenir, et il serra avec émotion le malheureux fils de Jean V sur son sein.

Cet accueil toucha Gilles ; des pleurs de reconnaissance vinrent mouiller ses yeux, il les essuya bien vite pour que le duc François ne les vît pas.

Connétable de France, dit le duc de Bretagne, avec un mécontentement marqué : *Celui* qui est ici, sous le poids d'une grave accusation, vous semble donc innocent, vous le traitez comme tel ; l'accueil que vous lui faites ne le portera pas au repentir.

— Au repentir ! répéta fièrement Gilles, je n'en ai pas besoin.

— Vous seul pensez ainsi, repartit le duc : votre pays, vos amis, vos parents vous accusent.

A ces mots, Gilles regarda le connétable ; ce regard semblait dire, est-il vrai que vous, vous m'accusiez aussi ?

Arthur de Richemont le comprit et ajouta :

— Moi, je *n'accuse pas* avant d'avoir *entendu*, je plains tout de suite celui contre lequel l'accusation s'élève, mais j'attends et je l'*écoute* avant de le flétrir du nom de criminel.

— Je ne sais si c'est toujours l'usage que vous avez... que l'on suit à la cour de France ; j'y ai entendu parler de condamnations de différents ministres, de leur *prompte exécution*, mais on ne m'y a pas parlé de la régularité de *leurs procès*.

En prononçant ces paroles, François appuyait sur chacune de celles qui pouvaient le plus blesser le connétable, en lui rappelant les promptes exécutions de Louvet, de de Giac, de Camus, et de Beaulieu.

Arthur de Richemont comprit son neveu et répondit :

— Très-redouté prince, puisque vous citez la cour de France, je vous dirai que là, il n'est pas d'usage de condamner sans entendre, et que si quelquefois la justice y est rapide et sévère, c'est lorsque le danger est trop imminent. Là, les ministres prévaricateurs, les ministres qui s'engraissent des sueurs du pauvre peuple, qui s'enrichissent de la paie des soldats, fussent-ils même appuyés de l'amitié du roi, tombent, parce que le dévoûment veille auprès du trône.

— Vous parlez de grands dangers qui nécessitent de rapides justices ; mais, connétable, des ennemis appelés par un *traître*, et descendant armés dans un pays, me semblent un danger imminent, un de ces cas qui veulent que la justice se hâte.

— Mais où est ce traître ? s'écria d'une voix tonnante et en rougissant d'indignation le jeune et noble captif, où est ce traître ? Est-ce moi, Gilles de Bretagne, que l'on veut, que l'on ose appeler de ce nom ? Où étais-je, quand ces ennemis sont venus menacer notre pays ? étais-je libre ? étais-je sur la côte à leur tendre la main ? depuis si longtemps je suis en exil, surveillé, entouré d'espions et de faux amis !

— Et ces Anglais qui ont été arrêtés au Guildo, ne leur donniez-vous pas asile ? demanda le duc.

— Oui, je leur donnais asile, et vous, vous leur avez donné la mort; ils étaient cependant devenus mes gens, mes archers; ils n'étaient point ennemis, ils ne m'aidaient que dans mes plaisirs du tir de l'arc et de la chasse, et les lâches qui vous conseillent et vous égarent, les ont fait massacrer!... Aujourd'hui le roi d'Angleterre voudra les venger, il vous demandera compte de leur sang, il viendra.....

— Malheureux! c'est vous qui l'appelez, dit François.

— Non, par le sang de Dieu, je le nie; je le nie par le salut de mon âme, je ne les ai point appelés.

— Nierez-vous aussi que Henri d'Angleterre ne soit votre meilleur ami?

— Non, certes, je ne le nierai pas. Henri est mon ami quand il est chez lui gouvernant ses États; mais en armes sur terre bretonne, il est mon ennemi! Ah! rendez-moi mon épée, et vous verrez que mon amitié ne criera pas si haut que la voix de mon pays... Rendez-moi mon épée, mon frère, et j'oublierai tout...

— Et *les gages qu'il vous paye!* oublierez-vous de tendre la main pour les recevoir?

— Par les cercueils de nos pères, s'écria Arthur avec feu, ce propos est trop dur!... Un prince de noble maison aux gages d'un autre!... — Gilles, ne t'emporte pas, pense que celui qui vient de parler ainsi est né de la même mère que toi.

— Soyez sans crainte, mon oncle, je ne l'oublierai pas; voilà longtemps que l'on travaille à m'irriter, et à me faire sortir du respect que je dois au souverain. Mais vous devez le savoir, il y a des insultes qui n'irritent pas, il y a des outrages qui sont des gloires; et je reste sans colère, parce que je suis sans reproche; écoutez et jugez-nous.

Le duc de Bretagne interrompant son frère, dit avec sécheresse : Je suis ici pour juger et non pour être jugé..... Le connétable de France sait que personne ici n'a le droit de juger ma conduite.....

— Je le sais, répondit le connétable, mais je sais aussi que vous êtes tous deux fils de mon frère. Il y a des droits sacrés, des hiérarchies naturelles existant dans les familles comme dans l'Etat. Si Jean V, de vénérable mémoire, vivait encore, ne serait-il pas votre juge ? son frère peut et doit le remplacer.....N'allez pas élever la voix devant un autre tribunal, que les discussions de famille se jugent en famille.

— Mais, répliqua François, ce ne sont plus des discussions de famille, ce sont des crimes d'Etat, de lèse majesté, de haute trahison. Pour les juger et les punir je suis seul compétent.

— Mais si l'accusé est votre frère ? demanda Richemont.

— Il aura plus hâte de le faire condamner que tout autre, ajouta le prince Gilles ; car il s'est fait son plus cruel ennemi. Duc de Bretagne, vous venez de le dire, vous êtes venu ici pour juger, vous êtes donc condamner à m'écouter ; le devoir du juge est d'entendre celui qui est amené devant lui. Ce n'est pas comme complice des anglais débarqués en Bretagne que je suis prisonnier, votre haine remonte plus haut, voilà plus d'un an qu'elle pèse sur ma tête ; elle a trouvé trop doux pour moi l'exil de Chantocé.... Vous avez voulu, lorsque je courus au devant de vous avec le cœur d'un frère, prouver à tout un peuple combien vous me haïssiez, vous êtes passé devant ma demeure comme devant celle d'un étranger ! Ce n était pas encore assez, vous n'avez pu vous contenter de me

déposséder de l'héritage paternel, de ne me donner que des domaines qui sont hors de Bretagne, de m'entourer de vassaux qui ne sont pas les miens ; il vous a fallu encore m'enlever l'amitié de mon oncle, le roi de France, me noircir à ses yeux ; il ne vous reste plus qu'à m'ôter la vie, et, pour y parvenir, vous m'accusez aujourd'hui de haute-trahison et de lèse-majesté ! Mon oncle, je vous le demande, sans esprit de rancune et en toute vérité, l'ennemi le plus acharné aurait-il pu faire plus que mon frère n'a fait ?

— Gilles n'en accuse pas son cœur, il accuse ceux qui le conseillent, et vous, duc de Bretagne, fils de Jean V et de Jeanne de France, n'écoutez que la voix du sang, écoutez la mienne, je ne veux que votre bonheur et votre gloire ; si vous cédez à de funestes conseils, si vous cédez à un mouvement de haine, votre vie entière sera empoisonnée, et votre nom sera flétri, car le sang d'un frère ne s'efface jamais ! Si vous craignez que les souvenirs de votre enfance, de ce temps où vous aimiez Gilles en vous attendrissant, n'affaiblissent votre justice, éloignez ces pensées et ces affections, et ne consultez que la froide et sévère raison. Elle vous dira que le prince, qui, pour rester Breton, a refusé l'épée de connétable d'Angleterre, n'a pu vouloir livrer la Bretagne aux Anglais.

— Mais cette lettre à Henri, dit François en déroulant un papier auquel appendait un scel du prince Gilles, cette lettre qui demande qu'une armée anglaise viennent le délivrer de sa captivité, n'est-elle pas de lui ?

— Non, elle ne l'est pas ; jamais, je le jure par le Dieu vivant, je n'ai rien fait de pareil.

— Ce scel, ce seing, ne sont-ce pas les vôtres ?

— Ce cachet aux hermines est le mien, l'écriture de la lettre est de Pierre La Rose.

— Pierre La Rose n'est-il pas votre secrétaire ?

— Oui, il m'a été donné par vous et Montauban.

— Vous ne lui avez pas dicté cette demande d'un secours étranger et armé ?

— Non.

— Il niera tout, s'écria le duc avec impatience, se tournant du côté de Pierre de Guingamp (qui pâle et tremblant, restait muet, les yeux remplis de larmes,) il niera tout.....

— Très redouté seigneur, balbutia Pierre, s'il est innocent, il ne peut avouer... Ah ! je vous en supplie allons à l'église de Saint-Tugal, où notre père a voulu reposer aux pieds de l'autel du très-glorieux saint Yves ; là, auprès de son tombeau, nous prierons tous, vous implorerez les lumières d'en haut ; mon très-aimé frère, au nom de votre gloire et de votre salut ne précipitez rien.

Gilles serra la main de Pierre ; ce qu'il venait de dire était beaucoup pour lui, et le cœur du prisonnier se sentit reconnaissant de ce peu de paroles, comme il aurait pu l'être d'une importante démarche.

— S'il ne veut rien m'avouer, dit le duc en se levant du fauteuil, il en déclarera peut-être davantage devant les juges que je vais faire convoquer, et qui ont droit de connaître des crimes de haute trahison.

— Duc de Bretagne se hâta de dire Arthur de Richemont comme il le voyait près de sortir de la prison, quand vous m'avez, il y a un mois, envoyé à Fougères, pour en chasser les Anglais, je vous dit en montant à cheval : *Je vous promets de vaincre, promettez-moi de dé-*

livrer Gilles. Vous me le promîtes alors ; j'ai vaincu, avez-vous pardonné ?

— J'ai fait un serment en recevant la couronne, c'était d'être juste ; je veux tenir mon serment.

— J'en ai fait un aussi le jour où je fus armé chevalier, c'était de rester toujours digne de mes pères ; je n'ai pas *forligné*, et je ne fléchirai pas ; voilà l'aveu, le seul aveu que j'ai à faire.

En prononçant avec dignité ces paroles, l'attitude de Gilles était fière sans être insultante. Celle de son frère était moins assurée. En arrivant près de la porte de la prison il se retourna. La lumière des flambeaux éclaira son visage, il était pâle; son regard sinistre s'attacha un instant sur le prisonnier; il n'y avait pas de pitié dans ce regard, c'était plus celui d'un ennemi que d'un frère. Le connétable serra de nouveau la main de son neveu. Pierre murmura à voix basse : Ami, espère en Dieu! La porte se referma, et Gilles resta seul, seul avec la conscience d'avoir été digne de lui-même.

XXXV

LA SUPPLIANTE.

Dans son inépuisable bonté, Dieu a voulu que le malheur et l'adversité eussent aussi leurs jouissances ; c'en est une grande pour l'homme dans l'infortune de pouvoir dire :

Je n'ai pas fléchi ; la tempête s'est déchaînée contre moi et n'a pu m'ébranler, je n'ai courbé et ne courberai mon front que devant Dieu.

Quand Humfroy entra dans la prison pour faire son service du soir auprès du prince de Bretagne, il le trouva dans cette exaltation d'une noble conscience ; son regard était radieux, son visage animé : on aurait dit en le voyant, qu'il venait d'obtenir l'assurance de sa prochaine liberté... Non, il avait obtenu davantage, il avait l'assurance d'avoir été digne de lui-même.

A cette joie qui partait du cœur, le vieux serviteur allait en mêler une autre. Quand il fut assuré que les gardes ne pouvaient l'entendre, il s'empressa d'apprendre à son maître que la princesse Françoise venait d'arriver à Dinan, et que le lendemain elle chercherait les moyens de l'entrevoir et même de parvenir jusqu'à lui.

Longtemps avant le retour de la lumière le prince était debout à épier son premier rayon. L'*angelus* vint à sonner. Il se rappela que Françoise lui avait fait dire : à l'*angelus* du matin, à celui de midi, à celui du soir, pense à moi ; c'est alors que je tâcherai de te voir. Il courut donc à sa fenêtre ; il entendit des pas, il regarda ; ce n'était qu'une petite fille qui portait un pain et un pot de soupe à son père aussi prisonnier !... Longtemps il attendit ; les heures s'écoulèrent et Françoise ne parut pas. Enfin, dans l'après-midi, du mouvement et du bruit l'attirèrent de nouveau à la fenêtre ; il vit alors des gardes, des chevaliers qui traversaient la cour : un groupe nombreux était arrêté au bas de l'escalier qui conduisait aux appartements du duc. Des soldats avec leurs longues lances, divisaient la foule et faisaient former la haie à droite et à gauche, comme pour laisser passer un grand personnage. Il distingua parmi ceux qui allaient et venaient dans la cour, le bon Humfroy : il paraissait fort empressé, et avait l'air de chercher quelqu'un dans la multitude

qui augmentait de plus en plus en face des appartements du duc François premier.

Enfin, le prince Gilles vit que son vieux serviteur avait trouvé celui qu'il cherchait: c'était le geôlier de la prison. Il lui parlait avec feu: on voyait à ses gestes suppliants qu'il espérait en obtenir quelque faveur. Gilles n'eut pasde peine à deviner de quelle faveur il s'agissait. Humfroy demandait sans doute que la porte de la prison s'ouvrît un instant à la princesse, et que l'épouse pût voir son époux captif, pour le consoler et lui dire d'espérer.

Pendant que Gilles épiait ainsi tous les mouvements d'Humfroy, le personnage attendu entra dans la cour : les trompettes sonnèrent, les soldats, rangés sur deux lignes, rendirent le salut des armes ; une femme vêtue de noir, appuyée sur le bras d'un vieux prêtre, et suivi d'un chevalier parut. C'était à elle que l'on rendait ces honneurs : le duc de Bretagne n'aurait pas pu les lui refuser ; car le peuple de Dinan avait reconnu en elle la fille de ses anciens seigneurs.

En arrivant à Dinan, Françoise avait entendu raconter l'entrevue des deux frères. Le bruit du mécontentement de François était généralement répandu : on citait les réponses nobles et fières du prince Gilles, les prières et les remontrances du connétable; on répétait les mots de crime de haute trahison, de lèse-majesté ; on s'épouvantait des suites que ces graves accusations pouvaient amener. L'épouse de Gilles s'en effraya plus que tout autre ; et prenant tout à coup une décision, elle dit à l'abbé de Bouguien et au chevalier de Lantivi : C'en est fait, j'irai comme princesse de Bretagne, comme moi-même, chez le duc François premier,

peut-être m'écoutera-t-il. J'élèverai la voix pour défendre mon époux innocent : c'est mon devoir, Dieu donnera peut-être de la force à mes paroles ! Le vénérable prêtre et le fidèle chevalier ne s'opposèrent pas à son projet. Les habits de son rang lui furent apportés, et abandonnant tout déguisement, elle alla vers le palais. C'était elle que le prisonnier avait vu traversant la cour. Tout de suite son cœur l'avait reconnue. Il avait remarqué qu'elle s'appuyait sur le bras de son aumônier.....Que va-t-elle faire auprès du duc de Bretagne ? Est-il digne d'elle et de moi qu'elle aille en suppliante lui demander justice ?

Bientôt après la foule fit un mouvement en se rapprochant du perron qui conduisait aux appartements du duc. Tous les regards se tournèrent de ce côté. Quelques gardes parurent d'abord, Françoise venait après...mais portée par quatre hommes : le connétable, l'abbé de Bouguien, le chevalier de Lantivi et Pierre de Guingamp la tenaient dans leurs bras. Sa tête penchée en arrière, ses membres roides et alongés, la rendaient semblable à une morte.

Ah ! le monstre ! il l'a tuée ! s'écria le prince Gilles, *il l'a tuée ! Vengeance et malédiction !* Son cri fut entendu au dehors, et répété par la foule. Humfroy accourait vers la prison. Ses pas se font entendre dans l'escalier de la tour, le bruit de la clef retentit dans la serrure....la porte s'ouvre. Humfroy se précipite au devant de son maître, il veut lui expliquer ce qui vient de ce passer ; mais Gilles n'entend rien, ne veut rien entendre. *Il l'a tuée !* répète-t-il ; et s'élançant hors de la prison, il a rapidement traversé la cour. C'est en vain que quelques gardes veulent l'arrêter. La foule

se fend à droite et à gauche pour le laisser passer. Qu'il est à plaindre ! répète-t-on en le voyant ; qu'on est injuste à son égard ! il faut le soutenir et le venger. Lui, avec la vitesse d'une flèche lancée par une main puissante, a déjà franchi l'escalier. Sur les premières marches intérieures, il rencontre son frère. Les cris de la multitude, les remords de sa conscience en voyant l'évanouissement de sa belle-sœur, avaient effrayé le duc de Bretagne. Il était pâle et tremblant. A la vue de Gilles, sa frayeur redoubla, ses jambes chancelèrent ; et s'appuyant sur le bras d'Arthur de Montauban qui descendait avec lui, il s'écria d'une voix mal assurée : Gardes, arrêtez ce furieux. Que me veut-il ? Il a brisé ses chaînes. Gardes, qu'on le traîne au cachot.

— Qui osera porter la main sur moi ? demanda l'époux de Françoise ; et arrachant de la main d'un soldat une lance, il répéta : Celui qui fera un pas vers moi, tombera mort à mes pieds. Bretons n'êtes vous pas las de me voir souffrir ? de me voir traîner de prison en prison ? Suis-je donc coupable d'avoir brisé mes fers, quand j'ai vu mon épouse bien-aimé, la noble fille des comtes de Dinan, emportée comme morte de chez notre persécuteur ? Ah ! malheur au prince sans pitié qui repousse les mains suppliantes qui s'élèvent vers lui !

— Vous l'entendez, ajouta le duc il prêche la révolte, il appelle le malheur sur son souverain. Par l'obéissance que vous me devez, je vous l'ordonne saisissez le coupable, et qu'à l'instant je sois délivré de son odieuse présence.

— Pas un d'eux ne l'osera, repartit Gilles avec une noble assurance ; ils m'ont vu sur un champ de bataille,

et savent qu'il n'est pas facile de me désarmer. Pas un d'eux n'osera lever la main sur moi..... Mais écoute, François, écoute, toi qui est né de la même mère que moi ; fais taire un instant la haine que tu me portes. Accorde moi une grâce, et tes soldats n'auront pas la peine de *me conduire au cachot.* Je retournerai moi-même reprendre mes fers... Mais, ô François ! ô mon frère ! laisse-moi aller soigner Françoise ! Tu le sais, elle va bientôt être mère ; sa douleur peut la tuer... peut donner la mort à son enfant..... Ah ! cette pensée me décide à ce que les rois du monde n'auraient pu me faire faire... François ! François ! me voilà à tes pieds !

En disant ces paroles, le noble et fier prince de Bretagne était tombé à genoux, et implorait la pitié de son frère qui restait froid et insensible. A cet instant, le connétable et Pierre de Guingamp revinrent d'auprès de Françoise. Ils virent Gilles aux genoux du duc ; ils l'entendirent répéter sa demande d'aller soigner Françoise, et eux aussi se mirent aux pieds du duc de Bretagne et invoquèrent sa compassion et sa clémence ; mais toutes leurs prières furent vaines. Il se dégagea des embrassements de Gilles qui serrait ses genoux, et le poussant rudement à terre il ordonna au sénéchal du Poitou, qui venait d'arriver avec quelques-uns de ses hommes, de se saisir du prince, et ajouta : Ces larmes de femmes m'ennuient, ces prières me fatiguent. Maréchal de Bretagne, faites en sorte que désormais elles ne viennent plus jusqu'à moi. Après ces paroles, il remonta l'escalier et alla se renfermer dans ses appartements.

Les hommes du sénéchal avaient obéi à l'ordre du duc : pour embrasser les genoux de son frère, Gilles

avait abandonné sa lance, et pendant qu'il était désarmé, plusieurs soldats s'étaient jetés sur lui, et l'avaient lié étroitement. Gilles relevé de terre, vit Pierre de Guingamp qui pleurait, et il lui dit : Mon frère tu le vois je ne puis te tendre la main, tu vois comme je suis lié, mais je te remercie de ta pitié, tu as osé aller soigner Françoise ; ami, continue, ne l'abandonne pas, et vous mon oncle, vaillant Arthur, désormais que pourrez-vous faire pour moi ! laissez-moi à mon triste sort, reprenez votre épée, et allez vaincre ces Anglais que l'on dit que j'ai appelés. Ah ! si au lieu de me donner des chaînes le duc de Bretagne m'avait rendu une épée.... Mais pourquoi des pensées de gloire me viennent-elles encore, elle ne doivent plus se présenter à moi, je ne dois songer qu'à mon malheur..... Oh ! par le souvenir de mon père, je vous en conjure, ô mon oncle veillez sur elle et sur son enfant..... Envoyez-la, faites-la conduire en lieu de sureté : qu'elle ne me suive plus ainsi de prison en prison. Elle doit le savoir maintenant, il y des cœurs dont on ne peut rien obtenir, des haines que l'on ne saurait vaincre. Pour moi, je vous le promets, jusqu'à la fin je serai digne de mon père et de vous.

Puis, se retournant du côté du maréchal de Bretagne, il dit : Allons, Arthur de Montauban, ne différez plus d'obéir aux ordres de votre maître. Vous m'avez laissé parler à mon frère Pierre de Guingamp, et à mon oncle le connétable ; c'est sans doute à *notre ancienne amitié* que je dois *cette grâce.* Maintenant, faites votre devoir, et que les souvenirs d'autrefois ne vous fassent pas négliger de le remplir dans toute sa rigueur. Je reconnais *la bonté de mon frère*, il a laissé le choix de mon cachot à mon *ancien ami.*

Les soldats hésitaient encore. Il ajouta : Soldats, n'ayez pas peur ; regardez comme je suis lié, un enfant me conduirait : n'avez-vous pas vu des femmes promener dans les rues des lions enchaînés ?

XXXVI

LE JUGE.

Le prince de Bretagne, en adressant à Arthur de Montauban les paroles que nous venons de redire, avait bien de l'ironie dans la voix, mais il y avait encore dans ses yeux comme un reste d'amitié. Le maréchal de Bretagne en fut troublé au fond de l'âme, et ce trouble se montra au dehors. Au lieu de faire passer Gilles par les souterrains, pour le conduire à sa prison, il lui fit traverser la cour encore remplie de peuple. Etait-ce pour humilier le noble époux de Françoise de Dinan ? était-ce pour exciter la pitié de la foule et faire déclarer un mouvement en faveur du prisonnier ? Je ne sais : mais à peine la multitude eut-elle aperçu sur le haut du perron le fils de Jean V, lié et garrotté comme un criminel, que des cris s'élevèrent de toutes parts. *Grâce ! grâce ! justice ! liberté au prince Gilles !* répétait cette foule en rumeur ; et des gestes menaçants, et des mouvements séditieux, se mêlaient à ces bruyantes acclamations. Le duc François, des fenêtres de son appartement, pouvait voir et entendre ce qui se passait au dessous de lui. Il fit mander le maréchal de Bretagne, et lui témoigna son mécontentement.

Arthur de Montauban chercha à s'excuser, le duc lui répondit avec humeur.

Vous pouviez, maréchal, vous dispenser de montrer le prisonnier au peuple rassemblé, les souterrains n'ont été creusés que pour cacher nos justices ; vous savez qu'il en existe du château à la prison. Il n'est pas bon que la populace soit ainsi initiée à tout : qu'elle obéisse et qu'elle ne juge pas... Entendez-vous ces cris : *Liberté ! justice !* c'est à votre imprudence qu'ils sont dus. Faites-les finir, faites chasser ces manants séditieux de la cour du château, et mandez près de moi le président, le sénéchal et autres gens de justice, pour qu'ils procèdent sans délai au jugement de celui qui, non content d'avoir appelé les Anglais dans mes États excite encore la révolte jusque dans ma demeure. Ne l'avez-vous pas entendu invoquer hautement la malé - diction sur ma tête ? Partez maréchal, qu'un seul instant ne soit pas perdu.

Arthur de Montauban sortait de l'appartement pour aller transmettre les ordres de son souverain. Le duc de Bretagne le rappela, et le fit entrer dans son cabinet particulier. Là, il lui dit : Arthur, il faut en finir ; tu vois comme la sédition se montre, elle devient menaçante. A Rennes, le peuple était pour *lui* et contre moi ; ici il est encore de même. Il faut que cette nuit *il* soit conduit avec le plus profond mystère au château de Moncontour. Moi, je pars pour Redon, où je convoquerai mon conseil et mes officiers de justice. Dans les ordres que tu vas donner, défie-toi des agents secrets employés par Françoise de Dinan ; qu'elle, surtout, ignore où *il* sera transféré. Je ne veux plus de ces scènes de femme en pleurs ; je ne veux plus de ces cris du peuple. Je compte sur ton zèle pour m'en délivrer. Le maréchal s'inclina devant le duc, et sortit.

Les apprêts pour le départ du duc furent bientôt

terminés. Sur son passage, à travers la ville, François eut à regretter le silence de Rennes. Une forte garnison fut laissée au château, sous les ordres du sénéchal du Poitou. Quelques bourgeois qui avaient crié *justice et liberté au prince Gilles !* furent arrêtés ; le vieux chevalier de Lantivi fut surpris sous les murs de la prison ; on le conduisit dans une tour : ni lui, ni les bourgeois ne reparurent jamais.

Il était onze heures de la nuit ; une neige épaisse couvrait la terre, le vent soufflait en gémissant autour de la prison. Gilles ne dormait pas ; il pensait à Françoise. Humfroy n'était pas revenu lui en donner des nouvelles : elle était donc plus mal, puisqu'il restait auprès d'elle Il avait bien vu partir son frère, mais que lui importait ce départ ? Toutes ses pensées, toutes ses inquiétudes n'étaient plus pour sa liberté, mais pour la santé de son épouse bien-aimée.

Des gardes entrèrent tout à coup dans sa prison. Prince, suivez-nous, dit l'un deux.

— Où voulez-vous me conduire ? demanda le prisonnier.

— Où le duc François voudra, répondit le soldat.

— Mais dans quelle nouvelle prison avez-vous ordre de me mener ? ajouta Gillès.

— L'ordre que nous avons, c'est de ne pas vous répondre et de vous faire obéir. Allons, prenez ce manteau, il fait froid et suivez-nous.

Toute résistance eût été inutile. Le prince obéit. Ce fut en vain qu'il chercha des yeux à rencontrer Humfroy, ce fut en vain qu'il demanda des nouvelles de la princesse Françoise, il y avait ordre de le laisser dans une ignorance absolue. Il partit donc sous le

poids de la plus pénible inquiétude. Il ignorait où il allait, mais il savait qu'on l'éloignait d'elle. Enveloppé du manteau que la pitié du soldat lui avait jeté, les mains toujours étroitement liées, il avait été renfermé dans une litière, entouré de gardes, et cheminait dans le plus profond silence.

Que l'on se figure un homme dans la force de l'âge, un prince accoutumé au pouvoir et à la liberté, un chef habitué au commandement, ainsi captif et traîné de cachots en cachots. Il interroge, on ne lui répond pas ; il voudrait punir les gardes insolents qui se rient de ses prières, et ses mains sont indignement liées ! Oh ! qui pourra redire ses horribles souffrances ! à peine peut-on les concevoir. Lui, les endure noblement.

Arrivé à sa nouvelle prison, il ne regarda rien, il ne fit aucune comparaison entre le lieu qu'il allait habiter et celui qu'il venait de quitter. Hélas ! tous les cachots se ressemblent !

Pendant que Gilles entendait les portes de la prison de Moncontour se refermer sur lui, François convoquait, à Redon, son conseil pour le faire juger ; à ce conseil étaient présents : l'évêque de Saint-Brieuc, Jacques d'Espinay, grand ami et confident du duc, messire Jean Hingant, le chancelier, le président, le sénéchal de Rennes, le sieur de Combour, l'abbé de Buzay, Arthur de Montauban et Olivier du Breil, procureur-général. Le connétable de France, Arthur de Richemont, avant de retourner à son château de Parthenay, avait chargé Guillaume de Coutances, abbé de Buzay, homme d'un grand savoir et d'une éminente vertu, de défendre son neveu lorsqu'il serait accusé aux États. Quand à lui, mécontent du duc de Bretagne, il l'abandonnait, et c'était auprès du roi de France qu'il retournait plaider la cause de Gilles.

Quand le conseil s'ouvrit, ceux qui le composaient furent surpris d'y voir venir en personne le duc François ; ils avaient cru qu'il ferait mettre son frère en accusation, mais personne n'avait pu penser que lui-même porterait la parole..... Un grand silence régnait dans l'assemblée, tout le monde était ému, et n'osait lever les yeux sur celui qui allait accuser... Enfin, d'une voix mal assurée, François redit tous ses griefs contre son jeune frère Gilles de Bretagne, seigneur d'Ingrande et de Chantocé ; il rappela d'abord le mécontentement, les plaintes irrespectueuses du prince relativement à son partage ; à ce sujet il se plaignit avec amertume des lettres que Gilles lui faisait écrire, où toutes les formes d'égards et de déférence étaient oubliées ; il ajouta : mon frère se plaint d'avoir été lésé dans le partage de l'héritage paternel, mais, nobles conseillers, ne l'ai-je pas encore laissé assez riche ?... ne lui ai-je pas encore laissé trop de moyens de payer la révolte et la sédition ? Ce n'est pas assez pour lui d'avoir appelé les Anglais sur nos terres de Bretagne, il a voulu encore agiter le peuple... et dernièrement, à son instigation, la majesté du souverain a été insultée..... Nobles conseillers, mon procureur-général vous remettra les pièces qui attestent la culpabilité de l'ami des Anglais... Après ces paroles le duc se tut. Personne n'élevait la voix, ce silence était de plus en plus embarrassant pour le souverain. Enfin Arthur de Montauban se leva et dit : Ceux auxquels la puissance est donnée, ceux que Dieu a placés au-dessus des autres hommes pour les gouverner, ont de pénibles devoirs à remplir ; très-haut, très-puissant et très-redouté seigneur, François 1er, duc de Bretagne, notre gracieux souverain, vient de nous en donner une preuve ; pour le bien et la tranquillité de son peuple, il a dû faire

taire son affection fraternelle, et laisser parler la voix de la justice... Personne plus que moi ne peut savoir la violence qu'il a faite à ses sentiments ; personne mieux que moi ne peut connaître à quel point on a abusé de sa patience et de sa longanimité !..... Pour l'arracher à cette clémence qui devenait dangereuse pour l'État, il a fallu que l'ennemi vint en armes ravager nos champs : alors il a dû faire arrêter, de concert avec son allié le roi de France, celui qui avait appelé les Anglais.... celui que vous devez mettre en jugement, comme coupable de haute trahison et de lèse-majesté.

— Le crime s'il est prouvé, mérite la peine de mort ; ainsi vous avez raison de dire, illustre maréchal, que notre très-redouté seigneur et maître, le duc François 1er s'est fait violence en venant lui-même accuser son frère, repartit le vénérable abbé de Buzay. Moi, par mon caractère de prêtre, je dois être lent à vouloir punir ; ma mission est de prêcher miséricorde auprès de la justice, et avant de donner ma voix pour le que fils de Jean V, de glorieuse mémoire, pour que le frère de mon souverain, pour que le prince qui a refusé l'épée de connétable d'Angleterre soit mis en jugement, je veux des preuves sans réplique, et des accusations que l'intérêt et l'esprit de vengeance n'auront pas dictées.

— Il n'y en a pas de pareilles dit d'une voix sombre le duc François..... Hingant, parlez ; vous avez vu, au château du Guildo, ces Anglais qui y étaient débarqués..... vous les avez vus en armes ?

— Oui répondit Hingant, oui, très redouté seigneur, j'ai vu cette avant-garde, composée d'archers, envoyée par le roi Henri.

— Où étaient-ils ? demanda François.

— Sous le toit de votre frère, repartit Hingant.

— Mais comment y étaient-ils ? ajouta Olivier du Breil (qui jusqu'à ce moment avait gardé le silence) ; comment ces archers étaient-ils chez le prince de Bretagne, en quelle qualité ? n'y étaient-ils pas comme gens à lui appartenant, pour le plaisir de l'arc ? ou y étaient-ils comme des ennemis du pays ?

— Du Breil ! s'écria le duc, je croyais que vous étiez chargé de ma justice, et non de sa défense....

— Je suis chargé de connaître la vérité, et je la cherche, répliqua avec calme le vertueux magistrat.

— La vérité est que celui qui vous inspire tant d'intérêt, est coupable de manque de respect envers moi, son souverain, et coupable de trahison envers son pays en y appelant les ennemis. Vous voulez des preuves, en voici : lisez ces deux lettres, l'une adressée à moi, où il menace de recourir au roi d'Angleterre, son protecteur et son ami, si je ne lui donne pas un apanage en Bretagne ; et l'autre écrite au roi Henri, pour l'inviter à venir briser ses chaînes et le délivrer de ma tyrannie.

Parlant ainsi, le frère de Gilles déroula sur la table qui était devant lui, deux feuilles de vélin, signées et portant son scel avec lacs de soie et cire verte.

— Nous examinerons ces pièces dit Olivier du Breil ; ont-elles été présentées à l'illustre accusé ?

— Elle l'ont été, repartit Montauban.

— Les a-t-il reconnues pour être signées de lui ?

— Un coupable nie toujours ce qui l'accuse, ajouta le maréchal de Bretagne.

— Et les apparences trompent souvent, dit l'abbé de Buzay ; les princes jeunes et sans défiance sont souvent entourés de gens aussi adroits que coupables ; souvent

ils appellent amis ceux qui les trahissent et qui les dénoncent....

Ces lenteurs irritaient le duc, on le voyait au froncement de ses sourcils ; roulant dans ses mains son cachet d'ivoire et d'or, il se mordait les lèvres, et son regard sombre se fixait tour à tour sur chaque membre du conseil ; enfin ces paroles lui échappèrent : Il est résolu que vous ne voulez pas le trouver coupable..... j'agirai donc seul.....

— Vous ne le pouvez pas, mon très-redouté maître, se hâta de dire Olivier du Breil ; vous ne le pouvez pas : il y a des lois au-dessus de la volonté des princes, il y a une loi antique et respectée de tout temps en Bretagne, qui défend à un frère aîné de poursuivre son jeune frère et *par la coutume l'aisné n'a point de justice criminelle sur son juvégnieur.* Cette loi bretonne est faite pour les princes bretons comme pour leurs sujets.....

Les paroles d'Olivier du Breil avaient toujours un grand poids, car c'était un de ces hommes probes, fermes et vertueux, que la terre aime autant que le ciel ; un de ces hommes selon le cœur de Dieu, et selon le cœur des princes qui veulent le règne de la justice ; magistrat sans faiblesse et sans reproche, il était sévère contre le crime, compatissant pour le malheur ; à son tribunal il ne craignait que le juge des juges : tous les rois de ce monde n'auraient pu le détourner de son devoir.

Le duc François chercha donc à détruire l'effet qu'avait produit l'opinion d'Olivier du Breil ; il s'adressa à un homme qui, par la haute dignité dont il était revêtu, devait aussi avoir de l'influence : Mons. l'évêque de Saint-Brieuc, dit-il à Jacques d'Espinay, que

pensez-vous de cette loi que l'on nous cite ? n'ai-je pas le droit de mettre l'ennemi de la Bretagne en jugement ?

— Comme souverain vous l'avez ; comme frère....

— Je ne suis plus son frère ! s'écria le duc en levant la séance, je ne suis plus son frère ! depuis qu'il est traître à l'honneur et à son pays, il n'est plus que mon sujet..... il est moin qu'un sujet fidèle, je le traiterai comme le dernier traître, et ses amis seront mes ennemis.... qu'ils choisissent.... Après ces mots dits avec emportement et colère, le duc François se retira. Montauban, Hingant, de Meél et le chancelier le suivirent.

L'abbé de Buzay, le sieur de Combour, le sénéchal, le président de Rennes restèrent autour d'Olivier du Breil, agitèrent de nouveau la question, et résolurent de se récuser pour juger le jeune prince.

Ainsi, dans les temps anciens, comme encore aujourd'hui, dans notre pays de loyauté et d'honneur, l'opprimé ne manqua jamais d'appui et de soutien.

XXXVII

LE VIEUX SERVITEUR.

L'être le plus faible trouve une grande force dans l'espérance : la princesse de Bretagne l'avait éprouvé ; sur le chemin, elle sentait à peine ses fatigues, parce qu'elle se disait : Mes pas ne seront point perdus pour lui, j'irai le défendre auprès du duc, et j'obtiendrai sa liberté. Mais quand cette espérance eut été détruite par la cruelle insensibilité de François, quand il l'eut

repoussée sans pitié, en lui disant : Allez porter ailleurs vos prières et vos larmes !..... la malheureuse épouse avait senti sa vie s'en aller avec l'espoir, toute sa force l'avait abandonnée, elle n'en avait plus que pour souffrir. Et quand elle revint à elle après un long évanouissement, elle dit à ceux qui l'entouraient : Je n'ai plus qu'à mourir ; ma vie c'était l'espérance ; à présent que je n'en ai plus, la mort va me venir.... la lampe qui n'a plus d'huile ne s'éteint-elle pas ?

Ses amis cherchaient en vain à la consoler ; ils lui répétaient que l'innocence du prince Gilles finirait par être reconnue, que le roi Charles serait éclairé et instruit par connétable de la trame odieuse ourdie contre son époux, qu'il demanderait sa mise en liberté, et que François n'oserait la lui refuser..... ils lui montraient aussi l'armée anglaise s'avançant pour le délivrer... A tout cela elle répondait en secouant tristement la tête : Sa perte est jurée ; son frère, celui qui m'a repoussée rudement quand j'élevais mes mains suppliantes vers lui, quand je l'implorais, quand je l'adjurais par la mémoire de sa mère, par les ossements de son père..... par tout ce qui lui est cher, de pardonner à mon époux ; celui qui a résisté à mes larmes, à mes prières, à mon désespoir, celui-là est trop cruel pour ne pas se hâter de répandre le sang dont il a soif... Il va se presser, il n'attendra point les lenteurs de la justice, il craindra que le roi de France ne lui enlève sa proie..... Ne me parlez pas du secours des Anglais... ne me tentez pas ; quelquefois une coupable pensée me vient..... mais je me rappelle la défense de Gilles... N'invoque jamais m'a-t-il dit, le secours des Anglais : si j'étais délivré par eux ma mémoire serait flétrie..... mieux vaut la prison, mieux vaut la mort que la honte,

et dans ma position ce serait la honte que de recourir à eux.

Ainsi, l'infortunée Françoise, rejetant tous les motifs d'espérer, ne parlait que de mourir... Elle disait au vénérable abbé de Bouguien qui ne la quittait pas : Mon père, je sais bien que je dois vouloir vivre ; je sais bien que la vie, si Dieu me la laisse, me sera pénible et douloureuse quand mon époux n'y sera plus..... mais l'enfant que le ciel m'a confié me fait un devoir de supporter mes jours, tout mauvais qu'ils soient ; je tâcherai donc de vivre, je n'offenserai pas Dieu en appelant la mort.... malgré moi je la sens venir.... Pauvre enfant, tu ne naîtras pas à la lumière ; pauvre prisonnier, tu ne verra pas ton fils..... Mon père, s'il n'y avait que moi à mourir ! C'est vous qui répandrez l'eau du baptême sur la tête de notre enfant, et puis vous le porterez à Gilles..... vous lui direz de le bénir aussi... les cruels geôliers n'auront pas peur d'un petit enfant, ils vous le laisseront porter dans les bras paternels..... mais non, ce serait une joie et son cruel frère en serait jaloux.... il l'en privera .....

Pendant qu'elle parlait ainsi, le vieux chapelain et le fidèle Humfroy, qui étaient à genoux près du lit, ne pouvaient retenir leurs larmes. Elle entendit les sanglots du fidèle serviteur, et elle ajouta : Humfroy, tu vas revoir ton maître, cache lui mon état..... peut-être m'aura-t-il vue quand on m'a emporté de devant notre tyran.... dis-lui que je suis bien à présent..... demain je me lèverai, et à l'angelus du soir, j'irai m'asseoir en face de sa prison, près de la porte de la chapelle du château ; vieil ami, va lui dire.

Humfroy sortit, mais il était resté longtemps auprès de la princesse malade, la journée s'était écoulée en

grande partie ; quand il se présenta à la prison pour son service du soir, il trouva défense d'y entrer; toutes ses prières, toutes ses réclamations furent vaines. Jean Hingant lui signifia que dorénavant il ne devait plus être admis auprès du prince, que tel était l'ordre précis du duc.

Accablé de ce nouvel acte de tyrannie, Humfroy s'assit sur une marche de l'escalier qui conduisait à la prison de son maître, et là, le vieux soldat se prit à pleurer comme une femme. Jamais, se disait-il, je n'oserai redire à la malheureuse princesse que je ne puis plus servir son noble époux... pour elle ce serait le coup de la mort.... elle le verrait déjà abandonné à ses bourreaux... Pendant qu'il faisait ces tristes réflexions, et qu'il rêvait aux moyens de tromper ou de corrompre les geôliers du prince, la nuit était venue, et il restait encore assis dans l'escalier tournant. Bientôt des soldats l'en chassèrent, et il ne lui fut plus même permis de rester dans l'enceinte du château. Quand Gilles en fut emmené, ses gardes, pour mieux cacher son enlèvement de la prison de Dinan l'avaient fait sortir par une porte dérobée, qui donnait dans les douves. Humfroy qui malgré la neige et le froid de la nuit était resté, en face de la grande entrée du château, blotti sous un hangar en ruines, n'avait vu personne passer sur le pont, et le lendemain il ne doutait nullement que le prince ne fut encore dans la tour.

Malgré la défense d'approcher de la prison, il parvint jusque sous ses murs, il regarda longtemps la fenêtre où le prisonnier avait coutume de venir : il ne le vit pas paraître, mais il remarqua que la garde était doublée auprès de la chambre du prince, ce qui le confirma dans l'idée que son maître n'avait pas changé de

cachot... il était donc bien loin de croire qu'il fût déjà sur la route de Moncontour.

Dans la cour du château, en face de cette partie du bâtiment où le prince avait été renfermé, était une petite chapelle gothique en grande vénération dans le pays ; une statue de la sainte Vierge y était honorée, plus de vingt lampes d'argent brûlaient suspendues autour d'elle ; la plupart de ces lampes avaient été données par des ducs, des princes et des grands seigneurs. Les pauvres apportaient de moins magnifiques offrandres, c'étaient de petits cierges qu'ils allumaient aux pieds de la sainte image. Françoise de Dinan, qui se sentait moins souffrante ce soir-là, appuyée sur le bras d'Humfroy, vint prier dans cette chapelle où elle avait été baptisée. C'était un vendredi, on célébrait la fête de Notre-Dame de Compassion, des voix douces et dolentes chantaient le *Stabat*, cantique des douleurs.... Le jour ne se voyait plus à travers les vitreaux armoiriés, car la nuit était venue ; lorsque les chants cessaient un instant, on entendait le vent qui soufflait au dehors, la lueur des lampes et des cierges de l'autel éclairait seule l'intérieur de ce petit oratoire, où le froid ne pouvait se faire sentir à cause de la foule pieuse qui y était réunie. La fille des comtes de Dinan, qui avait repris les habits de paysanne, priait confondue parmi les vassaux de sa famille. Hélas ! elle priait pour un prince, plus à plaindre que le dernier malheureux du comté de Dinan, puisqu'il avait été non-seulement trahi par la fortune, mais encore par ceux qu'il croyait ses amis.....

Le salut venait de finir, le tabernacle s'était refermé sur le Dieu que le ciel ne peut contenir, l'encens voltigeait encore en légers nuages autour de l'autel, et son

saint perfum se répandait dans la nef. La foule se levait pour sortir, Françoise se leva aussi, mais avec regret. Ah ! se disait-elle, on était bien ici !.... ici je trouvais de la paix et un peu d'espérance ; Seigneur ! je voudrais rester à l'ombre de vos ailes ; Vierge sainte tu as connu la douleur, tu aurais eu pitié de moi. La porte allait se refermer, il fallut sortir avec le peuple. Le froid était vif au dehors, la neige continuait à tomber en épais flocons, et, en s'étendant sur tous les objets, formait comme un jour factice qui affaiblissait les ombres de la nuit.

Quand Françoise fut dans la cour, Humfroy lui dit : C'est là, et il montra une fenêtre où l'on apercevait de la lumière. Arrêtons-nous, répondit la malheureuse épouse, arrêtons-nous... nous le verrons peut-être.... Et tous les deux laissèrent s'écouler la foule, et tous les deux, les yeux fixés sur la fenêtre de la prison, ne sentaient plus le froid de la neige.... Rien ne paraissait, l'ombre du prisonnier ne se montrait seulement pas sur la voûte. Approchons-nous, dit Françoise, nos pas ne seront pas entendus : il y a tant de neige sur la terre ! Quand ils furent rendus sous sa fenêtre, appuyés contre le mur même de prison, pour se faire reconnaître de Gilles, la princesse éleva sa douce voix, elle dit deux fois : *Stabat mater*, *stabat mater dolorosa*..... et après ce peu de paroles chantées avec une déchirante expression, elle se tut, elle écouta, rien ne répondit, rien ne parut..... Allons-nous-en, s'empressa de dire Humfroy, j'entends les pas des soldats dans l'escalier, c'est une ronde qu'ils vont faire, ils nous surprendraient, allons-nous-en. Il le faut, répondit en soupirant Françoise, demain je reviendrai.

En effet, elle revint le lendemain, et bien des jours

de suite, elle s'asseyait à la porte de la chapelle et regardait la prison....

On était parvenu à cacher à tous les habitants de Dinan le départ du prince ; ce fut le vénérable aumônier qui sut enfin par un prêtre de campagne, que Gilles de Bretagne était passé par son village pour être conduit au château de Moncontour. Il informa la princesse de ce nouveau changement. J'ai encore un peu de force, dit-elle, j'irai à Moncontour, j'irai plus loin, s'ils le mènent plus loin.... ma vie est attachée à lui, il faut bien que je le suive.....

Vous avez raison, noble dame, répondait le prudent vieillard, quand la princesse parlait de se mettre en route, vous avez raison ; mais avant de partir, il faut être certain du lieu qu'habite aujourd'hui notre auguste maître : hier on répandait le bruit qu'il était à Moncontour, aujourd'hui un vieux domestique du chevalier de Lantivi (hélas ! qu'il ne retrouvera plus) m'a assuré que le prince était au château de Touffou ; d'autres disent que le duc de Bretagne, effrayé de l'esprit du peuple, n'ose pas laisser connaître le lieu où il retient son frère captif, il craint qu'il ne soit délivré ; on nomme votre château de la Hardouynaie comme sa nouvelle prison ; dans cette incertitude, il faut attendre, vos pas ne doivent pas être perdus; pensez, courageuse princesse, que vous avez d'autres devoirs que ceux d'épouse.....

Ah ! je le sais ! s'écria Françoise avec un accent déchirant, j'en suis réduite à pleurer, à me désoler de ces nouveaux devoirs..... Faut-il qu'ils me retiennent loin de mon époux ! loin de celui qu'il m'est ordonné d'aimer plus que tout sur la terre !.....

A ces paroles de désespoir, le saint veillard répondait par de pieuses exhortations. Humfroy parcourait le pays, cherchant à découvrir le lieu de la détention de son maître ; il parvint enfin à savoir, d'une manière positive, que le prince était au château de Touffou. Ce ne fut pas la seule chose qu'il apprit dans ses courses ; il rapporta aussi à la princesse la certitude qu'Arthur de Richemont, connétable de France, avait tenu parole, qu'il était allé plaider près de Charles VII la cause de son neveu, qu'il avait découvert au roi les odieuses trames ourdies contre Gilles, et que Charles, éclairé enfin sur l'injustice et la haine du duc de Bretagne envers son malheureux frère, lui envoyait Prégent de Coëtivi, seigneur de Retz, amiral de France, pour l'engager à élargir son prisonnier.....

Qui t'a donné cette nouvelle ? demanda vivement Françoise à Humfroy ; qui t'a donné cette nouvelle ? ne viens pas m'apporter un instant de joie pour me l'ôter ensuite.... Vite, vite, Humfroy, hâte-toi de me donner une assurance dont j'ai besoin.

Alors le vieux serviteur raconta à sa maîtresse et à l'aumônier, que madame Catherine de Rohan, après leur départ de Guildo, n'était point resté inactive ; qu'elle était immédiatement partie pour aller rejoindre la cour de France, où son nom et son rang lui donnaient une place distinguée : que là, elle avait facilement trouvé le moyen de parler au roi de l'innocence de l'époux de sa fille, et de l'indigne trahison de ceux qui étaient venus en amis demander l'hospitalité au Guildo. Elle avait peint avec de vives couleurs les dangers qu'elle-même avait courus dans la nuit de l'arrestation du prince, et lorsque le connétable de France, arrivant de Dinan, eut confirmé par son récit

tout ce qu'elle venait de dire d'avance de la haine de François contre Gilles, le roi de France avait enfin ouvert les yeux, et chargé un des hommes dans lequel il mettait la plus grande confiance, l'amiral Prégent de Coëtivi, d'aller trouver le duc de Bretagne, pour faire rendre la liberté à son malheureux neveu.

Et dans ce moment, demanda encore la princesse de Bretagne avec vivacité, où est le sire Prégent de Coëtivi ? est-il auprès du duc François ? le duc François parait-il disposé à céder aux volontés du roi de France ? Gilles dans sa prison a-t-il un peu de cette espérance que tu viens de me donner, et qui m'a fait tant de bien ? Parle vite, Humfroy, achève de porter le calme dans mon âme... Oh ! respectable ministre de Dieu, vous m'aviez bien dit qu'il ne fallait jamais désespérer....

L'abbé de Bouguien, s'il l'avait osé, aurait conseillé maintenant à l'épouse du prince de Bretagne de ne pas se laisser aller ainsi à l'espérance. Hélas ! c'est ainsi que nous sommes dans la vie : jamais de mesure dans nos sentiments ; tantôt abattus dans la poussière, tantôt emportés sur les nuages !

Dans cet accès de bonheur et de joie, la princesse prit le bras d'Humfroy, et lui dit ; Viens avec moi, fidèle serviteur, viens remercier Dieu à la chapelle du château : l'autre soir tu pleurais avec moi, viens aujourd'hui dire une action de grâces ; ton maître mon époux, va nous être rendu ! Oh ! portons à la Vierge de Compassion, à la Vierge qui a eu pitié de nous, un cierge béni et un chaperon de roses.... la nature n'en fait pas fleurir dans cette saison de neiges, mais l'art aujourd'hui les imite si bien.... elle ne rejettera pas cette offrande, car nous y joindrons de ferventes prières et des aumônes aux pauvres nécessiteux.

Le prêtre les accompagna à l'oratoire : il voyait avec peine, non la reconnaissance de la princesse envers Dieu et sa divine mère, car on doit toujours en avoir même dans le malheur, mais cette exaltation de joie, cet espoir trop assuré que montrait Françoise. Avec l'expérience que lui avaient donnée les années, il avait appris que la haine ne se lasse pas ; il avait vu de près le duc de Bretagne, il avait étudié son caractère jaloux et envieux, et s'était persuadé qu'il ferait durer longtemps la captivité de son frère.

Au moment où ils arrivèrent tous les trois à la chapelle du château de Dinan, une famille de gens de campagne venait d'y entrer : c'était un jeune couple avec les vieux parents, qui venaient mettre un enfant nouveau-né sous la protection de la Mère de l'Enfant Jésus.

Le père et la mère de l'enfant se mirent d'abord à genoux devant l'image vénérée ; les vieux parents étaient à leurs côtés, et tenaient à la main des cierges qu'ils brûlaient en honneur de Marie. Quand le prêtre fut arrivé au pied de l'autel, le jeune couple tenant son fils, se leva, entra dans le sanctuaire et présenta à la Vierge mère le petit enfant qui souriait, et qui étendait ses bras pour jouer avec les chapelets d'argent qui ornaient la statue.

La Princesse de Bretagne, témoin de cet heureux tableau, se prit à envier le bonheur de ces pauvres paysans, et s'approchant de son vénérable guide, elle lui dit : Mon père, je ne demande pas à Dieu d'autre bonheur que celui-ci, priez-le qu'il me l'accorde.

XXXVIII

LE MESSAGER.

François s'irritant de tous les scrupules, de toutes les lenteurs de la justice, renonça à la marche régulière d'une procédure, et partit pour Vannes, en chargeant Arthur de Montauban de la garde du prisonnier de Moncontour. Tout pouvoir sur le noble captif fut ainsi remis aux mains de son plus cruel ennemi.

A peine le duc de Bretagne était-il arrivé à Vannes, que Prégent de Coëtivi y vint, envoyé par roi Charles VII : la mission dont il était chargé était de nature à ajouter au mécontentement du duc, il allait être obligé de lâcher sa proie..... il avait résisté aux prières de toute sa famille, aux instances du connétable, aux cris de son peuple, aux cris du sang; sa propre main avait repoussé son frère, il était resté sourd et insensible aux supplications de sa belle-sœur embrassant ses genoux.... et maintenant il allait être forcé de remettre en liberté celui qu'il haïssait assez pour lui avoir fait rompre les liens de la nature, et lui avoir fait oublier ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes.... Cependant il ne fallait pas montrer ce mécontentement; au contraire, il fallait presque feindre de la joie, car c'était un frère qui allait être délivré, et vis-à-vis de Charles VII, le duc n'avait jamais cessé d'affecter une grande tristesse d'être forcé, par *raison d'état*, de sévir contre le prince Gilles.

L'amitié et l'alliance du roi de France étaient à ménager, les Anglais menaçaient encore la Bretagne, et les troupes commandées par Richemont auraient été immédiatement retirées, si François avait refusé l'élargissement du noble prisonnier. Force était de céder,

la prudence et l'intérêt firent taire quelques instants la jalousie et la haine.

Le duc de Bretagne eut donc l'air d'accorder avec bonheur, à l'illustre envoyé du roi de France, la liberté du prince Gilles; il dit même, avec un perfide sourire, en donnant l'ordre d'expédier tout de suite un exprès à Arthur de Montauban : Je regrette de ne pouvoir aller moi-même ouvrir les portes de la prison ; comme frère de Gilles, j'ai longtemps souffert de mes devoirs de souverain, aujourd'hui je suis heureux de la liberté que je lui rends. Amiral de France, dites à mon oncle, votre royal maître, que j'ai eu hâte d'accéder à ses désirs : l'ordre de la mise en liberté va être expédié ce jour même à Moncontour.

Plaise au duc de Bretagne, je porterai moi-même au prince Gilles la nouvelle de son élargissement, répondit Prégent de Coëtivi.

J'y consens, repartit le duc, de Bretagne, vous vous entendrez avec mon maréchal, Arthur de Montauban. Pour que, dans son malheur, mon frère trouvât quelques adoucissements à sa captivité, pour que je fusse rassuré davantage, j'avais chargé Montauban du soin de veiller sur le prisonnier ; vous lui donnerez l'ordre qui va vous être remis, les portes de la prison s'ouvriront et je prévois que le premier besoin de mon frère sera de venir se jeter dans mes bras... je l'attends ici.

L'amiral de France attendit en effet peu de temps l'ordre qui venait de lui être promis : mais Pierre La Rose, qui depuis qu'il avait été envoyé par la princesse de Bretagne auprès du duc François, avec une lettre datée du Guildo, était resté à la cour du duc, fut vu

montant à cheval et devançant ainsi sur la route de Moncontour tout autre messager.

Quand cet homme prenait un chemin, on pouvait dire, il y aura tromperie et malheur au bout du voyage ! Aussi les amis du prince Gilles furent effrayés en le voyant partir. Messire Prégent de Coëtivi ne sut rien de son départ : il l'aurait su, qu'il n'en aurait pas eu plus de crainte ; il ne le connassait pas.

Depuis qu'Arthur de Montauban avait la garde du prince de Bretagne, il sentait plus que jamais le besoin de s'étourdir et de se distraire ; Jean Hingant, Olivier de Méel étaient avec lui, le séjour de Moncontour leur offrant peu de moyens de distraction et de plaisir, ils avaient invité plusieurs chevaliers et seigneurs des environs à venir au château ; la partie la plus solitaire du vieux manoir était habitée par le prisonnier, mais n'était pas assez éloignée des autres appartements pour que le bruit des banquets, le chant des orgies ne parvinssent jusqu'à la chambre qui servait de prison... Souvent les éclats de rire, les plaisanteries d'Olivier de Méel étaient entendus du prince qui, pendant la longueur des jours et la tristesse des nuits, restait seul avec ses souvenirs et ses inquiétudes... quelquefois même le nom de Françoise de Dinan lui semblait avoir été prononcé par ses barbares geôliers... alors, lui qui était devenu patient à force de malheur, sortait de cette résignation que son adversité lui avait faite, et au nom de son épouse bien-aimée, ainsi proféré au milieu des orgies, il entrait en fureur, à travers les murs il menaçait ses lâches gardiens.....et ses cris d'indignation et le bruit des chaînes qu'il agitait dans sa juste colère les faisaient rire de nouveau, car ils se sentaient à l'abri de ses menaces. N'avez-vous pas vu des enfants chercher à ir-

riter le lion à travers les barreaux de sa cage de fer ? quand le noble animal trop tourmenté par eux se lève, secoue sa crinière et rugit, leur joie est au comble, car ils n'ont rien à redouter de sa fureur. Il en était ainsi de ces hommes avilis, qui s'étaient appelés les amis de Gilles de Bretagne, et qui depuis étaient devenus ses geôliers.

Arthur de Montauban n'avait pu encore se résoudre à voir celui qu'il était chargé de garder.... comment en effet aurait-il pu supporter un seul de ses regards ? Le prince au contraire cherchait à l'apercevoir, car il sentait qu'un simple coup d'œil de lui serait ressenti par Arthur comme un trait perçant. Mais le maréchal de Bretagne fuyait toute occasion de rencontrer la vue du prisonnier ; quand pour faire distraction à ses remords il voulait s'amuser, il fallait qu'il ne pût pas voir la tour où était sa victime... Tout le malheur n'est donc pas pour celui qui souffre ? non, Dieu ne l'a pas voulu, celui qui fait souffrir a aussi ses tourments.

Un soir, les ennemis de Gilles étaient réunis autour d'une table chargée d'*épices* et de vins ; leur fausse gaieté éclatait au dehors, et le prisonnier pouvait distinguer les refrains de leur chants bachiques. Leurs plaisirs s'étaient prolongé fort avant dans la nuit, tout bruit avait cessé au dehors, et déjà les éclats de leurs bruyants plaisirs rcommençaient à s'aiffaiblir, quand on entendit les pas d'un cheval sur le pont, et une voix qui criait : *De par le duc de Bretagne, ouvrez la porte du château au messager qu'il envoie.* Le son du cor avait précédé cette voix, le son du cor lui répondit du haut de la tourelle ; bientôt les portes crièrent sur leurs gonds rouillés, l'étranger fut introduit dans l'intérieur des cours et conduit à la chambre où le maréchal était encore à table avec Jean Hingant et Olivier de Méel.

Il ne nous manquait que lui, c'est Dieu qui nous l'envoie, s'écria Arthur de Montauban.

—Ah ? pour parler plus juste, noble maréchal, ajouta de Méel, dites donc le diable, regardez donc si Pierre La Rose n'a pas l'air de sortir de l'enfer ? ceux que Dieu envoie sont des anges, lui a l'air d'un vrai démon.

Comme pour rendre la comparaison d'Olivier de Méel plus frappante et plus juste, le messager se mit à sourire de cette plaisanterie ; ce sourire était affreux à voir, c'était celui de Satan.

Le maréchal fit signe à Jean Hingant de donner un siége à Pierre La Rose ; il lui fit aussi verser du vin, en lui disant : Bois, repose-toi un instant, et redis-nous le but de ta mission.

—Oh ! très-illustre maréchal, je ne prendrai pas le moment de repos que vous m'offrez... je ne veux pas vous voler un instant de plaisir que j'ai à vous donner ; messire Prégent de Coëtivi, seigneur de Retz, maréchal de France, ami du roi Charles VII.....

—Achève donc, s'écria avec impatience Arthur de Montauban.

—Eh bien ! messire Prégent de Coëtivi me suit de près, demain il sera ici.

—Qu'y vient-il faire ? demanda Arthur avec une inquiétude marquée.

—Délivrer messire Gilles de Bretagne...

—O ciel ! et par ordre de qui ?

—Le roi de France a demandé...

—Gilles n'est pas prisonnier du roi de France, le duc François a seul la justice de ses États...

—Le duc François a signé la mise en liberté de son frère, Coëtivi en est porteur...

—Il ne lui manque plus que de signer aussi l'ordre de nous arrêter... Voilà ce que c'est que de servir les vengeances des autres... nous serons sacrifiés...

—Je vous l'ai répété souvent, maréchal, dit Hingant, et alors vous me répondiez que vous ne serviez la vengeance de personne, que c'était votre propre cause...

—Tais-toi, lâche, tes scrupules n'étaient que des frayeurs, quand je te montrais de l'argent tu n'avais plus de remords.

—Non, non, il n'en avait plus, ils ne lui venaient que lorsque l'ombre du danger paraissait, dit Olivier de Méel, le maître trésorier n'a de conscience que dans l'adversité, aussi pour son salut je lui en souhaite un peu.

— Jean Hingant allait répliquer, Pierre La Rose se hâta de dire en baissant la voix : Ce n'est pas le moment, ce me semble, de se reprocher ses frayeurs et ses craintes, le passé n'est plus à nous, tâchons de faire en sorte que l'avenir ne nous soit pas funeste : il ne faut pas s'aveugler, si Gilles de Bretagne recouvre la liberté, nous avons trop servi ou la vengeance et la haine du duc François, ou notre propre vengeance et notre propre haine envers celui que l'on veut délivrer, pour que nous soyons en sûreté s'il sort de sa prison..... Il faut donc qu'il n'en sorte que pour... Il s'arrêta effrayé de mettre toute sa pensée au jour.....

— Il a raison, murmura tout bas Olivier de Méel, en jouant avec un des couteaux qui se trouvaient sur la table où il était appuyé ; il a raison, il ne faut pas qu'il soit délivré.

— Mais comment l'empêcher ? demanda Hingant dont le visage était déjà tout décomposé par la frayeur.

— Il y a plus d'un moyen, répondit le maréchal, qui venait de réfléchir profondément, mais il faut que Pierre La Rose nous prête son secours.

— Je vous entends, repartit le scribe, mon propre intérêt vous assure de mon zèle, il n'y a pas un instant à perdre, et me voilà tout prêt.

— C'est bien, nous ne nous coucherons pas cette nuit, dit Arthur de Montauban, nous comptions veiller pour nos plaisirs, nous veillerons pour notre sûreté : Pierre La Rose, quand crois-tu que Prégent de Coëtivi arrive ?

— Demain de bonne heure, répliqua La Rose.

— Réfléchissons... il faut qu'à son arrivée ici il trouve quelque obstacle à la mise en liberté... Si je m'absentais... mais non, cela ne suffirait pas... cela ne serait qu'un jour de retard.... il faut que les grands coups soient portés plus haut, il faut que le duc François lui-même soit arrêté dans cet accès de clémence, qui lui vient tout à coup et si mal à propos ; je vous réponds que cet ordre ne part pas de son cœur, je hais le prince Gilles... mais lui le déteste autant que moi, il n'a pardonné à son frère que du bout des lèvres, c'est la peur de perdre son allié le roi de France qui lui a fait signer l'ordre de l'élargissement... il faut qu'il le rétracte...

— Mais comment y parvenir ? dit Pierre La Rose.

— Es-tu donc si novice, répliqua le maréchal, que tu sois réduit à me faire une telle question !..... c'est celle d'un écolier, et tu es passé maître... n'as-tu pas un

talent merveilleux, une facilité unique à imiter toutes les écritures ? à contrefaire toutes les mains ?

— Il est vrai que je suis parvenu au point qu'il est impossible de reconnaître ma main d'avec celles des plus puissants rois ; mais à quoi cela peut-il me servir dans cette circonstance ?...

— Ne sais-tu pas d'une manière toute particulière le style, la formule et la manière d'écrire de Henri roi d'Angleterre ?

— Je commence à vous comprendre, très-redouté seigneur, il faudrait donc... ?

— Écrire au duc de Bretagne une lettre haute, impérieuse, insultante même ; il faudrait qu'il menaçât François de toute sa colère, si à l'instant même son jeune ami, *son connétable Gilles* n'était mis en liberté ; ce ne serait point assez de ne blesser que la fierté du duc de Bretagne, il faudrait aussi insulter au roi de France... Tu sais que d'ordinaire le style de la cour d'Angleterre est orgueilleux et hautain, il serait bien d'ajouter encore à cet orgueil.... Enfin c'est notre dernière tentative, il faut y mettre toute ta perfidie, toute ton adresse, tu es compromis avec nous, il faut que notre salut fasse le tien.

— Celui qui m'envoie ne veut pas plus que vous, très-redouté seigneur, que le prisonnier soit mis en liberté : quand il m'a chargé d'arriver près de vous, il m'a dit : Tu informeras le maréchal de la position dans laquelle je me trouve. Pour se défendre des Anglais, la Bretagne a besoin du secours de la France, il faut donc ne pas mécontenter son roi ; mais d'un autre côté on a été bien loin avec celui qui a été accusé de les avoir fait venir. A-t-on été jusqu'à ce point pour reculer tout à coup ? Moi, a ajouté le duc François,

j'ai dû montrer un grand empressement à accéder aux désirs de mon royal oncle Charles VII ; mais Montauban peut et doit trouver quelque lenteur, quelques obstacles à la remise immédiate du prisonnier.

— Des lenteurs ! des lenteurs ! voilà toute sa politique. C'est celle des hommes faibles, n'osant rien faire par eux-mêmes, ils s'en rapportent au temps ; moi, je brusquerai tout. Pierre La Rose, suis-moi, nous allons nous renfermer tous les deux, et si ma pensée réussit, mieux aurait valu pour l'époux de Françoise de Dinan que le roi de France ne se fût jamais intéressé à lui.

Après ces paroles, le maréchal et le secrétaire se levèrent de table, et allèrent se renfermer dans une profonde solitude, pour n'être pas troublés dans leur œuvre infernale. Là, ils écrivirent la lettre suivante.

A très-haut et très-excellent prince, notre très-cher et très-amé cousin le duc de Bretagne.

« Très-haut et très-excellent prince, notre très-cher et très-amé cousin, depuis un bien long temps nous vous avons fait connaître nos désirs, et jusqu'à ce jour, vous avez laissé nos démarches sans l'effet que nous étions en droit d'en attendre. Notre très-cher et très-amé cousin, votre frère Gilles, prince de Bretagne, né du même père et de la même mère que vous, est toujours injustement renfermé dans une étroite et dure captivité ; le blâme, qui en retombe sur vous, est grand aux yeux de Dieu et aux yeux de tous les princes de la chrétienté ; mais moi j'ai droit plus qu'aucun autre d'élever la voix, et je vous fais sommation pour que notre très-cher et très-amé cousin Gilles de Bretagne, *notre vaillant et honoré connétable et chevalier de notre*

ordre royal de la Jarretière, soit soudainement élargi et mis en pleine liberté. A défaut de ce faire de votre part, j'enverrai puissance pour le quérir, et telle puissance que ni vous ni le roi de France ne pourrez résister, et qu'il vous faudra en venir à ma volonté qui est justice.

" Cette lettre n'étant à autre fin, je prie Dieu, notre très-cher et très-amé cousin, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

" *Signé*, HENRI."

" Escrit à notre palais de Westminster-lez-Londres."

A cette œuvre de mensonge et d'iniquité il ne manqua rien ; la signature du roi d'Angleterre fut imitée avec une merveilleuse perfection, et comme le dit un vieil historien du temps, *et y estoit le seing contrefait, et le scel de ce roi si proprement, qu'on n'y eût sceu rien reprendre, ni desconnoistre.*

Sans perdre un seul instant, Olivier de Méel fut appelé ; après une rapide communication, il eut ordre de partir avec un messager, pour veiller à ce que la lettre qui venait d'être écrite, fût promptement remise au duc François ; mais il ne devait pas paraître et il aurait soin de faire arriver le porteur de la dépêche par une autre route que celle de Guildo.

Allons, dit Olivier de Méel en montant à cheval, allons, s'il échappe à celle-ci, il faut que son bon ange soit un fameux gardien ; et il s'éloigna avec le messager qu'il devait surveiller. Le bruit des pas de leurs chevaux se fit entendre pendant quelques instants, et puis tout rentra dans le silence et dans les ténèbres ; car la nuit n'était pas encore achevée.

Le lendemain Arthur de Montauban se hâta aussi

de s'éloigner du château de Moncontour, pour qu'à son arrivée messire Prégent de Coëtivi ne l'y trouvât pas, et fût obligé de l'attendre pour mettre l'ordre du duc de Bretagne à exécution. En partant, le maréchal confia la garde du prisonnier à Jean Hingant, avec l'ordre exprès de ne laisser qui que ce fût communiquer avec lui, et sur la responsabilité de sa tête de ne prendre aucune mesure relative au prince Gilles, sans en avoir préalablement référé à lui, maréchal de Bretagne, qui ne tarderait pas à revenir.

Ainsi, tout était prévu,. tout avait été calculé pour donner le temps à la dépêche mensongère d'arriver à Vannes, avant que l'ordre de mise en liberté pût être exécuté. Le génie du mal est habile, il marche plus vite, et voit de plus loin que celui du bien ; heureusement pour la vertu son règne sera passager, sans cela elle serait trop à plaindre.

XXIX

LE CONVOI.

Sans le moindre retard, au milieu de la nuit, le perfide La Rose était parti avec les instructions qu'il devait remettre à Arthur de Montauban. Pour aller faire le mal, il n'avait point attendu le retour du jour, tandis que l'amiral de Coëtivi, lui, chargé d'un message de liberté et de joie, fut retenu à Vannes par toutes les lenteurs de l'étiquette et tous les préparatifs d'un départ officiel.

Il en est toujours ainsi dans la vie, le crime a des ailes, et la vertu ne marche sur cette terre qu'avec des entraves. L'illustre envoyé du roi de France fut

admis, avec tous les honneurs de son rang, au lever du duc de Bretagne ; ce fut seulement alors qu'il obtint de ses mains l'ordre de l'élargissement du prince Gilles. En le recevant, le sire de Coëtivi s'inclina et dit : La joie du captif délivré aura peine à surpasser le bonheur de celui qui délivre, très-redouté seigneur, votre clémence a déjà sa récompense. Elle se voit dans vos augustes traits ; ah ! béni soit le jour où mon royal maître m'a député vers vous pour cette œuvre de paix et de réconciliation !

En effet, dans cet instant, le regard du duc de Bretagne avait perdu son expression habituellement sombre et sévère, et en disant : Partez, hâtez-vous d'aller porter la liberté à *mon frère*, sa voix avait été sensiblement émue... Isolé de ses perfides conseillers, il était revenu à la nature ; il n'entendait plus leurs trompeuses paroles, il ne pensait plus au départ de Pierre La Rose, et ne songeait qu'aux bénédictions de Gilles, de Françoise, du connétable, de Pierre de Guingamp et de toute sa famille. Ah ! que de princes qui ont laissé une mémoire noircie, eussent passé purs à la postérité, s'ils n'avaient pas trouvé dans leurs vils flatteurs, une si grande promptitude à servir leurs passions !

Le duc de Bretagne, après avoir remis au sire de Coëtivi l'acte de grâce et de justice, se hâta d'aller trouver Isabelle d'Ecosse, sa tranquille et froide compagne, pour lui annoncer cet acte de clémence. Quand il entra chez elle, elle était occupée de ses deux petites filles, Marguerite et Marie, et leur apprenait déjà à tenir quenouille et fuseau ; il lui dit en entrant : Madame, vous m'avez une fois demandé que je misse mon frère Gilles en liberté.

— Oui, très-redouté seigneur, répondit Isabelle en se levant, oui, je vous l'ai demandé ; vous m'avez dit alors de ne jamais vous en parler, oncques ne l'ai fait depuis....

— Eh bien ! repartit François, aujourd'hui votre souhait est accompli ; je viens de remettre au sire de Coëtivi un ordre pour son élargissement.

— Béni soit Dieu ! dit Isabelle, et elle fit un signe à ses petites filles, qui coururent embrasser leur père... François en se penchant pour recevoir leur caresses, sentit tomber une larme de ses yeux...

Plaise à monseigneur, ajouta Isabelle, que j'envoie à notre belle-sœur, Françoise de Bretagne, un exprès pour lui apprendre la liberté de son époux.

Oui, oui, dit le duc en sortant ; que cette nouvelle aille tout de suite à elle et à notre oncle Arthur de Richemont ; ils m'en ont assez voulu de ma justice, qu'ils sachent aujourd'hui ma clémence, qu'ils rétractent aujourd'hui leurs malédictions.

Isabelle pour cette fois mit un peu d'empressement dans sa démarche. Elle se hâta d'aller faire faire une lettre pour sa belle-sœur qu'elle plaignait depuis longtemps, mais qu'elle plaignait sans rien dire, car elle aurait craint d'offenser son époux en témoignant trop d'intérêt à la femme du prisonnier.

Une seule fois, comme on vient de le voir, elle avait osé élever la voix en faveur de Gilles ; François lui avait imposé silence sur ce sujet ; et depuis elle avait scrupuleusement obéi ; elle pensait que sa première vertu devait être la soumission, et pour rester fidèle à ce principe, souvent elle paraissait froide... Françoise l'avait trouvée telle, quand elle l'avait implorée en

faveur de Gilles ; mais à présent qu'elle avait la permission d'en croire son bon cœur, Isabelle était empressée de faire connaître à sa sœur la fin de ses soucis et de ses larmes.

Hélas ! Françoise, déjà trop livrée à l'espérance par tout ce que lui avait appris Humfroy, faillit mourir de joie en recevant cet exprès ; son cœur, si longtemps comprimé sous le poids de la douleur, battit avec des mouvements violents et déréglés quand le chagrin ne pesa plus sur lui.—J'ai supporté les tourments de l'inquiétude, disait-elle à Humfroy, est-ce que je ne pourrai soutenir les délices du bonheur ? Oh ! Dieu de miséricorde, tu as eu pitié de mes maux ; encore quelques jours et je le verrai. Vieux compagnon de mon malheur, demain nous partirons pour Moncontour..... Si je pouvais être la première qu'il vît en sortant de prison, il me semble qu'il en aimerait encore mieux la liberté.... Je sens que j'aurai encore assez de force pour aller jusque là.

L'abbé de Bouguien, devant lequel elle parlait ainsi, cherchait en vain à la retenir à Dinan ; Humfroy, malgré son respecteux silence, trouvait aussi le moyen de faire entendre qu'il pensait qu'il était imprudent d'entreprendre un tel voyage à cause de sa santé ..... Mais Françoise résista à tout, et le lendemain une litière ayant été préparée, elle partit de Dinan avec le pieux aumônier et le fidèle serviteur. Peut-être ces deux anciens amis de Gilles eussent-ils été plus éloquents pour dissuader la princesse d'aller voir délivrer son époux..... mais eux-mêmes avaient au fond du cœur un grand désir de revoir celui qui avait été si longtemps captif : quand on ne s'oppose à une chose que par raison, quand en faveur de cette

raison, on combat ses propres sentiments, on est rarement entraînant et persuasif.

Malgré tout l'empressement de la jeune épouse, elle n'arriva à Moncontour qu'après le sire de Coëtivi ; il n'avait pu remettre encore l'ordre dont il était porteur au maréchal de Bretagne, qui avait eu soin de s'absenter pour donner le temps à la lettre écrite par lui et par Pierre La Rose de parvenir au duc François.

L'amiral de France s'irritait de ce retard, Françoise s'en désolait aussi... Enfin, Arthur de Montauban, au bout de quelque jours, revint ; malgré son bonheur, la princesse ne pouvait s'empêcher de regretter que ce fût le maréchal qui dût ouvrir les portes de la prison.... elle se disait : De lui je n'attends rien d'heureux.... Hélas ! elle ne se trompais pas.

Lorsque l'amiral de Coëtivi se présenta devant Arthur, avec l'ordre de l'élargissement du prince Gilles, signé du duc de Bretagne, le maréchal avec une feinte douleur lui montra un nouvel ordre qu'il venait de recevoir, et qui resserrait plus que jamais les liens du prisonnier....

On ne se joue pas ainsi d'un envoyé du roi de France ! s'écria Coëtivi avec fierté.

On ne menace pas impunément un duc de Bretagne ! dit Arthur sur le même ton ; prenez-vous-en au zèle maladroit de Henri d'Angleterre : le prince Gilles allait être rendu à la liberté, vous en aviez l'ordre, toute dissension de famille allait cesser... Mais Henri, tout à coup, menace le petit-fils de Jean-le-Conquérant ; il lui ordonne, comme à un humble vassal, d'élargir à l'instant *son connétable, Gilles de Brétagne, chevalier de son ordre de la Jarretière :* eh ! bien, qu'il vienne le délivrer... Il dit qu'il amènera une telle puissance, que ni la

France, ni la Bretagne ne pourront résister..... Mon maître est résolu à attendre l'effet de ces insolentes menaces, le roi sentira comme lui l'insulte qui est faite à tous les deux ; moi, je ne vous cache pas ma pensée, illustre amiral, hier il y avait justice à mettre le prince Gilles en liberté, aujourd'hui il y aurait lâcheté... hier je m'en suis réjoui, aujourd'hui je serais humilié de voir un roi d'Angleterre dicter ainsi la loi à mon pays...

L'amiral de France, tout en regrettant de voir sa mission finir ainsi, sans résultat heureux, ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était mieux d'attendre, et que les choses les plus justes ne doivent pas être faites, quand elles son insolemment commandées.

Ces raisons pouvaient paraître suffisantes à un homme d'État, à un loyal et brave chevalier ; mais Françoise était plus difficile à tromper.... La princesse devina tout de suite d'où partaient ces nouveaux obstacles à la liberté de son époux.... La haine qu'ils lui portent, s'écria-t-elle, ne pourra donc jamais être vaincue ! La voix du roi de France ne sera pas plus entendue que la mienne ; l'intérêt de la Bretagne ne sera pas plus écouté que le cri de la nature :.... Hélas ! c'en est fait !.. j'ai eu un moment d'espoir..... il a été court ; il a été, dans mes longues douleurs, comme un de ces instants de calme que l'on voit quelquefois aux malades peu d'heures avant leur mort.

En parlant ainsi, Françoise prédisait sa destinée..... Elle ne devait plus avoir d'espérance, tout allait finir pour elle ici-bas. Le roseau avait plié pendant l'orage, il avait été couché jusqu'à terre par les vents déchaînés, mais il s'était relevé après la tempête... Voici venir le jour où il sera déraciné et emporté par le torrent..... par ce torrent qui entraîne dans ses ondes et le chêne

qui a résisté aux siècles, et la fleur qui s'est épanouie le matin.

L'épouse de Gilles de Bretagne avait épuisé toutes les peines, elle n'avait plus qu'à mourir ; pâle et agitée de tremblements convulsifs, elle prit le bras de l'abbé de Bouguien. Allons, dit-elle, avec quelque chose de bref et de vif dans la parole, allons essayer encore une fois d'aller jusqu'à lui, prêtez-moi votre appui, je pourrai me traîner jusqu'à la porte de la prison, et si on ne veut pas me l'ouvrir, je m'y coucherai pour mourir ! Allons, mon père, hâtons-nous.

Le prêtre effrayé du changement des traits de la princesse, s'approcha d'elle avec Humfroy ; une de ses femmes accourut aussi pour la soutenir ; elle voulut se lever, mais des douleurs violentes la firent retomber sur sa chaise ; déjà toute la pâleur de la mort s'était étendue sur cette jeune épouse, sur cette jeune mère, qui ne devait pas voir sourire son enfant.... Le poids de ses maux avait été trop lourd, elle allait succomber... Le prêtre à ses côtés lui disait :

Ma fille, votre journée a été courte dans le champ de la vie, mais elle a été pleine de travail ; vous n'avez pu achever le sillon commencé, mais ce n'est pas faute de courage ; ayez confiance dans le Seigneur, il a vu votre zèle, il vous récompensera ; ma fille, ayez bon espoir, vous avez encore un devoir à remplir.... Françoise serra la main du saint vieillard et lui fit un signe de la tête mais elle ne parla pas ; elle n'était plus pâle, des plaques d'un rouge foncé se voyaient sur ses joues ; le prêtre alla chercher le Dieu qui donne la force de mourir ; pendant ce temps, des femmes la portèrent sur un lit.... Humfroy ne sortait de la chambre de la malade que pour aller regarder la prison.... Ah ! se disait-il, si

mon seigneur et maître pouvait seulement venir un instant auprès d'elle, cet instant lui rendrait la vie. Plein de cette pensée, il court offrir de l'or au geôlier, il court se prosterner aux pieds de Montauban, il lui apprend que la fille des comtes de Dinan est mourante, dans une pauvre hôtellerie de la ville, non loin de la prison. A cette nouvelle, Arthur s'écrie : Quoi ! Françoise est mourante et l'on ne m'avait pas averti ! malheureux vieillard, hâte-toi de me conduire près d'elle.

— Ah ! très-redouté maréchal, répondit Humfroy, ce n'est pas vous qui lui rendrez la vie, la vue seule du prince son époux....

— La vue seule du prince son époux ! répéta Arthur avec une effroyable expression de fureur ; la vue seule du prince ! j'en jure par ma damnation éternelle, cette vue, elle ne l'aura jamais....

Humfroy, effrayé de ces transports du maréchal, hésitait à obéir. Le maréchal lui ordonna de nouveau de le conduire vers Françoise. *C'est là*, dit le vieux serviteur, dans cette pauvre maison, qu'est gisante sur un grabat, la fille des comtes de Dinan, la princesse de Bretagne, ma très-illustre et très-aimée maîtresse.

Arthur voulut entrer, l'abbé de Bouguien étendant les bras en travers de la porte lui demanda : Maréchal, où allez-vous ?

— Voir la princesse de Bretagne, qu'on ma dit être ici, souffrante et en danger de mort.

— Elle n'y est plus.

— Où est-elle ?

— Au ciel, avec un jeune ange qu'elle vient d'y porter....

— Prêtre tu me trompes ; laisse-moi passer, je veux la voir !

— Si elle vivait encore, je m'y opposerais, mais ses yeux sont fermés pour toujours aux choses de la terre... Allez, approchez de son lit, elle ne verra plus ses bourreaux..... en mourant elle leur a pardonné, elle a prononcé votre nom...

Le maréchal entra, l'aumônier ne l'avait pas trompé ; à la lueur de deux cierges qui brûlaient près du lit, il vit son beau visage déjà pâle comme de l'ivoire, ses bras croisés sur son sein y retenaient enveloppé de langes un petit enfant nouveau-né.

Immobile, les yeux fixes, Montauban contemplait son ouvrage : C'est moi qui l'ai tué, se répétait-il... Voilà le lit de parade de celle qui s'asseyait près du trône, le voilà entouré de toute la solitude de la pauvreté. A tous leurs maux, j'avais donc aussi joint la misère..... allons j'ai bien tenu le serment de haine que j'avais fait... Mais non, il me reste encore une victime, Gilles n'a perdu que la liberté, la vie lui reste... eh bien ! par le sang de Dieu, je le jure, je le laisserai vivre, cette morte me prie pour lui, me demande d'abjurer ma haine....

Puis mettant un genou en terre près du lit, il ajouta O ! Françoise, écoute-moi, pardonne-moi, tu es maintenant au ciel, implore pour moi miséricorde et pardon... Après cette prière, le maréchal sortit de la chambre funèbre. Ni Hingant, ni Olivier de Méel, ni aucun de ses officiers, ne purent parvenir jusqu'à lui ; Prégent de Coëtivi même, au moment de partir pour retourner à la cour de France, ne le vit pas. Personne dans le château ne sut à quoi il avait employé sa journée ; seulement vers le soir, il donna une lettre à un de ses pages ; elle était adressée au duc François. Le page

monta à cheval, sortit du château, mais on raconta bientôt qu'il avait été arrêté sur la route ; d'autres ajoutaient que la lettre dont il était porteur lui avait été arrachée et remise à Olivier de Méel.

Malgré les gardes qui veillent à l'entour, malgré les hauts murs qui la défendent, il n'y a point de prison si bien gardée, où les bruits du dehors ne parviennent à la longue. Gilles avait appris par les propos des soldats, qu'un haut et puissant seigneur de la cour de France avait été envoyé par le roi Charles VII, au duc de Bretagne, pour obtenir sa liberté, et que François n'avait pas rejeté cette demande ; quelques prévenances, des égards plus marquées de la part de ses geôliers, lui prouvèrent que cette nouvelle pouvait être vraie.... Il livra donc son cœur à l'espérance.... Il s'attendait à chaque instant à voir Humfroy, c'était toujours son messager de bonheur.... Bientôt, sans doute, il arriverait et lui apprendrait que la princesse était déjà à Moncontour, qu'elle y était venue pour voir tomber ses chaînes et hâter le moment de sa liberté.

Cette pensée avait soudainement changé l'aspect de sa prison : depuis qu'il espérait, elle ne lui paraissait plus ni si sombre, ni si étroite. Une pensée d'espoir est pour le malheureux comme un rayon du soleil ; elle dore tout de son reflet.

Humfroy n'arrivait pas... il ne se pressait que lorsqu'il avait de la joie à apporter. Gilles se souvenait de ce qu'il lui avait dit dans la *Tour-le-Bat*, à Rennes. Il se répétait ces paroles de sa bien-aimée Françoise : *Chaque matin, quand l'*Angelus *sonnera, je penserai à Gilles, et si je suis rapprochée de sa prison, je chercherai alors à le voir. Ainsi à l'*Angelus *du matin, à celui de midi, et encore à celui du coucher du soleil, qu'il vienne à la fenêtre de sa chambre, il aura chance à me voir.*

Oh ! tempêtes du ciel, maintenant déchaînez-vous ! que la bruyante voix des orages s'élève, que les vents rugissent dans les bois, qu'il n'y ait plus de calme, plus de silence autour de la prison, pour que l'époux de Françoise n'entende pas la cloche qui annonce la prière du matin et du soir... Mais non, tout se tait, la nuit va finir, Gilles n'a pu trouver le sommeil, une vive espérance l'éloigne presque autant que le chagrin ; dans sa longue insomnie, il s'est souvent souvenu de ces autres paroles de la princesse : *Gilles, écoute bien dans le silence des nuits, si tu entends chanter l'hymne de Noël, ce sera un fils qui te sera né.*

Au milieu des ténèbres, et loin dans les campagnes, il a cru entendre une voix s'élever... il a prêté l'oreille... Hélas ! ce n'était qu'un laboureur chantant la monotone chanson du pays en conduisant ses bœufs... Cette fois-ci il ne s'est pas trompé, la cloche a retenti : c'est l'Angelus ; déjà il est à la fenêtre grillée, le soleil est encore caché dans les nuages ; mais une douce lumière s'échappe de l'orient et le précède : c'est comme la grâce avant la majesté. Les frimas de l'hiver ont disparu, les feuilles du printemps ne sont point encore tout à fait ouvertes ; mais les haies des champs ont déjà repris une teinte verdâtre ; sur la pente des fossés la hâtive primevère étale ses bouquets jaunes, et la violette, cachant sa fleur, répand ses parfums. Les oiseaux se réjouissant du retour de la belle saison, secouent leurs ailes humides, et chantent leur hymne du matin. Voilà ce qui frappe la vue du prisonnier ; Mais à tout ce qu'il voit Françoise manque encore. Elle va venir, se répète Gilles.

Elle ne vint pas à l'Angelus du milieu du jour, et quand la cloche annonça pour la troisième fois la salutation angélique, au milieu des ombres naissantes du

soir, l'époux de Françoise, appuyé sur les barreaux de fer de sa fenêtre, cherchait à découvrir celle qu'il attendait encore plus que sa liberté.

Le château de Moncontour était, comme toutes les nobles demeures d'alors, placé un peu en dehors de la petite ville qu'il protégeait et commandait à la fois. Un vallon creux et étroit formait entre le château et la ville, comme une douve profonde ; sur le même coteau que le manoir gothique, s'élevait une vieille église seigneuriale, dédiée à Notre-Dame-des-Anges ; un bois de châtaigniers l'entourait, et sous son ombre noire, on apercevait ça et là quelques pierres blanches et des croix au milieu des hautes herbes : c'était le cimetière. Les regards impatients du prince se portaient tour à tour sur tous les points du paysage qui s'étendaient devant lui. La cloche continuait à sonner, mais ses sons étaient devenus lents et lugubres..... Elle teintait une agonie ou des funérailles.... Au-dessus des arbustes du vallon, Gilles a vu briller une croix d'argent. Il a distingué deux prêtres qui la suivent. Leurs voix s'élèvent par moments, et chantent un verset de l'office des morts, et puis ils font une pause, et l'on n'entend plus que les pas de ceux qui suivent le convoi ; leur marche est ainsi entrecoupée de chants et de silences. Et ces élans de la prière ressemblent aux soupirs de la douleur.

Le prince de Bretagne, qui dans le cours de sa vie a souvent ressenti de tristes pressentiments, et rêvé au malheur, n'est point averti, par la scène lugubre qui passe sous ses yeux, que le malheur est tout près de lui ; dans son cœur il ne sent de la pitié que pour ceux qui viennent de voir mourir un être chéri. Des larmes de compassion sont venues mouiller ses yeux.... Ah !

malheureux époux de Françoise, garde, garde ta pitié pour toi-même, ne pleure que sur toi !.... Tu as reconnu maintenant ces deux cercueils : ce grand, c'est celui de Françoise ; ce petit, c'est celui de ton fils.... de ton fils que tu n'a pu voir, et qui n'a eu qu'un seul baiser de sa mère ; de ses bras où il ne s'est reposé qu'un instant, il s'est envolé vers le ciel, et ce nouvel ange a conduit vers Dieu celle qui lui avait fait entrevoir la vie. Tout se découvre à présent à l'infortuné Gilles ; ce vieux prêtre, c'est l'abbé de Bouguien ; ce serviteur en pleurs, c'est Humfroy ; c'est deux lévriers noirs, sont ceux qui ne quittaient jamais la princesse, elle les avait reçus dans une fête, ils l'accompagnent à sa dernière demeure. Voilà tout le convoi de la fille des comtes de Dinan, toute la pompe funèbre de la princesse de Bretagne !

Gilles en a trop vu pour pouvoir résister davantage : le chêne à force d'orages finit par être renversé ; l'époux de Françoise a jeté un grand cri, un cri qui a fait arrêter ceux qui portaient les cercueils ; ils ont levé les yeux, et ils ont vu un instant le prince étendant les bras vers celle qu'ils emportaient. Puis tout à coup ils cessèrent de l'apercevoir..... Il était tombé comme mort devant la fenêtre et gisait évanoui sur les pierres de la prison.

XL

LE JUGEMENT DE DIEU.

Quand le geôlier entra dans la prison, il trouva le prince encore étendu, sans mouvement et sans connaissance, devant la fenêtre : c'était cruel alors de le rappeler à la vie ; aussi Yvonnet Bouget s'empressa-t-il

de courir à lui, et le secouant rudement par le bras, il lui cria : Eh bien ! messire, qu'avez-vous donc ? On vous dirait mort, et cependant il faut vous lever ; vous allez quitter cette prison cette nuit.

— Laissez-moi, dit Gilles, laissez-moi ; je ne veux plus sortir d'ici, je ne veux plus de ma liberté. Qu'en ferai-je maintenant, n'est-*elle* pas morte ? ne l'*ont*-ils pas tuée ? Je n'ai plus rien dans ce monde, je veux mourir ici.

— Il vous mèneront mourir plus loin, répondit brusquement Yvonnet : c'est l'ordre de mon très-redouté seigneur, votre auguste et gracieux frère : cette nuit même, on va vous conduire au château de la Hardouynaie.

— Ils ne m'emmèneront d'ici que mort ! répliqua le prince ; et saisissant de ses mains les barreau de fer de la fenêtre, il répéta avec fermeté : Je ne sortirai de cette prison que mort !... je veux rester ici !... D'ici, je vois la place où elle est avec son enfant !... Vois-tu dans le cimetière, sur la pente du coteau, cette terre fraîchement remuée ? c'est là qu'ils l'on mise, et sur sa bière ils ont placé un tout petit cercueil, c'était celui de ce fils que je n'ai pas vu !... la même terre les recouvre tous les deux, l'enfant est encore là sur le sein de sa mère !... ils m'appellent !... Écoute, Yvonnet, je sais que tu aimes l'or... j'en ai encore. Je ne veux plus acheter ma liberté ; mais si tu veux me promettre de me placer auprès d'eux quand je ne serai plus, je te donnerai tout ce que je possède.

— Allons donc vous n'en êtes pas encore là, messire. Si je suis avec vous plus tard, nous verrons ce que je pourrai faire pour vous. Mais dites-moi, comment

avez-vous fait pour conserver votre or ? où l'avez-vous caché ? Ils n'ont donc pas bien fait leur devoir : il y avait défense de vous en laisser.

Pendant que le cupide et barbare geôlier cherchait par ses questions et par ses regards à découvrir où était cet or, le prince, les mains toujours convulsivement serrées autour des barreaux de fer, regardait le cimetière : ses yeux ne laissaient pas échapper une larme, sa poitrine était péniblement oppressée, une sueur froide découlait de son frond pâle, et des paroles sans suite sortaient de sa bouche.

Yvonnet voyant qu'il ne répondait plus à aucune de ses questions, le laissa seul, se promettant bien de revenir chercher l'or du prisonnier.

La nuit avait tout à fait remplacé les ombres du soir et Gilles comme si ses yeux avaient pu voir encore, restait toujours debout à la fenêtre. Peu à peu les ténèbres s'affaiblirent, une lumière bleuâtre s'étendit dans le ciel et se répandit sur le bois du cimetière. La lune qui se levait alors, laissa tomber un de ses rayons sur la fosse de Françoise... Ta première nuit parmi les morts est belle, ma bien-aimée. Ah ! que ne suis-je à tes côtés ! s'écria le malheureux époux. Dis-moi, ne pourras-tu jamais soulever cette terre qui pèse sur toi ? ne pourras-tu jamais venir me visiter avec notre enfant dans tes bras ? Bien souvent, dans nos entretiens, tu m'as assuré que Dieu permettait quelquefois aux morts de se relever de leurs cercueils et de revenir un instant dans notre monde agité... Ah ! douce et bonne Françoise, ton âme est restée la même ; tu dois m'aimer toujours... obtiens de Dieu de revenir vers moi, ne fut-ce que pour un instant Je ne te demanderai pas les secrets de la tombe ; je ne veux savoir qu'une chose

de toi : les morts aiment-ils encore ceux qu'ils ont laissé derrière eux sur la terre ?

Pendant qu'il s'adressait ainsi à celle qui ne lui répondait pas, mais qui l'entendait sans doute, il vit quelqu'un se mouvoir sur la fosse : malgré la distance, il crut reconnaître Humfroy ; il priait ; les deux lévriers noirs étaient étendus près de lui, couchés sur le gazon qui entourait la tombe de leur maîtresse.

Ah ! si je pouvais parler d'*elle* avec ce vieil ami, pensa le prince, ce serait du moins une satisfaction à ma douleur... Mais les hommes cruels qui me gardent ne voudront pas me l'accorder.... Elle lui aura parlé... de moi ; dans ses souffrances elles m'aura appelé.... et quand son pauvre enfant aura été remis dans ses bras, elle m'aura cherché pour me dire avec sa douce voix : *Ami, voici notre fils.*

A cette pensée, Gilles cessa de rester immobile près de la fenêtre, il se mit à marcher à grands pas dans sa prison, en répétant d'une voix tonnante : Malheur ! malheur et malédiction sur ceux qui m'ont retenu loin de Françoise ! que leurs derniers moments soient sans paix et sans consolations ! que leur lit de mort soit solitaire et abandonné ! que leur dernier regard ne rencontre pas un ami !.... Malheur ! malheur sur ceux qui ont séparé l'époux de l'épouse bien-aimée !

Yvonnet Bouget, qui veillait dans la chambre voisine, entendant la voix du prisonnier, entra subitement et demanda : Prince que voulez-vous ?

— Ce que je veux, malheureux ! ce que je veux ! répondit Gilles de Bretagne en saisissant avec force le bras du geôlier, je veux aller sur la tombe de celle que vous avez tuée. Elle m'a appelé avant de mourir, et vous m'avez retenu ; maintenant je veux aller pleurer

sur sa fosse.... Puis, d'une voix plus basse, il ajouta : Yvonnet, tu sais que j'ai de l'or, je t'en donnerai. Mène-moi au cimetière où elle repose.

Le geôlier secoua la tête en signe de refus.

— Tiens, vois ces pièces d'or, elles sont à toi si tu laisses Humfroy venir me parler d'elle.

— Quant à cela, je veux bien y consentir, répliqua Yvonnet ; et il tendit la main. Le prince y laissa tomber dix pièces d'or. L'homme avare et cruel les serra avec joie, et sortit.

— *Humfroy va venir !* cette pensée calma un peu la douleur du malheureux époux de Françoise : car c'est une douceur triste dans nos peines, que de pouvoir s'entretenir des êtres chéris qui viennent de nous être ravis par la mort. Quand on a beaucoup perdu, on sent le besoin de compter en détail la grandeur de sa perte, on est avide de recueillir les dernières pensées, les derniers mots de ceux que l'on ne verra plus, et que l'on n'entendra plus ici-bas. Se les rappeler ainsi, c'est en quelque sorte les faire revivre encore.

La porte de la prison s'ouvrit. Le voilà, dit Gilles. Non, c'étaient dix soldats tout revêtus de fer. Le chef qui conduisait ces hommes avait la visière de son casque baissée ; il ne fit que quelques pas dans la chambre, et ordonna de saisir le prince et de l'emmener à l'instant.

A cet ordre, Gilles a reculé, ce n'était pas de peur ; mais il a voulu s'attacher aux barreaux de sa fenêtre ; s'en emparant de nouveau avec toute la force du désespoir, il s'écria : Vous ne m'arracherez pas d'ici..... vous me laisserez mourir dans cette prison ; je ne demande plus justice, je ne demande plus liberté, je

renonce même à la vengeance, si mon tyran veut que je reste à jamais prisonnier. Ce cachot n'est-il pas assez sombre, assez étroit pour contenter sa haine ? que mon frère m'y laisse mourir, là, sur ces pierres, auprès de cette fenêtre...voilà tout ce que je demande, tout ce que j'espère de lui...Oh ! soldats, vous êtes Bretons comme moi ; allez, je vous en supplie, porter au duc de Bretagne cette dernière prière du fils de Jean V, votre ancien maître.

— Soldats, n'écoutez pas ce traître, cria le chef, il veut vous détourner de votre devoir...Obéissez.

— Malheur sur le premier qui me touchera, dit le prince.

— Tombez sur lui tous à la fois. Tel fut le commandement de l'inconnu qui restait toujours à l'écart.

Alors (chose horrible à redire !) on vit dix hommes s'élancer contre un captif sans armes, sans défense, et déjà affaibli par la douleur et une longue détention. Ces hommes barbares le saisissent au corps, et mettent toutes leurs forces à le détacher de la grille de fer que ses mains tiennent toujours. Dans cette lutte, un des barreaux est ébranlé, le prince s'en aperçoit et redouble d'efforts, la barre de fer est détachée du mur, et devient une arme pour lui : il frappe de droite et de gauche, les casques se fendent, les armures d'acier se brisent, les soldats tombent sous ses coups... Dans son désespoir, la force de Gilles s'est accrue ; l'arme pesante qu'il a arrachée aux murs de son cachot, semble un bâton léger dans sa puissante main. Il s'avance, par-dessus les corps des soldats renversés, vers le chef ; son regard est terrible, son bras menaçant est levé. L'inconnu fuit à son approche en criant : Au secours ! au secours ! rébellion ! rébellion !

A sa voix un nouveau renfort de soldats est accouru, Gilles résiste encore: que lui importe le nombre, il veut mourir...Mais ce n'est pas ceux qui ne veulent plus de la vie que la mort aime à frapper. Le prince ne reçoit aucune blessure grave...Des lâches qui n'osent l'attaquer de front se glissent à terre dans la foule, parviennent jusqu'à lui, et s'emparant de ses jambes, les enlacent de liens et le renversent sur la pierre...Oh! alors, quel horribles cris de joie sous les voûtes du cachot! les voyez-vous, à la lueur des torches, se jeter sur le malheureux captif? C'est en vain qu'il se débat encore, il est accablé sous le nombre, ses pieds sont chargés de chaînes, le héros est vaincu...

Alors Jean Hingant, car c'était lui qui avait maintenant la charge de resserrer les fers de Gilles, ose approcher.....et dit d'une voix encore émue: Toute résistance est inutile: ainsi, Prince, ne cherchez plus à vous soustraire à notre garde, votre arrêt est prononcé, c'est au château de la Hardouynaie que nous avons ordre de vous conduire; je remplace auprès de vous messire Arthur de Montauban, c'est à moi que vous devrez demander désormais...

— Tais-toi, traître, répondit le prince de Bretagne, je ne veux que la mort, et tu serais trop lâche pour essayer de me la donner, même à présent que je suis enchaîné; tu as pu accepter la place de goôlier, après avoir été officier de ma maison, tu es assez bas pour en remplir la charge auprès de moi, mais tu n'aurais pas assez de cœur pour être mon bourreau.

— Soldats, s'il continue ainsi, répliqua Jean Hingant tout rouge de colère et de honte, ce ne sera pas assez de ces chaînes que vous venez de lui donner, il faudra encore lui mettre un bâillon...Mais ne perdons pas un

instant de plus, qu'il soit garotté sur un cheval, et que les ordres du duc, mon auguste maître, soient exactement suivis.

A ces mots les sicaires de Jean Hingant soulevèrent de terre le corps de Gilles qui, frémissant intérieurement d'une inutile rage, fut emporté de la prison où il avait espéré mourir, et attaché sur un cheval entre quatre hommes armés jusqu' aux dents. L'ancien officier de l'hôtel commandait cette escorte; et, au milieu du silence de la nuit, on entendait ses éclats de rire et ses lourdes plaisanteries.

Après beaucoup d'humiliations, d'insultes et de fatigues, l'illustre captif arriva enfin au château de la Hardouynaie.

De toutes les prisons que la haîne du duc François avait choisies depuis quelque temps pour son malheureux frère, celle-ci était la plus sombre, la plus triste et la plus malsaine.

Accablé de fatigue, et encore plus de douleur, le noble captif se traîna sur le lit qui avait été préparé pour lui dans un coin de sa prison....et bientôt le sommeil vint lui apporter un peu de calme et de repos. A peine était-il endormi, qu'il crut entendre une douce et lointaine harmonie...des parfums plus suaves que la myrrhe et l'encens se répandirent autour de lui, une lumière qui lui semblait descendre du ciel pénétra peu à peu dans le cachot; ses voûtes noires et abaissées avaient disparu, il ne voyait au-dessus de sa tête qu'un ciel d'azur et des nuages d'une éclatante blancheur; penché sur un de ses nuages, un ange lui tendait les bras, cet être céleste avait toute la beauté de Françoise; mais cette beauté s'était encore embellie de la gloire des bienheureux; un petit chérubin,

avec une couronne de lis et de cyprès, lui faisait aussi signe de quitter la terre et de venir sur le nuage auprès d'eux. Nous venons te délivrer, disait l'ange qui ressemblait à Françoise..... Transporté de bonheur, Gilles étendit les bras vers la vision que Dieu lui envoyait ; dans cet effort il se réveilla...mais, ô surprise ! il n'avait plus de chaînes, dans son sommeil, les géôliers l'en avaient délivré, toute entrave était devenue inutile dans un cachot d'où il était impossible de s'échapper.

Après ce songe, où il avait vu tant de gloire et de lumière, le cachot parut bien triste et bien noir au pauvre prisonnier. Les êtres célestes avaient fui, la réalité du malheur était resté seule, et pesait sur lui de tout son poids. Oh ! que cette solitude était profonde ! le bruit du dehors ne s'y faisait jamais entendre ; Humfroy même ne venait plus. Où était-il ? qu'était-il devenu ? L'inquiétude sur le sort du fidèle serviteur ajoutait encore à tous les ennuis, à tous les chagrins du prince ; ils l'auront puni de son attachement pour nous ! Ah ! il est dans ma destinée de porter malheur à tous ceux qui m'aiment !

La première nuit de captivité dans le cachot de la Hardouynaie passa, le jour vint, mais à peine ses rayons purent-ils parvenir dans la sombre prison : elle était en partie creusée sous terre, et son étroite fenêtre, défendue par d'énormes barreaux de fer croisés, se trouvait dans les douves qui entouraient le château.

C'est donc ici que je dois vivre, ou plutôt que je dois mourir ! dit le prisonnier en se soulevant sur sa couche et en promenant ses regards sur les murs et la voûte basse de son cachot ; c'est un tombeau que mon frère m'a choisi... Allons, sa haine ne se lasse pas. Jusqu'ici

il m'avait laissé l'aspect du ciel, jusqu'ici j'avais pu voir le soleil ; à présent je n'aurai plus qu'une longue nuit !..... Oh ! quand viendra celle de la tombe !.... Françoise ! Françoise ! ne pourras-tu donc l'obtenir pour moi ?

Depuis que Françoise de Dinan avait quitté cette terre, son malheureux époux n'y trouvait plus rien pour y attacher son cœur ; aussi semblait-il être devenu indifférent à tout ce qu'il voyait autour de lui. Jamais il ne faisait aucune question à ses geôliers. Quelquefois ces hommes se plaisaient à lui faire attendre sa nourriture, pour voir s'il ne sortirait pas de sa silencieuse apathie ; mais c'était en vain, Gilles ne se plaignait pas.

Un jour, Yvonnet Bouget, en entrant dans sa prison, le vit étendu immobile sur son lit ; il s'approcha davantage, et le prince ne faisait aucun mouvement, ne donnait aucun signe de vie. Le geôlier fut effrayé, il le crut mort ; sa frayeur ne venait pas de pitié ; mais Yvonnet s'était dit : Mon traitement va finir avec lui, et c'était là la source de ses regrets et de son anxiété. Il se pencha sur le prisonnier, pour s'assurer s'il respirait encore. Dans ce moment, Gilles s'éveilla. Ah ! seigneur, s'écria Yvonnet, vous m'avez bien effrayé ; je vous ai cru mort !

— Plût à Dieu que je le fusse, repartit l'infortuné captif ; mon agonie est par trop longue, et puisque ma mort a été jurée par le duc de Bretagne, pourquoi me faire ainsi languir ? Il serait digne d'un frère tel que lui d'en finir tout de suite avec moi.

— Mais, mon très-redouté seigneur et maître, le duc François ne pense peut-être plus à être si sévère depuis que par sa valeur il a su chasser les Anglais de toute

l'étendue de ses Etats. On dit qu'aujourd'hui il sera plus clément envers celui qui les avait appelés.

A ces mots, malgré son état de langueur et de souffrance, le prince Gilles sentit tout son sang bouillonner au dedans de lui; son regard, son geste trahirent son indignation. Yvonnet en fut effrayé, et recula de quelques pas...et pour apaiser le prisonnier, il ajouta: Oui, messire, on assure que la prison remplacera la mort, et que votre très-gracieux frère se contentera d'une sentence.

— Et de quelle sentence? demanda Gilles avec anxiété.

— D'une sentence qui ne fera pas tomber un seul cheveu de votre tête, qui n'abrégera pas votre vie d'un seul jour; d'une sentence qui ne vous ôtera que des choses vaines et inutiles à un prisonnier, qui fera raser vos forêts à trois pieds de terre, et qui vous défendra de porter désormais le nom et les armes de Bretagne.

La mort! cent fois plutôt la mort! s'écria le prince Breton. Ah! misérable géôlier, tu savais bien que j'étais résigné à la mort et que je ne l'étais pas au déshonneur, voilà pourquoi tu es venu me parler de cette flétrissante sentence... Comme tous ceux que mon frère emploie savent bien les secrets de l'enfer pour torturer leurs victimes! Mais cette injuste sentence n'est pas encore rendue, elle ne le sera pas: il n'y a pas un juge en Bretagne qui me déclare traître et félon, il n'y a pas un tribunal qui veuille me flétrir du nom de parjure et d'infâme.

Parlant de la sorte avec feu et énergie, Gilles se promenait dans son étroit cachot; sa pâleur avait disparu, le rouge de la colère animait ses joues, ses regards

lançaient des éclairs, et sa voix était devenue tonnante. Oh ! les monstres ! disait-il, ils ont su que la mort me serait un bienfait depuis que Françoise est passée de vie à trépas, et comme je la désire, ils ne veulent plus me la donner ; au lieu de me faire mourir, ils ont résolu d'attacher la honte à mon nom. Dieu puissant ! tu m'avais envoyé assez de malheurs pour me faire souhaiter de quitter la vie, mais tu ne pourras jamais me donner assez de résignation pour que je me soumette à la honte !

Après un instant de silence, le captif s'arrêta en face du geôlier et ajouta avec un calme apparent : Yvonnet, je veux faire écrire à mon très-redouté seigneur et frère, dis-le à Jean Hingant ; s'il n'a pas de secrétaire auprès de lui, demande lui de ma part de venir me rendre ce service.....

— Nous avons quelqu'un ici, quelqu'un de plus habile et de plus expert en écriture que messire Hingant, répondit Yvonnet : c'est Robert Rouxel, clerc renommé ès-sciences et ès-lettres, c'est lui qui nous a parlé le premier de la sentence...

— Va, cours l appeler...

Le geôlier sortit.... Gilles, en proie à une violente agitation, attendait... Son impatience lui faisait compter les instants, il entendait les battements de son cœur... et son sang circulait comme du feu dans ses veines....

La porte se rouvrit ; Robert Rouxel entra.... Il faut qu'il y ait une grande majesté dans le malheur des princes ; car le scribe suppléant de Pierre La Rose, en face de la noble victime, sentit comme du respect.... quelque chose l'empêchait d'avancer.... Gilles fut obligé de lui dire : Robert, avancez et écoutez-moi.....

— Parlez, seigneur, votre serviteur écoute, repartit d'un ton humble le secrétaire.

— Vous allez écrire ici, sous mes yeux, une lettre à mon très-redouté seigneur et frère ; c'est une dernière prière ; c'est plus que la vie que je lui demande...

Le secrétaire regarda autour de lui ; la chambre habitée par le fils des ducs n'avait pour tout meuble qu'une couchette, une escabelle de bois et une petite table, encore ces pauvres objets n'étaient-ils vus qu'à demi, à cause de l'obscurité. Robert Rouxel appela Yvonnet, et lui demanda de la lumière et ce qu'il faut pour écrire. Le geôlier revint bientôt avec ce qui lui avait été demandé. La lampe de fer suspendue à la voûte fut allumée, et celui qui remplaçait Pierre La Rose prit place devant la table pendant que Gilles dictait la lettre suivante.

A mon très-haut, très-puissant et très-redouté seigneur et frère François 1er, *duc de Bretagne.*

" Mon très-redouté seigneur et frère,

" Celui qui va mourir vous salue et vous implore ; il vous implore, non pour la liberté, non pour la vie... je n'en veux plus, je n'y ai plus celle qui me les faisait aimer.... vous.... (Se reprenant, l'époux de Françoise continue) Dieu me l'a ravie ! mais je vous supplie, je vous adjure par la mémoire de notre mère, par la gloire de notre père, par vous-même, de ne pas flétrir mon nom dans la postérité. Que l'infamie retombe sur les traitres et les parjures : moi, je déclare en face de Dieu et de l'éternité que je n'ai point tendu la main aux ennemis de la Bretagne.... Hélas ! depuis que j'y suis revenu, je n'ai fait que souffrir ; eh bien ! à mon dernier soupir je la regretterai cette terre des aïeux....

Oh ! mon frère faites que mon nom n'y soit pas en horreur, ne prononcez pas cette sentence qui flétrirait à jamais celui qui est né de la même mère que vous.

" Adieu, je n'ai plus de force pour haïr, je n'en ai même pas pour me plaindre ; mais je rassemble tout ce qui m'en reste pour repousser une honte que je ne mérite pas.

" Adieu, je prie Dieu, mon frère, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde, et qu'il lui plaise m'appeler bientôt à lui...."

Avant de signer cette lettre, Gilles s'approcha de la table, se plaça à côté du scribe, et lui ordonna de relire ce qu'il venait de lui dicter. Après cette lecture qui lui prouva qu'aucun mot n'avait été changé, il prit la plume et signa.

Le secrétaire lui demanda son scel pour l'apposer auprès de sa signature, le prince n'en avait plus, il avait été dépouillé de tout ce qui pouvait rappeler son rang et ses droits.

Tu me demandes mon scel, dit Gilles, je n'en ai plus ; il est entre les mains des traîtres ; ils en ont eu besoin pour tromper le roi de France et mon frère.... Mais pour que François reconnaisse que cette lettre vient de moi, tiens voilà un anel que Jeanne de France, notre bien-aimée mère, m'avait donné quand je reçus Dieu pour la première fois ; mon frère en a un pareil, ma mère y avait fait écrire ces mots : *Mes enfants, aimez-vous les uns les autres.* Je vais attacher cette bague à ma lettre, mon frère la comparera à la sienne, et verra que c'est bien moi, Gilles de Bretagne, qui lui écris du cachot de la Hardouynaie.

L'anneau fut attaché avec des lacs de soie à la feuille

de vélin, et le fils de Jean V, regardant sa main amaigrie et dénuée de tout ornement, ajouta : Allons, me voilà dépouillé de tout ce que je tenais de ma mère, ils ne pourront plus m'ôter ni richesse, ni bonheur. La vie qui me reste, je la leur abandonnerai sans regrets, il n'y a que mon nom que je veux conserver pur et digne de mes aïeux.....

Robert Rouxel avait jusqu'à ce moment vécu auprès de Montauban, de Hingant et de de Méel, sans tremper dans leur méchancetés ; mais il était venu remplir la place de secrétaire auprès du prince, avec l'intention de suivre le système de fourberie et de trahison de Pierre La Rose. Hingant, avant de le laisser entrer dans le cachot, le lui avait bien recommandé ; mais quand cet homme, qui peut-être de sa vie n'avait été ému de pitié, se trouva devant l'illustre prisonnier, il sentit quelque chose de nouveau et d'inconnu qui se passait en lui, et la compassion et le respect pour l'infortune lui firent venir quelques larmes dans les yeux. Quand il fut prêt à sortir, il s'inclina devant le captif et demanda : Messire n'a-t-il rien de plus à me commander ?

— Non, plus rien, répondit Gilles, seulement, faites remettre cette lettre tout de suite à mon frère.... Le maréchal de Bretagne est-il avec lui à Vannes ?

— La cour n'est plus à Vannes, repartit Robert Rouxel, et messire Arthur de Montauban, maréchal de Bretagne, n'a pas paru à la cour depuis quelque temps, on le dit occupé d'une pieuse retraite dans un couvent des Célestins.

— Arthur de Montauban dans un couvent ! répéta le prince, et son regard exprima toute sa surprise,

comme un sourire passa un instant sur ses lèvres. Et dit-on la cause d'un changement si subit ?

—Non, répliqua Robert Rouxel ; et cette réponse était de sa part un bon procédé, car il savait comme tout le monde qu'on attribuait cette retraite à la mort de Françoise de Dinan ; mais en prononçant son nom, il aurait craint d'ajouter à la douleur de celui pour lequel il se sentait ému.

Le prince fit un geste, le secrétaire le comprit et se retira.

Hingant impatient l'attendait en dehors de la prison ; quand il le vit venir, il se hâta au devant de lui, et lui demanda la lettre ; Rouxel la lui remit, et lui raconta tout ce qu'il avait éprouvé en voyant le fils des ducs réduit à un état si misérable

— Eh bien ! ne vas-tu pas faire comme messire Arthur de Montauban ? ne vas-tu pas t'attendir ? cela te va bien avec ta mine de geôlier ! En vérité, ce diable d'homme que nous tenons sous clef devra aussi être jugé pour sorcellerie, il jette des charmes sur tous ceux qui approchent de lui : n'y a-t-il pas jusqu'à maître Yvonnet qui, aujourd'hui encore, me demandait de laisser venir le vieil Humfroy pour désennuyer le prisonnier !

—Ah ! ce serait grande justice ! Pour celui qui a eu une brillante cour, ce ne serait pas trop de lui laisser un pauvre vieillard, et je suis persuadé que si messire Hingant voyait ce dont je viens d'être témoin, lui aussi se sentirait ému de pitié, et permettrait à Humfroy.....

—Dieu sait si cet entêté vieillard vit encore ; il a été trouvé gisant comme mort sur la route de Moncontour, et l'abbé de Bouguien, un autre zélé ami du prince, l'a emmené à son abbaye..... Mais voyons cette

lettre, ajouta Hingant, voyons ce qu'il demande, et comment tu auras profité des leçons de Pierre La Rose.

—Oh ! je n'ai pas cherché à me les rappeler, je n'ai fait qu'écrire exactement ce qui m'était dicté... mais la lettre est close et adressée au duc de Bretagne. N'ayant plus de scel, il y a joint un anel donné par sa mère..... il faut que cette lettre parvienne ainsi à son frère..... il me l'a bien recommandé.....

—Il te l'a bien recommandé, répéta en riant aux éclats l'ancien officier de l'hôtel, il te l'a bien recommandé ! Crois-tu donc que nous soyons ici pour suivre ses recommandations ? Tiens, voilà comme je cède à ses prières. Et parlant ainsi, Hingant avait déroulé la feuille de vélin passée dans la bague, et prenait lecture de la lettre du prince..... Cette lecture finie, il dit d'un ton sévère : Maître Robert, ce n'était pas pour écrire de semblables lamentations que je vous avais envoyé auprès du prisonnier. Cette lettre ne peut parvenir ainsi au duc de Bretagne... Allez, et songez que votre tête répond de votre discrétion ; vous avez été assez longtemps avec nous pour savoir ce que nous réservons aux indiscrets.

Rouxel obéit et s'éloigna de son maître, regrettant bien d'avoir été employé dans cette affaire, et il pensa que le prince attendrait impatiemment une réponse à une lettre qui ne parviendrait pas.

En effet, Gilles comptait les heures, les jours et les semaines, et calculait le moment où son frère recevrait sa lettre et celui où il pourrait avoir sa réponse. Hélas ! les heures, les jours, les semaines passèrent, et le malheureux prisonnier ne reçut rien.

Pierre La Rose ayant été chargé d'un message pour

Hingant, arriva au château de la Hardouynaie. Olivier de Méel trouvait que le zèle de l'ancien officier de l'hôtel se ralentissait trop depuis queque temps. Le duc François ne recevait plus aucun sujet d'irritation contre son frère...Il pourrait ainsi, à la longue, oublier ses projets de vengeance ; et alors que deviendraient-ils, ceux qui avaient mis tant de soins à attiser sa haine ? Il était donc urgent de faire un nouvel effort...Le moment était favorable. L'armée anglaise venait de remporter un avantage sur les troupes bretonnes auprès de Pontorson. Le duc avait commandé en personne à cette affaire, et son orgueil était d'autant plus humilié, qu'on lui répétait que les Anglais avaient mêlé le nom de Gilles à leurs cris de victoire. Olivier de Méel, toujours aux aguets, ne manqua pas de saisir cette occasion, et c'était pour porter ce coup décisif qu'il avait expédié Pierre La Rose au château de la Hardouynaie.

Hingant lui montra la lettre dictée par Gilles à Robert Rouxel, et l'infâme La Rose tressaillit d'une infernale joie en reconnaissant l'anel du prince. Ah ! s'écrie-t-il, sa mère lui aura fait là un funeste présent ! Cette bague va décider de sa destinée ; sans elle le duc aurait douté de l'authenticité de la lettre que je médite, et qu'il va bientôt recevoir...Pauvre insensé ! en abandonnant l'anel que Jeanne de France t'avait dit de porter toujours, tu as mal fait ; tu nous remets une arme contre toi...une arme qui te sera mortelle.

Il ne fallut que peu de temps au perfide secrétaire pour dénaturer entièrement la lettre du loyal et malheureux captif. Au lieu de la noble et touchante prière qu'elle contenait, il la remplit de reproches sur la mort de Françoise et de menaces pour l'avenir ; et ayant parfaitement imité la signature de Gilles, il attacha l'anel, et

porta au duc de Bretgne ce chef-d'œuvre de fourberie et d'iniquité. François, qui croyait avoir droit à des prières et qui recevait ainsi des menaces, entra dans une grande fureur en lisant cette lettre. Il s'écria : Ne trouverai-je donc jamais quelqu'un pour me délivrer de lui !

La haine, l'envie et la plus basse cupidité entendirent ces paroles : c'était une permission d'agir. De Méel partit sans perdre un instant, et Hingant, jugé trop froid et trop peu zélé fut rappelé auprès du duc. Pierre La Rose, qui se rapprochait toujours de l'endroit où le mal devait se faire, arriva tout de suite à la Hardouynaie. Une vieille tradition raconte que lorsqu'un voyageur doit être assassiné sur sa route, les corbeaux viennent se percher près du lieu où le sang doit couler : Pierre La Rose avait cet instinct-là.

Lorsque Jean Hingant arriva auprès du duc, il fut mandé immédiatement devant lui. Il était tard dans la nuit, personne n'entendit leur long entretien : on sait seulement qu'en sortant du palais, Hingant se retira en toute hâte chez lui, bien pâle et bien troublé, et qu'à une heure après minuit, il envoya chercher Olivier du Breil, procureur-général, le conjurant au nom de Dieu de venir le trouver tout de suite avec le plus grand secret, et sans être aperçu des amis de de Méel.

Le sage et vertueux Olivier, espérant retirer Hingant de la route dans laquelle il s'était engagé, ne perdit pas un instant. Il arriva chez le gentilhomme trésorier, qui lui dit avec émotion : Sage et prudent Olivier, pour Dieu, et en ami, conseillez-moi ; le duc François vient de m'appeler près de lui ; il m'a demandé s'il pouvait compter sur mon entière dévotion à sa personne. J'ai répondu : Oui, messire, à jamais, partout

et en toutes choses. Alors il m'a ordonné... il a exigé.... mais je n'ose vous le redire.... J'en tremble encore, et cependant j'ai promis d'obéir. Que dois-je faire ?

— La promesse que vous avez faites est-elle innocente demanda Olivier ?

— Non, répondit Hingant, puisque j'hésite....

— Eh bien ! il n'y a point à hésiter : *Fais que dois advienne que pourra*, c'est la devise de nos pères ; suivez-la, quittez la cour, et partez avec vos enfants.

Jean Hingant suivit le conseil du procureur général et l'on apprit bientôt qu'emportant beaucoup d'argent, il était parti avec sa famille pour un pays lointain. Le duc François ayant connaissance de cette fuite, dit à son lever et devant tout sa cour : Jean Hingant est le plus avare et le plus lâche de tous les hommes. La voix du pays ne s'éleva pas dans cette circonstance contre la voix du prince.

Quand le méchant n'est plus retenu par la crainte des jugements des hommes, quand il a l'assurance que le glaive de la justice ne sera point tiré contre lui, alors il va vite dans le crime, et s'il sait que son forfait lui sera payé, si on lui montre le prix du sang, alors c'est à pas de géant qu'il avance. Olivier de Méel et Pierre La Rose en étaient là, ils n'avaient plus aucune crainte ; François n'avait-il pas dit : *Qui me délivrera de Gilles ?* Aussi, a dater du moment où la garde du prisonnier fut confié à Olivier de Méel, on ne donna plus à Gilles de Bretagne que du pain et de l'eau : un jour on manqua même de lui apporter cette chétive pitance ; le lendemain, rien encore.... une fièvre de besoin commençait à tourmenter celui qui avait jadis nourri les pauvres ; de fréquents vertiges forçaient le prince à rester sur son grabat. Quand il voulait marcher, il

était obligé d'appuyer ses mains tantôt brûlantes, tantôt glacées, contre les murs humides du cachot. Pas un rayon de soleil ne pouvait y parvenir pour le réchauffer. Quelquefois, respirant avec peine, il allait chercher un peu d'air à la fenêtre grillée ; mais le froid l'en chassait aussitôt... Ce qui le faisait le plus souffrir, c'était une soif dévorante : pas une goutte d'eau ne lui restait. Yvonnet n'en avait pas apporté depuis deux jours. Gilles souffrait en silence et ne se plaignait pas.

Quand ses barbares gardiens eurent calculé que le besoin de leur prisonnier était venu au point qu'il se jetterait sur la nourriture qui lui serait offerte, ils firent cesser cette cruelle abstinence, et lui envoyèrent les mets qu'il aimait le plus ; mais cette espèce d'égard était une exécrable tromperie, une infâme déception, ces aliments étaient empoisonnés ! Un homme renommé pour la composition des poisons, Thomas Rageort, arrivant de Lombardie, les avait préparés.

Yvonnet Bouget les plaça sur la table ; Gilles, malgré sa faim, ne put s'en rapprocher ; il était trop faible... Le geôlier avança la table près du lit... Le prince lui demanda à boire, et du vase qu'il venait d'apporter, Yvonnet, sans que sa main tremblât, versa du vin mêlé d'eau dans la coupe que présentait le captif. Le malheureux la vida avec avidité. Pendant qu'il buvait à longs traits, le monstre le regardait sans changer de visage.

—Oh ! quel est l'homme charitable qui a mêlé du vin à l'eau que tu viens de me donner ? Yvonnet, nomme-le-moi, pour que je le bénisse.

—Tout ici vous vient de votre auguste frère ; c'est par son ordre...

—De mon frère ! répéta Gilles, de mon frère ! et ses yeux, qui semblaient encore plus grands à cause de sa maigreur, se levèrent vers le ciel ; ses lèvres décolorées prononcèrent quelques mots, que le geôlier ne put entendre, peut-être priait-il pour son frère, peut-être voulait-il le bénir, et que le souvenir de Françoise arrêtait ses bénédictions..... S'adressant à Yvonnet, il ajouta : Quel qu'il soit, je dois remercier celui qui a voulu me faire du bien...

Ce bien, c'était la mort ; et le vin n'avait été mêlé à l'eau que pour déguiser le goût du poison.

Yvonnet, avant de se retirer, voulut avoir une satisfaction entière ; il resta appuyé quelques instants contre la porte, pour voir si le prince mangerait des aliments qu'il avait approchés de lui. Il eut ce plaisir ; le prisonnier, tourmenté par la faim, en mangea à plusieurs reprises... Alors il sortit... Olivier de Méel et La Rose l'attendaient.—Eh bien ! s'écrièrent-ils, le très-redouté seigneur d'Ingrandes et de Chantocé a-t-il daigné faire honneur aux mets que le maître-queux de la Hardouynaie, le fameux Thomas Rageort, avait préparés pour lui ?

—Oui, oui, répondit Yvonnet, jamais il n'avait eu pareil appétit ; il est vrai que depuis deux jours j'avais bien pris mes mesures pour cela. Je crois que demain le nouveau venu de la Lombardie n'aura rien à faire : on ne s'asseoit pas deux fois à pareil festin !

Quand les siens finiront, les nôtres commenceront. dit Pierre La Rose.... Savez-vous bien, messire, que les scrupules du maréchal et que la fuite de Jean Hingant vont rendre notre part meilleure ? Le moment approche où celui qui nous a employés nous récompensera. On dit que vous allez être trésorier de Bretagne, et

moi secrétaire conseiller du duc, chargé de la distribution des grâces et des faveurs....

— Quand vous en serez là, messire, vous n'oublierez pas Yvonnet Bouget...

— Sois-en sûr, repartit Pierre La Rose, je te mettrai sur les rangs pour la place de bourreau : tu as toutes les qualités requises pour bien remplir cet office.

Toutes ces barbares plaisanteries étaient accompagnées de bruyants éclats de rire ; et pendant que les monstres les faisaient, le pauvre captif commençait à ressentir les douleurs de l'empoisonnement ; sa poitrine, sa gorge étaient en feu : ses pieds, ses mains étaient glacées, sa tête brûlante... La nuit entière ne fut pour lui qu'une longue veillée, qu'un continuel tourment.... Quand une faible lumière reparut, Gilles se dit : Voilà mon dernier jour qui commence, je ne le verrai pas finir : Dieu soit loué, Françoise, je vais enfin te rejoindre...Il se trompait, son heure n'était pas encore venue ; il devait encore souffrir beaucoup et longtemps ; sa constitution robuste avait été plus forte que le poison. Yvonnet, en entrant dans le cachot, fut étonné de ne pas le trouver mort.... Eh bien ! messire, demanda-t-il, comment avez-vous passé la nuit ?

— Dans d'affreux tourments.... répondit Gilles... Mais se rappelant qu'il s'était promis de ne jamais se plaindre à ses geôliers, il ajouta : Donnez-moi de l'eau pure.. je ne veux plus de ce vin.... Ne m'avez-vous pas dit hier qu'il me venait de mon frère ?.... Yvonnet, au nom de Dieu donnez-moi de l'eau....

La boisson que vous avez là vous ferait plus de bien, répliqua le geôlier...,. mais puisque vous voulez de l'eau, je m'en vais voir... Tout attristé de ce que la victime avait résisté, il sortit et alla rendre compte à Olivier de Méel de l'état du prince.

Hélas ! ce n'était que pour souffrir davantage que l'infortuné n'avait pas succombé au poison.... c'était en vain qu'il avait demandé de l'eau, Yvonnet ne revint pas. Trois longs jours se passèrent ; sa soif devenait de plus en plus insupportable, et il n'avait pas une goutte d'eau ! Sa faim et sa faiblesse augmentaient de moment en moment, il ne trouvait pas une miette de pain... Alors, malgré toutes ses résolutions de souffrir sans se plaindre... il ne pouvait plus s'empêcher de faire retentir son cachet de ses gémissements. Il se traînait près de la petite fenêtre, et criait d'une voix lamentable : *Du pain ! du pain ! et un peu d'eau pour l'amour de Dieu et de miséricorde ! Du pain ! du pain au fils des ducs de Bretagne !* Et quand il voyait que ses cris n'étaient pas entendus, il revenait près de la porte de son cachot, et espérant que sa voix parviendrait jusqu'à ses geôliers, ils rapprochait ses lèvres de l'énorme serrure, répétait encore : *Du pain pour l'amour de Dieu ! un peu d'eau et de pain à votre prisonnier !....* Mais, au lieu de répondre aux cris de l'infortuné Gilles, Olivier de Méel disait aux joyeux convives qu'il rassemblait dans de splendides orgies : Amis, chantez bien haut ; vos gais refrains m'empêcheront d'entendre les lugubres plaintes de cet homme qui ne veut pas mourir... Et il y avait des êtres assez cruels pour céder aux désirs de de Méel ; le bruit de leur joie aussi bruyante que barbare descendait jusque dans la profondeur du cachot... Le prince ne les distinguait presque plus ; la nature était épuisée... Faute d'aliments, la vie allait s'éteindre... Des nuages continuels passaient sans cesse devant la vue du prisonnier, des mouvements convulsifs agitaient ses membres..... Quand la lampe va finir, elle jette un faible redoublement de lueur avant que tout soit ténèbres : il en est de même de la vie : avant

que l'âme ne s'échappe du corps, le mourant retrouve un petit moment de force. Gilles profita de ce moment. Avec bien de la peine, il alla coller son visage baigné d'une sueur froide contre la grille de la fenêtre, et cria : *Du pain ! du pain et un peu d'eau pour l'amour de Dieu et de miséricorde ! du pain ! du pain au fils des ducs de Bretagne !...* O bonheur ! cette fois ses cris ont été entendus ! et la pitié, la charité y répondent. Une pauvre femme, vieille et infirme, rôdait autour du château ; les gardes l'avaient aperçue depuis quelques jours et l'avaient éloignée. Mais dans l'obscurité de la nuit elle est revenue. La voix, les gémissements du prisonnier parviennent encore jusqu'à elle ; elle n'hésite pas : portant du pain et une cruche d'eau, elle se laisse glisser dans la douve, remonte par le terrain à l'endroit de la grille de la chambre basse, et pose sur la fenête le pain tel qu'elle l'avait. Les mains du captif affamé s'en saisissent avec avidité ; le prince de Bretagne dévore le pain noir de l'aumône, et la femme qui est venue le secourir pleure en lui versant à boire à travers les barreaux de fer du cachot. O seigneur Jésus ! s'écrie-t-elle en sanglotant, est-ce bien là messire Gilles de Bretagne, le plus beau des princes !

Gilles, après avoir apaisé les angoisses déchirantes de la faim et de la soif, serra de sa main pâle et amaigrie celle de l'inconnue, en disant : Que Dieu vous récompense, bonne et compatissante étrangère, du bien que vous venez de me faire !

—Ah ! ajouta la vieille femme, je suis donc devenue une étrangère pour messire Gilles ! Ses yeux et son cœur ne me reconnaissent plus...Il est vrai que tous les bienfaits que vous avez jadis répandus sur moi doivent vous empêcher de me reconnaître sous les haillons de

la misère. Mais les méchants qui vous persécutent, m'ont aussi rendue pauvre ; il m'ont réduite à mendier mon pain.

—N'achève pas, n'achève pas, cria le prince ; à présent je te reconnais...tu es Marguerite, ma bonne nourrice ; c'est toi qui m'avais nourri dans mon enfance, c'est toi qui m'empêches de mourir aujourd'hui.

Et avec une sainte exaltation, Gilles a saisi de nouveau les mains de la pauvre femme ; il les baise avec transport, il les arrose de larmes ; ce ne sont plus des larmes de douleur et de désespoir ; ce sont des pleurs de reconnaissance... de reconnaissance d'avoir obtenu un morceau de pain.

Pendant six semaines la bonne Marguerite revint ainsi toutes les nuits. Pendant le jour elle n'osait approcher du château, à cause des gardes qui l'avaient maltraitée. Elle raconta une nuit au prince, comment elle avait été chassée du Guildo, après le départ de madame Catherine de Rohan.

—A ce nom, Gilles l'interrompit en s'écriant : Oh ! comme elle aussi doit être malheureuse !

Mais la vieille nourrice s'empressa de continuer le récit de ses souffrances pour faire diversion à la douleur de l'époux de Françoise. Elle lui redit aussi tout ce qu'avait souffert Humfroy, qui était encore retenu à l'hospice d'un couvent voisin.

—Tu le vois, bonne Marguerite, tout ce qui s'intéresse à moi est atteint de malheur. Toi-même tu seras punie de la compassion que tu as eue de moi. Ecoute, maintenant que tu as donné la nourriture à mon corps et le pain de cette vie, amène-moi un saint homme de religion pour qu'il donne à mon âme le

pain céleste. Tu vois bien que je ne puis résister longtemps...O Marguerite ! ne perds pas un instant, et que la nuit prochaine je puisse confesser toutes mes fautes.

—Ah ! noble prince, dit la nourrice, vos fautes, je ne vous en connais pas ; et si vous en avez commis, n'avez-vous pas assez souffert pour les expier ! Mais soyez en paix ; je vous amènerai un vénérable religieux quand la prochaine nuit viendra. Ayez bon espoir ; Dieu est tout-puissant ; il peut vous sauver.

Malgré la nourriture que lui apportait Marguerite, malgré la consolation que le dévoûment de cette excellente femme lui avait donnée, Gilles sentait qu'il approchait de la fin de ses souffrances ; et comme il avait souffert en chrétien, il voulait aussi mourir en chrétien.

Pendant toute la journée qui précéda l'arrivée du prêtre, il se prépara à la sainte action qu'il méditait. Comme le cerf altéré désire l'eau des montagnes ainsi le prince avait soif des divines consolations. Dans sa ferveur, il voyait Françoise qui l'appelait, et qui lui répétait : Ami, rends-toi digne du ciel.

La nuit tant désirée arriva enfin ; les ombres étaient épaisses, le vent gémissait dans les arbres et contre les hautes murailles du château. Gilles, à genoux dans l'obscurité, priait avec ferveur. Il entendit au dehors les pas de quelqu'un, et la voix bien connu de Marguerite qui lui disait : Le voilà.

A ces mots, il se leva et alla s'agenouiller près de la fenêtre. Dans cet instant, la lune se dégageant de dessous d'énormes nuages noirs, laissa tomber sa lueur au fond des douves du château, et lui fit apercevoir la

pauvre femme à genoux à quelque distance, et le prêtre qui s'avançait vers la grille. Quand il y fut arrivé, il s'assit sur le rebord de la fenêtre, et Gilles lui dit : Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché ; et à travers les barreaux de fer, il confessa toutes ses fautes..... Le pieux cordelier lui parla longtemps du Dieu qui éprouve et qui console; ses exhortations étaient souvent entrecoupées de sanglots : Gilles ne pleurait pas ; la paix d'en haut était déjà descendue dans son cœur..... Le confesseur lui demanda : Vous avez beaucoup souffert ; pardonnez-vous à ceux qui vous ont fait tant souffrir ?

— Oui, répondit le frère du duc de Bretagne, oui, je pardonne à tous ceux qui m'ont fait du mal.

— Pardonnez-vous tout le mal qui vous a été fait ?

— Oui, je pardonne même la mort de Françoise et la mort de mon fils.

— Alors, que Dieu vous pardonne aussi... Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, je vous absous de tous vos péchés.... Puis bientôt, se mettant lui-même à genoux devant la fenêtre, le religieux tira de son sein une hostie consacrée ; et, à travers la grille, le captif qui allait mourir reçut dans son sein le Dieu qui apprend à souffrir, le Dieu qui est la *résurrection et la vie*... Pendant la communion, Marguerite s'était rapprochée.. C'était là toute l'assistance de cette pieuse cérémonie. Un rayon de la lune l'éclairait, et montrait les mains blanches et la pâle figure du prince collées à la grille de la fenêtre ; on eût déjà dit un spectre à l'entrée du sépulcre.

Comme le religieux se relevait, Gilles lui dit d'une voix solennelle : Mon père, sans esprit de rancune et de vengeance, je vous adjure d'aller trouver mon très-

redouté frère François, duc de Bretagne ; dites-lui en mon nom de se préparer au jugement : avant cinquante jours il y sera appelé, et là mes torts et ses actions seront jugés... Je vais devant, il me suivra de près.

— Il en sera selon vos ordres, messire, repartit le prêtre, et il s'éloigna.

— Je reviendrai demain, dit Marguerite, le jour va bientôt paraître, il faut m'en aller.

Elle revint dans la nuit du lendemain..... Mais le prisonnier ne parut pas à la fenêtre ; elle l'appela, il ne répondit pas. Le matin même qui avait suivi sa communion, ses infâmes et cruels geôliers, irrités de le voir résister si longtemps, étaient descendus au nombre de six dans le cachot. Olivier de Méel conduisait les assassins ; Pierre La Rose, Yvonnet Bouget, Jean de La Chaise, Robert Maletouche et Thomas Rageort se jetèrent à la fois sur le prince qui dormait d'un paisible sommeil ; réveillé en sursaut, il reconnut les monstres.. et se soulevant sur son lit, il leur cria d'une voix forte encore : Vous être six contre moi, contre moi exténué par la faim, affaibli par la maladie, eh bien ! qui d'entre vous osera venir seul lever la main sur moi ? En parlant ainsi, le prince de Bretagne avait encore dans son regard et dans son geste la fierté du guerrier... Les lâches eurent peur, aucun d'eux n'osa avancer seul, mais tous à la fois, comme des tigres féroces, se précipitèrent sur leur victime. L'ayant jeté sur son lit et placé entre deux matelas, ils pesèrent de tout leur poids sur le malheureux prince qui ne se débattait plus que faiblement, et dont les cris ne se faisaient presque plus entendre... Au bout de quelques instants, il n'y eut plus de mouvement..... plus de bruit, les assassins avaient achevé leur œuvre, le frère de François n'était

plus..... et ils pouvaient maintenant aller dire au duc de Bretagne : *Nous vous avons délivré de lui, donnez-nous le prix du sang.*

Quand les meurtriers virent que tout était consommé, ils se dirent entre eux : Il faut que le duc de Bretagne sache *seul* ce que nous avons fait pour lui, et que le peuple ignore à jamais que nous avons prêté les mains à la mort de cet homme ; car on nous montrerait au doigt, et l'on crierait : Voilà les assassins. Lavons donc son visage, faisons disparaître toute marque de violence et plaçons-le sur son lit ; nous irons ensuite avec équipage de chiens et chevaux courre le cerf chez quelque gentilhomme du voisinage, et l'un de nous, qui sera resté en arrière au château, accourra ensuite en grande hâte et en grande désolation nous apprendre que le prince prisonnier vient de passer naturellement de vie à trépas.

Cette proposition, faite par Olivier de Méel, fut approuvée par ses complices ; quatre d'entre eux montèrent à cheval et le suivirent chez un seigneur voisin..... Ils étaient au fort de la chasse quand Pierre La Rose arriva avec toute l'apparence du désespoir et de la censternation, annoncer la mort du prince Gilles que l'on venait de trouver sans vie étendu sur son lit.

A cette nouvelle ils jetèrent des cris de surprise et de douleur ; et, parmi tous ceux qui apprenaient cette mort, on n'en voyait pas qui eussent l'air aussi affligé que les six meurtriers. Ils invitèrent avec instance leur hôte et les gentilhommes qui s'étaient trouvés à la chasse avec eux, à venir à la Hardouynaie pour rendre honneur au prince mort, ayant grand soin de faire remarquer qu'ils étaient absents du château lorsque le malheur était arrivé.

La peine que de Méel et ses compagnons prirent pour faire constater cette absence, donna quelques soupçons, et de fâcheux bruits commençant déjà à s'élever, ni leur hôte, ni aucun des autres convives ne voulurent les accompagner.

Bientôt une clameur de pitié pour le prince et de haine pour les assassins retentit dans tout le pays ; dans les campagnes environnantes on n'entendait que le glas des morts, et le menu peuple du canton répétait : Nous avons perdu notre meilleur soutien, allons prier pour lui.

Les religieux d'un couvent voisin vinrent processionnellement et en grande pompe avec leur abbé à leur tête (c'était l'abbé de Bouguin), pour faire l'enlief du corps de très-haut, très-puissant et très-redouté Gilles, prince de Bretagne, mort prisonnier au château de la Hardouynaie.

Les hommes qui l'avaient tué l'avaient retiré du sombre et humide cachot où ils l'avaient fait souffrir si longtemps ; ils avaient placé leur victime dans une chambre haute, sur un lit de parade, et lui prodiguaient maintenant des honneurs, d'hypocrites larmes et de stériles regrets.

Quand les religieux furent entré dans la chambre funéraire, on vit, à la lueur de toutes leurs torches de cire jaune, un vieillard en pleurs venir se jeter sur le corps de l'illustre mort.

Oh ! mon maître ! oh ! mon excellent maître ! à votre dernier moment vous n'avez point vu votre vieil Humfroy à vos côtés ! avez-vous pu croire qu'il vous eût aussi abandonné ! avez-vous pu le compter parmi les ingrats et les traîtres ! oh ! bien-aimé seigneur, voilà la

pensée qui m'est insupportable, et qui abrégera mes jours ! Ah ! que ne suis-je déjà avec vous !

Le vénérable abbé de Bouguien vint à Humfroy, et, lui prenant la main, lui adressa ces paroles : Fidèle serviteur, ce ne sera pas moi qui vous dirai de ne pas pleurer l'excellent prince que nous pleurons tous, et que je dois regretter plus que tout autre, puisqu'il m'avait été confié dès sa plus tendre enfance ; mais Humfroy, vous êtes chrétien, et devant la croix il faut savoir modérer les plus cuisants regrets : en face de la croix le désespoir doit se taire, et la prière s'élever.

Les chants des prêtres retentirent alors ; pendant que l'on répétait les versets du *De profundis*, le corps du prince fut placé dans le cercueil : Humfroy, cherchant à contenir ses sanglots, aida à rendre ce pieux et terrible devoir. L'abbé de Bouguien, le cœur navré de tristesse, marchait à côté des restes de son noble élève ; malgré tous ses efforts, on voyait des pleurs s'échapper de ses yeux. Arrivé au monastère, il fit inhumer celui qu'il avait aimé comme un fils, dans une chapelle dédiée à saint Gilles.

Le lendemain de l'enterrement, Humfroy vint trouver le vénérable abbé et lui dit : Je n'ai plus rien.... plus rien sur la terre ; je ne vivais que pour aimer et servir celui qui est là (montrant la chapelle de saint Gilles). Révérend père, ayez pitié de moi ; permettez que le peu de jours qui me restent se passent près de sa tombe.... Hélas ! je ne puis plus le servir, je veux prier pour lui..... Admettez-moi parmi les frères lais de votre sainte maison. Au nom de celui que vous avez aimé, ne rejetez pas ma prière.....

Ce fut avec satisfaction que l'abbé de Bouguien accorda la demande du fidèle serviteur, et depuis on vit

souvent les deux vieillards venir ensemble s'agenouiller devant l'humble tombeau du noble et infortuné prince qui avait eu sur la terre de rapides instants de gloire et de bonheur, et des années de souffrance et d'adversité.

Le cordelier qui était venu le confesser et lui donner le pain du ciel à ses derniers moments n'avait point oublié la mission dont le prince mourant l'avait chargé ; sans un instant de retard, il s'était mis en route pour aller trouver le duc de Bretagne. Arrivé à Pontorson, il demanda où était le duc François; on lui dit qu'il venait de prendre Avranches, et qu'il devait y rester plusieurs jours. Comme il entrait dans cette ville on lui montra le duc sur la plage de sables qui s'étend entre Pontorson et le mont Saint-Michel ; le religieux se hâta de marcher à sa rencontre : de loin il voyait sur cette vaste et blanche étendue un groupe de chevaliers ; leurs armures brillaient aux rayons du soleil ; au milieu de ce rassemblement de plus de deux cents seigneurs bretons, on distinguait François, monté sur un blanc palefroi, et quand le religieux fut plus près, il le reconnut encore à une couronne d'or placé sur son casque de fer. Pendant qu'il songeait à la manière dont il accomplirait son message, le duc et sa suite le regardaient aussi venir vers eux : sa taille était haute et imposante, son front était chauve, sa barbe longue et grise tombait sur sa poitrine, sa démarche n'était pas ralentie par l'âge, et cependant il paraissait avoir vieilli dans les austérités. Lorsqu'il fut parvenu au groupe qui composait l'escorte du duc de Bretagne, il n'hésita point, et allant se placer à l'encontre du cheval du prince, il dit :

Messire, plaise à vous de m'entendre seul et sans témoins.

— Que me voulez-vous ? demanda François, cherchant à calmer son cheval qui s'était cabré à l'approche du religieux ; que voulez-vous me dire révérend père ?

— Ce qui vous importe le plus, repartit le cordelier.

— Chevaliers, éloignez-vous ordonna le duc : et il ajouta : Restez à quelque distance et attendez-moi.

Alors le duc de Bretagne et le moine furent laissés seuls.... François attendait avec anxiété les premières paroles du religieux. Il était descendu de cheval ; et s'appuyant sur sa longue épée, il tenait ses regards abaissés sur le sable. Le religieux, rempli de cette émotion que l'on ressent quand on vient parler au nom d'un mort, hésitait à rompre le silence. François répéta : Parlez, mon père.

— Ce n'est pas en mon nom que je parlerai, c'est au nom de messire Gilles de Bretagne, votre frère : c'est lui qui m'envoie : il m'a adjuré de venir vers vous avant d'être délivré des chaînes que vous lui aviez données ; il m'a chargé de vous dire qu'il vous pardonnait...

— Mais où est-il donc maintenant ? s'écria François ; qui a pu le délivrer ?

— La mort, dit le prêtre, la mort qui délivre de tout.... c'est elle qui a fait tomber les chaînes de votre frère.

A ces paroles, le duc cacha son visage dans ses mains, et l'on ne put voir s'il répandait des pleurs.

L'étranger continua : Après avoir reçu de mes indignes mains les sacrements de notre sainte mère l'Église, votre noble frère m'a adjuré, au nom du Dieu vivant, de venir vous trouver, très-redouté seigneur, et de vous dire *de vous préparer au jugement de Dieu ; qu'avant cin-*

quante jours, vous y seriez appelé, et que là, devant le juge que l'on ne peut tromper, ses torts et vos actions seraient jugés.....

Après m'avoir donné cet ordre, Messire Gilles votre frère est passé de vie à trépas, ayant chrétiennement pardonné ses longues et cruelles souffrances à ceux qui les lui avaient fait endurer....

Le religieux avait fini de parler, que François ne relevait pas encore la tête ; il restait profondément absorbé. Il entendit le bruit des chevaux, alors il regarda. Sa suite venait le chercher. Mais le cordelier avait disparu ; on ne le voyait même plus sur la grève.... Les paroles dites par le religieux restaient pesantes sur le cœur du duc. Il remonta à cheval ; mais ses mains froides et tremblantes tenaient à peine les rênes. Il fut triste et sombre pendant toute la route. Arrivé à Vannes, une fièvre qui ne le quitta plus se déclara avec d'alarmants symptômes. Le mal fit des progrès rapides ; dans ses souffrances et sur son lit d'agonie, il cria vers le Dieu qui pardonne, et se repentit des mauvais traitements qu'il avait fait endurer à son frère.

Avant que les cinquante jours ne fussent écoulés, il fut appelé devant le juge où Gilles l'avait sommé de comparaître, devant ce juge incorruptible qui pèse toutes les actions, et dont la justice ne peut être désarmée que par le repentir.

La mort de François 1er, duc de Bretagne, dit un vieil historien de notre province, *doit servir d'exemple à tous princes d'estre sages à croire, et ne se donner en appétit, ny aux passions de ceux qui les approchent ; car les hommes n'ont que trop à refréner et gouverner leurs propres passions sans boire celles de leurs courtisans.*

FIN DU FRATRICIDE.

TABLE DES MATIERES.

			PAGE.
Chapitre	I	Les Préparatifs de réception...	1
"	II	L'Arrivée.....	8
"	III	Le Banquet.....	20
"	IV	Hommages et Redevances.....	30
"	V	Le Lendemain.....	38
"	VI	Le Moine.....	44
"	VII	Limites.....	56
"	VIII	La Nuit.....	62
"	IX	Trahison	73
"	X	Le Départ.....	78
"	XI	La Lettre.....	86
"	XII	Une Nuit d'orage.....	90
"	XIII	La Calomnie.....	100
"	XIV	Apprêts du Jugement.....	105
"	XV	Charité et Justice.....	108
"	XVI	Journal d'Harold le Lépreux...	121
"	XVII	Joie et Contrariété.....	143
"	XVIII	Attente trompée.....	149
"	XIX	La Décision.....	157
"	XX	Le Voyage.....	162
"	XXI	La Cour.....	167
"	XXII	Le Banquet royal.....	172
"	XXIII	Souvenirs des Camps.....	179
"	XXIV	Légèreté coupable.....	194
"	XXV	Hospitalité violée.....	199

TABLE DES MATIÈRES.

			PAGE.
Chapitre	XXVI	La Captivité	210
"	XXVII	Résignation	217
"	XXVIII	Le Traitre	227
"	XXIX	Le Connétable	230
"	XXX	Le Frère	236
"	XXXI	La Jeune Mère	242
"	XXXII	L'Epouse	246
"	XXXIII	Le Prisonnier	254
"	XXXIV	L'Entrevue	259
"	XXXV	La Suppliante	268
"	XXXVI	Le Juge	275
"	XXXVII	Le Vieux Serviteur	283
"	XXXVIII	Le Messager	293
"	XXXIX	Le Convoi	303

ETUDES LITTERAIRES.

Le *Foyer Canadien* recommandait dernièrement aux amateurs de saine littérature les *Études littéraires et historiques pour la défense de l'Eglise* de M. Léon Gautier. Il est peu d'ouvrages de critique de notre temps écrits avec autant d'élévation, de largeur de vue et d'esprit chrétien. M. Gautier est un disciple de M. Louis Veuillot ; il a quelque chose de son originalité, de sa verve, de sa manière large, de la hardiesse de son style, et avec cela toute la vaillance de sa foi. Les extraits qui suivent inspireront à nos lecteurs, nous en avons la certitude, l'envie de faire une plus ample connaissance avec cet écrivain.

I

De temps en temps, le chrétien parvient à se soustraire à tous les accablements, à tous les tumultes de la vie moderne ; il s'enfuit, il se précipite dans la solitude, et là enveloppé de silence et de paix, il fait " le bilan " de son âme : " A-t-il progressé dans la lumière et dans le bien ? A-t-il lâchement fléchi et reculé ? Ou bien est-il resté dans l'immobilité ? a-t-il fait halte dans la vulgarité, dans la demi-lumière ? " Telles sont les questions que le chrétien se pose. Elles se résument toutes en une seule : " Où en suis-je ? "

Le critique doit, lui aussi, se soustraire quelquefois à l'agitation et au bruit du monde littéraire ; il doit de temps en temps "faire des retraites", s'éloigner des livres, prendre des sentiers silencieux, monter sur des hauteurs, et de là contempler, en leur ensemble, les évolutions des intelligences et le mouvement des âmes. Et lui aussi, il doit faire un bilan, celui de la littérature et de l'art contemporains ; et lui aussi, il doit se poser de nombreuses et de vastes questions : "L'art a-t-il progressé dans la lumière ? a-t-il reflété le Beau avec une exactitude plus indépendante et plus harmonieuse ? A-t-il fait plus de bien sur la terre, a-t-il converti plus d'âmes, a-t-il davantage peuplé le ciel ? Notre siècle est-il moins rampant ? Sommes-nous plus près de Dieu par la pensée ? " Et toutes ces questions peuvent se résumer en une seule : "Où en sommes nous ? "

C'est à cette question que nous nous proposons de répondre, et nous allons étudier la Parole ou la Littérature en notre temps. Nous essaierons de déterminer tour à tour quel est son état actuel, quelles sont ses tendances, et ce qu'il nous reste à faire pour entrer décidément dans un meilleur avenir.

II

En examinant l'état actuel de ce qu'on a si mal nommé "la littérature", nous aurons lieu de nous réjouir d'un progrès certain, et de concevoir de grandes espérances. Si l'on veut nous permettre de dire très nettement notre pensée sur ce sujet, nous n'hésiterons pas à proclamer que notre siècle *nous paraît littérairement très-supérieur aux siècles précédents, même au* XVIIe. Il nous faut expliquer notre pensée, qui est faite pour surprendre quelques esprits.

Nous sommes convaincu qu'en général nos tendances littéraires sont infiniment plus élevées. Certes nous n'avons pas de Bossuet, et bien d'autres noms illustres pourraient nous être victorieusement opposés ; mais la majorité des écrivains de notre temps sont plus vivants que ceux du siècle de Louis XIV ; ils sont plus vastes, ils se tiennent plus haut. Nous avons vaincu deux vrais fléaux, deux monstres qui dévoraient notre littérature il y a cent ans, il y a deux et trois siècles : et ces deux fléaux sont la Convention et le Séparatisme.

Sous le règne, sous la législation de Boileau, il n'était permis qu'aux théologiens de parler de Jésus-Christ : dans tous les autres *genres*, il fallait mettre l'éteignoir sur ce soleil et l'empêcher de luire. J'ai dit ailleurs que la littérature du XVIIe siècle ressemblait à une série de petites loges, bien closes, bien séparées l'une de l'autre, portant chacune une étiquette spéciale : la première était celle de la religion, de la théologie ; la seconde celle de la politique ; les autres, celles de la philosophie, de la poésie, de l'art, de l'histoire, des sciences. Il était expressément défendu de communiquer d'une loge à l'autre. Quand on s'enfermait dans la politique, on ne pouvait parler religion ; quand on se cloisonnait dans la poésie, on ne pouvait être théologien. C'est ce que nous appelons le Séparatisme. Descarte en fut l'inventeur en philosophie, et Boileau le perfectionna en poésie. C'est à lui que sont dus ces très-odieuses paroles :

> De la foi des chrétiens les mystères terribles
> D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.

Traduisez ces deux vers en bon français, et vous aurez cette proposition, contre laquelle notre indignation se déclare impuissante : "Jésus-Christ n'est pas un

élément poétique." Et bien ! notre siècle a partagé notre indignation, il a renversé un peu brutalement toutes ces cloisons ridicules : il a donné de l'air, la religion a pu pénétrer. Le XVIIe siècle ne permettait à ce soleil d'entrer que dans un petit réduit, et il tamponnait, il obscurcissait toutes les autres fenêtres. Aujourd'hui le soleil est vainqueur, ses rayons pénètrent partout.

Je sais que Jésus-Christ est contesté ; je sais que, suivant l'expression de l'évêque de Tulle, " il y a aujourd'hui des hommes qui prennent des habitudes d'êtres inférieurs, et qui jettent des ruades à ce Dieu." Je le sais ; mais tout au moins je me réjouis de voir que la question littéraire aujourd'hui n'est plus comme au XVIIe siècle entre Perrault et Boileau, entre les partisans et les adversaires des trois unités, etc , etc. La question est entre ceux qui aiment Jésus-Christ et ceux qui le détestent. Jésus-Christ est aujourd'hui le centre incontesté de la littérature. Ouvrez un livre ou un journal : c'est de lui, c'est toujours de lui que l'on parle. Et nous disons, et nous affirmons que c'est là un progrès immense.

Et la Convention n'a pas été vaincue moins énergiquement que le Séparatisme.

Lamartine a dit quelque part, non sans orgueil : " J'ai tout changé en poésie : avant moi il fallait, pour être poëte, avoir sous son oreiller le *Dictionnaire de la Fable ;* j'ai été chercher dans l'âme humaine les véritables cordes de la lyre." Rien n'est plus vrai.

Si je lis attentivement la poésie et le théâtre du XVIIe siècle, je ne puis pas ne pas me révolter, j'éprouve à tout instant la même sensation qu'à l'audition d'une note fausse. Sauf quelques exceptions notables, toute

cette littérature est de convention. Les héros tragiques sont tout d'une pièce, ils sont roides et guindés, ils ne sont ni chrétiens ni français. Un Boileau a pu écrire l'*Art poétique* sans y prononcer une seule fois le nom de Jésus-Christ, ni celui de Dieu, et il veut que nous ne les prononcions pas davantage : il faut absolument que nous empruntions à la mythologie des Grecs (et quelle mythologie!) tous les éléments de notre poésie. Un Molière a écrit plusieurs volumes de théâtre ; lisez-les, vous n'y trouverez pas un type chrétien et notamment pas une femme chrétienne : Plaute aurait pu signer toutes ces comédies, sauf *Don Juan*. La vie intime, la vie chrétienne n'y sont jamais réflétées : théâtre de convention ! Nous préférons celui de notre temps, malgré tant de scandales ; il essaie tout au moins de reproduire notre vie, nos mœurs, nos idées. Quand la toile se lève, je puis reconnaître les personnages qui se meuvent sur la scène; ce sont bien mes contemporains, ce sont des chrétiens, des Français ; mes yeux s'allument et mon cœur bat. Octave Feuillet n'est pas un génie ; mais, quand je lis son *Village*, je pleure à chaudes larmes. Sa "Madame Dupuis" est vivante : c'est une chrétienne comme j'en connais mille, et la scène représente un foyer comme le mien. Mais je n'ai jamais pleuré en lisant Molière : ses personnages ne nous ressemblent pas.—Et dans la poésie, même transformation : Lamartine, Hugo, Musset, Jasmin et tant d'autres, n'ont presque fait aucun sacrifice à la Convention ; ils parlent comme ils pensent. Souvent ils pensent mal, mais au moins ils sont sincères, ils ne sont pas dans le faux. Voilà pourquoi j'aime tant la littérature de mon temps ; voilà comment je la crois supérieure à celle des deux derniers siècles.

On l'a dit avant nous et mieux que nous: notre siècle est un siècle d'aspirations, de désirs. Entre le bien et le mal, la lutte est terrible, sans doute; mais le bien ne peut manquer de triompher, et ce triomphe sera l'honneur de la fin de ce siècle, qui n'aura pas été en vain si avide de vérité. Lorsque l'on cherche tant Dieu permet que l'on trouve.

III

Que nous reste-t-il à faire pour triompher complètement?

Il faut poursuivre à outrance, poursuivre dans leurs derniers retranchements le Séparatisme et la Convention. Brisons les dernières barrières qui empêchent encore le soleil de la foi de tout illuminer et de tout échauffer: que ce soleil circule partout. Il n'est pas un *genre*, en littérature, où l'on ne puisse être pleinement et absolument catholique. N'ayons pas d'ailleurs le préjugé des derniers siècles, qui consistait à représenter notre foi comme ennuyeuse; rien de plus joyeux, au contraire. Trempons tous dans Jésus-Christ, imprégnons tout de Jésus-Christ, et la poésie, et l'éloquence, et le roman lui-même. Appliquons-nous surtout à être vrais, à être spontanés, à être vivants, à faire de notre parole le bel écho de notre pensée. Ayons le *sens catholique*, ce sixième sens plus noble et plus important que tous les autres. De grands esprits nous ont à cet égard laissé de grands exemples. Hier encore nous entendions la voix d'un grand évêque, qui vient de réconcilier décidément la poésie et la théologie, qui vient d'élever à l'état d'axiome cette proposition si contestée autrefois: "Rien n'est plus poétique que la "théologie." Faisons comme lui, réconcilions avec la

théologie l'art, la science et l'histoire. La grande victoire est à ce prix, et l'avenir appartient à la parole redevenue vraie, sincère, catholique !

JASMIN

I

L'Église et la France viennent de perdre un vrai poëte : Jasmin est mort.

C'est à dessein que nous disons un *vrai* poëte. Le premier titre de Jasmin à notre admiration, à notre reconnaissance, c'est la vérité qu'il a introduite dans l'art. Jasmin est un de ceux qui ont détruit parmi nous le règne de la convention, le triomphe du séparatisme. Jasmin est l'antithèse de Boileau. Boileau avait proclamé qu'on ne saurait être chrétien en poésie : il avait enfermé à clef la poésie d'une part, la religion de l'autre, et leur avait défendu de communiquer entre elles ; il avait multiplié les cloisons entre l'art et la vie intime. Toute spontanéité était prohibée. Mille genres divers avaient été créés : épître, satire, élégie, sonnet et tant d'autres, avec d'affreuses et étroites petites règles qu'il était très-défendu d'enfreindre. La poésie se mourait dans toutes ces petites cellules, où l'air ne pénétrait pas. Jasmin est un de ceux qui l'ont sauvée énergiquement, en cassant les carreaux et même en défonçant un peu la porte ; il a fait pénétrer l'air à grands flots dans ces réduits qui " sentaient le renfermé." Il a brisé ensuite toutes les cloisons : la poésie,

la religion ont pu se précipiter dans les bras l'une de l'autre. Boileau est vaincu : la simplicité triomphe.

Comparez entre elles la vie de Boileau et celle de Jasmin : l'antithèse sera encore plus visible. Le versificateur du XVIIe siècle est un écrivain de chambre, essentiellement casanier, méthodique, propre, rangé ; fort honnête homme d'ailleurs, mais triste, ennuyeux, guindé, monotone, janséniste. Il n'a même pas la conception de la vraie poésie ; il n'est pas éloigné de l'opinion de Malherbe affirmant " qu'un poëte n'est pas " plus *utile* ici-bas qu'un joueur de quilles." Il est assez persuadé que la poésie a pour but principal d'être l'ornement d'un Versailles, la distraction d'un Louis XIV et le châtiment d'un Cotin. Il ne voit guère plus loin, et aligne consciencieusement ses alexandrins raisonnables, dont je n'entends pas médire. Et maintenant, quittons la chambre de Boileau et le jardin d'Auteuil ; transportons-nous sous le soleil de notre Midi. Un poëte a vécu de notre temps, presque inconnu d'une moitié de la France, marchant de ville en ville, de triomphe en triomphe, entouré comme un roi des joyeux tumultes de tout un peuple, couvert de fleurs, couronné de lauriers, chantant partout et chantant pour les pauvres, chantant des poëmes qui n'appartenaient à aucune des catégories de Boileau, des poëmes qui n'étaient ni des épîtres, ni des élégies, ni des sonnets, et qui cependant passionnaient les multitudes ; des poëmes enfin où l'on osait nommer le Christ, la Vierge et les Saints, et d'où tout l'Olympe était insolemment chassé. Tel a été en effet la vie de Jasmin ; ne nous demandez pas si nous la préférons à celle de Boileau.

Et maintenant il faut (c'est presque un devoir), il faut

s'occuper de ce poëte, qui est mort. Le critique lui doit tout au moins l'honneur d'un examen attentif, et nous avons d'ailleurs à justifier nos admirations.

II

Jasmin naquit en 1798, lorsque, " vieux et cassé, " l'autre siècle n'avait qu'un couple d'ans à passer sur " la terre [1] " Il naquit d'une des plus pauvres familles d'Agen, et n'a jamais rougi de cette pauvreté. " Au recoin d'une vieille rue, dans une maison où plus " d'un rat vivait, le jeudi gras, à l'heure où l'on fait " sauter la crêpe, d'un père bossu, d'une mère boiteuse, " naquit un enfant, et cet enfant... c'était moi [2] ." Il naquit précisément au milieu d'un des éclats des plus fous de la folle gaieté méridionale, au bruit d'un charivari. Il faut avouer que cela ne lui gâta pas l'oreille. Personne n'a peut-être plus aimé sa mère que Jasmin : sa mère, dis-je, et son berceau. Jamais poëte officiel n'a célébré le berceau doré des princes comme le fils de ce petit tailleur a célébré son gros berceau d'osier : " Bien emmaillotté dans des langes grossiers, tous ra- " piécés ; couché sur ma petite couchette toute farcie de " plumes d'alouette ; maigre, chétif, mais nourri de bon " lait ; autant je grandissais que le fils d'un roi [3] ! "

Pourquoi ne raconterions-nous pas avec quelque détail les premières années de notre poëte, puisqu'il a voulu nous les raconter lui-même avec un charme inexprimable, en deux de ses plus beaux poëmes [4] ?

1 *Mous Soubenis*, édition Didot, 60, 61.

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*, 60, 62.

4 *Mes Souvenirs*, t. I. *Mes nouveaux Souvenirs*, t. IV, de l'édition d'Agen.

Jasmin, dès qu'il su marcher, a vécu de la vie méridionale, qui est pleine d'ardeurs, et chez les enfants, de gamineries étranges. Il a été broussailleur, picoreur, maraudeur. Les enfants du Midi ne ressemblent pas aux nôtres: ils ont la vie beaucoup plus remuante ; l'école buissonnière est leur existence naturelle. La chambre, au contraire, est leur plus dur supplice ; ils ont besoin de plus d'oxygène que nous. Jasmin a vécu fenêtres ouvertes quand il était chez lui : mais il a rarement été chez lui. Il faut voir avec quelle vigueur il apostrophe la race triviale des casaniers : " Riches " enfants, petits mignards, vous qui, accroupis dans un " salon bien chaud, vous endormez sur des capucins de " cartes ou qui suez à faire un petit saut....., vêtus, " vous autres, vous vous enrhumez dedans; demi-nus, " nous-autres, nous nous portons bien dehors [1] !"

Enfance en plein air; batailles autour des feux de la Saint-Jean ; expéditions brillantes contre toutes les vignes des environs d'Agen ; commencements charmants de la vie intellectuelle sous ce beau front d'enfant; veillées d'hiver si doucement passées en écoutant *Barbe-Bleue* et le *Petit-Poucet ;* l'auteur des *Souvenirs* nous a fait tous ces récits, et nous ne les essaierons pas après lui. Il faut d'ailleurs arriver à une sorte de coup de tonnerre qui éclata sur l'enfance de notre poëte. " C'était un lundi, mes dix ans s'achevaient, " nous faisions aux jeux, j'étais roi..... Tout à coup " qui vient me troubler? Un vieux assis sur un fauteuil " de saule.....Il s'approche ; encore, encore plus. Dieu ! " qu'ai-je vu ? mon grand-père, mon vieux grand-père, " que ma famille entoure. Dans ma douleur je ne vois " que lui ; déjà je saute sur lui pour le couvrir de bai-

1 *Mes Souvenirs* p. 62.

" sers. Pour la première fois, en m'embrassant, lui, il " pleure. " Où vas-tu, parrain ?—Mon fils, à l'hôpital : " C'est là que les *Jasmins* meurent." Il m'embrasse et " part en fermant ses yeux bleus. Cinq jours après, " mon grand-père n'était plus. Et moi, chagrin hélas! " ce lundi, pour la première fois je sus que nous étions " pauvres [1] !" Ce délicieux récit, venant après le tableau des escapades de l'enfant, produit une émotion inattendue. Avez-vous vu quelquefois de grosses larmes venant à couler silencieusement sur un visage qui souriait tout à l'heure et qui tout à l'heure sourira de nouveau ? Voilà l'effet produit par les vers de Jasmin.

Il est bien vrai que l'âme humaine s'intéresse davantage, s'attache plus étroitement au malheur qu'à la joie ; dans les *Souvenirs* de notre poëte, les plus beaux passages sont ceux qui sont le plus mouillés de larmes. Que Schubert a eu raison d'écrire l'*Éloge des larmes !* Jasmin pleurait souvent en lisant ses propres œuvres ; et nous autres gens du nord, qui avons la larme beaucoup moins facile, nous nous sentons remués aussi par une poésie aussi sincèrement naturelle. Le grand-père de notre héros mourut en effet à l'hôpital : ce Jasmin ne voulut pas déroger. La misère cependant ne fut pas moins affreuse au logis du pauvre tailleur, et c'est ici que se placent quelques épisodes charmants, où l'on trouvera le même sourire trempé de pleurs. Une mère, ou, pour mieux parler, la Mère par excellence, celle qui parcourt toute notre terre en jetant des manteaux à toutes les nudités, en apaisant toutes les faims, en ouvrant les portes de toutes les prisons, l'Église enfin, avait eu pitié de cette pauvre famille ; elle avait pris par la main notre poët eenfant, l'avait réchauffé,

---

1 *Mes Souvenirs* p. 70.

vêtu, nourri, et même l'avait placé sur ses genoux et lui avait appris les premiers éléments de la science humaine. Sans l'Église nous ne possèderions pas les chefs-d'œuvre de Jasmin, ou plutôt nous ne possèderions aucun chef-d'œuvre. Elle a conservé ceux qu'elle n'a pas fait naître. Par malheur, le futur auteur des *Papillotes* avait une petite tête gamine, lutine, insupportable : il commit je ne sais combien de peccadilles toutes plus graves les unes que les autres, et finalement, pour dire la chose sans périphrase, fut chassé du collége où la charité le nourrissait. Mais la charité ne nourrissait pas que lui ; l'Église, toutes les semaines, déposait une grosse miche de pain à la porte de Mme. Jasmin. Il paraît qu'à cause des escapades de notre gamin, la miche aussi fut supprimée : et voilà notre écolier qui sort de son collége pour assister chez sa mère à une scène de désolation. Pas de pain ! Écoutez le poëte maintenant : " Sans argent, sans pain ! quel " tableau, quel tableau ! Oh ! je n'avais plus faim, et, " dans mon corps, mon âme semblait la lame acérée " d'un sabre *flambant neuf*, qui de son tranchant déchire " le foureau. Enfin, sans sourciller, je fixe ma mère ; " je la vois qui se regarde la main, la gauche, je crois. " Elle se lève, nous dit : " Espérez." Elle quitte sa " coiffe des dimanches, sort un petit moment, puis re- " paraît une miche de pain sous son bras. Tous, à cet " aspect, reprennent la parole, tous rient, se mettent à " table ; même de temps en temps, je vois rire ma mère. " Moi, je reste muet, sérieux ; je me doute de quelque " chose..... Enfin ma mère prend un couteau, s'ap- " proche de la miche, y fait la croix et tranche. Vite, " sur sa main gauche j'ai jeté un coup d'œil. Sainte " Croix, c'était vrai : elle n'avait plus son anneau [1] ! ! "

1 *Mes Souvenirs*, pages 88, 89.

L'enfant grandit, grandit. Il entra d'assez bonne heure en apprentissage et se plaça, comme il le dit, " chez un artiste en cheveux," pour y apprendre " les " secrets *argenteux* du rasoir et du peigne [1]." Mais en coiffant, en peignant, en rasant, il avait l'esprit bien loin de la main. Il était dévoré du feu de la lecture : durant de longs mois il savoura à petites gorgées le *Magasin des Enfants*, livre inoffensif autant que médiocre. Je ne sais quels amis maladroits crurent bien faire en prêtant au jeune apprenti des livres d'une médiocrité bien moins inoffensive : Florian et Ducray-Duminil, c'est-à-dire la littérature la plus odieusement fausse qui ait jamais rampé sous le soleil. Il faut entendre le vieux Jasmin se moquer finement de l'effet singulier que ces lectures produisirent dans la tête du jeune Jasmin. Lui qui avait un amour si brûlant pour la vraie nature, se précipita dans les champs pour constater de ses yeux si tout s'y passait réellement comme dans Florian. Il vit le grand soleil qui jetait partout ses grandes chaleurées, il entendit le beau concert des oiseaux, il prêta surtout l'oreille aux chansons gasconnes qui retentissaient de toutes parts. Tout cela n'était pas dans Florian. Pas de bergère enrubannée, pas de musette plaintive, pas d'agneaux blancs : mais " des prés toudus, des fillettes sautilleuses, des fifres criards." Et cependant, ajoute le poëte, " sous tout cela il y avait le vrai, le beau ; " mais Florian obscurcissait mon œil [2]." Il est très-aisé de tirer de ces aveux une conclusion pratique : si vous possédez *Estelle et Némorin*, ne le lisez à vos enfants qu'avec un commentaire perpétuel, et uniquement pour leur faire comprendre jusqu'où peut aller la niaiserie humaine.

1 *Mes Souvenirs.* Il avait seize ans.

2 *Mes nouveaux Souvenirs*, IV, p. 346.

III

Malgré tout, l'esprit de notre poëte s'éveillait ; il ouvrait les yeux de tous côtés. A seize ans, c'était un beau jeune garçon, aux yeux vifs, à la mine avenante, et qui avait déjà dans tout le pays de beaux succès littéraires. Il était le poëte populaire et en même temps l'écrivain patenté de tout un quartier d'Agen. Il avait surtout un talent tout particulier pour raconter ; et ce talent, il devait le garder jusqu'à la mort. D'une voix vive et admirablement variée, avec un accent et un regard où tout le Midi éclatait, il faisait les délices d'un auditoire de jeunes filles et d'enfants. Mais on remarqua que le joli conteur faisait défaut à son auditoire tous les vendredis..... D'abord on fut surpris ; puis de grandes jalousies s'allumèrent. Jacques n'allait-il pas éblouir de son éloquence quelque autre quartier de sa ville natale ? On épia l'orateur populaire : hélas ! (triste chapitre dans l'histoire de sa misère) le pauvre Jasmin, si coquettement vêtu par les délicatesses de l'amour maternel, si élégant, le "*monsieuret*" enfin (car c'est ainsi qu'on l'avait surnommé), ne gagnait rien à son métier de conteur, et n'en restait pas moins aux prises avec la pauvreté, avec la faim. Tous les vendredis il allait en cachette.... chercher du pain chez les Filles de la Charité. C'est au retour d'un de ces voyages qu'il fut surpris par la bande jalouse et furieuse de ses compagnons, de ses admirateurs. " Il vient d'un autre quartier, il vient des Augustins !" s'écria-t-on de toutes parts. Grand tumulte. Le pain que notre Jasmin cachait sous sa petite rédingote, ce pain accusateur lui échappe et roule sur le pavé. Confus, rouge de honte, tête basse, le pauvre Jasmin ne

peut plus faire un pas, et de tous côtés des voix d'enfants (cet âge est sans pitié) s'écrièrent avec un ton moqueur : " Le *monsieuret* vient de la Charité ! " Mais tout ne finit pas là, et à Dieu ne plaise que nous omettions ici un beau trait qui fait honneur à notre bonne mère l'Église. Dans sa douleur profonde, Jasmin fut consolé par un de ceux qui sont institués par Dieu comme nos consolateurs surnaturels. " Le bon curé Miraben " releva le courage abattu de l'enfant : " Tu " as un ange là-haut, lui dit-il d'une voix de père ; il a " l'œil sur toi : pareil chagrin ne t'arrivera plus." " Son " œil, sa voix, son air, tout était étrange. Mon chagrin " en diminua de moitié, et le curé sans doute aida l'ange " car le boulanger, les vendredis suivants, nous envoya " des miches affectueuses [1]." Telle est la narration de Jasmin, qui écrivit cinquante ans après l'événement ; mais les vrais poëtes et les bons cœurs conservent toujours la fraîcheur de leur jeunesse. En 1862 Jasmin ne peut se souvenir du bon curé Miraben sans éclater en sanglots d'amour. Après avoir passé tant d'années à chanter pour les pauvres, il adresse au prêtre charitable cette magnifique apostrophe qui termine le quatrième chant de ses *Nouveaux Souvenirs :*

Prêtre au cœur d'or qui trônes dans le ciel,
Si depuis, à travers les étoiles,
Tu jettes parfois ici-bas un coup d'œil ;
Au petit bruit de mes chansons nouvelles
Tu as vu peut-être l'enfant au chanteau
Homme devenu, pour les pauvres sur tes traces
Changer souvent les miches en fournées,
Ah ! si c'est vrai, si tu suis mon chemin,
Tu vois au moins que depuis quarante années
De tes leçons j'ai gardé le souvenir [2].

1 *Mes nouveaux Souvenirs,* IV, p. 362.
2 *Ibid.* IV, p. 362.

Cette reconnaissance d'un Jasmin est bien faite pour nous consoler de l'ingratitude d'un Renan. Ces deux hommes, en effet, ont également mangé le pain de l'Église ; l'Église leur a tout donné. Mais tandis que l'un d'eux cherche à faire oublier et à surpasser la trahison de Judas, l'autre, au contraire, proclame d'une voix émue que " sans l'Église il ne serait rien." Et un jour, devant plusieurs milliers d'auditeurs, quêtant pour la reconstruction d'une église, ce poëte au grand cœur s'écria (et ces vers ont été admirés de Sainte-Beuve lui-même, de ce prétendu indifférent dont on connaît la neutralité très-hostile à l'Église) :

Ah ! lorsque monteront tuiles et chevrons,
Mon âme sentira quelque chose de bien doux.
Je me dirai : " J'étais nu ; l'Eglise, je m'en souviens,
M'a vêtu bien souvent pendant que j'étais petit.
Homme, je la trouve nue : à mon tour je la couvre....."
Ah ! donnez, donnez tous ! que je goûte la douceur
De faire pour elle une fois ce qu'elle a tant fait pour moi !

Et que dire de plus ? Pourquoi ne nous est-il pas permis d'être un peu plus prolixe ? Nous nous laisserions aller à raconter bien d'autres traits, à égrener bien d'autres perles. Il y a la charmante histoire d'un volume de *Contes* que Jasmin dérobe à un vieux colporteur " dans l'intention de lui rendre après l'avoir " dévoré." Mais quand notre obstiné lecteur veut faire sa restitution, le vieux colporteur n'est plus là ; et Jasmin se sent une lourde masse de plomb sur le cœur. Il pleure de repentir ; ce petit livre de trois sous lui brûle les doigts. Quinze ans après, il retrouve son vieux marchand de contes et de chansons ; mais il le retrouve enrichi, et (ô bonheur, ô enivrement, ô délices !) enrichi par le succès de la première chanson de Jasmin. Et c'est alors seulement que Jasmin n'eut

plus de remords : "Oui, ce soir-là, sur tout mon chemin, " doux, oh ! doux comme miel d'abeille, le vent frais " chanta a mon oreille que ma chanson m'avait bien " racquitté [1]."—Et il y a encore l'histoire touchante de certaines broussailleries innocentes et maraudes légales dans les vignes des environs d'Agen au profit d'un pauvre vieillard qui tombe vingt fois malade par an mais qui est guéri vingt fois par le fin et soleilleux muscat du Midi, par ce raisin qui " fait du mal en " verre, mais qui en grains guérit [2]." Et il y a encore... Mais non, nous n'en finirions pas, et nous ne sommes encore arrivé qu'au commencement de la vie publique de notre poëte.

Parmi les romans de chevalerie, il en est quelques-uns qui sont consacrés uniquement aux *enfances* des héros. Il est temps de terminer ici ce que nous pourrions appeler : *Les Enfances de Jasmin.*

IV

Tout est naturel et simple dans la vie que nous racontons. On fit souvent à Jasmin cette demande, qui sent son Joseph Prudhomme d'une lieue : " A quelle époque et à quelle occasion êtes-vous devenu poëte ? " Jasmin rit gentiment au nez de ces questionneurs : " J'ai beau fouiller, Messieurs, dans mon passé, je ne " trouve aucun jour où j'aie commencé [3]." Si du moins on l'avait interrogé sur le temps où parut sa première œuvre écrite, il aurait pu citer la chanson *Me cal mori*, qui remonte à 1822, et que toute la France méridionale a chantée avec une sorte de fureur. Mais

1 *Mes nouveaux Souvenirs*, IV, 274.
2 *Ibid.*, p. 312.
3 *Ibid.* IV, 564.

il était poëte depuis longtemps ; même il était, depuis l'âge de neuf ans, un improvisateur redouté dans Agen, jetant des poignées de vers à la tête de tous ses ennemis, et les étourdissant à coup de rimes : " Lorsqu'un " plus fort que moi m'avait battu, à coup de vers je " l'égratignais. Il perdait la tête aux traits de ma " chanson, et *les méchants tremblaient devant moi* [1]." C'est fier.

Le Midi d'ailleurs est fécond en improvisateurs : dans le Nord, il sont considérés comme des phénomènes, et on les va voir au théâtre. Dans les pays chauds, les improvisateurs sont des produits spontanés du sol ; ils n'étonnent personne, pas plus que les oiseaux. Jasmin faisait danser en chantant ses propres vers : " Je ne " savais pas encore si c'étaient des vers : cela venait " sans effort, tout naturellement. Ce que je savais, " c'est que tous les hivers, faute de fifre, nous allions " en mesure [2]." Puis le jeune homme à l'âme ardente, aux yeux du feu, parcourait sans cesse cette nature à demi sauvage des bords de la Garonne : c'était une excitation perpétuelle. J'ai souvent entendu parler les méridionaux ; partout leur enthousiasme est le même. Sur les rives brûlées du Rhône, dans certains pays que les révolutions du globe ont bouleversés et " mis à l'envers," au milieu de blocs de granit et de plaines desséchées, j'ai entendu ce cri sur bien des lèvres : " C'est ici le plus beau pays du monde." Jasmin poussa ce cri plus d'une fois, et sa poésie naquit de ce cri. Ne nous y trompons pas : Jasmin est avant tout Gascon ; il est poëte gascon ; il n'est même devenu vraiment poëte que pour être plus Gascon encore et

1 *Mes nouveaux Souvenirs.* 566.
2 *Id.*, 564.

pour inspirer à ses compatriotes le désir de l'être aussi vivement que lui. Qui pourrait peindre l'énergique fraîcheur de ses pensées quand il entendit dans les prés éclater les milles chansons populaires dont le Midi est si jaloux; quand, prêtant l'oreille, il se pénétra pour la première fois des beautés mal connues de sa langue natale : " dans un pays où, pendant six mois, une " musique résonne, et où cent pâtres font concurrence " à mille rossignols [1] ?" Nous croyons le voir s'enfouissant dans la verdure, s'asseyant sur les côtes couvertes de vignes, parcourant des yeux le grand amphithéâtre du pays gascon, concentrant en lui comme dans un miroir toutes les beautés de ces plaines, de ce ciel, de ces chants, de cette langue trop dédaignée, de ces vieilles coutumes locales, de ces danses, de ces costumes, et s'écriant tout à coup : " A toutes ces beautés " il manque une voix pour les faire connaître, un poëte " pour les faire aimer. Je serai cette voix, je serai ce " poëte !" Il s'est tenu parole.

Il lança donc sa première chanson en 1822 [2] : il avait vingt-quatre ans. Il faut tout dire : la chanson n'avait d'autre mérite que celui d'une facture assez élégante ; c'était d'ailleurs une romance sans caractère, et que Loïsa Puget eût volontiers mise en musique. Mais elle était en patois, et, " peu de jours après sa publication, " devint populaire dans tout le Midi." Le seul choix de cette langue annonçait une révolution. Ces quatre couplets assez médiocres firent bondir d'aise toutes les provinces du Midi, qui en étaient venues à dédaigner elles-mêmes la langue de leurs pères. Jasmin n'était pas digne encore de tant de renommée, et il le fit bien

1 *Ma Bigno*, p. 100,

2 *Me cal mori* (Me faut mourir), p. 5 de l'édition Didot.

voir par son second poëme : *Le Charivari* [1]. C'est une triste imitation du *Lutrin*, qui a été, suivant nous, beaucoup trop admirée par Charles Nodier. Les vers sont nettement frappés, et il y en a de fort beaux ; les rimes (pauvre avantage !) ont une très-riche sonorité. Mais véritablement le genre est déplorable, et l'on sent là combien Boileau nous a fait de mal. O cher poëte, comment avez-vous pu vous abaisser à consacrer quatorze cents vers au plus vil, au plus trivial de tous les sujets ? Nous frémissons d'indignation à la seule pensée que l'on fait apprendre *le Lutrin*, une parodie, aux intelligences toutes fraîches de nos enfants : *le Charivari* de Jasmin ne vaut pas mieux que *le Lutrin*. La poésie, le don de l'image, le don du rhythme n'ont pas été donné à l'homme pour qu'il en fît cet indigne usage.

Nous ne dirions rien d'une autre œuvre de Jasmin : *le Trois de Mai* [2], si une charmante anecdote ne se rattachait à l'apparition de ce petit poëme un peu trop académique. Le journal d'Agen, " grand alors deux " fois comme la main [3]," publia la pièce tout entière. O bonheur, bonheur que n'avait jamais goûté Jasmin ! Être imprimé dans le journal de son pays ! " Pour celui qui rêve la gloire, " c'est la gloire." Qui n'a éprouvé ces primeurs délicieuses de la publication d'un premier livre ou d'un premier article ? On est enveloppé de bonheur, on est ivre. On baisse modestement les yeux dans la rue, car on croit être l'objet de

---

1 Edition Didot, p. 7, c. 29. C'est dans *le Charivari* que sont ces deux vers qui excitaient à un si haut point l'enthousiasme de Charles Nodier :

Quan l'aoubedo fourrado en raoubo de sati,
Desfarouillo sans brut las portos del mati....

2 En 1830.

3 *Mes nouveaux Souvenirs*, IV, p. 372.

tous les regards, de toutes les conversations. Il est évident qu'on ne peut guère parler d'autre chose que de cette étonnante nouveauté, et il semble que le monde soit sous le coup d'un grand événement. Jasmin a ressenti vivement toutes ces impressions, et néanmoins il n'était plus jeune ; il avait *trente-deux ans* : c'est l'âge où la maturité commence. Il voulut voir de ses yeux l'effet produit dans Agen par la publication de son poëme. Écoutez, écoutez ce grand enfant :

.....Chez un horloger où la gazette allait
Je glisse sans bruit. Il faisait nuit, il bruinait,
Bon ! il y a le club : j'effleure le magasin.
Ils ont le journal.... Combien sont-ils ? Quatre.... cinq....
Qui va lire ? Peut-être monsieur Macary ?
Je me suis trompé : c'est le clerc du notaire....
Approchons-nous sans bruit, ne respirons pas.
Je veux compter les battements de mains....
Mais qu'est-ce ? ils écorchent ma langue
Comme si j'avais écrit de l'allemand ;
Ils y passent l'un après l'autre, et font
Un brouhaha de mon chant de mésange
Je n'y tiens plus , j'entre, l'air affairé,
Je parle de ma montre, et j'y veux un double verre :
Je ne me presse pas pourtant de la faire voir.
Je n'en avais pas....

Bref, Jasmin fait lui-même la lecture de ses vers, électrise, enlève son auditoire, et " l'horloger en eut " tant de plaisir qu'il en oublia ma montre..... et moi " aussi [1]."

V

Toutefois, nous n'avons pas vu jusqu'ici notre poëte prendre son vol, ni bien haut, ni bien loin. Ses premières œuvres sont médiocres : c'en était fait de lui s'il persévérait dans cette voie. La belle gloire de

1 *Mes nouveaux Souvenirs* IV, 374.

devenir un Jean-Baptiste Rousseau en patois ! Patience : le vrai Jasmin va se révéler. Et, du reste, que de circonstances atténuantes en faveur de ces commencements vulgaires ! Les poëtes, à moins d'être des hommes de génie, commencent généralement par l'imitation : hélas ! et l'auteur que l'on a imité le plus, c'est Boileau.... à moins que ce ne soit Jean-Baptiste. Nous nous rappelons avoir fait autrefois un nombre prodigieux d'odes et d'épitres dont nous n'avons pas été peu étonné de retrouver ensuite tout le texte, hémistiche par hémistiche, dans les œuvres du " législateur du Parnasse." O mémoire, voilà de tes tours ! Jasmin devait bientôt secouer cette servitude, et dans ses premiers *Souvenirs* publiés en 1830, devint enfin lui-même. Il conquit cette originalité qu'il avait encore à son lit de mort. Nous avons tout à l'heure résumé ces *Souvenirs* charmants et nous leur avons emprunté des récits qui auront peut-être amené quelques larmes dans les yeux de nos lecteurs. Ce n'était pas la perfection encore. Le chrétien n'a pas lieu d'être entièrement satisfait ; car il y a certaine page de ce poëme par dessus laquelle, sans être pudibond, on aimerait à sauter. Les bons livres n'ont pas de ces fondrières.

Mais rien n'était faux, ni recherché, ni même imité dans ce poëme intime. Tout y était naturel et spontané. Jasmin allait même jusqu'à donner sa théorie poétique : " Pour bien peindre il faut peindre ce que " l'on sent [1]." Et plus loin : " ARRIÈRE LE FAUX, JE " VEUX LE VRAI [2]." Ces derniers mots sont la vraie devise de Jasmin, et quand Villeneuve lui donna des armoiries, on aurait dû les graver au-dessus du noble

1 *Mes Souvenirs*, p. 62.
2 *Ibid.*, p 72.

blason. On devrait les écrire aussi, comme unique épitaphe, sur le monument que la reconnaissance publique va élever à Jasmin. Jusqu'à la fin, du reste, il fut fidèle à sa devise : si tous les gentilshommes faisaient de même !

Les ciseaux et le peigne occupaient trop notre poëte pour qu'il pût à cette époque être d'une grande fécondité. D'ailleurs, sauf les improvisations, il a toujours eu le travail un peu long. Il s'était marié ; mais, par bonheur, il n'était pas de ceux qui regardent le mariage comme un piége " où les poëtes et les écrivains ont " bien tort de se laisser prendre." Près de sa jeune femme, sous le sourire de la jeune mère et près d'un berceau, ce vrai poëte se sentit grandir, et non diminuer. Soyons francs et disons tout : Mme Jasmin avait craint un instant que le poëte, chez son mari, ne fît tort au coiffeur, et vite elle avait caché papier et plumes. Mais la réputation du poëte gascon s'étendit au loin, elle devint de la gloire. Cette gloire même fut " argenteuse," suivant le joli mot du Midi. Et Mme Jasmin fut désarmée ; et elle était la première à tendre la plume à son mari : " Écris, écris : chacun des mots qui tombent de ta plume est une pierre pour *notre* maison." Jasmin était devenu propriétaire ! ! !

Les commencements d'un jeune ménage sont toujours difficiles ; mais il arrive un moment où la petite pile des économies domestiques monte, monte et se change en véritable colonne. Alors le mari joyeux aspire l'air à pleins poumons, se sent plus libre et songe aux choses de l'esprit. A partir de 1835, Jasmin put chaque année publier quelque nouveau poëme. En 1835, une perle, *l'Aveugle de Castelcuillé*, fit l'admiration de tout le Midi. Le poëte y abandonnait toutes les fausses traditions de la prétendue poésie, telle que

l'avaient comprise les XVIIe et XVIIIe siècles : il prenait un sujet domestique, intime, des personnages humbles mais vivants, plaçait ce sujet et ces personnages dans un paysage naturel, et triomphait de toutes les mauvaises habitudes littéraires de son temps. Il en triomphait.... tout simplement parce qu'il se plaçait plus haut. *L'Aveugle* fut la vraie consécration du talant de Jasmin : il devint dès lors profondément populaire, et Bordeaux enthousiasmé lui jeta "la première couronne." Ne pourrait-on pas dès lors considérer Jasmin comme le véritable roi d'Agen ? Ne pourrait-on pas à la lettre lui appliquer ces beaux vers qui s'appliquent réellement à l'une de ses plus charmantes héroïnes : " Tout " cela faisait bruit dans les prairies, et déjà le pays " pour Jasmin tout de bon s'était pris du plus bel " amour. C'étaient la nuit de longue sérénades, des " guirlandes de fleurs à sa porte attachées [1]," enfin toute l'ardeur méridionale dépensée au profit d'un seul enthousiasme. Tel est en effet le poëte dans les pays brûlés par le soleil : il ne ressemble guère à nos poëtes en habit noir et en gants blancs. Mais franchement, entre les deux gloires laquelle est la plus enviable ?

Le succès de *l'Aveugle* devait inspirer à Jasmin le désir de poursuivre son chemin sur une route aussi fleurie. Ici commence la longue série de ses triomphes ; mais il est difficile de se faire une idée de cette vie enivrante, de ces acclamations furibondes, de cette gloire tapageuse. On croit les Parisiens bien ardents ; mais quand il s'agit d'enthousiasme, cent Parisiens ne valent pas dix Gascons. *Françonnette* fit bientôt oublier *l'Aveugle* [2], et néanmoins est bien loin de le

---

1 *Marthe la folle*, chant II, p. 300 de l'édition Didot.

2 *Françonnette* est de 1840.

valoir. Mais que dire de cet incomparable poëme, de *Marthe la folle*, qui sera sans aucun doute une des gloires les plus sûres de notre temps, et dont nous nous proposons de faire bientôt admirer à nos lecteurs le profond sentiment et la simplicité touchante ? Que dire de *Ma Vigne* [1], des *Deux Bessons* [2], des *Prophètes menteurs* [3], de la *Semaine d'un fils* [4], de *la Vierge* [5], des *Nouveaux Souvenirs* [6], enfin de cette longue suite de chefs-d'œuvre qui se succédèrent à peu d'intervalle et qui éclatèrent dans tout le Midi comme autant de feux d'artifice *durables*, dont trente ou quarante départements saluaient la splendeur à grands battements de mains? Ce n'est pas tout. Le Midi est le pays des manifestations populaires. Est-ce que les poëtes méridionaux sauraient se contenter de ce que nous appelons un succès de librairie ? Fi donc ! il leur faut des couronnes, de vraies couronnes ; il leur faut des palmes, des lauriers authentiques, ou tout au moins des lauriers en or. Jasmin en reçut une pluie. Partout où il paraissait, c'était fête. On l'entraînait partout au Capitole : et quelle est la ville du Midi qui n'ait pas son petit Capitole ? Bordeaux lui avait tressé sa première couronne [7] ; Toulouse, quelques années après [8] vota au poëte-triomphateur un rameau d'or, qui fut déposé, hélas ! par la main tremblante de Jasmin sur le lit de mort de sa mère. Toutes les villes voisines s'émurent, et envoyèrent à l'auteur de *Maltro* un gage

1 En 1845.
2 En 1846.
3 En 1847.
4 En 1849.
5 En 1858.
6 En 1863.
7 En 1837.
8 En 1840.

public de leur admiration : le poëte eut dans sa petite maison un glorieux musée. Paris lui-même voulut bien s'émouvoir, et, en 1852, l'Académie française, bien inspirée, décerna à Jasmin un prix que tous ses membres n'auraient pas mérité, " le prix de *poëte moral et populaire.*"

Le poëte cependant était triste encore ; il se rappelait avec quelques pleurs le terrible proverbe : " Nul n'est prophète en son pays ; " il se disait que sa ville natale, Agen, n'avait encore rien fait pour lui. Mais un jour, le soleil se leva radieux sur cette ville, " qui se fait jolie chaque jour à devenir la perle du Midi [1]." Un grand frémissement parcourut les rues, les places, les campagnes ; on sentit que quelque chose d'insolite allait se passer. Et en effet, acclamé par des milliers de voix, un homme parut, et la Ville lui tendit une couronne d'or. Jasmin la prit avec un orgueil naïf, et s'en couronna lui-même avec une fierté légitime. Il y eut un moment presque sublime, quand il la plaça fortement sur son front et s'écria d'une voix retentissante :

Regarde-la, Bordeaux ; regarde-la, Toulouse ;
Regarde-la, Paris, maintenant je l'ai sur la tête [2] !....

VI

Après avoir assisté en esprit à tant de triomphes, vous pensez peut-être connaître le poëte d'Agen. Eh bien ! non, vous ne connaissez pas encore le vrai Jasmin. Le vrai Jasmin, c'est le poëte de la charité ; c'est le poëte parcourant le Midi dans tous les sens, de beaux vers sur les lèvres et la bourse de quêteur à la main ; c'est le poëte, enfin, qui a jeté plusieurs centaines de

---

1 *Le Couronnement*, page 532 de l'édition Didot.

2 *Le Couronnement* p. 534. C'était le 27 novembre 1856.

mille francs dans le sein des pauvres, et qui lui-même, est demeuré presque pauvre. Et ne me parlez plus de ces triomphes de Bordeaux et de Toulouse ; ne me parlez plus du couronnement d'Agen. La vraie gloire de notre poëte, ce sont ses tournées charitables ; ce sont tant de larmes taries, tant de plaies embaumées ; ce sont, comme il le dit lui-même, tant de fournées de pain qu'il a fait cuire pour les affamés. Ah ! qu'il est peu de poëtes dont on puisse dire comme de Jasmin : *Transiit benefaciendo.*

Ce fut en 1836 qu'il se sentit pour la première fois cette vocation de " poëte de la charité." Il faut dire que, dès le premier jour, cette vocation fut un feu dévorant, un de ces feux qui brûlent tout, et qu'on n'éteint pas. C'était dans la petite ville de Tonneins : on donnait un concert au profit des pauvres. Vous savez ce que sont ces concerts, et les pauvres bien souvent, comme le dit un romancier contemporain, " n'en retirent d'autre bénéfice que celui de n'y pas avoir assisté [1]." Mais le concert de Tonneins devait être autrement efficace : Jasmin fut invité à composer des vers pour la solennité. Il les composa en se promenant sous un beau soleil, dans le jardin public de Tonneins ; et même il a voulu nous raconter qu'à cause de ses grands gestes et de " son parler à lui-même," une jeune femme du pays le prit naïvement pour un fou. Mais le prétendu fou eut le soir un de ses plus éclatants succès ; et certes jamais succès ne fut mieux mérité. *La Charité* est un des plus beaux diamants de l'écrin de notre poëte. Il faudrait citer tout ce petit poëme :

---

1 Jules Sandeau, *le Concert pour les pauvres.*

La grandeur de Dieu ne luit tout entiere
Qu'en faisant la charité, avec son soleil,
D'une chaleurée
De son haleine
A la terre aimé,
L'hiver, quand elle a froid :
Ou d'une ondée
De sa fontaine sacrée,
L'été, quand elle a soif.

Que l'homme fasse ainsi : il y a des peines cruelles
Qui se cachent pa rtout entre deux murailles.
Qu'ils aillent les déterrer dans ces chambres étroites,
Et qu'au lieu de compter le nombre des étoiles,
Ils comptent ici-bas le nombre des pauvres [1].

Et toute la pièce est de la même beauté. Le cœur de Jasmin battit bien fort en la lisant, et " c'est de ce " jour que datent toutes les œuvres de bienfaisance qui " ont fait donner à sa muse le surnom de Sœur de Cha- " rité." On l'appela de vingt, de trente côtés à la fois ; il alla partout. Il fut en particulier le grand coadjuteur de notre Société de Saint-Vincent-de-Paul. Il partait d'Agen, et faisait le tour de quelque dix départements : l'or pleuvait, non pas sur lui, mais sur les pauvres. On a calculé qu'en deux mois il avait moissonné " vingt mille francs," tandis que pour lui-même il avait dépensé *cent quarante sept francs* seulement. Partout les choses se passaient de même : il arrivait dans une ville, y donnait deux ou trois soirées, lisait quelques-uns de ses poëmes, surtout *Marthe*, *l'Aveugle* ou *la Charité*, et généralement terminait par une improvisation qui emportait d'assaut les dernières rébellions des âmes peu charitables. Deux tournées, j'allais dire deux missions de Jasmin, sont restées célèbres : celle de janvier 1854, et celle de 1857 à Bordeaux et à Libourne. En 1854, il parcourut en vainqueur Foix, Pamiers, Saint-Girons, Lavaur, Saint-Sulpice, Tou-

1 *La Caritat*, édition Didot, 178-181.

louse, Rodez, Saint-Geniez, Murat et Aurillac. Son itinéraire est facile à suivre dans le recueil de ses œuvres : à chaque halte nous avons une nouvelle page. Et que de traits charmants dans ces impromptus ! Au Castéra, en 1853, le curé reconnaissant lui offre... des pinces à sucre en vermeil : " Hélas ! répond simplement " Jasmin, je n'en ai pas besoin : *lou poueto paouret n'a* " *qué dé cassounado.*" Mais il se reprend et ajoute : " Je " m'en servirai pour manger les fraises de mon jardin ; " oui, grâce à vous, je goûterai dans ma vignote ce " doux miel en grains dont sans doute les saints se " nourrissent là-haut [1]." A Paris, il sut s'ennoblir en demandant à l'Empereur la grâce d'un proscrit. A Villeneuve-d'Agen, dans une solennité de la Sainte-Enfance, il sut s'élever à une hauteur où les poëtes n'atteignent pas souvent, et d'où il découvrit la terre promise de la Paix future. Or, c'était au lendemain de la guerre d'Orient :

Espérons qu'aux pays civilisés et sauvages,
Sur la terre repue de sang,
Les canons s'éteindront bientôt,
Et que les hommes forts, enseignés par les enfants,
Au lieu de se déchirer, s'embrasseront [2].

Dieu devait une belle fin à une aussi belle vie : Jasmin est mort enveloppé dans sa gloire. Mais surtout il est mort en grand chrétien, épuisé par son indignation contre le mauvais livre de M. Renan, par le travail que lui coûta son épître à ce renégat, intitulée : *Lou poeto del puple* [3]. Il est mort sans doute en poussant ce triple cri, qui est la beauté la plus réelle de son œuvre dernière : " Jésus est plus qu'un homme ; il est " Dieu, il est Dieu, il est Dieu !—*Jesus ès may qu'un hômé :* ÈS DIOU, ÈS DIOU ÈS DIOU ! "

1 *Las Pincetos benezidos*, t. IV, p. 26.
2 T. IV, p. 114.
3 Ce poëme est du 24 août 1864. Jasmin est mort environ un mois après.

M. LOUIS VEUILLOT

I

L'*Histoire de la littérature catholique au dix-neuvième siècle* est encore à faire : il est à désirer qu'elle soit faite prochainement par une intelligence solidement catholique. C'est d'ailleurs un noble sujet, et bien capable de tenter une bonne plume. Peu de nos écrivains feraient mieux ce beau livre que M. Louis Veuillot ; mais il y aurait par malheur une lacune fort regrettable dans cette œuvre que nous attendrons peut-être longtemps : M. Veuillot n'y parlerait pas de lui.

Il est certain qu'il est une des figures les plus vivantes et les moins effaçables de cette galerie trop peu connue des littérateurs catholiques. Et cependant, sa popularité véritable ne date que de quelques années. C'est la supression de *l'Univers* qui lui a valu cette récompense presque inespérée de l'opinion publique, et le succès de *Çà et Là* a décidé en sa faveur un grand nombre de juges, que n'avaient pas touchés vingt livres d'une valeur tout au moins égale, sinon supérieure. Aujourd'hui enfin, il se fait moins de tumulte autour du nom de M. Louis Veuillot ; moins de tumulte, mais un bruit meilleur et plus durable. Nous ne voulons pas essayer ici une inutile comparaison entre M. de Chateaubriand et l'auteur des *Libres Penseurs* ; mais il y a entre eux plus d'un point commun : ils ont été arrachés l'un et l'autre—l'un plus volontairement que l'autre—au fracas de la politique, et ils ont tous deux vécu dans une retraite que les lettres ont consolée.

L'un et l'autre enfin ont senti—le second plus modestement que le premier—que leurs noms et certaines de leurs œuvres vivraient après eux. C'est ce que jadis on appelait assez prétentieusement : "Assister vivant à sa propre immortalité."

Nous résumerions volontiers tout un éloge de M. Veuillot en ces quelques mots: "IL A EU LE SENS CATHOLIQUE." Cela dit tout. Personne avant lui n'a, dans notre siècle, mérité plus complétement cet éloge. Quelque sujet qu'il ait abordé, il a toujours trouvé le mot catholique, la forme et la pensée catholiques. Il n'avait pas grand fonds de théologie, surtout quand il entreprit de devenir un apologiste. Mais alors même qu'il ne *savait* pas, il soupçonnait; il faisait plus que soupçonner, il trouvait. C'est que la théologie a ses fondements dans le cœur régénéré par la grâce. Et les livres de M. Veuillot ont toujours fourni la preuve d'une âme naturellement chrétienne : *testimonium animæ naturaliter christianæ.*

D'ailleurs, M. Veuillot a eu des pères en littérature, auxquels il peut avouer sans honte qu'il a de grandes obligations. Quand il mit pour la première fois sa forte plume au service de l'Église, la première moitié de notre siècle s'était déjà écoulée, cette première moitié qui a si ardemment cherché la Vérité. Et c'est peut-être ici le lieu de résumer en quelques lignes cette histoire des lettres chrétiennes depuis la Révolution française ; le résumé est plus facile à faire que le livre.

II

Nous ne savons pas si, depuis la prétendue Renaissance du XVIe siècle, il serait facile de trouver dans le monde chrétien tout entier, durant trois siècles, dix

écrivains seulement qui aient été *absolument* UNIQUEMENT catholiques. Une désastreuse opinion, presque érigée en axiome, était la cause permanente de cette déplorable rareté. On a cru pendant trois siècles qu'on ne devait être catholique en littérature que quand on écrivait sur des sujets théologiques ou pieux. On faisait à la littérature chrétienne sa petite part, mais elle devait ne jamais franchir les bornes de ce domaine. Et ainsi des autres *genres* littéraires. Ils étaient claquemurés chacun dans sa cellule, comme les cardinaux au conclave, si je puis ainsi parler. Il était rigoureusement défendu à l'idylle d'entrer dans le compartiment de l'ode ou de l'élégie ; il était défendu surtout à la poésie de pénétrer dans le domaine de la religion. De là cette pénurie de littérateurs *absolument* chrétiens. On pourrait appeler cette époque celle du *séparatisme* littéraire ; ce séparatisme est plus qu'une demi-hérésie.

La vérité nous force à le reconnaître ; le premier qui protesta efficacement contre le séparatisme littéraire, fut M. de Chateaubriand. Le premier livre nettement *anti-séparatiste* (pardonnez-nous le terme) a été le *Génie du Christianisme*, œuvre faible quant au fond, et qui peut se résumer ainsi : On a vraiment bien tort de faire la guerre au catholicisme ; il est plein de si joli choses ! mais œuvre immense quant à l'influence et au résultat final. On y parlait *littérairement* de la Bible. La critique, la vraie critique y naissait ; la critique grammaticale de Laharpe y recevait le coup dont elle est morte. L'archéologie y était involontairement fondée. Partout on faisait le mélange, scandaleux pour l'époque, de la religion avec tous les anciens *genres*, avec la poésie, avec l'art, avec tout. *Les Martyrs*, ridicules par quelques points, continuèrent cet

heureux mouvement. Une école se forma, singulièment demi-chrétienne, et parlant encore la langue de Bernardin de Saint-Pierre et de Rousseau. Mais enfin le séparatisme était déjà vaincu, vaincu par un seul homme, par celui dont on devra dire, pour être juste envers sa mémoire, que son mérite fut considérable, mais que " son influence fut encore au-dessus de son mérite."

Quoiqu'il ait abordé tous les anciens *genres*, M. de Chateaubriand demeurera surtout comme poëte : et la réconciliation qu'il a opérée est celle de la religion et de la poésie. Mais Dieu, qui paraît vouloir faire de notre temps une époque véritablement triomphale pour son Église, a voulu placer, sur le seuil même de notre siècle, un grand homme à l'entrée de chacune des voies de l'intelligence. Dans Joseph de Maistre et dans le Lammenais de la première époque, nous avons eu le théologien comme en M. de Chateaubriand nous avions le poëte ; en M. de Bonald nous avons eu le philosophe, comme nous devions avoir en M. de Montalembert l'orateur de la tribune, et dans le P. Lacordaire l'orateur de la chaire. Grands noms, malgré cent réserves que nous pourrions faire ; grands noms, dont pas un ne mérite de périr. Et voilà vraiment nos pères spirituels : *Inde genus albanum latinique patres !*

Avons-nous le droit d'ajouter que, dans un rang plus modeste, mais dans le plus fort peut-être de la mêlée, un journal catholique, qu'il ne nous est pas permis de louer à cette place, représentait dignement cette littérature quotidienne qui tend de plus en plus à remplacer toutes les autres. Nous avions la poésie, la philosophie, la théologie, l'éloquence et l'art : nous eûmes le journal. Sur tous ces terrains, le séparatisme littéraire fut vaincu. Il y eut désormais toute une noble

foule de poëtes, de philosophes, d'orateurs et d'artistes exclusivement catholiques ; il y eut même des romanciers et des nouvellistes chrétiens *rara avis in terris.* Il y eut enfin un rayon de nos bibliothèques qui reçut des livres à la fois joyeux et chrétiens ; la tristesse, qui est d'origine janséniste, s'enfuit pour ne plus revenir. En deux mots, la littérature catholique était difinitivement fondée : elle ne doit plus mourrir.

III

Quand, en 1841, M. Louis Veuillot devint un écrivain chrétien, Chateaubriand était populaire ; Joseph de Maistre avait déjà conquis toute la demi-popularité qu'il est seulement destiné à conquérir ici-bas :—ce grand homme mérite mieux, infiniment mieux, mais il est plus populaire au ciel que sur la terre ;—Lamennais était tombé, mais on entendait encore assez distinctement les derniers échos catholiques de cette voix puissante ; M. de Montalembert était dans la plus riche adolescence de sa gloire ; le P. Lacordaire entraînait la jeunesse ; *l'Univers*, depuis plusieurs années, luttait déjà pour emporter à la pointe de l'épée cette liberté d'enseignement qu'il a fini par emporter avec le concours de tout ce qu'il y eut alors de catholiques en France ; Mgr. Parisis se montrait le champion le plus vigoureux de toutes les libertés de l'Église. Tous les catholiques semblaient fraternellement unis. On marchait gaiement, tous ensemble, à l'assaut de l'incrédulité ; on combattait ensemble, on tombait ensemble, on se relevait et on triomphait ensemble.

M. Louis Veuillot ne dut pas échapper à l'action puissante de ses amis dans la foi. Il n'est certes pas un imitateur : personne ne l'est moins que lui. Il est nettement, vigoureusement original, *sui generis.* Mais

quel mot employer pour dire que, sans imiter personne, ils reçut l'empreinte de plusieurs autres intelligences ? Il est certain que Joseph de Maistre lui a laissé sa marque vive, sa doctrine, la fierté de sa polémique. M. de Chateaubriand n'est pas aimé de M. Veuillot, et je partage assez cette antipathie pour la comprendre ; et cependant M. de Chateaubriand a agi sur l'auteur de *la Petite Philosophie :* il lui a laissé le goût de la poésie chrétienne. C'est beaucoup. Que de pages excellentes nous aurions perdues si M. de Chateaubriand n'était point venu avant M. Louis Veuillot ! Ne sent-on pas (notamment dans certaines pages du *Çà et là*, alors que M. Veuillot n'avait pas encore abusé du style à versets), ne sent-on pas le souffle du premier Lamennais ? M. Louis Veuillot, enfin, n'a-t-il pas toujours possédé quelque chose de la verve particulière a M. de Montalembert, de la dialectique de Mgr. Parisis, et même de l'éclat du P. Lacordaire ? Mais toutes ces qualités n'ont pas agi sur l'intelligence de M. Louis Veuillot à la manière de l'objet qui agit grossièrement sur une surface de verre, dans la photographie; elles ont agi à la manière du feu, qui donne la chaleur et la vie sans rien ôter à la personnalité de ceux qu'il échauffe et vivifie. M. Louis Veuillot, disons-le hautement, n'est pas un disciple, mais un chef d'école. Il est certainement plus complet qu'aucun des grands esprits que nous venons de nommer ; il a l'intelligence plus souple, plus facile, plus universelle. Il est à la fois poëte, orateur, polémiste et théologien ; il est même romancier et nouvelliste. La philosophie seule a toujours eu peu d'action sur sa pensée, et je crois que M. de Bonald n'a pas eu sur lui une influence bien vive ni bien profonde. C'est une lacune, une lacune regrettable : mais quel esprit n'a point de ces côtés

faibles ? Il n'en est pas moins vrai que M. Louis Veuillot a heureusement, tout en restant *lui-même*, résumé et fondu en son intelligence les mérites divers de vingt intelligences distinguées, et qu'il est, jusqu'à ce jour, le meilleur type et le plus complet, encore une fois, de *l'homme de lettres catholique !*

IV

Nous avons dit tout à l'heure qu'avant tout il possède précisément le *sens catholique*. Cela est vrai absolument. Quelle fierté ne peut-il pas légitimement se permettre en considérant qu'il n'est pas dans la vaste série de ses œuvres (quarante volumes environ) une seule ligne NON, PAS UNE SEULE qui n'ait été inspirée par l'amour de la sainte Église. Quelqu'un de ses amis nous disait récemment que l'*intention involontaire* de M. Louis Veuillot avait été de toucher tous les genres, parce que Voltaire les avait tous également déshonorés ; de les toucher, disons-nous, et de les christianiser pour toujours. La modestie de M. Louis Veuillot ne nous permet pas de croire qu'il ait eu cette intention, même involontairement. Mais l'effet a été produit ; Voltaire a été détrôné. Voulez-vous un parfait modèle du pamphlet chrétien, dur aux doctrines et charitable aux personnes : lisez *les Libres Penseurs*, ou la riche collection des *Mélanges* ; du roman chrétien : voici *Corbin et d'Aubecourt*, *Pierre Saintive*, et même cette *Honnête femme* qu'on a trop calomniée. Quel drame catholique que *le Lendemain de la victoire !* Nous avons dans *le Droit du seigneur* un livre de saine et solide érudition. Et d'autre part, nous avons pu juger, par le *Ça et là*, des beaux vers, un peu rudes, que ce prosateur sait écrire ; il aura d'ailleurs raison de tout négliger pour la prose : " O prose, mâle outil et bon aux fortes mains ! " Enfin, dans ce genre charmant qu'on appelle la Nouvelle, les

lecteurs des *Historiettes et fantaisies* jugeront comme nous qu'il est fort supérieur à la plupart des nouvellistes contemporains. Il est ici le digne émule d'Ourliac. Mais notre Ourliac était moins touchant, moins profond, surtout moins écrivain.

On ne peut donc se refuser à reconnaître dans toute l'œuvre de M. Louis Veuillot un noble et trop rare caractère d'universalité. Cette littérature est en antithèse parfaite avec la littérature du siècle dernier. L'auteur brise, avec violence quelquefois, les portes de tous ces *genres* qui, autrefois, étaient fermés à la religion : il les brise et y introduit triomphalement l'Église, tout éblouissante de lumières. Son sens catholique est d'une merveilleuse sûreté : il n'y a, pour ainsi dire, pas de fausse note. Tout le clavier est chrétien. Quelques notes sont quelquefois un peu trop fortes ; l'effet produit par là n'est point dangereux, mais désagréable. On voudrait rayer dix mots peut-être en chacun des livres de M. Veuillot, mais dix mots seulement, qui détonnent un peu, et que ses ennemis accusent de brutalité. D'ailleurs, presque toutes ces œuvres sont bien entre toutes les mains, et ce sont à peu près les seules que nous trouvions pour charmer chrétiennement nos soirées sans faire jamais bâiller notre auditoire. Ce que ces livres ont fait de bien est indicible. Ils ont affermi les intelligences ; ils ont solidifié les cœurs. Si tant de jeunes gens se déclarent hautement et généreusement chrétiens au milieu d'un monde qui est forcé de les estimer, c'est surtout grâce à ces livres. Le sens catholique, le surnaturel y sont au naturel. Rien de forcé ; tout est spontané, tout est vrai. Ni trop de sévérité, ni trop d'abandon ; de la joie partout, jusque dans les larmes. On a écrit plus profondément que M. Veuillot ; on n'a jamais écrit plus chrétiennement !

V

On n'a pas assez remarqué l'amour des champs que professe, non pas l'esprit, mais le cœur de M. Veuillot. Ses livres abondent en descriptions de la nature. Ils sentent les prés, la fenaison, les jardins rustiques; ils ont une bonne odeur de campagne. Que de fois notre peintre a décrit le coucher ou le lever du soleil ! Il se plaît en ces tableaux ; il les refait volontiers, et presque toujours avec le même bonheur. C'est peut-être notre écrivain le plus paysagiste : beaucoup de ses pages ressemblent aux toiles de Troyon.

Dussions-nous passer pour paradoxal, nous affirmerons de la façon la plus nette que M. Louis Veuillot est surtout supérieur dans l'expression des sentiments doux. Il y a dans ses écrits beaucoup plus de mieil que de vinaigre. *Corbin et d'Aubecourt* est une suite de lettres qui sont présentées comme l'œuvre d'une jeune fille : la plus délicate, la plus virginale des jeunes filles pourrait les signer. Les *Historiettes et fantaisies* contiennent des perles dont l'éclat est des plus doux; rien n'est plus calme que *le Vol de l'âme*, plus finement touché que *l'Epouse imaginaire*, plus intime que les huit admirables pages de *la Chambre nuptiale.* Nous ne parlons point de *Ça et là*, dont les deux tiers au moins sont tout de sucre. C'est là surtout que l'on sent l'homme ; on sent le père, on sent le frère et le fils, on sent le chrétien. Lisez et relisez les *Historiettes et fantaisies*, et vous serez de notre avis. D'ailleurs, nous ne sommes pas suspect en cet éloge ; nous avons toujours singulièrement aimé à voir M. Louis Veuillot chasser, le fouet en main, tous les marchands du temple. En vérité, il se sert bien de ce fouet et les marques rouges en sont restées sur les épaules de tous les adversaires de la Vérité ;—il est bien

entendu que nous parlons au figuré. C'est fort bien fait, et nous nous mettons volontiers à l'école de ce rude fouetteur,—surtout quand il ne fouette que les idées.—Mais nous voulions insister sur une qualité de M. Louis Veuillot qui n'est pas assez connue, ou qui plutôt est méconnue : c'est qu'il est doux aux siens autant que terrible à l'ennemi. *Les Libres Penseurs* d'une part, *Corbin et d'Aubecourt* de l'autre, voilà les deux livres qui donnent l'idée la plus complète, le premier, de toutes les ardeurs de sa polémique, le second, de toutes les délicatesses de son cœur. Faut-il tout dire ? nous préférons le second au premier.

Son style a longtemps porté l'empreinte du XVIIe siècle, et, dans *les Libres Penseurs* notamment, on peut saisir, trop aisément parfois, l'imitation plus ou moins réfléchie de La Bruyère. Mais peu à peu ce style s'est échauffé : la verve qui est propre à notre siècle l'a envahi ; si bien que les derniers livres de M. Veuillot n'ont presque plus rien du XVIIe siècle. Quelques tours de phrases, quelques mots attestent seuls que l'auteur fait de Bossuet et de Bourdaloue sa lecture la plus ordinaire.

VI

Nous avons l'intime conviction que plusieurs volumes de M. Louis Veuillot demeureront comme des œuvres où la langue française est aussi honorée que l'Église catholique. Mais on nous embarasserait vivement si on avait l'indiscrétion de nous demander quels sont ces livres qui suivant nous résisteront au temps, et ceux qui n'y sauront pas résister. Enfin, si on nous poussait à bout, nous pourrions peut-être répondre que *les Pélerinages de Suisse* et *Rome et Lorette*, malgré cent pages délicieuses, ont le grave défaut de manquer d'unité. *L'Honnête femme* est trop dangereuse encore, malgré la pureté de l'intention, pour que Dieu lu

accorde une immortalité qui pourrait en de certaines occasions être fatale à de certaines âmes. Le dénouement inattendu et défectueux de *Pierre Saintive* empêchera le durable succès d'une œuvre dont les deux premiers tiers sont à peu près sans défauts. Mais nous sommes persuadé qu'une partie des *Mélanges* et de *Çà et là* sera vivante et admirée longtemps encore après ce siècle. Et si nous avions à nous prononcer, en terminant, sur les œuvres qui resteront dans leur intégrité à nos petit neveux et qui passeront longtemps comme de véritables chefs-d'œuvre, nous nommerions *les Libres Penseurs* et deux livres qui, en ce moment encore, sont loin d'avoir toute la popularité qu'ils méritent : *Corbin et d'Aubecourt* et *le Lendemain de la victoire.*

Juillet 1862.

Il y a environ deux ans, nous écrivions les pages que l'on vient de lire, et nous avions essayé d'y mettre tout notre cœur. En les relisant aujourd'hui, nous les trouvons froides et insuffisantes. C'est qu'en effet nous avons suffissamment exprimé notre pensée sur les ancêtres intellectuels de M. Louis Veuillot, sur la nature et l'étendue de son esprit, sur l'immortalité de son œuvre ; mais nous n'avons pas assez manifesté notre amour, disons mieux, notre reconnaissance. Nous sommes au nombre de ces jeunes gens dont nous parlions plus haut, et qui doivent en partie à M. Louis Veuillot la solidité de leur foi et les ardeurs de leur dévouement. Il ne nous a point converti ; mais il nous a soutenu, encouragé, réchauffé. Nous aimons à ne pas nous en taire. D'ailleurs, les bégaiements et l'insuffisance de notre critique viennent peut-être de notre reconnaissance elle-même. On demandait un jour au fils d'un grand orateur d'écrire " le portrait littéraire " de son illustre père. Le fils répondit simplement—et nous sommes presque tenté d'appliquer ces paroles à M. Louis Veuillot, qui est un peu notre père dans la foi : " J'aime assez mon père pour bien le connaître ; je l'aime trop pour bien parler de lui."

Janvier 1865.

LE LEPREUX DE LA CITE D'AOSTE.

Ah! little think the gay licencious proud,
Whom pleasure, power and affluence surround..
Ah! little think they, while they dance along..
How many pine?.. how many drink the cup
Of baleful grief!.. how many shake
With all the fiercer tortures of the mind!

(THOMPSON'S SEASONS, *the Winter.*)

La partie méridionale de la cité d'Aoste est presque déserte, et paraît n'avoir jamais été fort habitée. On y voit dés champs labourés et des prairies terminées d'un côté par les ramparts antiques que les Romains élevèrent pour lui servir d'enceinte, et de l'autre par les murailles de quelques jardins. Cet emplacement solitaire peut cependant intéresser les voyageurs. Auprès de la porte de la ville, on voit les ruines d'un ancien château, dans lequel, si l'on en croit la tradition populaire, le comte Réné de Chalans, poussé par les fureurs de la jalousie, laissa mourir de faim, dans le quinzième siècle, la princesse Marie de Bragance, son épouse: de là le nom de *Bramafan* (qui signifie *cri de*

la faim) donné à ce château par les gens du pays. Cette anecdote, dont on pourrait contester l'authenticité, rend ces masures intéressantes pour les personnes sensibles qui la croient vraie.

Plus loin, à quelque centaines de pas, est une tour carrée, adossée au mur antique et construite avec le marbre dont il était jadis revêtu : on l'appelait la *Tour de la frayeur*, parce que le peuple l'a crue longtemps habitée par des revenants. Les vielles femmes de la cité d'Aoste se ressouviennent fort bien d'en avoir vu sortir, pendant les nuits sombres, une grande femme blanche tenant une lampe à la main.

Il y a environ quinze ans que cette tour fut réparée par ordre du gouvernement et entourée d'une enceinte, pour y loger un lépreux et le séparer ainsi de la société, en lui procurant tous les agréments dont sa triste situation était susceptible. L'hôpital de Saint-Maurice fut chargé de pourvoir à sa subsistance, et on lui fournit quelques meubles, ainsi que les instruments nécessaires pour cultiver un jardin. C'est là qu'il vivait depuis longtemps, livré à lui-même, ne voyant jamais personne, excepté le prêtre qui de temps en temps allait lui porter les secours de la religion, et l'homme qui chaque semaine lui apportait ses provisions de l'hôpital.—Pendant la guerre des Alpes, en l'année 1797, un militaire, se trouvant en la cité d'Aoste, passa un jour, par hasard, auprès du jardin du lépreux, dont la porte était entr'ouverte, et il eut la curiosité d'y entrer. Il y trouva un homme vêtu simplement, appuyé contre un arbre, et plongé dans une profonde méditation. Au bruit que fit l'officier en entrant, le solitaire, sans se retourner et sans regarder, s'écria d'une voix triste : *Qui est là, et que me veut-on ?* Excu-

sez un étranger, répondit le militaire, auquel l'aspect agréable de votre jardin a peut-être fait commettre une indiscrétion, mais qui ne veut nullement vous troubler. *N'avancez pas* répondit l'habitant de la tour en lui faisant signe de la main, *n'avancez pas, vous êtes auprès d'un malheureux attaqué de la lèpre.*—Quelle que soit votre infortune, répliqua le voyageur, je ne m'éloignerai point ; je n'ai jamais fui les malheureux ; cependant, si ma présence vous importune, je suis prêt à me retirer.

Soyez le bien venu, dit alors le lépreux en se retournant tout à coup, *et restez, si vous l'osez, après m'avoir regardé.* Le militaire fut quelque temps immobile d'étonnement et d'effroi à l'aspect de cette infortuné, que la lèpre avait totalement défiguré.—Je resterai volontiers, lui dit-il, si vous agréez la visite d'un homme que le hazard a conduit ici, mais qu'un vif intérêt y retient.

LE LÉPREUX.

De l'intérêt !..... Je n'ai jamais excité que la pitié.

LE MILITAIRE.

Je me croirais heureux si je pouvais vous offrir quelque consolation.

LE LÉPREUX.

C'en est une grande pour moi de voir des hommes, d'entendre le son de la voix humaine qui semble me fuir.

LE MILITAIRE.

Permettez-moi donc de converser quelques moments avec vous et de parcourir votre demeure.

LE LÉPREUX.

Bien volontiers, si cela peut vous faire plais r. (En

disant ces mots, le lépreux se couvrit la tête d'un large feutre dont les bords rabattus lui cachaient le visage.) Passez, ajouta-t-il, ici, au midi. Je cultive un petit parterre de fleurs qui pourront vous plaire; vous en trouverez d'assez rares. Je me suis procuré les graines de toutes celles qui croissent d'elles-mêmes sur les Alpes, et j'ai tâché de les faire doubler et de les embellir par la culture.

LE MILITAIRE.

En effet voilà des fleurs dont l'aspect est tout à fait nouveau pour moi.

LE LÉPREUX.

Remarquez ce petit buisson de roses; c'est le rosier sans épines, qui ne croît que sur les hautes Alpes; mais il perd déjà cette propriété, et il pousse des épines à mesure qu'on le cultive et qu'il se multiplie.

LE MILITAIRE.

Il devrait être l'emblême de l'ingratitude.

LE LÉPREUX.

Si quelques unes de ces fleurs vous paraissent belles, vous pouvez les prendre sans crainte, et vous ne courrez aucun risque en les portant sur vous. Je les ai semées j'ai le plaisir de les arroser et de les voir, mais je ne les touche jamais.

LE MILITAIRE.

Pourquoi donc ?

LE LÉPREUX.

Je craindrais de les souiller, et je n'oserais plus les offrir.

LE MILITAIRE.

A qui les destinez vous ?

LE LÉPREUX.

Les personnes qui m'apportent des provisions de l'hôpital ne craignent pas de s'en faire des bouquets. Quelquefois aussi les enfants de la ville se présentent à la porte de mon jardin Je monte aussitôt dans la tour, de peur de les effrayer ou de leur nuire. Je les vois folâtrer de ma fenêtre et me dérober quelques fleurs. Lorsqu'ils s'en vont, ils lèvent les yeux vers moi : *Bonjour*, *Lépreux*, me disent-ils en riant, et cela me réjouit un peu.

LE MILITAIRE.

Vous avez su réunir ici bien des plantes différentes : voilà des vignes et des arbres fruitiers de plusieurs espèces.

LE LÉPREUX

Les arbres son encore jeunes : je les ai plantés moi-même, ainsi que cette vigne, que j'ai fait monter jusqu'audessus du mur antique que voilà, et dont la largeur me forme un petit promenoir ; c'est ma place favorite..... Montez le long de ces pierres : c'est un escalier dont je suis l'architecte. Tenez-vous au mur.

LE MILITAIRE.

Le charmant réduit ! et comme il est bien fait pour les méditations d'un solitaire !

LE LÉPREUX

Aussi je l'aime beaucoup ; je vois d'ici la campagne et les laboureurs dans les champs ; je vois tout ce qui se passe dans la prairie, et je ne suis vu de personne.

LE MILITAIRE.

J'admire combien cette retraite est tranquille et solitaire. On est dans une ville, et l'on croirait être dans un désert.

LE LÉPREUX.

La solitude n'est pas toujours au milieu des forêts et des rochers. L'infortuné est seul partout.

LE MILITAIRE.

Quelle suite d'événements vous amena dans cette retraite ? Ce pays est-il votre patrie ?

LE LÉPREUX.

Je suis né sur les bords de la mer, dans la principauté d'Oneille, et je n'habite ici que depuis quinze ans. Quant à mon histoire, elle n'est qu'une longue et uniforme calamité.

LE MILITAIRE.

Avez-vous toujours vécu seul ?

LE LÉPREUX.

J'ai perdu mes parents dans mon enfance et je ne les connus jamais : une sœur qui me restait est morte depuis deux ans. Je n'ai jamais eu d'ami.

LE MILITAIRE.

Infortuné !

LE LÉPREUX.

Tels sont les desseins de Dieu !

LE MILITAIRE.

Quel est votre nom, je vous en prie ?

LE LÉPREUX.

Ah ? mon nom est terrible ! je m'appelle *le Lépreux !*

On ignore dans le monde celui que je tiens de ma famille et celui que la religion m'a donné le jour de ma naissance. Je suis *le Lépreux;* voilà le seul titre que j'ai à la bienveillance des hommes. Puissent-ils ignorer éternellement qui je suis !

LE MILITAIRE.

Cette sœur que vous avez perdue vivait-elle avec vous ?

LE LÉPREUX.

Elle a demeuré cinq ans avec moi dans cette même habitation où vous me voyez. Aussi malheureuse que moi, elle partageait mes peines, et je tâchais d'adoucir les siennes.

LE MILITAIRE.

Quelles peuvent être maintenant vos occupations, dans une solitude aussi profonde ?

LE LÉPREUX.

Le détail des occupations d'un solitaire tel que moi ne pourrait être que bien monotone pour un homme du monde, qui trouve son bonheur dans l'activité de la vie sociale.

LE MILITAIRE.

Ah ! vous connaissez peu ce monde, qui ne m'a jamais donné le bonheur. Je suis souvent solitaire par choix, et il y a peut-être plus d'analogie entre nos idées que vous ne le pensez; cependant, je l'avoue, une solitude éternelle m'épouvante; j'ai de la peine à la concevoir.

LE LÉPREUX.

Celui qui chérit sa cellule, y trouvera la paix. L'imi-

tation de Jésus-Christ nous l'apprend. Je commence à éprouver la vérité de ces paroles consolantes. Le sentiment de la solitude s'adoucit aussi par le travail. L'homme qui travaille n'est jamais complétement malheureux, et j'en suis la preuve. Pendant la belle saison, la culture de mon jardin et de mon parterre m'occupe suffisamment : pendant l'hiver, je fais des corbeilles et des nattes : je travaille à me faire des habits ; je prépare chaque jour moi-même ma nourriture avec les provisions qu'on m'apporte de l'hôpital, et la prière remplit les heures que le travail me laisse. Enfin l'année s'écoule, et, lorsqu'elle est passée, elle me paraît encore avoir été bien courte.

LE MILITAIRE.

Elle devrait vous paraître un siècle.

LE LÉPREUX.

Les maux et les chagrins font paraître les heures longues ; mais les années s'envolent toujours avec la même rapidité. Il est d'ailleurs encore, au dernier terme de l'infortune, une jouissance que le commun des hommes ne peut connaître, et qui vous paraîtra bien singulière, c'est celle d'exister et de respirer. Je passe des journées entières de la belle saison, immobile sur ce rampart, à jouir de l'air et de la beauté de la nature : toutes mes idées alors sont vagues, indécises ; la tristesse repose dans mon cœur sans l'accabler ; mes regards errent sur cette campagne et sur les rochers qui nous environnent ; ces différents aspects sont tellement empreints dans ma mémoire, qu'ils font, pour ainsi dire, partie de moi-même, et chaque site est un ami que je vois avec plaisir tous les jours.

LE MILITAIRE.

J'ai souvent éprouvé quelque chose de semblable.

Lorsque le chagrin s'appesantit sur moi, et que je ne trouve pas dans le cœur des hommes ce que le mien désire, l'aspect de la nature et des choses inanimées me console ; je m'affectionne aux rochers et aux arbres, et il me semble que tous les êtres de la création sont des amis que Dieu m'a donnés.

LE LÉPREUX.

Vous m'encouragez à vous expliquer à mon tour ce qui se passe en moi. J'aime véritablement les objets qui sont, pour ainsi dire, mes compagnons de vie, et que je vois chaque jour : aussi, tous les soirs, avant de me retirer dans la tour, je viens saluer les glaciers de Ruitorts, les bois sombres du mont Saint-Bernard, et les pointes bizarres qui dominent la vallée de Rhème. Quoique la puissance de Dien soit aussi visible dans la création d'une fourmi que dans celle de l'univers entier, le grand spectacle des montagnes en impose cependant davantage à mes sens : je ne puis voir ces masses énormes, recouvertes de glaces éternelles sans éprouver un étonnement religieux ; mais, dans ce vaste tableau qui m'entoure, j'ai des sites favoris que j'aime de préférence ; de ce nombre est l'hermitage que vous voyez là-haut sur la sommité de la montagne de Charvensod. Isolé au milieu des bois, auprès d'un champ désert, il reçoit les derniers rayons du soleil couchant. Quoique je n'y aie jamais été, j'éprouve un plaisir singulier à le voir. Lorsque le jour tombe, assis dans mon jardin, je fixe mes regards sur cet ermitage solitaire, et mon imagination s'y repose. Il est devenu pour moi une espèce de propriété ; il me semble qu'une réminiscence confuse m'apprend que j'ai vécu là jadis dans des temps plus heureux, et dont la mémoire s'est effacée en moi. J'aime surtout à contempler les montagnes

éloignées qui se confondent avec le ciel dans l'horizon. Ainsi que l'avenir, l'éloignement fait naître en moi le sentiment de l'espérance, mon cœur opprimé croit qu'il existe peut-être une terre bien éloignée, où, à une époque de l'avenir, je pourrai goûter enfin ce bonheur pour lequel je soupire, et qu'un instinct secret me présente sans cesse comme possible.

LE MILITAIRE.

Avec une âme ardente comme la vôtre, il vous a fallu sans doute bien des efforts pour vous résigner à votre destinée, et pour ne pas vous abandonner au désespoir.

LE LÉPREUX.

Je vous tromperais en vous laissant croire que je suis toujours résigné à mon sort; je n'ai point atteint cette abnégation de soi-même où quelques anachorètes sont parvenus. Ce sacrifice complet de toutes les affections humaines n'est point encore accompli : ma vie se passe en combats continuels, et les secours puissants de la religion elle-même ne sont pas toujours capables de réprimer les élans de mon imagination. Elle m'entraine souvent malgré moi, dans un océan de désirs chimériques, qui tous me ramènent vers ce monde dont je n'ai aucune idée, et dont l'image fantastique est toujours présente pour me tourmenter.

LE MILITAIRE.

Si je pouvais vous faire lire dans mon âme, et vous donner du monde l'idée que j'en ai, tous vos désirs et vos regrets s'évanouiraient à l'instant.

LE LÉPREUX.

En vain quelques livres m'ont instruit de la perver-

sité des hommes et des malheurs inséparables de l'humanité ; mon cœur se refuse à les croire. Je me représente toujours des sociétés d'amis sincères et vertueux ; des époux assortis, que la santé, la jeunesse et la fortune réunies comblent de bonheur. Je crois les voir errants ensemble dans des bocages plus verts et plus frais que ceux qui me prêtent leur ombre, éclairés par un soleil plus brillant que celui qui m'éclaire, et leur sort me semble plus digne d'envie, à mesure que le mien est plus misérable. Au commencement du printemps, lorsque le vent du Piémont souffle dans notre vallée, je me sens pénétré par sa chalenr vivifiante, et je tressaille malgré moi. J'éprouve un désir inexplicable et le sentiment confus d'une félicité immense dont je pourrais jouir et qui m'est refusée. Alors je fuis de ma cellule, j'erre dans la campagne pour respirer plus librement. J'évite d'être vu par ces mêmes hommes que mon cœur brûle de rencontrer ; et du haut de la colline, caché entre les broussailles comme une bête fauve, mes regards se portent sur la ville d'Aoste. Je vois de loin, avec des yeux d'envie, ses heureux habitants qui me connaissent à peine ; je leur tends les mains en gémissant, et je leur demande ma portion de bonheur. Dans mon transport, vous l'avourai-je ? j'ai quelquefois serré dans mes bras les arbres de la forêt, en priant Dieu de les animer pour moi, et de me donner un ami ! Mais les arbres sont muets ; leur froide écorce me repousse ; elle n'a rien de commun avec mon cœur, qui palpite et qui brûle. Accablé de fatigue, las de la vie, je me traîne de nouveau dans ma retraite, j'expose à Dieu mes tourments, et la prière ramène un peu le calme dans mon âme.

LE MILITAIRE.

Ainsi, pauvre malheureux, vous souffrez à la fois tous les maux de l'âme et du corps?

LE LÉPREUX.

Ces derniers ne sont pas les plus cruels !

LE MILITAIRE.

Ils vous laissent donc quelquefois du relâche ?

LE LÉPREUX.

Tous les mois ils augmentent et diminuent avec le cours de la lune. Lorsqu'elle commence à se montrer je souffre ordinairement davantage ; la maladie diminue ensuite, et semble changer de nature : ma peau se dessèche et blanchit, et je ne sens presque plus mon mal ; mais il serait toujours supportable sans les insomnies affreuses qu'il me cause.

LE MILITAIRE.

Quoi ! le sommeil même vous abandonne !

LE LÉPREUX.

Ah ! monsieur, les insomnies ! les insomnies ! Vous ne pouvez vous figurer combien est longue et triste une nuit qu'un malheureux passe toute entière sans fermer l'œil, l'esprit fixé sur une situation affreuse et sur un avenir sans espoir. Non ! personne ne peut le comprendre. Mes inquiétudes augmentent à mesure que la nuit s'avance ; et lorsqu'elle est près de finir, mon agitation est telle que je ne sais plus que devenir : mes pensées se brouillent ; j'éprouve un sentiment extraordinaire que je ne trouve jamais en moi que dans ces tristes moments. Tantôt il me semble qu'une force irrésistible m'entraîne dans un gouffre sans fond ; tantôt je vois des taches noires devant mes yeux ; mais pendant que je les examine, elles se croisent avec la rapidité de l'éclair, elles grossissent en s'approchant

de moi, et bientôt ce sont des montagnes qui m'accablent de leur poids. D'autre fois aussi je vois des nuages sortir de la terre autour de moi, comme des flots qui s'enflent, qui s'amoncellent et menacent de m'engloutir; et lorsque je veux me lever pour me distraire de ces idées, je me sens comme retenu par des liens invisibles qui m'ôtent les forces. Vous croiriez peut-être que ce sont des songes; mais non, je suis bien éveillé. Je revois sans cesse les mêmes objets, et c'est une sensation d'horreurs qui surpasse tous mes autres maux.

LE MILITAIRE.

Il est possible que vous ayez la fièvre pendant ces cruelles insomnies, et c'est elle sans doute qui vous cause cette espèce de délire.

LE LÉPREUX,

Vous croiriez que cela peut venir de la fièvre? Ah! je voudrais que vous disiez vrai. J'avais craint jusqu'à présent que ces visions ne fussent qu'un symtôme de folie, et je vous avoue que cela m'inquiétait beaucoup. Plût à Dieu que ce fût en effet la fièvre.

LE MILITAIRE.

Vous m'intéressez vivement. J'avoue que je ne me serais jamais fait l'idée d'une situation semblable à la vôtre. Je pense cependant qu'elle devait être moins triste lorsque votre sœur vivait.

LE LÉPREUX.

Dieu sait lui seul ce que j'ai perdu par la mort de ma sœur.—Mais ne craignez-vous point de vous trouver si près de moi? Asseyez-vous ici, sur cette pierre; je me placerai derrière le feuillage, et nous converserons sans nous voir.

LE MILITAIRE.

Pourquoi donc ? Non, vous ne me quitterez point ; placez- vous près de moi, (En disant ces mots, le voyageur fit un mouvement involontaire pour saisir la main du lépreux, qui la retira avec vivacité.)

LE LÉPREUX.

Imprudent ! vous alliez saisir ma main !

LE MILITAIRE.

Eh bien, je l'aurais serrée de bon cœur.

LE LÉPREUX.

Ce serait la première fois que ce bonheur m'aurait été accordé : ma main n'a jamais été serrée par personne.

LE MILITAIRE.

Quoi donc ! hormis cette sœur dont vous m'avez parlé, vous n'avez jamais eu de liaison, vous n'avez jamais été chéri par aucun de vos semblables ?

LE LÉPREUX.

Heureusement pour l'humanité, je n'ai plus de semblable sur la terre.

LE MILITAIRE.

Vous me faites frémir !

LE LÉPREUX.

Pardonnez, compatissant étranger ! vous savez que les malheureux aiment à parler de leurs infortunes.

LE MILITAIRE.

Parlez, parlez, homme intéressant ! Vous m'avez dit

qu'une sœur vivait jadis avec vous, et vous aidait à supporter vos souffrances.

LE LÉPREUX.

C'était le seul lien par lequel je tenais encore au reste des humains ! Il plut à Dieu de le rompre et de me laisser isolé et seul au milieu du monde. Son âme était digne du ciel qui la possède, et son exemple me soutenait contre le découragement qui m'accable souvent depuis sa mort. Nous ne vivions cependant pas dans cette intimité délicieuse dont je me fais une idée, et qui devrait unir des amis malheureux. Le genre de nos maux nous privait de cette consolation. Lors même que nous nous rapprochions pour prier Dieu, nous évitions réciproquement de nous regarder, de peur que le spectacle de nos maux ne troublât nos méditations, et nos regards n'osaient plus se réunir que dans le ciel. Après nos prières, ma sœur se retirait ordinairement dans sa cellule ou sous les noisetiers qui terminent le jardin et nous vivions presque toujours séparés.

LE MILITAIRE.

Mais pourquoi vous imposer cette dure contrainte ?

LE LÉPREUX.

Lorsque ma sœur fut attaquée par la maladie contagieuse dont toute ma famille a été la victime, et qu'elle vint partager ma retraite, nous ne nous étions jamais vus : son effroi fut extrême en m'apercevant pour la première fois. La crainte de l'affliger, la crainte plus grande encore d'augmenter son mal en l'approchant, m'avait forcé d'adopter ce triste genre de vie. La lèpre n'avait attaqué que sa poitrine, et je conservais encore quelque espoir de la voir guérir. Vous voyez

ce reste de treillage que j'ai négligé ; c'était alors une haie de houblon que j'entretenais avec soin et qui partageait le jardin, en deux parties. J'avais ménagé de chaque côté un petit sentier, le long duquel nous pouvions nous promener et converser ensemble sans nous voir et sans trop nous approcher.

LE MILITAIRE.

On dirait que le ciel se plaisait à empoisonner les tristes jouissances qu'il vous laissait.

LE LÉPREUX.

Mais du moins je n'étais pas seul alors ; la présence de ma sœur rendait cette retraite vivante. J'entendais le bruit de ses pas dans ma solitude. Quand je revenais à l'aube du jour prier Dieu sous ces arbres, la porte de la tour s'ouvrait doucement, et la voix de ma sœur se mêlait insensiblement à la mienne. Le soir, lorsque j'arrosais mon jardin, elle se promenait quelquefois au soleil couchant, ici, au même endroit, où je vous parle, et je voyais son ombre passer et repasser sur mes fleurs. Lors même que je ne la voyais pas, je trouvais partout des traces de sa présence. Maintenant il ne m'arrive plus de rencontrer sur mon chemin une fleur effeuillée, ou quelques branches d'arbrisseau qu'elle y laissait tomber en passant ; je suis seul : il n'y a plus ni mouvement ni vie autour de moi, et le sentier qui conduisait à son bosquet favori disparaît déjà sous l'herbe. Sans paraître s'occuper de moi, elle veillait sans cesse à ce qui pouvait me faire plaisir. Lorsque je rentrais dans ma chambre, j'étais quelquefois surpris d'y trouver des vases de fleurs nouvelles, ou quelque beau fruit qu'elle avait soigné elle-même. Je n'osais pas lui rendre les mêmes services et je l'avais même priée de ne jamais entrer dans ma chambre ; mais qui peut mettre

des bornes à l'affection d'une sœur? Un seul trait pourra vous donner une idée de sa tendresse pour moi. Je marchais une nuit à grands pas dans ma cellule, tourmenté de douleurs affreuses. Au milieu de la nuit, m'étant assis un instant pour me reposer, j'entendis un bruit léger à l'entrée de ma chambre. J'approche, je prête l'oreille : jugez de mon étonnement! c'était ma sœur qui priait Dieu en dehors sur le seuil de ma porte. Elle avait entendu mes plaintes. Sa tendresse lui avait fait craindre de me troubler ; mais elle venait pour être à portée de me secourir au besoin. Je l'entendis qui récitait à voix basse le *Miserere.* Je me mis à genoux près de la porte, et, sans l'interrompre, je suivis mentalement ses paroles. Mes yeux étaient pleins de larmes : qui n'eût été touché d'une telle affection ? Lorsque je crus que sa prière était terminée : "Adieu, ma sœur, lui dis-je à voix basse, adieu, retire-toi, je me sens un peu mieux ; que Dieu te bénisse et te récompense de ta piété ! " Elle se retira en silence, et sans doute sa prière fut exaucée, car je dormis enfin quelques heures d'un sommeil tranquille.

LE MILITAIRE.

Combien ont dû vous paraître tristes les premiers jours qui suivirent la mort de cette sœur chérie !

LE LÉPREUX.

Je fus longtemps dans une espèce de stupeur qui m'ôtait la faculté de sentir toute l'étendue de mon infortune : lorsque enfin je revins à moi, et que je fus à même de juger de ma situation, ma raison fut prête à m'abandonner. Cette époque sera toujours doublement triste pour moi ; elle me rappelle le plus grand de mes malheurs, et le crime qui faillit en être la suite.

LE MILITAIRE.

Un crime ! je ne puis vous en croire capable.

LE LÉPREUX.

Cela n'est que trop vrai, et en vous racontant cette époque de ma vie je sens trop que je perdrai beaucoup dans votre estime ; mais je ne veux pas me peindre meilleur que je ne suis, et vous me plaindrez peut-être en me condamnant. Déjà, dans quelques accès de mélancolie, l'idée de quitter cette vie volontairement s'était présentée à moi : cependant la crainte de Dieu me l'avait toujours fait repousser, lorsque la circonstance la plus simple et la moins faite en apparence pour me troubler pensa me perdre pour l'éternité. Je venais d'éprouver un nouveau chagrin. Depuis quelques années un petit chien s'était donné à nous : ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que depuis qu'elle n'existait plus ce pauvre animal était une véritable consolation pour moi.

Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été rebuté par tout le monde ; mais il était encore un trésor pour la maison du lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous avait accordée en nous donnant cette ami, ma sœur l'avait appelé *Miracle* ; et son nom, qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaieté continuelle, nous avait souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais, il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela pût être nuisible à personne. Cependant quelques habitants de la ville s'en alarmèrent, et crurent qu'il pouvait porter parmi eux le germe de ma maladie : ils se déterminèrent à porter des plaintes au commandant,

qui ordonna que mon chien fut tué sur-le-champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitants, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel. Ils lui passèrent une corde au cou en ma présence, et l'entraînèrent. L'orsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une fois : je le vis tourner ses yeux vers moi pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la *Doire* ; mais la populace, qui l'attendait en dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris et je rentrai dans ma tour plus mort que vif ; mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir : je me jetai sur mon lit dans un état impossible à décrire. Ma douleur ne me permit de voir dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile ; et quoique j'aie honte aujourd'hui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis y penser de sang-froid. Je passai toute la journée dans la plus grande agitation. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur.

Telle était ma situation, lorsque le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici, sur cette pierre où vous êtes assis maintenant. J'y réfléchissais depuis quelque temps sur mon triste sort, lorsque là-bas, vers ces deux bouleaux qui terminent la haie, je vis paraître deux jeunes époux qui venaient de s'unir depuis peu. Ils s'avancèrent le long du sentier, à travers la prairie, et passèrent près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un bonheur certain était empreinte sur leurs belles physionomies. Vous l'avouerai-je ! l'envie se glissa pour la première fois dans mon cœur : jamais l'image du bonheur ne s'était présentée

à moi avec tant de force. Je les suivis des yeux jusqu'au bout de la prairie, et j'allais les perdre de vue dans les arbres, lorsque des cris d'allégresse vinrent frapper mon oreille: c'était leurs familles réunies qui venaient à leur rencontre. Des vieillards, des femmes, des enfants, les entouraient; j'entendais le murmure confus de la joie; je voyais entre les arbres les couleurs brillantes de leurs vêtements, et ce groupe entier semblait environné d'un nuage de bonheur. Je ne pus supporter ce spectacle ; les tourments de l'enfer étaient entrés dans mon cœur ; je détournai mes regards, et je me précipitai dans ma cellule. Dieu ! qu'elle me parut déserte, sombre, effroyable ! C'est donc ici, dis-je, que ma demeure est fixée pour toujours ; c'est donc ici où, traînant une vie déplorable, j'attendrai la fin tardive de mes jours ! L'Éternel a répandu le bonheur, il l'a répandu à torrents sur tout ce qui respire ; et moi, moi seul ! sans aide, sans amis, sans compagne.... Quelle affreuse destinée !

Plein de ces tristes pensées, j'oubliai qu'il est un être consolateur, je m'oubliai moi-même. Pourquoi, me disais-je, la lumière me fut-elle accordée ? Pourquoi la nature n'est-elle injuste et marâtre que pour moi ? Semblable à l'enfant déshérité, j'ai sous les yeux le riche patrimoine de la famille humaine, et le ciel avare m'en refuse ma part. Non, non, m'écriai-je enfin dans un accès de rage, il n'est point de bonheur pour toi sur la terre ; meurs, infortuné, mœurs ! assez lontgemps tu a souillé la terre par ta présence; puisse-t-elle t'engloutir vivant et ne laisser aucune trace de ton odieuse existence ! Ma fureur insensée s'augmentant par degrés, le désir de me détruire s'empara de moi et fixa toutes mes pen-

sées. Je conçus enfin la résolution d'incendier ma retraite, et de m'y laisser consumer avec tout ce qui aurait pu laisser quelque souvenir de moi. Agité, furieux, je sortis dans la campagne ; j'errai quelque temps dans l'ombre autour de mon habitation : des hurlements involontaire sortaient de ma poitrine oppressée, et m'effrayaient moi-même dans le silence de la nuit. Je rentrai plein de rage dans ma demeure, en criant : malheur à toi, Lépreux ! malheur à toi ! Et comme si tout avait dû contribuer à ma perte, j'entendis l'écho qui, du milieu des ruines du château de Bramafan, répéta distinctement : Malheur à toi ! Je m'arrêtai, saisi d'horreur, sur la porte de la tour, et l'écho faible de la montagne répéta longtemps après : Malheur à toi !

Je pris une lampe, et, résolu de mettre le feu à mon habitation, je descendis dans la chambre la plus basse, emportant avec moi des sarments et des branches sèches. C'était la chambre qu'avait habitée ma sœur, et je n'y étais plus rentré depuis sa mort : son fauteuil était encore placé comme lorsque je l'en avais retirée pour la dernière fois ; je sentis un frisson de crainte en voyant son voile et quelques parties de ses vêtements épars dans la chambre : les dernières paroles qu'elle avait prononcées avant d'en sortir se retracèrent à ma pensée : "Je ne t'abandonnerai pas en mourant, me disait-elle ; souviens-toi que serai présente dans tes angoisses." En posant la lampe sur la table, j'aperçus le cordon de la croix qu'elle portait à son cou, et qu'elle avait placée elle-même entre deux feuillets de sa Bible. A cet aspect, je reculai plein d'un saint effroi. La profondeur de l'abîme ou j'allais me précipiter se présenta tout à coup à mes yeux désillés : Voilà, voilà, m'écriai-je, le secours qu'elle m'a promis ! Et comme je retirai

la croix du livre, j'y trouvé un écrit cacheté, que ma bonne sœur y avait laissé pour moi. Mes larmes retenues jusqu'alors par la douleur, s'échappèrent en torrents : tous mes funestes projets s'évanouirent à l'instant. Je pressai longtemps cette lettre précieuse sur mon cœur avant de pouvoir la lire ; et, me jetant à genoux pour implorer la miséricorde divine, je l'ouvris, et j'y lus en sanglotant ces paroles qui seront éternellement gravés dans mon cœur : " *Mon frère, je vais bientôt te quitter ; mais je ne t'abandonnerai pas. Du Ciel, où j'espère aller, je veillerai sur toi ; je prierai Dieu qu'il te donne le courage de supporter la vie avec résignation, jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous réunir dans un autre monde : alors je pourrai te montrer mon affection ; rien ne m'empêchera plus de t'approcher, et rien ne pourra nous séparer. Je te laisse la petite croix que j'ai portée toute ma vie ; elle m'a souvent consolée dans mes peines, et mes larmes n'eurent jamais d'autre témoin qu'elle. Rappelle-toi, quand tu la verras, que mon dernier vœu fut que tu puisse vivre et mourir en bon chrétien.*" Lettre chérie ! elle ne me quittera jamais : je l'emporterai avec moi dans la tombe ; c'est elle qui m'ouvrira les portes du ciel, que mon crime devait me fermer à jamais. En achevant de la lire, je me sentis défaillir, épuisé par tout ce que je venais d'éprouver. Je vis un nuage se répandre sur ma vue, et pendant quelque temps je perdis à la fois le souvenir de mes maux et le sentiment de mon existence. Lorsque je revins à moi, la nuit était avancée. A mesure que mes idées s'éclaircissaient, j'éprouvais un sentiment de paix indéfinissable. Tout ce qui s'était passé dans la soirée me parraissait un rêve. Mon premier mouvement fut de lever les yeux vers le ciel pour le remercier de m'avoir préservé du plus grand des malheurs. Jamais le firmament ne m'avait paru si serein et si beau : une

étoile brillait devant ma fenêtre ; je la contemplai longtemps avec un plaisir inexprimable, en remerciant Dieu de ce qu'il m'accordait encore le plaisir de la voir, et j'éprouvais une secrète consolation à penser qu'un de ses rayons était cependant destiné pour la triste cellule du Lépreux.

Je remontai chez moi plus tranquille. J'employai le reste de la nuit à lire le livre de Job, et le saint enthousiasme qu'il fit passer dans mon âme finit par dissiper entièrement les noires idées qui m'avaient obsédé. Je n'avais jamais éprouvé de ces moments affreux lorsque ma sœur vivait; il me suffisait de la savoir près de moi pour être plus calme, et la seule pensée de l'affection qu'elle avait pour moi suffisait pour me consoler et me donner du courage.

Compatissant étranger! Dieu vous préserve d'être jamais obligé de vivre seul! Ma sœur, ma compagne n'est plus, mais le ciel m'accordera la force de supporter courageusement la vie ; il me l'accordera, je l'espère, car je le prie dans la sincérité de mon cœur.

LE MILITAIRE.

Quel âge avait votre sœur lorsque vous la perdîtes ?

LE LÉPREUX.

Elle avait à peine vingt-cinq ans; mais ses souffrances la faisait paraître plus âgée. Malgré la maladie qui l'a enlevée, et qui avait altéré ses traits, elle eût été belle encore sans une pâleur effrayante qui la déparaît : c'était l'image de la mort vivante, et je ne pouvais la voir sans gémir.

LE MILITAIRE.

Vous l'avez perdu bien jeune

LE LÉPREUX.

Sa complexion faible et délicate ne pouvait résister à tant de maux réunis : depuis quelque temps, je m'apercevais que sa perte était inévitable, et tel était son triste sort, que j'étais forcé de la désirer. En la voyant languir et se détruire chaque jour, j'observais avec une joie funeste s'approcher la fin de ses souffrances. Déjà, depuis un mois, sa faiblesse était augmentée ; de fréquents évanouissements menaçaient sa vie d'heure en heure. Un soir (c'était vers le commencement d'août) je la vis si abattue, que je ne voulus pas la quitter : elle était dans son fauteuil, ne pouvant plus supporter le lit depuis quelques jours. Je m'assis moi-même auprès d'elle, et, dans l'obscurité la plus profonde, nous eûmes ensemble notre dernier entretien. Mes larmes ne pouvaient se tarir ; un cruel pressentiment m'agitait. " Pourquoi pleures-tu ? me disait-elle ; pourquoi t'affliger ainsi ? je ne te quitterai pas en mourant, et je serai présente dans tes angoisses."

Quelques instants après, elle me témoigna le désir d'être transportée hors de la tour, et de faire ses prières dans son bosquet de noisetiers : c'est là qu'elle passait la plus grande partie de la belle saison. " Je veux, disait-elle, mourir en regardant le ciel." Je ne croyais cependant pas son heure si proche. Je la pris dans mes bras pour l'enlever. " Soutiens-moi seulement, me dit-elle ; j'aurai peut-être encore la force de marcher." Je la conduisis lentement jusque dans les noisetiers : je lui formai un coussin avec des feuilles sèches qu'elle y avait rassemblées elle-même, et, l'ayant couverte d'un voile, afin de la préserver de l'humidité de la nuit, je me plaçai auprès d'elle ; mais elle désira être seule dans sa dernière méditation : je m'éloignai sans

la perdre de vue. Je voyais son voile s'élever de temps en temps, et ses mains blanches se diriger vers le ciel. Comme je me rapprochais du bosquet, elle me demanda de l'eau : j'en apportai dans sa coupe ; elle y trempa ses lèvres, mais elle ne put boire. " Je sens ma fin, me dit-elle en détournant la tête ; ma soif sera bientôt étanchée pour toujours. Soutiens-moi, mon frère ; aide ta sœur à franchir ce passage désiré, mais terrible. Soutiens-moi, récite la prière des agonisants." Ce furent les dernières paroles qu'elle m'adressa. J'appuyai sa tête contre mon sein ; je récitai la prière des agonisants : " Passe à l'éternité ! lui disais-je, ma chère sœur ; délivre-toi de la vie ; laisse cette dépouille dans mes bras !" Pendant trois heures je la soutins ainsi dans la dernière lutte de la nature ; elle s'éteignit enfin doucement, et son âme se détacha sans effort de la terre.

Le Lépreux, à la fin de ce récit, couvrit son visage de ses mains ; la douleur ôtait la voix au voyageur. Après un instant de silence, le Lépreux se leva. *Etranger*, dit-il, *lorsque le chagrin et le découragement s'approcheront de vous, pensez au solitaire de la cité d'Aoste ; vous ne lui aurez pas fait une visite inutile.*

Ils s'acheminèrent ensemble vers la porte du jardin. Lorsque le militaire fut au moment de sortir, il mit son gant à la main droite : Vous n'avez jamais serré la main de personne, dit-il au Lépreux ; accordez-moi la faveur de serrer la mienne : c'est celle d'un ami qui s'intéresse vivement à votre sort. Le Lépreux recula de quelques pas avec une sorte d'effroi, et levant les yeux et les mains au ciel : *Dieu de bonté*, s'écria-t-il, *comble de tes bénédictions cet homme compatissant !*

Accordez-moi donc une autre grâce, reprit le voyageur. Je vais partir ; nous ne nous reverrons peut-être pas

de bien longtemps : ne pourrions-nous pas, avec les précautions nécessaires, nous écrire quelquefois ? une semblable relation pourrait vous distraire, et me ferait un grand plaisir à moi-même. Le Lépreux réfléchit quelque temps. *Pourquoi*, dit-il enfin, *chercherais-je à me faire illusion ? Je ne dois avoir d'autre société que moi-même, d'autre ami que Dieu ; nous nous reverrons en lui. Adieu, généreux étranger, soyez heureux.....Adieu pour jamais !* Le voyageur sortit. Le Lépreux ferma la porte et en poussa les verrous.

LES PRISONNIERS DU CAUCASE.

Les montagnes du Caucase sont depuis longtemps enclavées dans l'empire de Russie sans lui appartenir. Leurs féroces habitants, séparés par le langage et par des intérêts divers, forment un grand nombre de petites peuplades, qui ont peu de relations politiques entre elles, mais qui sont toutes animées par le même amour de l'indépendance et du pillage.

Une des plus nombreuses et des plus redoutables est celle des Tchetchenges, qui habitent la grande et la petite Kabarda, provinces dont les hautes vallées s'étendent jusqu'aux sommités du Caucase. Les hommes en sont beaux, courageux, intelligents, mais voleurs et cruels, et dans un état de guerre presque continuel avec les troupes *de la ligne* [1].

C'est au milieu de ces hordes dangereuses et au centre même de cette immense chaîne de montagnes que la Russie a établi un chemin de communication

1 On désigne par ce mot la suite des postes gardés par les troupes russes entre la mer Caspienne et la mer Noire, depuis l'embouchure du Tereck jusqu'à celle du Cuban.

avec ses possessions d'Asie. Des redoutes, placées de distance en distance, assurent la route jusqu'en Georgie ; mais aucun voyageur n'oserait se hasarder à parcourir seul l'espace qui les sépare. Deux fois par semaine, un convoi d'infanterie, avec du canon et un parti considérable de Cosaques, escorte les voyageurs et les dépêches du gouvernement. Une de ces redoutes, située au débouché des montagnes, est devenue une petite bourgade assez peuplée Sa situation lui a fait donner le nom de *Wladi-Caucase* [1] : elle sert de résidence au commandant des troupes qui font le pénible service dont il vient d'être parlé.

Le major Kascambo, du régiment de Wologda, gentilhomme russe, d'une famille originaire de la Grèce, devait aller prendre le commandemant du poste de Lars dans les gorges du Caucase. Impatient de se rendre à son poste, et brave jusqu'à la témérité, il eut l'imprudence d'entreprendre ce voyage avec l'escorte d'une cinquantaine de Cosaques dont il disposait, et l'imprudence plus grande encore de parler de son projet et de s'en vanter avant de l'exécuter.

Les Tchetchenges qui sont près des frontières, et qu'on appelle Tchetchenges pacifiques, sont soumis à la Russie, et ont, en conséquence, un libre accès à Mosdok ; mais la plupart conservent des relations avec les montagnards, et sont bien souvent de moitié dans leurs brigandages. Ces derniers, informés du voyage de Kascambo et du jour même de son départ, se portèrent en grand nombre sur son passage et lui dressèrent une embuscade. A vingt verstes environ de Mosdok, au détour d'une petite colline couverte de

1 *Wladi-Caucase* vient du verbe russe *wladeti*, qui signifie *commander, dominer.*

broussailles, il fut attaqué par sept cents hommes à cheval. La retraite était impossible : les Cosaques mirent pied à terre, et soutinrent l'attaque avec beaucoup de fermeté, espérant être secourus par les troupes d'une redoute qui n'était pas très-éloignée.

Les habitants du Caucase, quoique individuellement très-courageux, sont incapables d'attaquer en masse, et sont par conséquent peu dangereux pour une troupe qui fait bonne contenance ; mais ils ont de bonnes armes, et tirent fort juste. Leur grand nombre, dans cette occasion, rendait le combat trop inégal. Après une assez longue fusillade, plus de la moitié des Cosaques furent tués ou mis hors de combat ; le reste s'était fait avec les chevaux morts un rempart circulaire derrière lequel ils tirèrent leurs dernières cartouches. Les Tchetchenges, qui ont toujours avec eux, dans leurs expéditions, des déserteurs russes, dont il se servent au besoin comme interprètes, faisaient crier aux Cosaques: " Livrez-nous le major, ou vous serez tués jusqu'au " dernier." Kascambo, voyant la perte certaine de sa troupe, résolut de se livrer lui-même pour sauver la vie à ceux qui restaient: il remit son épée à ses Cosaques et s'avança seul vers les Tchetchenges, dont le feu cessa aussitôt, leur but n'étant que de le prendre vivant pour obtenir une rançon. A peine se fut-il livré aux ennemis, qu'il vit paraître de loin le secours qu'on lui envoyait: il n'était plus temps; les brigands s'éloignèrent avec rapidité.

Son denchik [1] était resté en arrière avec le mulet qui portait l'équipage du major. Caché dans un ravin, il attendait l'issue du combat, lorsque les Cosaques le

1 Domestique soldat.

rencontrèrent et lui apprirent le malheur de son maître. Le brave domestique résolut aussitôt de partager son sort, et s'achemina du côté par où les Tchetchenges s'étaient retirés, conduisant son mulet avec lui, et se dirigeant sur la trace des chevaux. Lorsqu'il commençait à la perdre dans l'obscurité, il rencontra un traîneur ennemi qui le conduisit au rendez-vous des Tchetchenges.

On peut se faire une idée du sentiment qu'éprouva le prisonnier en voyant son denchick venir volontairement partager son mauvais sort. Les Tchetchenges se distribuèrent aussitôt le butin qu'on leur amenait : ils ne laissèrent au major qu'une guitare qui se trouvait dans son équipage, et qu'on lui rendit par dérision. Ivan (c'était le nom du denchik [1]) s'en empara et refusa de la jeter, comme son maître le lui conseillait. "Pourquoi nous décourager ? lui disait-il ; *le Dieu des* "*Russes est grand* [2] : l'intérêt des brigands est de vous "conserver, ils ne vous feront aucun mal."

Après une halte de quelques heures, la horde allait se remettre en marche, lorsqu'un de leurs gens, qui venait de les rejoindre, annonça que les Russes continuaient à s'avancer, et que probablement les troupes des autres redoutes se réuniraient pour les poursuivre. Les chefs tinrent conseil : il s'agissait de cacher leur retraite, non-seulement pour garder leur prisonnier, mais encore pour détourner l'ennemi de leurs villages, et éviter ainsi ses répressailles. La horde se dispersa par divers chemins. Dix hommes à pied furent destinés à

---

1 Il s'appelait Ivan Smirnoff, nom qu'on pourrrait traduire en français par Jean le Doux, ce qui contrastait singulièrement avec son caractère comme on le verra par la suite.

2 Proverbe familier des soldats russes au moment du danger.

conduire les prisonniers, tandis qu'une centaine de chevaux restèrent réunis, et marchèrent dans une direction différente de celle que devait tenir Kascambo. On enleva à celui-ci ses bottes ferrées, qui auraient pu laisser une empreinte reconnaissable sur le terrain, et on l'obligea, ainsi qu'Ivan, à marcher pieds nus une partie de la matinée.

Arrivée près d'un torrent, la petite escorte le remonta, le long du bord, sur le gazon, l'espace d'une demi-verste, et descendit dans l'endroit où les bords étaient le plus escarpés, au milieu des brousailles épineuses, évitant soigneusement de laisser la trace de son passage. Le Major était si fatigué, que pour l'amener jusqu'au ruisseau il fallut le soutenir avec des ceintures. Ses pieds étaient ensanglantés; on se décida à lui rendre sa chaussure pour qu'il pût achever la traite qui restait à faire.

Lorsqu'ils parvinrent au premier village, Kascambo, plus malade encore de chagrin que de fatigue, parut à ses gardiens si faible et si défait, qu'ils eurent des craintes pour sa vie, et le traitèrent plus humainement. On lui donna quelque repos et un cheval pour la marche; mais afin de détourner les Russes des recherches qu'ils pourraient faire, et de mettre le prisonnier lui-même hors d'état d'apprendre à ses amis le lieu de sa retraite, on le transporta de village en village, et d'une vallée à l'autre, en prenant la précaution de lui bander les yeux à plusieurs reprises. Il passa ainsi une rivière considérable, qu'il jugea être la Sonja. On le ménagea beaucoup pendant ces courses, en lui accordant une nourriture suffisante et le repos nécessaire. Mais lorsqu'il eut atteint le village éloigné dans lequel il devait être définitivement gardé, les Tchetchenges changèrent

tout à coup de conduite à son égard, et lui firent souffrir toutes sortes de mauvais traitements. On lui mit des fers aux pieds et au mains, et une chaîne au cou, au bout de laquelle était attaché un billot de chêne. Le denchick était traité moins durement : ses fers étaient plus légers et lui permettaient de rendre quelques services à son maître.

Dans cette situation, et à chaque nouvelle avanie qu'il recevait, un homme qui parlait russe venait le voir et lui conseillait d'écrire à ses amis pour obtenir sa rançon, qu'on avait fixé à dix milles roubles. Le malheureux prisonnier était hors d'état de payer une somme si forte, et ne conservait d'autre espoir que la protection du gouvernement, qui avait racheté, quelques années auparavant, un colonel tombé comme lui entre les mains des brigands. L'interprète promettait de lui fournir du papier et de faire parvenir sa lettre ; mais après avoir obtenu son consentement, il ne reparut plus de quelques jours, et ce temps fut employer à faire endurer au major un sucroît de maux. On le priva de nourriture, on lui enleva la natte sur laquelle il couchait et un coussin de selle de Cosaque qui lui servait d'oreiller ; et lorsque enfin l'entremetteur revint, il lui annonça, par manière de confidence, que si l'on refusait à la ligne la somme demandée, ou qu'on en retardât le payement, les Tchetchenges étaient décidés à se défaire de lui, pour s'épargner la dépense et les inquiétudes qu'il leur causait. Le but de leur conduite cruelle était de l'engager à écrire d'une manière pressante. On lui remit enfin du papier avec un roseau taillé suivant l'usage tartare ; on lui ôta les fers qui liaient ses mains et son cou, afin qu'il pût écrire librement ; et lorsque la lettre fut écrite, on la traduisit

aux chefs, qui se chargèrent de la faire parvenir aux commandant de la ligne.

Depuis lors il fut traité moins durement et ne fut plus chargé que d'une seule chaîne, qui lui liait le pied et la main droite.

Son hôte, ou plutôt son geôlier, était un vieillard de soixante ans, d'une taille gigantesque et d'un aspect féroce, que son caractère ne démentait pas. Deux de ses fils avaient été tués dans une rencontre avec les Russes, circonstance qui l'avait fait choisir, entre tous les habitants du village, pour être le gardien du prisonnier.

La famille de cet homme, appelé Ibrahim, était composée de la veuve d'un de ses fils, âgée de trente-cinq ans, et d'un jeune enfant de sept à huit ans, appelé Mamet. Sa mère était aussi méchante et plus capricieuse encore que le vieux gardien. Kascambo eut beaucoup à en souffrir; mais les caresses et la familiarité du jeune Mamet lui furent dans la suite une distraction, et même un soutien réel dans ses malheurs. Cet enfant le prit en si grande affection, que les menaces et les mauvais traitements de son grand père ne pouvaient l'empêcher de venir jouer avec le prisonnier dès qu'il en trouvait l'occasion. Il avait donné à ce dernier le nom de *Koniak*, qui dans la langue du pays signifie un hôte et un ami. Il partageait secrètement avec lui les fruits qu'il pouvait se procurer, et pendant l'abstinence forcée qu'on avait fait souffrir au major, le jeune Mamet, touché de compassion, profitait adroitement de l'absence momentanée de ses parents pour lui apporter du pain ou des pommes de terre cuites sous la cendre.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis l'envoi de la lettre, sans événements remarquables. Pendant cet intervalle, Ivan avait su gagner la bienveillance de la femme et du vieillard, ou du moins était parvenu à se rendre nécessaire. Il savait tout l'art qui peut entrer dans la cuisine d'un officier de détachement. Il faisait à merveille le kislitchi[1], préparait les concombres salés, et avait accoutumé ses hôtes aux petites douceurs qu'il introduisait dans leur ménage.

Pour obtenir plus de confiance, il s'était mis avec eux sur le pied d'un bouffon, imaginant chaque jour quelque nouvelle plaisanterie pour les amuser: Ibrahim aimait surtout à lui voir danser la cosaque. Lorsque quelque habitant du village venait les visiter, on ôtait à Ivan ses fers, et on le fesait danser ; ce qu'il exécutait toujours de bonne grâce, en ajoutant à chaque fois quelque gambade ridicule de plus. Il s'était procuré par cette conduite constante la liberté de parcourir le village, le long duquel il était ordinairement suivi par une troupe d'enfants attirés par ses bouffonneries : et comme il comprenait la langue tartare, il eut bientôt appris celle du pays, qui en est un dialecte très-rapproché.

Le major lui-même était souvent forcé de chanter avec son denchik des chansons russes et de jouer de la guitare pour amuser cette féroce société. Dans les commencements, on lui ôtait les fers qui liaient sa main droite lorsqu'on exigeait de lui cette complaisance ; mais la femme s'étant aperçue qu'il jouait malgré ses fers pour se désennuyer, on ne lui accorda plus la même faveur ; et le malheureux musicien se repentit

1 Boisson russe : c'est une espèce de bière faite avec de la farine.

plus d'une fois d'avoir laisser paraître son talent. Il ignorait alors que sa guitare contribuerait un jour à lui rendre la liberté.

Pour obtenir cette liberté désirée, les deux prisonniers formaient milles projets, tous bien difficile à exécuter. Lors de leur arrivée dans le village, les habitants envoyaient chaque nuit, et à tour de rôle, un homme pour augmenter la garde. Insensiblement on se relâcha de cette précaution. Souvent la sentinelle ne venait pas : la femme et l'enfant couchaient dans une chambre voisine, et le vieux Ibrahim restait seul avec eux ; mais il gardait soigneusement sur lui la clef des fers, et se réveillait au moindre bruit. De jour en jour le prisonnier était traité avec plus de rigueur. Comme la réponse à ses lettres n'arrivait point, les Tchetchenges, venaient souvent dans sa prison pour l'insulter et le menacer des plus cruels traitements. On le privait de ses repas, et il eut un jour le chagrin de voir battre sans pitié le petit Mamet pour quelques nèfles que cet enfant lui avait apportées.

Une circonstance bien remarquable dans la situation pénible où se trouvait Kascambo, c'est la confiance qu'avaient en lui ses persécuteurs et l'estime qu'il leur avait inspirée. Tandis que ces barbares lui faisaient souffrir des avanies continuelles, ils venaient souvent le consulter et le prendre pour arbitre dans leurs affaires et dans les démêlés qu'ils avaient ensemble. Entre autres contestations dont on le fit juge, la suivante mérite d'être citée par sa singularité.

Un de ces hommes avait confié une assignation russe de cinq roubles à son camarade, qui partait pour une vallée voisine, en le chargeant de la remmettre à quelqu'un. Le commissionaire perdit son cheval, qui mou-

rut en chemin, et se persuada qu'il avait le droit de garder les cinq roubles en indemnité de la perte qu'il avait faite. Ce raisonnement, digne du Caucase, ne fut point goûté par le propriétaire de l'argent. Au retour du voyageur, il y eut grand bruit au village. Ces deux hommes avaient réuni autour d'eux leurs parents et leurs amis; et la rixe aurait pu devenir sanglante, si les anciens de la horde, après avoir vainement tenté de les appaiser, ne les eussent engagés à soumettre leur cause à la décision du prisonnier. Toute la population du village se porta tumultueusement chez lui pour apprendre plus tôt l'issue de ce ridicule procès. Kascambo fut tiré de sa prison et conduit sur la plate-forme qui servait de toit à la maison. La plupart des habitations, dans les vallées du Caucase, sont en partie creusées dans la terre, et ne s'élèvent au-dessus du sol que de trois ou quatre pieds; le toit est horizontal et formé d'une couche de terre glaise battue. Les habitants, et surtout les femmes, viennent se reposer sur ces terrasses après le coucher du soleil, et souvent y passent la nuit dans la belle saison.

Lorsque Kascambo parut sur le toit, il se fit un profond silence. On aurait vu sans doute avec étonnement, à ce singulier tribunal, des plaideurs furieux, armés de pistolets et de poignards, soumettre leur cause à un juge enchaîné, à demi mort de faim et de misère, qui cependait jugeait en dernier ressort, et dont les décisions étaient toujours respectées.

Désespérant de faire entendre raison à l'accusé, le major le fit approcher, et, pour mettre aux moins les rieurs du côté de la justice, il lui fit les interrogations suivantes: " Si, au lieu de te donner cinq roubles à " porter à son créancier, ton camarade t'avait seulement

" chargé de lui porter le *bonjour*, ton cheval ne serait-il pas mort tout de même ?

" —Peut-être, répondit le rénitent.

" —Et dans ce cas, ajouta le juge, qu'aurais-tu fait " du bonjour ? N'aurais-tu pas été forcé de le garder " en payement et de t'en contenter ? J'ordonne en con- " séquence que tu rendes l'assignation et que ton ca- " marade te donne le bonjour."

Lorsque cette sentence fut traduite aux spectateurs, des éclats de rire annoncèrent au loin la sagesse du nouveau Salomon. Le condamné lui-même, après avoir disputé quelque temps fut obligé de céder, et dit en regardant l'assignation : " Je savais d'avance que je " perdrais si ce chien de chrétien s'en mêlait." Cette singulière confiance dénote l'idée qu'ont ces peuples de la supériorité européenne et le sentiment inné de justice qui existe parmi les hommes les plus féroces.

Kascambo avait écrit trois lettres depuis sa détention, sans recevoir aucune réponse : une année s'était écoulée Le malheureux prisonnier, manquant de linge et de toutes les commodités de la vie, voyait sa santé dépérir, et s'abandonnait au désespoir. Ivan lui-même avait été malade pendant quelque temps. Le sévère Ibrahim, à la grande surprise du major, avait cependant délivré ce jeune homme de ses fers pendant son indisposition, et le laissait encore en liberté. Le major l'interrogeant un jour à ce sujet : " Maître, lui dit Ivan, depuis long- " temps je veux vous consulter sur un projet qui m'est " venu en tête. Je crois que je ferais bien de me faire " mahométan.

" —Tu deviens fou, sans doute ?

" —Non, je ne suis pas fou: il n'y a pour moi que " ce moyen de vous être utile. Le prêtre turc m'a " dit que lorsque je serais mahométan on ne pourra " plus me retenir dans les fers: alors je pourrai vous " rendre service, vous procurer au moins de la bonne " nourriture et du linge; enfin, qui sait? quand je serais " libre... le Dieu des Russes est grand! nous verrons...

" —Mais Dieu lui-même t'abandonnera, malheureux, " si tu le trahis."

Kascambo, tout en grondant son domestique, avait de la peine à ne pas rire de son bizarre projet; mais lorsqu'il vint à le lui défendre formellement: " Maître, " lui répondit Ivan, je ne puis plus vous obéir, et vou- " drais en vain vous le cacher ; c'est déjà fait; je suis " mahométan depuis le jour ou vous m'avez cru ma- " lade et où l'on m'a ôté mes fers. Je m'appelle Hous- " sein maintenant. Quel mal y a-t-il? ne puis-je pas " me refaire chrétien quand je voudrai et quand vous " serez libre? Voyez! déjà je n'ai plus de fers, je puis " rompre les vôtres à la première occasion favorable, et " j'ai bon espoir qu'elle se présentera." On lui tint, en effet, parole: il ne fut plus enchaîné et jouit dès lors d'une plus grande liberté: mais cette liberté même faillit lui être funeste. Les principaux auteurs de l'expédition contre Kascambo craignirent bientôt que le nouveau musulman ne désertât. Le long séjour qu'il avait fait parmi eux et l'habitude qu'il avait de leur langue le mettait dans le cas de les connaître tous par leurs noms, et de donner leur signalement à la ligne, s'il y retournait; ce qui les aurait exposés personnellement à la vengeance des Russes: ils désapprouvaient hautement le zèle déplacé du prêtre. D'une autre part, les bons musulmans, qui l'avaient favorisé

au moment de sa conversion, remarquèrent que lorsqu'il faisait sa prière sur le toit de la maison selon l'usage, et comme le mollah le lui avait expressément recommandé, pour se concilier la bienveillance publique, il mêlait souvent par habitude et par inadvertance des signes de croix aux prosternements qu'il faisait dans la direction de la Mecque, à laquelle il lui arrivait parfois de tourner le dos ; ce qui leur rendait suspecte la sincérité de sa conversion.

Quelques mois après sa feinte apostasie, il s'aperçut d'un grand changement dans les rapports qu'il avait avec les habitants, et ne put se méprendre aux signes manifestes de leur malveillance. Il en cherchait vainement la cause, lorsque des jeunes gens avec lesquels il était particulièrement lié vinrent lui proposer de les accompagner dans une expédition qu'ils allaient entreprendre. Leur projet était de passer le Tereck, pour dépouiller des marchands qui devaient se rendre à Mosdock ; Ivan accepta sans hésiter leur proposition. Depuis lontgemps il désirait se procurer des armes ; on lui prommettait une part du butin. Il pensa qu'en le voyant revenir auprès de son maître les personnes qui le soupçonnaient de vouloir déserter n'auraient plus les mêmes raisons de se défier de lui. Cependant, le major s'étant fortement opposé à ce projet, il avait l'air de n'y plus penser, lorsqu'un matin Kascambo vit, en se réveillant, la natte sur laquelle dormait Ivan, roulée contre le mur ; il était parti pendant la nuit. Ses compagnons devaient passer le Tereck la nuit suivante et attaquer les marchands, dont ils connaissaient la marche par leurs espions.

La confiance des Tchetchenges aurait dû faire naître quelque soupçon dans l'esprit d'Ivan : il n'était pas

naturel que des hommes si rusés et si défiants admissent un Russe, leur prisonnier, dans une expédition dirigée contre ses compatriotes. On apprit en effet dans la suite qu'ils ne lui avaient proposé de les accompagner que dans l'intention de l'assassiner. Comme sa qualité de nouveau converti les obligeait à quelques ménanagements, ils s'étaient proposé de le garder à vue pendant la route, et de se défaire de lui au moment de l'attaque, en laissant croire qu'il avait été tué dans le combat. Quelques hommes seulement de l'expédition étaient dans le secret; mais l'évènement dérangea leurs dispositions. Au moment où leur bande s'était mise en embuscade pour attaquer les marchands, un régiment de Cosaques les surprit eux-mêmes, et les chargea si vivement, qu'ils eurent bien de la peine à repasser la rivière. La grandeur du péril leur fit oublier le complot formé contre Ivan, qui les suivit dans leur retraite.

Comme leur troupe en désordre traversait le Tereck, dont les eaux sont très-rapides, le cheval d'un jeune Tchetchenge s'abattit au milieu du fleuve et fut aussitôt entraîné par les flots. Ivan, qui le suivait, poussa son cheval dans le courant, au risque d'être entraîné lui-même, et saisissant le jeune homme au moment où il allait disparaître sous les eaux, parvint à le ramener à l'autre bord. Les Cosaques, à la faveur du jour qui commençait à paraître, le reconnaissant à son uniforme et à sa fourragère [1], visaient sur lui en criant : "Déserteur! attraper le déserteur!" Ses habits furent criblés de balles. Enfin, après s'être battu en désespéré et avoir brulé toutes ses cartouches, il

1 Mot russe qui correspond à ce que l'on nomme en français bonnet d'écurie, casquette.

revint au village avec la gloire d'avoir sauvé la vie à l'un de ses compagnons et de s'être rendu utile à toute la troupe.

Si la conduite qu'il avait tenue dans cette occasion ne lui ramena pas tous les esprits, elle lui gagna du moins un ami ; le jeune homme qu'il avait sauvé l'adopta pour son *koniak* (titre sacré que les montagnards du Caucase ne violent jamais), et jura de le défendre envers et contre tous. Mais cette liaison ne suffisait pas pour le mettre à l'abri de la haine des principaux habitants. Le courage qu'il venait de montrer, son attachement à son maître, augmentèrent les craintes qu'il leur avait inspirées. On ne pouvait plus le regarder comme un bouffon incapable d'aucune entreprise, ainsi qu'on l'avait fait jusqu'alors ; et lorsqu'on réfléchissait à l'expédition manquée, à laquelle il avait pris part, on s'étonnait que des troupes russes se fussent trouvé à point nommé dans un lieu si éloigné de leur résidence ordinaire, et l'on soupçonna qu'il avait eu les moyens de les prévenir. Quoique cette conjecture fût sans fondement réel, on le surveilla de plus près. Le vieux Ibrahim lui-même, craignant quelque complot pour l'évasion de ses prisonniers, ne leur permettait plus d'avoir entre eux d'entretien suivi, et le brave denchick était menacé, quelquefois même battu, lorsqu'il voulait converser avec son maître.

Dans cette situation, les deux prisonniers imaginèrent un moyen de s'entrenir sans donner de soupçon à leur gardien. Comme ils étaient dans l'habitude de chanter ensemble des chansons russes, le major prenait sa guitare lorsqu'il avait quelque chose d'important à communiquer à Ivan en présence d'Ibrahim, et chantait en l'interrogeant : celui-ci répondait sur le même

ton, et son maître l'accompagnait avec sa guitare. Cet arrangement n'étant point une nouveauté, on ne s'aperçut jamais d'une ruse qu'ils eurent d'ailleurs la précaution de n'employer que rarement.

Plus de trois mois s'étaient écoulés depuis l'expédition malheureuse dont il a été question, lorsque Ivan crut s'apercevoir d'une agitation extraordinaire dans le village. Quelques mulets chargés de poudre étaient arrivés de la plaine. Les hommes nettoyaient leurs armes et préparaient des cartouches. Il apprit bientôt qu'une grande expédition se préparait. Toute la nation devait se réunir pour attaquer une peuplade voisine qui s'était mise sous la protection des Russes, et qui leur avait permis de construire une redoute sur son territoire. Il ne s'agissait pas de moins que d'exterminer toute la peuplade ainsi que le bataillon russe qui protégeait la construction du fort.

Quelques jours après, Ivan, en sortant de la cabane le matin, trouva le village désert. Tous les hommes en état de porter les armes étaient sortis pendant la nuit. Dans la tourné qu'il fit au village pour prendre des informations, il acquit de nouvelles preuves des mauvaises intentions que l'on avait contre lui. Les vieillards évitaient de lui parler. Un petit garçon lui dit ouvertement que son père voulait le tuer. Enfin, comme il retournait tout pensif vers son maître, il vit sur le toit d'une maison une jeune femme qui souleva son voile, et qui, avec les marques du plus grand effroi, lui fit signe de la main de s'éloigner, en lui montrant le chemin de la Russie : c'était la sœur du Tchetchenge qu'il avait sauvé au passage du Tereck.

Lorsqu'il rentra dans la maison, il trouva le vieillard occupé à visiter les fers de Kascambo. Un nouveau

venu était assis dans la chambre: c'était un homme qu'une fièvre intermittente avait empêché de suivre ses camarades, et qu'on avait envoyé chez Ibrahim, pour augmenter la garde des prisonniers jusqu'au retour des habitants. Ivan remarqua cette précaution sans témoigner la moindre surprise. L'absence des hommes du village présentait une occasion favorable pour l'exécution de ses projets; mais la vigilance plus active de leur gardien et surtout la présence du fiévreux en rendaient le succès très-incertain Cependant sa mort devenait inévitable s'il attendait le retour des habitants; il prévoyait que leur expédition serait malheureuse, et que leur rage ne l'épargnerait pas. Il ne lui restait plus d'autre ressource que celle d'abandonner son maître ou de le délivrer incessamment. Le fidèle serviteur aurait souffert mille morts plutôt que de choisir le premier.

Kascambo, qui commençait à perdre tout espoir, était tombé depuis quelque temps dans une espèce de stupeur, et gardait un profond silence. Ivan, plus tranquille et plus gai que de coutume, se surpassa dans les apprêts du repas, qu'il faisait en chantant des chansons russes, auxquelles il mêlait des paroles d'encouragements pour son maître.

" Le temps est venu, disait-il, en ajoutant à chaque " phrase le refrain insignifiant d'une chanson popu- " laire russe, hai luli, hai luli, le temps est venu de finir " notre misère ou de périr. Demain, hai luli, nous se- " rons sur le chemin d'une ville, d'une jolie ville, hai " luli, que je ne veux pas nommer; courage, maître! " ne vous laissez pas décourager. Le Dieu des Russes " est grand."

Kascambo, indifférent à la vie et à la mort, ne con-

naissant pas les projets de son denchick, se contenta de lui dire : " Fais ce que tu voudras, et tais toi." Vers le soir, le fièvreux, qu'on avait traité généreusement pour le retenir, et qui, outre le bon repas qu'il avait fait, s'était encore amusé le reste de la journée à manger du chislik[1], fut saisi d'un si violent accès de fièvre, qu'il abandonna la partie et se retira chez lui. On le laissa aller sans beaucoup de difficulté, Ivan ayant complétement rassuré le vieillard par sa gaieté. Pour éloigner encore toute espèce de méfiance, il se retira de bonne heure au fond de la chambre, et se coucha sur un banc contre la muraille, en attendant qu'Ibrahim s'endormit ; mais ce dernier avait résolu de veiller toute la nuit. Au lieu de se coucher sur une natte auprès du feu, comme il faisait ordinairement, il s'assit sur un billot vis-àvis de son prisonnier, et renvoya sa belle-fille, qui se retira dans la chambre voisine, où était son enfant, et ferma la porte sur elle.

De l'angle obscur où il s'était placé, Ivan regardait attentivement le spectacle qu'il avait devant lui. A la lueur du feu qui flambait de temps en temps, une hache brillait dans un enfoncement de la muraille. Le vieillard, vaincu par le sommeil, laissait tomber parfois sa tête sur sa poitrine. Ivan vit qu'il était temps, et se leva debout. Le geôlier soupçonneux s'en aperçut aussitôt. " Que fais-tu là, toi ?" lui dit-il durement. Ivan, au lieu de répondre, se rapprocha du feu en baillant, comme un homme qui sort d'un profond sommeil. Ibrahim, qui sentait lui-même ses paupières s'appesantir, obligea Kascambo de jouer de la guitare pour le tenir éveillé. Ce dernier s'y refusait ;

1 Viande de mouton que l'on fait rôtir en petits morceaux au bout d'une baguette.

mais Ivan lui présenta l'instrument en fesant le signe convenu. "Jouez, maître, dit-il, j'ai à vous parler." Kascambo accorda l'instrument, et, se mettant à chanter, ils commencèrent ensemble le terrible duo suivant.

KASCAMBO.

Hai luli, hai luli, que veux-tu me dire? Prends garde à toi. (A chaque demande et à chaque réponse ils chantaient ensemble les couplets de chanson russe suivante :)

Je suis triste, je m'inquiète,
Je ne sais plus que devenir,
Mon bon ami devait venir,
Et je l'attends ici seulette.
Hai luli, hai luli,
Qu'il fait triste sans son ami!

IVAN.

Voyez cette hache, mais ne la regardez pas. Hai luli, hai luli, je fendrai la tête à ce coquin.

Je m'assieds pour filer de la laine,
Le fil se casse dans ma main:
Allons! je filerai demain,
Aujourd'hui je suis trop en peine.
Hai luli, hai luli,
Où peut donc être mon ami?

KASCAMBO.

Meutre inutile! hai luli, comment fuirai-je avec mes fers?

Comme un petit veau suit sa mère,
Comme un berger suit ses moutons.
Comme un chevreu, dans les vallons,
Va chercher l'herbe printanière,
Hai luli, hai luli,
Je cherche partout mon ami...

IVAN.

La clef des fers se trouvera dans les poches du brigand.

Lorsque je vais à la fontaine,
Le matin pour puiser de l'eau
Sans y songer, avec mon sceau,
J'entre dans le sentier qui mène
Hai luli, hai luli,
A la porte de mon ami.

KASCAMBO.

La femme donnera l'alarme, hai luli.

Hélas ! je languis dans l'attente,
Et l'ingrat se plaît loin de moi ;
Peut-être il me manque de foi
Auprès d'une nouvelle amante !
Hai luli, hai luli,
Aurais-je perdu mon ami ?

IVAN.

Il en arrivera ce qu'il pourra : ne mourrez-vous pas tout de même, hai luli, de misère et d'inanition ?

Ah ! s'il est vrai qu'il soit volage,
S'il doit un jour m'abandonner,
Le village n'a qu'à brûler,
Et moi-même avec le village !
Hai luli, hai luli,
A quoi bon vivre sans son ami ?

Le vieillard devenant attentif, ils redoublèrent les *hai luli* accompagnés d'un arpeggio bruyant : " Jouez, " maître poursuivit le denchick, jouez la cosaque ; je " vais danser autour de la chambre pour m'approcher " de la hache ; jouez hardiment."

KASCAMBO.

Eh bien, soit ; cet enfer sera fini.

Il détourna la tête et se mit à jouer de tout son pou voir la danse demandée.

Ivan commença les pas et les attitudes grotesques de la cosaque, qui plaisaient particulièrement au vieillard, en fesant des sauts et des gambades, et en jetant des cris pour détourner son attention. Lorsque Kascambo sentait que le danseur était près de la hache, son cœur palpitait d'inquiétudes : cette instrument de leur délivrance était dans une petite armoire sans porte, pratiquée dans la muraille, mais à une hauteur à laquelle Ivan atteignait à peine. Pour l'avoir à sa portée, il profita d'un moment favorable, la saisit tout à coup, et la mit aussitôt à terredans l'ombre que formait le corps d'Ibrahim. Lorsque celui-ci jeta les yeux sur lui, il était loin de là, et continuait la danse. Cette scène dangereuse durait depuis assez longtemps, et Kascambo, las de jouer, commençait à croire que son denchick manquait de courage, ou ne jugeait pas l'occasion favorable. Il jeta les yeux sur lui au moment où, s'étant saisi de la hache, l'intrépide danseur s'avançait d'un pas ferme pour en frapper le vieux brigand. L'émotion qu'éprouva le major fut si forte, qu'il cessa de jouer, et laissa tomber sa guitare sur ses genoux. Au même instant, le vieillard s'était baissé, et avait fait un pas en avant pour avancer des brousailles dans le feu : des feuilles sèches s'enflammèrent et jetèrent une grande lueur dans la chambre : Ibrahim se retourna pour s'asseoir.

Si, dans cette occasion, Ivan avait poursuivi son entreprise, un combat corps à corps devenait inévitable : l'alarme aurait été donnée, ce qu'il fallait surtout éviter ;

mais sa présence d'esprit le sauva. L'orsqu'il s'aperçut du trouble du major, et qu'il vit Ibrahim se lever, il posa la hache derrière le billot, même qui servait de siége à ce dernier, et recommença la danse. " Jouez, " morbleu ! dit-il à son maître ; à quoi songez-vous ? " Le major, reconnaissant l'imprudence qu'il avait faite, se remit doucement à jouer. Le vieux geôlier n'eut aucun soupçon, et s'assit de nouveau ; mais il leur ordonna de finir la musique et de se coucher. Ivan alla tranquillement prendre l'étui de la guitare et vint le poser sur le foyer ; mais au lieu de recevoir l'instrument que son maître lui présentait, il saisit tout à coup la hache derrière Ibrahim, et lui asséna un si terrible coup sur la tête, que le malheureux ne poussa pas même un soupir, et tomba roide mort le visage dans le feu : sa longue barbe grise s'enflamma : Ivan le retira par les pieds et le couvrit d'une natte,

Ils écoutaient, pour savoir si la femme avait été réveillée, lorsque, étonnée sans doute du silence qui régnait après tant de bruit, elle ouvrait la porte de sa chambre : " Que faites-vous donc ici ? dit-elle en s'a- " vançant vers les prisonniers ; d'où vient qu'il sent la plume brûlée ? " Le feu venait d'être dispersé et ne donnait presque plus de lueur. Ivan leva la hache pour la frapper ; elle eut le temps de détourner la tête, et reçut le coup dans la poitrine en jetant un affreux soupir : un autre coup plus rapide que l'éclair l'atteignit dans sa chute, et l'étendit morte aux pieds de Kascambo. Effrayé de ce second meurtre, auquel il ne s'attendait pas, le major, voyant Ivan s'avancer vers la chambre de l'enfant, se plaça devant lui pour l'arrêter. " Où " vas-tu, malheureux ? lui dit-il : aurais-tu la barbarie de " sacrifier aussi cet enfant, qui m'a témoigné tant d'a- " mitié ? Si tu me délivrais à ce prix, ni ton attachement

" ni tes services ne pourraient te sauver à notre arrivée
" à la ligne.

" —A la ligne, répondit Ivan, vous ferez ce que
" vous voudrez ; mais ici il faut en finir."

Kascambo, rassemblant toutes ses forces, le saisit au collet, comme il voulait forcer le passage ; " Misérable, lui dit-il, si tu oses attenter à sa vie, si tu lui ôtes un seul cheveu, je jure ici devant Dieu que je me livre moi-même entre les mains des Tchetchenges, et ta barberie sera inutile.

" —Entre les mains des Tchetchenges ! répéta le
" denchick en élevant sa hache sanglante sur la tête
" de son maître ; ils ne vous reprendront jamais vivant :
" je les égorgerai, eux, vous et moi, avant que cela arrive.
" Cet enfant peut nous perdre en donnant l'alarme ;
" dans l'état où vous êtes, des femmes suffisent pour
" vous ramener en prison."

" —Arrête ! arrête ! " s'écria Kascambo, des mains duquel Ivan cherchait à se dégager. " Arrête monstre, tu m'égorgerais moi-même avant de commettre ce crime ! " Mais, embarrassé par ses fers et faible comme il était, il ne put retenir le féroce jeune homme, qui le repoussait, et tomba rudement par terre, prêt à défaillir de surprise et d'horreur. Tandis que, tout souillé du sang des premières victimes, il fesait des efforts pour se relever : " Ivan, s'écriait-il, je t'en conjure, ne le tue
" pas ! au nom de Dieu, ne verse pas le sang de cette
" innocente créature ! " Il courut au secours de l'enfant dès qu'il en eut la force ; mais en arrivant à la porte de la chambre, il heurta dans l'obssurité Ivan qui revenait. " Maître tout est fini ; ne perdons pas de
" temps et ne faites pas de bruit. Ne faites pas de bruit,
" vous dis-je, répondait-il aux reproches désespérés

" que lui faisait son maître: ce qui est fait est fait;
" maintenant il n'y a plus à reculer. Jusqu'à ce que
" nous soyons libres, tout homme que je rencontre est
" mort, ou bien il me tuera; et si quelqu'un entre ici
" avant notre départ, je ne regarde pas si c'est un
" homme, une femme ou un enfant, si c'est un ami ou
" un ennemi, je l'étend là avec les autres." Il alluma une esquille de mélèze, et se mit à fouiller dans la giberne et dans les poches du brigand; la clef des fers ne s'y trouva pas: il la chercha de même vainement dans les habits de la femme, dans un coffre, et partout où il s'imagina qu'elle pouvait être cachée. Tandis qu'il faisait ces recherches, le major s'abandonnait sans prudence à sa douleur; Ivan le consolait à sa manière. " Vous feriez mieux, lui disait-il, de pleurer
" la clef des fers, qui est perdue. Qu'avez-vous à re-
" gretter de cette race de brigands qui vous ont tour-
" menté pendant plus de quinze mois? Ils voulaient
" nous faire mourir, eh bien! leur tour est venu avant
" le nôtre. Est-ce ma faute à moi? Que l'enfer puisse
" les engloutir tous!"

Cependant la clef des fers ne se trouvant pas, tant de meurtres devenaient inutiles si l'on ne parvenait à les rompre. Ivan, avec le coin de la hache, parvint à détacher l'anneau de la main, mais celui qui liait la chaîne aux pieds résistait à tous ses efforts; il craignait de blesser son maître, et n'osait employer toute sa force. D'autre part, la nuit s'avançait, le danger devenait pressant: ils se décidèrent à partir. Ivan attacha fortement la chaîne à la ceinture du major, de manière qu'elle ne le gênat le moins possible et qu'elle ne fit pas de bruit. Il mit dans un bissac un quartier de mouton, reste du repas de la veille, y ajouta quelques autres provisions, et s'arma du pistolet et du poignard

du mort. Kascambo s'empara de sa bourka (1); ils sortirent en silence, et faisant le tour de la maison ; pour éviter toute rencontre, ils prirent le chemin de la montagne, au lieu de suivre la direction de Mosdok et la route ordinaire, prévoyant bien qu'on les poursuivrait de ce côté. Ils longèrent pendant le reste de la nuit les hauteurs de leur droite, et lorsque le jour commençait à paraître, ils entrèrent dans un bois de hêtres qui couronnait toute la montagne, et qui les mit à couvert du danger d'être vus de loin. C'était dans le mois de février : le terrain, dans ces hauteurs, et surtout dans la forêt, était encore couvert d'une neige durcie qui soutint les pas des voyageurs pendant la nuit et une partie de la matinée ; mais vers midi, lorsqu'elle eut été ramollie par le soleil, ils enfonçaient à chaque, instant ce qui rendit leur marche très-lente. Ils arrivèrent ainsi péniblement sur le côté d'une vallée profonde qu'ils devaient traverser et dans le fonds de laquelle la neige avait disparu ; un chemin battu suivait les sinuosités du ruisseau, et annonçait que l'endroit était fréquenté. Cette considération, jointe à la fatigue dont le major était accablé, décida les voyageurs à rester dans cet endroit pour attendre la nuit : ils s'établirent entre quelques rochers isolés qui sortaient de la neige. Ivan coupa des branches de sapin pour en faire, sur la neige, un lit épais sur lequel le major se coucha. Tandis qu'il se reposait, Ivan cherchait à s'orienter. La vallée au sommet de laquelle il se trouvait était entourée de hautes montagnes entre lesquelles on n'apercevait aucune issue : il vit qu'il était impos-

(1) Manteau de feutre imperméable, à longs poils, qui ressemble assez à une peau d'ours. La bourka, manteau ordinaire des Cosaques, ne se fabrique que dans leur pays ; ils bravent impunément avec elle la pluie et les boues du bivouac.

sible d'éviter le chemin battu, et qu'il fallait nécessairement suivre le cours du ruisseau pour sortir de ce labyrinthe. Il était environ onze heures du soir, et la neige commençait à se raffermir lorsqu'ils descendirent dans la vallée. Mais avant de s'acheminer ils mirent le feu à leur établissement, autant pour se réchauffer que pour faire un petit repas de chislik, dont ils avaient grand besoin. Une poignée de neige fit leur boisson, et une gorgée d'eau-de-vie acheva le festin. Ils traversèrent heureusement la vallée sans voir personne, et entrèrent dans le défilé, où le chemin et le ruisseau étaient resserrés entre de hautes montagnes à pic. Ils marchèrent avec toute la vitesse qui leur était possible, sentant bien le danger qu'ils couraient d'être rencontrés dans cet étroit passage, dont ils ne sortirent que vers les neuf heures du matin. Ce fut alors seulement que ce sombre défilé s'ouvrit tout à coup, et qu'ils découvrirent, au delà des montagnes plus basses qui se croisaient devant eux, l'immense horizon de la Russie, semblable à une mer éloignée. On se formerait difficilement une idée du plaisir qu'éprouva le major à ce spectacle inattendu. La Russie ! la Russie ! était le seul mot qu'il pût prononcer. Les voyageurs s'assirent pour se reposer et pour jouir d'avance de leur prochaine liberté. Ce pressentiment de bonheur se mêlait dans l'esprit du major au souvenir de l'horrible catastrophe dont il venait d'être témoin, et que ses fers et ses habits souillés de sang lui retraçaient vivement. Les yeux fixés sur le terme éloigné de ses travaux, il calculait les difficultés du voyage. L'aspect de la longue et dangereuse route qui lui restait à faire avec des fers aux pieds et des jambes enflées de fatigue effaça bientôt jusqu'à la trace du plaisir momentané que lui avait causé l'aspect de sa terre natale.

Aux tourments de son imagination se joignait une soif ardente. Ivan descendit vers le ruisseau qui coulait à quelque distance, pour apporter de l'eau à son maître : il y trouva un pont formé de deux arbres et vit de loin une habitation. C'était une espèce de *chalet*, une habitation d'été de Tchetchenges qui se trouvait déserte. Dans la situation des fugitifs, cette maison isolée était une découverte précieuse. Ivan vint arracher son maître à ses réflexions pour le conduire dans le refuge qu'il venait de découvrir, et, après l'y avoir établi, il se mit aussitôt à la recherche du magasin.

Les habitants du Caucase, qui pour la plupart sont à demi nomades et souvent exposés aux incursions de de leurs voisins, ont toujours auprès de leurs maisons des souterrains dans lesquels ils cachent leurs provisions et leurs effets. Ces magasins, de la forme d'un puits étroit, sont fermés avec une planche ou une large pierre recouverte soigneusement de terre, et sont toujours placés dans des endroits ou le gazon manque, de peur que la couleur de l'herbe ne trahisse le dépôt. Malgré ces précautions les soldats russes les découvrent souvent ; ils frappent la terre avec la baguette de leur fusil dans les sentiers battus qui sont près des habitations, et le son leur indique les cavités qu'ils recherchent. Ivan en découvrit une sous un hangar attenant à la maison, dans laquelle il trouva des pots de terre, quelques épis de maïs, un morcean de sel gemme et plusieurs ustensiles de ménage. Il courut chercher de l'eau pour établir la cuisine : le quartier de mouton et quelques pommes de terre qu'il avait apportées furent placés sur le feu. Pendant que le potage se préparait, Kascambo faisait rôtir les épis de maïs : enfin, quelques noisettes trouvées encore dans le magasin complétèrent le repas. Lorsqu'il fut achevé, Ivan,

avec plus de loisir et de moyens, parvint à délivrer son maître de ses fers ; et celui-ci, plus tranquille et restauré par un repas excellent pour la circonstance, s'endormit d'un profond sommeil, et il était nuit close lorsqu'il se réveilla. Malgré ce repos favorable, lorsqu'il voulut reprendre sa route, ses jambes enflées s'étaient roidies au point qu'il ne pouvait faire le moindre mouvement sans éprouver des douleurs insupportables. Il fallut cependant partir. Appuyé sur son domestique, il s'achemina tristement, persuadé qu'il n'arriverait point jusqu'au terme désiré. Le mouvement et la chaleur de la marche apaisèrent peu à peu les douleurs qu'ils ressentait. Il marcha toute la nuit, s'arrêtant souvent et reprenant aussitôt sa route. Quelquefois aussi se laissant aller au découragement, il se jetait sur la terre et pressait Ivan de l'abandonner à son mauvais sort. Son intrépide compagnon non-seulement l'encourageait par ses discours et son exemple, mais employait presque la violence pour le relever et l'entraîner avec lui. Ils trouvèrent dans leur route un passage difficile et dangereux qu'ils ne pouvaient éviter : attendre le jour leur eût causé une perte de temps irréparable : ils se décidèrent à franchir ce passage au risque d'être précipités ; mais, avant d'y engager son maître, Ivan voulut le reconnaître et le parcourir seul. Pendant qu'il descendait, Kascambo restait sur le bord du rocher dans un état d'anxiété difficile à décrire. La nuit était sombre : il entendait sous ses pieds le murmure sourd d'une rivière rapide qui coulait dans la vallée ; le bruit des pierres qui se détachaient de la montagne sous les pas de son compagnon, et qui tombaient dans l'eau, lui faisait connaître l'immense profondeur du précipice sur lequel il était arrêté. Dans ce moment d'angoisses, qui pouvait être le dernier de

sa vie, le souvenir de sa mère lui revint à l'esprit; elle l'avait béni tendrement à son départ de la ligne; cette pensée lui rendit le courage. Un secret pressentiment lui donnait l'espérance de la revoir encore. " Mon " Dieu ! s'écria-t-il, faites que sa bénédiction ne soit pas " inutile ! " Comme ils finissait cette courte mais fervente prière, Ivan reparut. Le passage reconnu n'était pas aussi difficile qu'ils l'avaient cru d'abord. Après être descendus quelques toises entre les rochers, il fallait pour gagner la côte praticable, longer un banc de rocher étroit et incliné, recouvert d'une neige glissante, sous lequel la montagne était taillée à pic. Ivan ouvrit dans la neige avec sa hache des trouées qui facilitaient le passage ; ils firent le signe de la croix. " Allons, " disait Kascambo, si je péris, que ce ne sois pas du " moins faute de courage; la maladie seule a pu me " l'ôter. J'irai maintenant tant que Dieu me donnera " les forces." Ils sortirent heureusement de ce pas dangereux et continuèrent leur route. Les sentiers commençaient à être plus suivis et bien battus : ils ne trouvaient plus de neige que dans les endroits situés au nord et dans les bas-fonds où elle s'était accumulée. Ils eurent le bonheur de ne rencontrer personne jusqu'à la pointe du jour, où la vue de deux hommes qui parurent de loin les obligea de se coucher à terre pour n'en être pas aperçus.

Au sortir des montagnes, dans ces provinces, on ne rencontre plus de bois, le terrain y est absolument nu, et l'on y chercherait vainement un seul arbre, excepté sur le bord des grandes rivières, où ils sont encore très-rares, ce qui est fort extraordinaire, vu la fertilité du terroir. Ils suivaient depuis quelque temps le cours de la Sonja, qu'ils devaient traverser pour se rendre à Mosdock, cherchant un endroit où l'eau

moins rapide pût leur offrir un passage moins dangereux, lorsqu'ils découvrirent un homme à cheval qui venait droit à eux. Le pays totalement découvert, ne présentait ni arbres ni buissons pour se cacher. Ils se blottirent sous le rivage de la Sonja, au bord de l'eau. Le voyageur passait à quelques toises de teur gîte. Leur intention n'était que de se défendre s'ils étaient attaqués. Ivan tira son poignard et remit le pistolet au major. S'apercevant alors que le cavalier n'était qu'un enfant de douze à treize ans, il s'élança brusquement sur lui, le saisit au collet et le renversa sur le gazon. Le jeune homme voulait résister ; mais voyant le major paraître sur le bord de la rivière le pistolet à la main, il s'enfuit à toutes jambes. Le cheval était sans selle avec un licou passé dans la bouche en guise de bride. Les deux fugitifs se servirent tout aussitôt de leur capture pour passer la rivière. Cette rencontre fut un grand bonheur pour eux, car ils virent bientôt qu'il leur eût été impossible de la traverser à pied, comme ils l'avaient projeté. Leur monture quoique chargée du poids de deux hommes, faillit être entraînée par la rapidité de l'eau. Ils arrivêrent cependant sains et saufs à l'autre rivage, qui se trouva malheureusement trop escarpé pour que le cheval pût prendre terre. Ils décendirent pour le soulager. Comme Ivan le tirait de toute sa force pour le faire monter sur le bord, le licou se détacha et lui resta entre les mains. L'animal, entraîné par le courant, après de nombreux efforts pour aborder, fut englouti dans la rivière et se noya.

Privés de cette ressource, mais plus tranquilles désormais sur le danger d'être poursuivis, ils se dirigèrent sur un monticule couvert de roches détachées qu'ils virent de loin, dans l'intention de s'y cacher et de se

reposer jusqu'à la nuit. Par le calcul du chemin qu'ils avaient déjà fait, ils jugèrent que les habitations des Tchetchenges pacifiques ne devaient pas être très-éloignées; mais rien n'était moins sûr que de se livrer à ces hommes, dont la trahison probable pouvait les perdre. Cependant, vu l'état de faiblesse dans lequel se trouvait Kascambo, il était bien difficile qu'il pût gagner le Tereck sans secours. Leurs provisions étaient épuisées; ils passèrent le reste de la journée dans un morne silence, n'osant se communiquer mutuellement leurs inquiétudes. Vers le soir, le major vit son denchick se frapper le front de la main en poussant un profond soupir. Etonné de ce désespoir subit, que son intrépide compagnon n'avait point encore montré jusqu'alors, il lui en demanda la cause. " Maître, dit Ivan, " j'ai fait une grande faute !—Dieu veuille nous la par- " donner ! répondit Kascambo en se signant.—Oui ré- " pondit Ivan; j'ai oublié d'emporter cette belle cara- " bine qui était dans la chambre de l'enfant. Que vou- " lez-vous ? cela ne m'est point venu dans la pensée: " vous avez tant gémi là-haut, tant fait de bruit, que " je l'ai oubliée. Vous riez ? c'était la plus belle cara- " bine qu'il y eût dans tout le village. J'en aurais fait " présent au premier homme que nous rencontrerons, " pour le mettre dans nos intérêts; car je ne sais trop " comment, dans l'état où je vous vois, nous pourrons " achever notre marche."

Le temps qui les avaient favorisé jusqu'alors, changea dans la journée. Le vent froid de Russie souffflait avec violence, et leur jetait du grésil au visage. Ils partirent à la tombée de la nuit, incertains s'ils devaient chercher a atteindre quelque village ou les éviter. Mais la longue traite qui restait à faire, dans cette dernière supposition, leur devint absolument

impossible par un nouveau malheur qui leur arriva vers la fin de la nuit. Comme ils traversaient un petit ravin, sur un reste de neige qui en couvrait le fond, la glace se rompit sous leurs pieds, et ils entrèrent dans l'eau jusqu'aux genoux. Les efforts que fit Kascambo pour se dégager achevèrent de mouiller ses habits. Depuis le moment de leur départ, le froid n'avait jamais été si perçant; toute la campagne était blanche de grésil. Après un quart d'heure de marche, saisi par le froid, il tomba de lassitude et de douleur, et refusa décidément d'aller plus loin. Voyant l'impossibilité d'arriver au terme de son voyage, il regardait comme une barbarie inutile de retenir son compagnon, qui pouvait aisément s'évader seul. " Écoute, Ivan, lui dit-
" il, Dieu m'est témoin que j'ai fait tout ce que j'ai pu,
" jusqu'à ce moment, pour profiter des secours que tu
" m'a donnés; mais tu vois à présent qu'ils ne peuvent
" plus me sauver, et que mon sort est décidé. Va-t'en
" à la ligne, mon cher Ivan, retourne à notre régiment;
" je te l'ordonne. Dis à mes anciens amis et à mes su-
" périeurs, que tu m'a laissé ici en pâture aux corbeaux,
" et que je leur souhaite un meilleur sort. Mais, avant
" de partir, ressouviens-toi du serment que tu as fait là-
" haut dans le sang de nos gardiens. Tu as juré que
" les Tchetchenges ne me reprendraient pas vivant:
" tiens parole." En disant ces mots il s'étendit par terre, et se couvrit tout entier avec sa bourka. " Il reste
" encore une ressource, lui répondit Ivan; c'est de
" chercher une habitation de Tchetchenges, et d'en
" gagner le maître avec des promesses. S'il nous trahit,
" nous n'aurons du moins rien à nous reprocher. Tâ-
" chez encore de vous traîner jusque-là; ou bien, ajouta-
" t-il en voyant que son maître gardait le silence, j'irai
" seul, je tâcherai de gagner un Tchetchenge; et si l'af-

" faire tourne bien, je reviendrai avec lui pour vous " prendre : si elle tourne mal, si je péris et que je ne " revienne plus, prenez, voilà le pistolet." Kascambo sortit la main de dessous la bourka et prit le pistolet.

Ivan le recouvrit avec des herbes et des broussailles desséchées, de peur qu'il ne fût découvert par quelqu'un pendant la course qu'il allait faire. Comme il se disposait à partir, son maître le rappela. " Ivan, lui " dit-il, écoute encore ma dernière demande. Si tu re- " passe le Terek, et si tu revois ma mère sans moi....

"—Maître interrompit Ivan, au revoir dans la journée. Si vous périssiez, ni votre mère ni la mienne ne me reverront jamais."

Après, une heure de marche, il aperçut, d'une petite élévation, deux villages, à trois ou quatres verstes de distance ; ce n'était pas ce qu'il cherchait : il voulait trouver une maison isolée, dans laquelle il pût s'introduire sans être vu, pour en gagner secrètement le maître. La fumée lointaine d'une cheminée lui en fit découvrir une, telle qu'il la désirait. Il s'y rendit aussitôt, et y entra sans hésiter. Le maître de la maison était assis à terre, occupé à rapiécer une de ses bottines. " Je viens, lui dit Ivan, te proposer deux cents roubles " à gagner et te demander un service. Tu as sans " doute ouï parler du major Kascambo, prisonnier chez " les montagnards. Eh bien, je l'ai enlevé ; il est ici, à " deux pas, malade et en ton pouvoir. Si tu veux le " livrer de nouveau à ses ennemis, ils te loueront sans " doute ; mais, tu le sais, ils ne te récompenseront pas. " Si tu consens, au contraire, à le sauver en le gardant " chez toi seulement pendant trois jours, j'irai à Mos- " dock, et je t'apporterai deux cents roubles en argent " sonnant pour sa rançon ; que si tu oses bouger de ta

" place (ajouta-t-il en tirant son poignard) et donner l'a-
" larme pour me faire arrêter, je t'égorge sur l'heure.
" Ta parole à l'instant, ou tu est mort."

Le ton assuré d'Ivan persuada le Tchetchenge sans l'intimider. " Jeune homme, lui dit-il en remettant " tranquillement sa botte, j'ai aussi un poignard à ma " ceinture, et le tiens ne m'épouvante pas. Si tu étais " entré chez moi en ami, je n'aurais jamais trahi un " homme qui a passé le seuil de ma porte ; maintenant " je ne promets rien. Assieds-toilà, et dis ce que tu " veux." Ivan voyant à qui il avait affaire, rengaîna son poignard, s'assit, et répéta sa proposition. " Quelle " assurance me donneras-tu, demanda le Tchetchenge, " de l'exécution de ta promesse ?—Je te laisserai le " major lui-même, répondit Ivan ; crois-tu que j'aurais " souffert pendant quinze mois, et que j'aurais " amené mon maître chez toi pour l'y abandonner ? " —C'est bon, je te crois ; mais deux cent roubles, c'est " trop peu : j'en veux quatre cents.—Pourquoi n'en " pas demander quatre mille ? cela ne coûte rien ; mais " moi, qui veut tenir parole, je t'en offre deux cents " parce que je sais où les prendre, et pas un hopeck " de plus. Veux-tu me mettre dans le cas de te trom-
" per ?

"—Eh bien, soit; va pour deux cents roubles; et tu " reviendras seul et dans trois jours ?

"—Oui, seul et dans trois jours, je t'en donne ma " parole ; mais toi, m'a-tu donné la tienne ? Le major " est-il ton hôte ?

"—Il est mon hôte, ainsi que toi, dès ce moment, et " tu en as ma parole."

Ils se donnèrent la main, et coururent chercher le

major, qu'ils rapportèrent à moitié mort de froid et de faim.

Au lieu d'aller à Mosdok, Ivan, apprenant qu'il était plus près de Tchervelianskaya-Staniza, où se toruvait un poste considérable de Cosaques, s'y rendit aussitôt. Il n'eut pas de peine à rassembler la somme qui lui était nécessaire. Les braves Cosaques, dont quelques-uns s'étaient trouvés à la malheureuse affaire qui avait coûté la liberté à Kascambo, se cotisèrent avec empressement pour compléter la rançon. Au jour fixé, Ivan partit pour aller enfin délivrer son maître ; mais le colonel qui commandait le poste, craignant quelque nouvelle trahison, ne lui permit pas de retourner seul ; et, malgré la convention faite avec le Tchetchenge, il le fit accompagner par quelques Cosaques.

Cette précaution faillit encore devenir funeste à Kascambo. Du plus loin que son hôte aperçut les lances des Cosaques, il se crut trahi ; et déployant aussitôt la courageuse férocité de sa nation, il conduisit le major encore malade sur le toit de la maison, l'attacha à un poteau, se plaça vis-à-vis de lui, sa carabine à la main : " Si vous avancez, s'écria-t-il lorsque Ivan " fut à portée de l'entendre, et couchant en joue son pri- " sonnier, si vous faites un pas de plus, je brûle la cervelle " au major, et j'ai cinquante cartouches pour mes enne- " mis et pour le traître qui les amène.

"—Tu n'est point trahi, lui cria le denchick trem- " blant pour la vie de son maître : on m'a forcé de " revenir accompagné ; mais j'apporte les deux cents " roubles, et je tiens parole.

"—Que les Cosaques s'éloignent, ajouta le Tchet- " chenge, ou je fais feu." Kascambo pria lui-même

l'officier de se retirer. Ivan suivit quelque tomps le détachement, et revint seul ; mais le soupçonneux brigand ne lui permit pas de s'approcher. Il lui fit compter les roubles à cent pas de la maison sur le sentier, et lui ordonna de s'éloigner.

Dès qu'il s'en fut emparé, il retourna sur le toit, et se jeta aux genoux du major, lui demandant pardon et le priant d'oublier les mauvais traitements qu'il avait été, disait-il, contraint de lui faire épouver pour sa sûreté. " Je me souviendrai seulement, ré-" pondit Kascambo, que j'ai été ton hôte et que tu " m'a tenu parole ; mais avant de me demander pardon " commence donc par m'ôter mes liens." Au lieu de répondre, le Tchetchenge, voyant revenir Ivan, s'élança du toit et disparut comme l'éclair.

Dans la même journée, le brave Ivan eut le plaisir et la gloire de ramener son maître au sein de ses amis, qui avait désespéré de le revoir.

La personne qui a recueilli cette anecdocte, passant quelques mois après à Iegorievski, pendant la nuit, devant une petite maison de bonne apparence et fort éclairée, descendit de son kibick(1), et s'approcha

(1) Le kibick est une voiture dont la caisse, semblable à celle d'une calèche grossièrement construite, est fixée immédiatement sur deux essieux et l'hiver sur deux patins formant traîneau ; c'est la voiture de voyage ordinaire en Russie.

d'une fenêtre pour jouir du spectacle d'un bal très-animé qui se donnait au rez-de-chaussée. Un jeune sous-officier regardait aussi très-attentivement ce qui se passait dans l'intérieur de l'appartement. " Qui donne le bal ? lui demanda le voyageur.

"—C'est monsieur le major qui se marie.

" Et comment s'appelle monsieur le major ?

"—Il s'appelle Kascambo." Le voyageur, qui connaissait l'histoire siugulière de cet officier, se félicita d'avoir cédé à sa curiosité, et se fit montrer le nouveau marié qui, rayonnant de plaisir, oubliait dans ce moment les Tchetchenges et leur cruauté. " Montrez-" moi, de grâce, ajouta-t-il encore, le brave denchik " qui l'a délivré." Le sous-officier, après avoir hésité quelque temps, lui répondit : " C'est moi." Doublement surpris de la rencontre, et plus encore de le trouver si jeune, le voyageur lui demanda son âge. Il n'avait pas achevé encore sa vingtième année, et venait de recevoir une gratification avec le grade de sous-officier, en récompense de son courage et de sa fidélité. Ce brave jeune homme après avoir partagé volontairement les infortunes de son maître, et lui avoir rendu la vie et la liberté, jouissait maintenant de son bonheur en regardant sa noce à travers les vitres. Mais comme l'étranger lui témoignait son étonnement de ce qu'il n'était pas de la fête, en taxant à se sujet son ancien maître d'ingratitude, Ivan lui lança un regard de travers, et rentra dans la maison, en sifflant l'air : *Hai luli, hai luli.* Il parut bientôt après dans la salle du bal, et le curieux remonta dans son kibick, enchanté de n'avoir pas reçu un coup de hache sur la tête.

XAVIER DE MAISTRE.

0.3.89

Jc 253
K.
6231.
89

Bookkeeper
Deacidification for Libraries and Archives
April 2008

LIBRARY OF CONGRESS
0 021 157 999 7